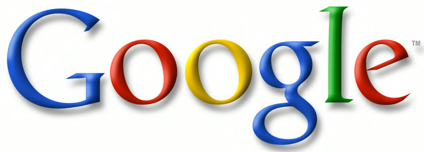
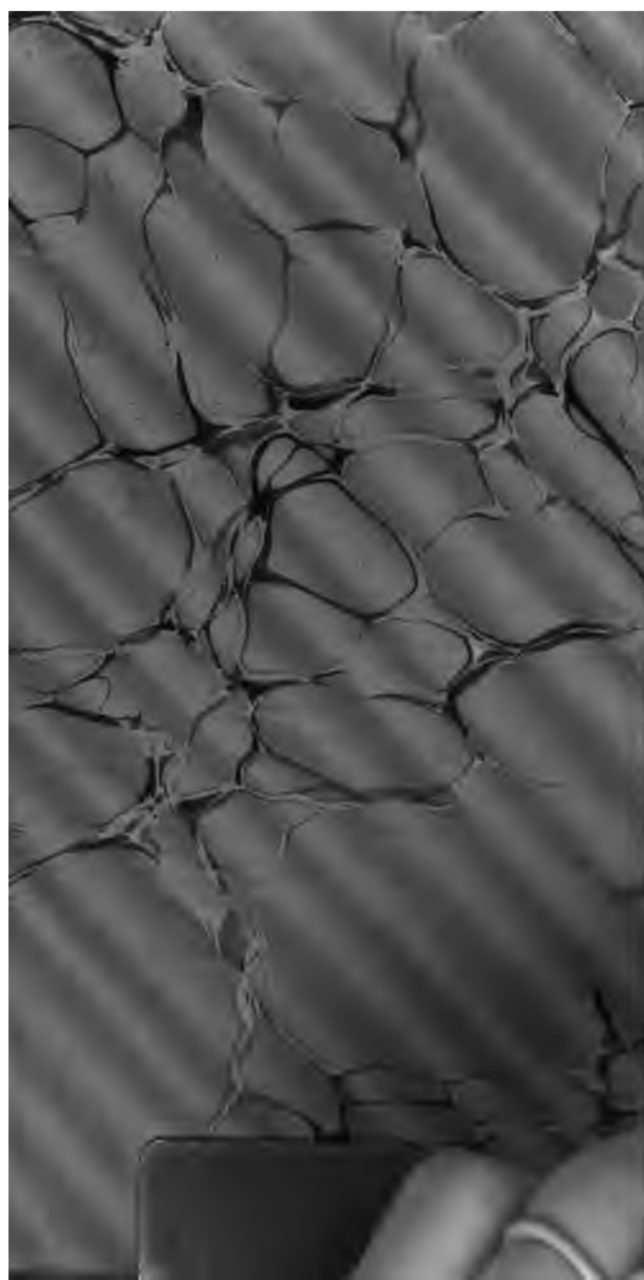
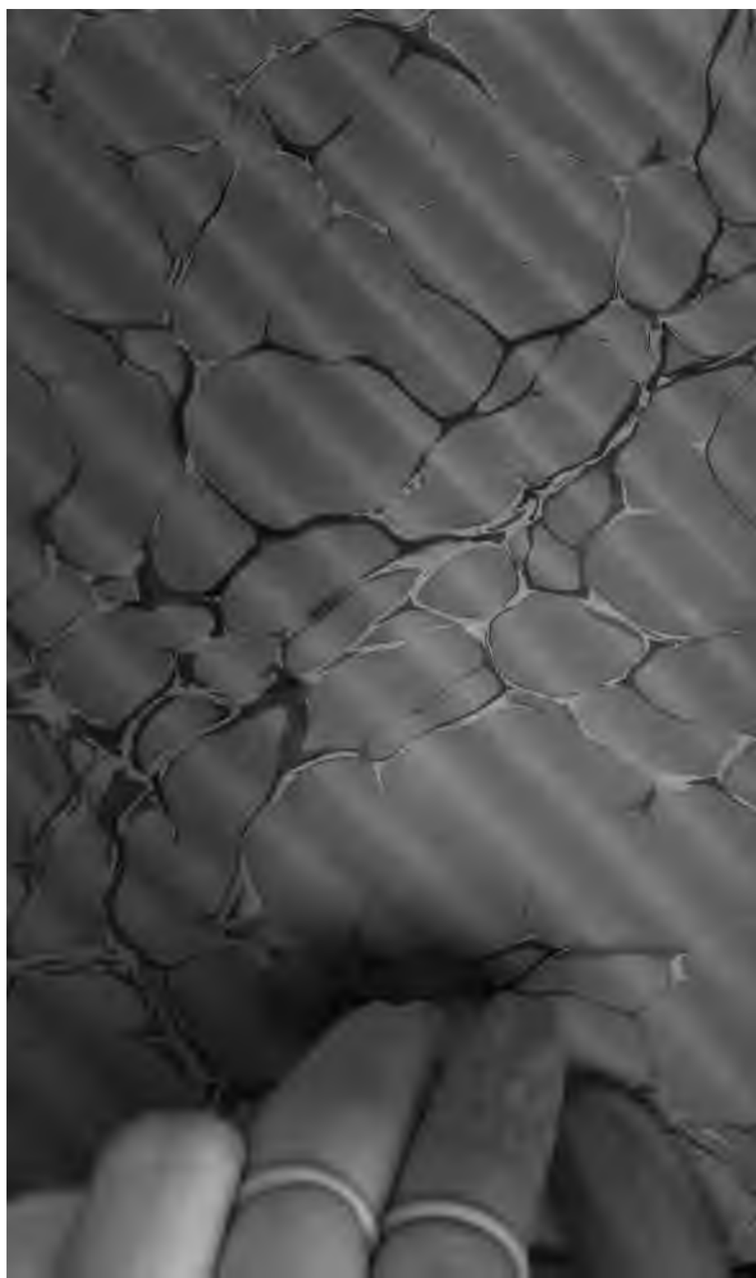

Google







LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DES MÊMES AUTEURS

La première série des *Annales du Théâtre et de la Musique* comprend 20 volumes publiés à la Bibliothèque Charpentier :

1er volume (année 1875), avec une préface de M. Francisque Sarcey ;
2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien Sardou, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle;*
3e volume (année 1877), avec une étude de M. Edmond Got, Sociétaire doyen de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province;*
4e volume (année 1878), avec une étude de M. Émile Zola : *Le Naturalisme au Théâtre ;*
5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de Lapommeraye : *1779-1879 ;*
6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin Joncières : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*
7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry Fouquier : *La Maison de M. Perrin ;*
8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène,* par Émile Perrin, de l'Institut ;
9e volume (année 1883), avec une préface de M. Charles Garnier, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*
10e volume (année 1884), avec une préface d'Henri de Pène : *Le Journal et le Théâtre ;*
11e volume (année 1885), avec une étude de Charles Gounod, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*
12e volume (année 1886), avec une préface de M. Jules Barbier : *Les Jeunes ;*
13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules Claretie, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*
14e volume (année 1888), avec une préface d'Hector Pessard : *Le Théâtre libre ;*
15e volume (année 1889), avec une préface de M. Henri Meilhac, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle.*
16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic Halévy, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*
17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave Larroumet, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*
18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules Lemaitre, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*
19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. Brunetière, de l'Académie française : *La loi du Théâtre ;*
20e volume (année 1894), avec une préface de M. Francisque Sarcey.

Il a été tiré de ce volume
30 exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés à la presse.

Édouard NOËL & Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. FÉLIX DUQUESNEL

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

1895

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS,

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1896

DE L'ÉVOLUTION

DES

RÉPERTOIRES DRAMATIQUES

Voici donc les *Annales du Théâtre* entrées dans leur majorité, puisqu'elles ont accompli la vingt et unième année de leur publication, et je regrette, quant à moi, qu'elles soient aussi jeunes, car lorsqu'on veut se reporter au delà de leur naissance, il faut errer au hasard du souvenir, à la bonne fortune de la mémoire, en des recherches laborieuses et incertaines.

La curiosité qu'on éprouve à feuilleter ces volumes en démontre l'utilité, mieux que tout ce qu'on en pourrait dire ; ils nous racontent, en effet, une période d'histoire intime — histoire au jour le jour — des modes, des tendances, des habitudes, des mœurs sociales, dont le théâtre est le reflet. Or, il faut en convenir, ce reflet est fugitif ; c'est l'image rapide que reproduit un miroir : elle passe, on la voit

à peine, et, à peine entrevue, elle s'efface, remplacée par une autre, qui fuit, à son tour, dans l'oubli; — tels les verres d'une inépuisable lanterne magique.

Le véritable mérite des *Annales,* c'est précisément d'arrêter le souvenir fluide, de le saisir dans sa course, de le fixer inaltérable, et de fournir au curieux et à l'érudit une mine où il peut puiser sans cesse, faisant ainsi économie d'erreur, de temps et de recherches, grâce au travail de ceux qui se sont généreusement constitués les greffiers du théâtre. — Et ce travail est d'autant plus utile que je ne sais rien qui soit moins durable, plus sujet à la vieillesse hâtive, et plus vite oublié, que les œuvres théâtrales, surtout celles venues après l'ère des grands classiques du XVIIe siècle, pour se continuer jusqu'à nos jours dans une série ininterrompue de trop fertile et trop facile production.

Autrefois, c'est-à-dire environ jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle, la production théâtrale se trouvait, en quelque sorte, limitée, circonscrite, entre quelques-uns; c'était un « fait d'exception » et les écrivains dramatiques semblaient peu soucieux de l'actualité qui, pour eux, n'existait guère. — Indifférents aux

mœurs sociales dont l'intérêt d'observation les laissait froids — celles-ci se renfermant dans un cercle aristocratique et resserré, au delà duquel on ne regardait pas souvent — ils se complaisaient surtout dans l'étude simple et générale des caractères, des passions de l'humanité et de ses faiblesses, se reculant jusqu'à l'antiquité pour y prendre le sujet de leurs actions tragiques, celles-ci imitées, presque toujours, des grands Maîtres grecs : l'heure présente ne semblant pas fournir les héros nécessaires, ou manquant, peut-être, de fatalité.

Après la période classique accomplie, le théâtre a commencé sa transformation, suivant en cela les conditions nouvelles de l'existence publique, et son champ d'exploitation s'est agrandi, sous l'influence du souffle révolutionnaire, qui, d'abord à peine suffisant pour faire résonner le sifflet satyrique, est devenu, ensuite, la tempête qui fait table rase. — Alors la comédie, moins de caractère général, se fit d'observation plus étroite, plus variée; elle fut plus personnelle; de fait plus social; elle entra enfin dans le détail des mœurs du jour, et se spécialisa davantage. — Tandis que la tragédie elle-même, sous la forme nouvelle du drame, abandonna l'antiquité et les héros à

peplum pour se moderniser et chercha ses personnages jusque dans la bourgeoisie.

La première conséquence de cette révolution théâtrale a été d'abord d'augmenter, tout à la fois, le nombre des écrivains dramatiques qui, d'exception, devinrent légion ; ensuite, la production théâtrale, n'étant plus limitée à la simple étude des caractères et des passions généralement humaines, mais prenant ses sujets un peu partout, et les doublant d'une intrigue ou d'une action en actualité, s'accrut dans une proportion inouïe ; — d'autre part, par un besoin d'expansion inévitable, les théâtres sortirent de terre, de tous côtés, comme herbe folle, il fallut donc les approvisionner, d'alors que le goût du spectacle devenait la soif forcée d'une société de plus en plus démocratisante ; — il en résulta une poussée immense d'œuvres souvent médiocres et d'auteurs de toutes qualités. — Depuis lors, la poussée s'est continuée ininterrompue, d'années en années, avec des œuvres d'autant plus fragiles qu'elles sont plus nombreuses.

Et qu'est-il arrivé ? C'est que de jour en jour les mœurs se modifiant et aussi les conditions de la vie sociale, — et il n'en peut être autrement à une époque où l'existence et les habitudes

humaines se trouvent transformées, dans leur essence même, par l'application des progressives découvertes scientifiques, si bien que hier ne ressemble plus jamais à aujourd'hui, qui ne ressemble plus à demain — le théâtre, d'autre part, étant devenu d'actualité et n'étant plus qu'accidentellement de caractère, comme cette actualité est sujette à un continuel changement, à une incessante métamorphose, les œuvres théâtrales qui en sont le reflet vieillissent fatalement avec une rapidité égale, et se trouvent frappées de caducité à brève échéance — ce sont des éphémères qui naissent à l'aurore, pour mourir au coucher du soleil; ou mieux encore, des arbustes à courtes racines qui donnent leurs fleurs, et sèchent ensuite, sans jamais reprendre du pied.

Les représentations du grand répertoire classique du XVIIe siècle — dont une convention plus factice que réelle permet la reprise incessante — sont encore possibles, bien que voyant de jour en jour leur intérêt diminuer; mais combien est difficile, au bout de quelques années seulement, la reprise des œuvres modernes! — Toutes vieillissent sans qu'on s'en aperçoive, et, après une période de dix ou quinze ans, il en est — et non des plus médiocres — qui

deviennent impossibles ou même incompréhensibles; ainsi, telle pièce, qui avait paru d'une hardiesse inouïe, semble naïve! — Telle autre qui était gaie, paraît insipide! — Et celle-ci, autrefois touchante, et qui faisait verser des larmes, n'excite plus que des sourires!

Certainement, les passions sont toujours les mêmes, et les mêmes sentiments agitent toujours la conscience humaine; mais la haine, l'amour, la jalousie, l'envie, la colère se traduisent autrement dans un milieu que dans un autre; — et ce sont ces modifications continuelles des milieux, ces transfigurations incessantes des mœurs et des habitudes, dans la société moderne, qui, en dehors même des conditions variables de forme, d'exécution et de langage, rendent les œuvres du théâtre si fugitives et de si courte durée.

Les auteurs eux-mêmes, malgré la vanité qui leur est coutumière, ont tellement le sentiment de cette caducité rapide et inévitable, qu'il n'en est pas un, je crois, qui laisserait reprendre, après quelques années de silence, une ancienne pièce de son répertoire, sans lui avoir fait subir quelques retouches, et comme un rajeunissement nécessaire, avant de la livrer à la rampe. Ils ont conscience que, depuis la naissance de

l'enfant, les goûts ont changé, l'objectif est devenu différent, et qu'il y a un nouvel étiage.

Sans entrer dans les querelles d'école, vaines et inutiles — toujours périodiques, d'ailleurs — je crois qu'on peut affirmer que l'œuvre dramatique la plus avancée de l'école la plus nouvelle paraîtra, dans une trentaine d'années d'ici, aussi vieille, aussi démodée, aussi ridicule, que n'importe quelle pièce même du commencement de ce siècle, la *Petite Ville* de Picard, par exemple, ou le *Voyage à Dieppe* de Wafflard et Fulgence — je choisis ces deux types, avec intention — et ce sera pour les unes et les autres la triste égalité de la fosse commune. — Si même il fallait tenir gageure, je n'affirmerais pas que la plus grande fraîcheur relative ne serait pas encore pour les deux comédies fossiles que je viens de citer, qui s'en tireraient, peut-être, encore, grâce à leur naïveté sans prétention, à leur gaîté vieillotte, et pourraient passer, à la rigueur, pour des curiosités archaïques.

La vérité est, qu'il est nécessaire pour un théâtre de renouveler continuellement sa provision, et c'est même là qu'est aujourd'hui l'écueil et le péril pour les exploitations théâtrales ; elles ne peuvent, en effet, guère compter sur les reprises du répertoire de jadis,

DES MÊMES AUTEURS

La première série des *Annales du Théâtre et de la Musique* comprend 20 volumes publiés à la Bibliothèque Charpentier :

1er volume (année 1875), avec une préface de M. Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de M. Edmond GOT, Sociétaire doyen de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Émile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène,* par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de M. Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface d'Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de M. Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface d'Hector PESSARD : *Le Théâtre libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de M. Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle.*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de M. Francisque SARCEY.

Il a été tiré de ce volume
30 exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés à la presse.

Édouard NOËL & Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. FÉLIX DUQUESNEL

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

1895

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS,

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1896

DE L'ÉVOLUTION

DES

RÉPERTOIRES DRAMATIQUES

Voici donc les *Annales du Théâtre* entrées dans leur majorité, puisqu'elles ont accompli la vingt et unième année de leur publication, et je regrette, quant à moi, qu'elles soient aussi jeunes, car lorsqu'on veut se reporter au delà de leur naissance, il faut errer au hasard du souvenir, à la bonne fortune de la mémoire, en des recherches laborieuses et incertaines.

La curiosité qu'on éprouve à feuilleter ces volumes en démontre l'utilité, mieux que tout ce qu'on en pourrait dire ; ils nous racontent, en effet, une période d'histoire intime — histoire au jour le jour — des modes, des tendances, des habitudes, des mœurs sociales, dont le théâtre est le reflet. Or, il faut en convenir, ce reflet est fugitif ; c'est l'image rapide que reproduit un miroir : elle passe, on la voit

à peine, et, à peine entrevue, elle s'efface, remplacée par une autre, qui fuit, à son tour, dans l'oubli; — tels les verres d'une inépuisable lanterne magique.

Le véritable mérite des *Annales,* c'est précisément d'arrêter le souvenir fluide, de le saisir dans sa course, de le fixer inaltérable, et de fournir au curieux et à l'érudit une mine où il peut puiser sans cesse, faisant ainsi économie d'erreur, de temps et de recherches, grâce au travail de ceux qui se sont généreusement constitués les greffiers du théâtre. — Et ce travail est d'autant plus utile que je ne sais rien qui soit moins durable, plus sujet à la vieillesse hâtive, et plus vite oublié, que les œuvres théâtrales, surtout celles venues après l'ère des grands classiques du XVIIe siècle, pour se continuer jusqu'à nos jours dans une série ininterrompue de trop fertile et trop facile production.

Autrefois, c'est-à-dire environ jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle, la production théâtrale se trouvait, en quelque sorte, limitée, circonscrite, entre quelques-uns; c'était un « fait d'exception » et les écrivains dramatiques semblaient peu soucieux de l'actualité qui, pour eux, n'existait guère. — Indifférents aux

mœurs sociales dont l'intérêt d'observation les laissait froids — celles-ci se renfermant dans un cercle aristocratique et resserré, au delà duquel on ne regardait pas souvent — ils se complaisaient surtout dans l'étude simple et générale des caractères, des passions de l'humanité et de ses faiblesses, se reculant jusqu'à l'antiquité pour y prendre le sujet de leurs actions tragiques, celles-ci imitées, presque toujours, des grands Maîtres grecs : l'heure présente ne semblant pas fournir les héros nécessaires, ou manquant, peut-être, de fatalité.

Après la période classique accomplie, le théâtre a commencé sa transformation, suivant en cela les conditions nouvelles de l'existence publique, et son champ d'exploitation s'est agrandi, sous l'influence du souffle révolutionnaire, qui, d'abord à peine suffisant pour faire résonner le sifflet satyrique, est devenu, ensuite, la tempête qui fait table rase. — Alors la comédie, moins de caractère général, se fit d'observation plus étroite, plus variée; elle fut plus personnelle; de fait plus social; elle entra enfin dans le détail des mœurs du jour, et se spécialisa davantage. — Tandis que la tragédie elle-même, sous la forme nouvelle du drame, abandonna l'antiquité et les héros à

peplum pour se moderniser et chercha ses personnages jusque dans la bourgeoisie.

La première conséquence de cette révolution théâtrale a été d'abord d'augmenter, tout à la fois, le nombre des écrivains dramatiques qui, d'exception, devinrent légion ; ensuite, la production théâtrale, n'étant plus limitée à la simple étude des caractères et des passions généralement humaines, mais prenant ses sujets un peu partout, et les doublant d'une intrigue ou d'une action en actualité, s'accrut dans une proportion inouïe ; — d'autre part, par un besoin d'expansion inévitable, les théâtres sortirent de terre, de tous côtés, comme herbe folle, il fallut donc les approvisionner, d'alors que le goût du spectacle devenait la soif forcée d'une société de plus en plus démocratisante ; — il en résulta une poussée immense d'œuvres souvent médiocres et d'auteurs de toutes qualités. — Depuis lors, la poussée s'est continuée ininterrompue, d'années en années, avec des œuvres d'autant plus fragiles qu'elles sont plus nombreuses.

Et qu'est-il arrivé ? C'est que de jour en jour les mœurs se modifiant et aussi les conditions de la vie sociale, — et il n'en peut être autrement à une époque où l'existence et les habitudes

l'enfant, les goûts ont changé, l'objectif est devenu différent, et qu'il y a un nouvel étiage.

Sans entrer dans les querelles d'école, vaines et inutiles — toujours périodiques, d'ailleurs — je crois qu'on peut affirmer que l'œuvre dramatique la plus avancée de l'école la plus nouvelle paraîtra, dans une trentaine d'années d'ici, aussi vieille, aussi démodée, aussi ridicule, que n'importe quelle pièce même du commencement de ce siècle, la *Petite Ville* de Picard, par exemple, ou le *Voyage à Dieppe* de Wafflard et Fulgence — je choisis ces deux types, avec intention — et ce sera pour les unes et les autres la triste égalité de la fosse commune. — Si même il fallait tenir gageure, je n'affirmerais pas que la plus grande fraîcheur relative ne serait pas encore pour les deux comédies fossiles que je viens de citer, qui s'en tireraient, peut-être, encore, grâce à leur naïveté sans prétention, à leur gaîté vieillotte, et pourraient passer, à la rigueur, pour des curiosités archaïques.

La vérité est, qu'il est nécessaire pour un théâtre de renouveler continuellement sa provision, et c'est même là qu'est aujourd'hui l'écueil et le péril pour les exploitations théâtrales ; elles ne peuvent, en effet, guère compter sur les reprises du répertoire de jadis,

vieilles et usées jusqu'à la corde, et ne trouvent pas facilement des œuvres nouvelles, parce que, depuis cent ans, il semble que tous les filons aient été exploités.

Deux ans après la mort d'Émile Augier, voulant faire l'expérience de ma théorie, j'eus la curiosité de relire les sept volumes de son théâtre, me demandant, parmi les pièces composant son répertoire — pièces qui toutes ont de la valeur, bien qu'à des degrés différents — quelles étaient celles qui pouvaient subir heureusement l'épreuve d'une reprise — celles dont la reprise était à peu près inutile — et celles dont la reprise était impossible.

Eh bien, faites comme moi, si vous êtes vraiment piqués de curiosité, l'expérience est digne d'intérêt et elle vous démontrera combien l'araignée est prompte à tisser sa toile, et combien peu se font attendre les rides! — Voulez-vous le bilan des sept volumes, bilan brutal mais sincère? Eh bien, sur un effectif de vingt-six pièces, il en reste trois à peu près qui peuvent tenir encore heureusement le répertoire : l'*Aventurière,* celle de toutes les pièces d'Augier dont l'allure est la plus classique, sorte de comédie de caractères — la *Ciguë,* une œuvre de jeunesse, fraîche encore dans sa robe antique — et

le *Gendre de Monsieur Poirier,* une charmante comédie de mœurs, qui, cependant, déjà porte sa date — en dehors de ces trois pièces, quelles sont celles à reprendre ? Cherchez vous-même. — Peut-être *Giboyer* et les *Effrontés,* et encore elles sont bien grises toutes deux de la poussière du second empire. — Et après ? après ? rien ! — Voilà le résultat que donne l'autopsie. — *Madame Caverlet* n'a plus d'intérêt depuis que le chimiste Naquet nous a gratifiés de la loi du divorce ; et quant au *Mariage d'Olympe,* la reprise qu'en a faite l'Odéon a été plus que négative : il a paru que les ongles de la dame n'avaient plus de pointes ; que les concettis de Desgenais étaient éventés, et que les hardiesses du drame étaient devenues enfantines.

Or, remarquez bien qu'il s'agit ici de l'œuvre d'un écrivain d'ordre, qui passe, à juste titre, pour un Maître contemporain ; alors, voyez ce que pourrait donner le répertoire des autres, de ceux qui, nés à la même époque que feu Scribe, par exemple, n'atteignent même plus aujourd'hui, à la toise, la hauteur de celui qu'ils ont tant « blagué » jadis, et avec lequel ils pourraient à peine maintenant faire vis-à-vis au quadrille.

J'aurais, je l'avoue, grande appréhension de

faire subir même épreuve au répertoire d'Alexandre Dumas ; j'aurais la terreur de trouver là aussi une désillusion, persuadé que je suis que le nombre de ses pièces dont la reprise serait utilement possible doit être singulièrement limité. Il était d'ailleurs lui-même peu ardent aux reprises, si j'en excepte toutefois celle de l'*Ami des Femmes,* qu'il désira toujours, comme une revanche possible à un insuccès, qui lui semblait inexplicable et immérité. Cette revanche, la Comédie-Française la lui a donnée brillamment et avec les meilleurs de ses atouts; toutefois, la pièce qui, jadis, avait paru hardie jusqu'à la brutalité, est devenue inoffensive et presque anodine : le temps a déjà commencé son travail de destruction.

Alexandre Dumas était, comme moi, très convaincu de la fragilité des répertoires modernes et de leur peu de durée effective, et je me souviens, comme si elle datait d'hier, d'une curieuse conversation que j'eus avec lui, il y a une vingtaine d'années, l'année même où précisément commença la publication des *Annales du Théâtre.* Nous étions, alors, en septembre 1875, il était à ce moment en mal des *Danicheff,* qui furent représentés (janvier 1876) l'année suivante, et j'étais allé à Puys, près Dieppe, où

Alexandre Dumas faisait sa villégiature d'automne, tout en travaillant à la pièce; j'étais aise de connaître où il en était, puis je savais, par expérience, que, bien qu'il fût d'exactitude scrupuleuse, il était bon, de loin en loin, de se rappeler à son souvenir.

J'arrivai donc un matin, presque à l'improviste, et le trouvai assis à son bureau, dans un cabinet de travail, encombré de tableaux et de statues. Celui-ci s'éclairait sur la mer par une grande baie vitrée; le temps était superbe, le soleil éclatait, et le ciel se confondait avec l'Océan, dans une nappe immense qui enveloppait tout l'horizon; il faisait limpide et gai! Lorsque j'entrai, Dumas me tendit amicalement la main, et me considérant de son œil clair, narquois et bon, à la fois :

— Je vois ce que vous voulez — me dit-il en riant, de son rire éclatant — votre méfiance est venue pour constater le flagrant délit; eh bien, mon cher ami, vous arrivez à propos, je viens ce matin même de terminer le second acte, et si mon travail vous plaît, vous pourrez remporter *un* et *deux* à la copie.

Ce disant, il prenait sur la table un paquet volumineux de feuillets de papier bleu — son

papier de prédilection — couverts de cette écriture moyenne, nette et à peine raturée — car il écrivait presque d'un seul jet — qu'on avait peine à lire la première fois, mais qui devenait, ensuite, lisible comme un caractère imprimé, alors qu'on en avait pris l'habitude.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture de ce qui est achevé ? C'est l'affaire d'une heure, nous ne déjeunerons pas avant midi, et nous avons tout le temps de lire d'abord, et de causer après ; cela vous va-t-il ?

— Je n'osais vous en prier — lui dis-je.

— Ah ! Je vous préviens, je lis mal...

— De la coquetterie...

— Non pas, je lis mal, je ne joue pas les rôles, j'aurais fait un mauvais comédien ; — mais on me comprend, c'est l'essentiel.

Et, de sa voix forte, bien timbrée, il commença la lecture qui dura pendant cinq quarts d'heure sans interruption. Ce n'était pas, en effet, un artiste lecteur, et, ainsi qu'il l'avait dit, il ne jouait pas les rôles ; mais il lisait nettement, avec une grande franchise de ton ; sans chercher les effets qui, d'ailleurs, venaient d'eux-mêmes ; s'arrêtant en repos au bout des phrases ; se faisant admirablement comprendre, sans prétention, sans déclamation, sans chan-

gement de voix, avec une sorte de simplicité et même de brutalité voulues, qui n'étaient pas sans charme, et ne donnaient aucune fatigue à l'auditeur — de temps à autre, par exemple, sans interrompre sa lecture, il l'entremêlait de quelque réflexion blagueuse, et, toujours bon enfant, se raillait lui-même, derrière son personnage.

Et j'écoutais de toutes oreilles ce premier acte, un pur chef-d'œuvre d'exécution, une des œuvres les plus parfaites que je connaisse, au théâtre, auquel je ne vois guère à comparer, comme fini d'exécution, que le premier acte de *Patrie !*

— C'est admirable ! — lui dis-je.

— Attendez, ne vous emportez pas, il faut connaître la suite, le premier acte c'est le plus facile à faire, ménagez votre provision d'enthousiasme.

Il reprit les feuillets bleus, et la lecture se continua par le second acte ; celui-ci, si fin, si spirituel, si original, si curieux, et qui est comme une page de l'existence intime de là-bas, étincelante de l'esprit d'ici.

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, et reposé sur la table le dernier feuillet, il me regarda sans rien dire et attendit un instant.

Je lui serrai nerveusement les mains en le remerciant ; j'avais les larmes aux yeux et je me pris à applaudir.

— C'est superbe ! admirable ! merveilleux !

— Alors, ça vous va ? — fit-il, en interrompant brusquement la pluie d'adjectifs.

— Parbleu, si ça me va.

— Alors il faut continuer ?

— Comment, s'il faut continuer...

— Et même achever ?

— Certes !

— C'est si inutile...

— Pas pour moi, par exemple !

— C'est juste, pas pour vous... mais pour les autres.

— Les autres attendent avec impatience... on leur a promis une pièce de vous, il la leur faut, et s'ils ne sont pas contents de celle-ci, ils seront bien difficiles. — Mais je suis tranquille. Elle fera leur joie, celle de leurs enfants et de leurs petits-enfants... la postérité...

— Oh ! comme vous y allez, mon cher ami, la postérité n'a pas grand'chose à voir dans l'affaire : au théâtre, la postérité c'est cinquante ans au maximum ; la transformation sociale est si subite, si rapide, que l'œuvre théâtrale ne dure guère ; — vous verrez ce que vaudront

dans trente ans ou même dans vingt ans la plupart de nos succès d'aujourd'hui ; — nous vivons trop par l'actualité, pour ne pas en mourir, l'une étouffe l'autre, c'est fatal et c'est forcé. Saturne dévore ses enfants, à mesure qu'ils naissent, et il devient de plus en plus gourmand, le misérable ! — Aujourd'hui, nous ne pouvons plus faire de théâtre de caractère, il est épuisé, celui-là, ou à peu près, et serait sans intérêt. — Nous faisons surtout du théâtre de mœurs, c'est assurément le plus intéressant, mais c'est aussi le plus fragile, les mœurs changent, et alors le théâtre se démode et vieillit — il n'en peut être autrement. — Si dans vingt ans d'ici nous reprenons ensemble les *Danicheff,* — et je nous le souhaite à tous les deux, — vous éprouverez, par vous-même, combien j'ai raison, et vous verrez que, des deux actes que je viens de vous lire, le second est celui qui passera le plus vite, parce qu'il est simple tableau d'actualité et de mœurs mondaines ; je suis sûr de son effet aujourd'hui, car il arrive à l'heure, mais qu'en restera-t-il après vingt ans ?

— Comme vous êtes pessimiste ! — lui dis-je.

— Pessimiste, pas du tout ; d'abord on ne saurait l'être, par un temps pareil, il fait trop

beau, cela vous donne envie de vivre ; ensuite bâtir une théorie, dans la vérité, ce n'est pas être pessimiste. Je me contente de constater un fait qui me paraît certain et indéniable, je n'en tire aucune conséquence triste ou gaie : cela est, voilà tout, simplement, peut-être, parce que cela doit être et qu'il est logique que cela soit. Seulement, j'y trouve un bon prétexte pour mon oisiveté, une bonne excuse pour ma paresse, et je me dis : pourquoi se donner tant de mal pour faire ce qui doit durer si peu !

— Eh bien, puisqu'il est entendu que nous bâtissons sur le sable, — répliquai-je, — je voudrais bien être indiscret, et vous poser une question qui vous est toute personnelle ; si ma curiosité vous déplaît, vous en serez quitte pour ne pas me répondre ?

— Soyez indiscret et curieux.

— Quelles sont, de toutes vos pièces, celles que vous préférez, et quelles sont celles aussi, qui, selon vous, auront la carrière la plus longue ?

— Vous ne m'embarrassez pas, vous êtes à peine curieux ; en tout cas, vous n'êtes pas plus indiscret que les journaux anglais ou américains qui, tous les ans ou à peu près, me posent la même question, elle est presque périodique ; eh

bien, de toutes les pièces de mon répertoire, celle que j'aime le mieux c'est le *Demi-Monde,* et c'est aussi l'*Ami des Femmes...;* je vous étonne peut-être..., car l'*Ami des Femmes* n'a jamais réussi, mais j'aime ma pièce infirme, comme les mères aiment un enfant malingre ou difficile à élever — elle a, d'ailleurs, été toujours mal jouée — et je m'imagine qu'il y aura une heure de revanche et de justice où l'*Ami des Femmes* trouvera le succès qu'il mérite autant, plus peut-être, que n'importe quelle autre de mes pièces qui a eu une carrière plus heureuse.

— Et la *Dame aux Camélias?*

— Oh! la *Dame aux Camélias,* c'est une autre affaire, celle-là, ce n'est pas une pièce à thèse, ce n'est pas une œuvre sociale, elle n'a jamais, quoi qu'on en ait pu dire, tenté de réhabiliter personne, c'est un simple drame de passion, une histoire d'amour et rien de plus, et comme je crois que l'amour est destiné à vivre autant que les hommes, que je ne suppose pas qu'on puisse le remplacer par l'électricité, et que tant qu'il y aura des hommes et des femmes, ils s'aimeront entre eux, et toujours de la même manière, faute d'en trouver une autre qui soit meilleure, j'ai la conviction que de toutes mes pièces, la *Dame aux Camélias,* la première née, celle qui

m'a donné le moins de mal et qui a été la plus rapidement écrite, est aussi celle qui survivra le plus longtemps !

Et comme je me levais pour prendre congé de lui, il ajouta en riant :

— Alors, malgré tout ce que je vous ai dit, vous voulez que je termine les *Danicheff* ?

— Parbleu...

— Alors même que vous êtes certain que nous ne travaillons pas pour la postérité ?

— La postérité me laisse froid, le présent est surtout l'objet de mes soucis.

— Après tout, vous avez peut-être raison, emportez donc vos deux actes, et, dans quelques semaines, vous aurez les deux autres.

. . . .

. . . .

Puisqu'il en est ainsi, puisque les œuvres dramatiques, chefs-d'œuvre ou œuvres médiocres, se succèdent avec tant de rapidité, en si grand nombre, et vivent si peu de temps, rien ne saurait être plus utile que ces *Annales* qui en conservent le souvenir chronologique, en des analyses rapides et impartialement faites, et qui sont en quelque sorte, pour les érudits, les archéologues du théâtre, voire les simples curieux, « le bréviaire de la vie théâtrale », — et après

avoir exprimé, en commençant cette préface, le regret de leur début tardif, je souhaite, en la terminant, qu'elles se continuent à l'infini, pour la plus grande joie et la plus grande utilité de ceux qui ont aimé, qui aiment ou qui aimeront le théâtre.

Félix DUQUESNEL.



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1895 sera celle de la juste réhabilitation, à trente-quatre ans de distance, du noble *Tannhaüser* si incomplètement écouté et si furieusement sifflé à la salle Le Peletier en 1861. L'œuvre de Wagner sera, cette fois, accueillie avec enthousiasme et réalisera de superbes recettes. Les premières représentations de deux ouvrages français : la *Montagne noire,* de Mme Augusta Holmès, et *Frédégonde,* d'Ernest Guiraud, terminée par M. Camille Saint-Saëns, constitueront, avec la reprise d'*Aïda* de Verdi et les ordinaires ouvrages du répertoire courant, les faits de l'année dont nous allons très brièvement relater l'histoire au jour le jour.

9 JANVIER. — *Roméo et Juliette,* pour les débuts de Mlle Adams. — Échange de bons procédés entre

le Nouveau-Monde et l'ancien. Nous avons renvoyé — pour quelques mois seulement — la belle Sibyl Sanderson à l'Amérique; l'Amérique nous donne Mlle Adams; mais « elle nous doit du retour », comme on dit vulgairement. Au lieu de la plantureuse et opulente Juliette que vous savez, c'est une longue et mince jeune fille de quinze ans — les quinze ans de l'héroïne de Shakespeare — qui affrontait les lorgnettes des abonnés de l'Académie « internationale » de musique et sollicitait les suffrages de la critique. Les abonnés sont les meilleurs gens du monde : ils ont fait fête à la nouvelle Juliette, et lui ont même redemandé la valse du premier acte, qu'elle avait esquissée avec une enfantine crânerie. La critique ne se montrera guère plus sévère envers la gentille élève. Échappée de l'école Marchesi, miss Suzanne Adams prit quelques leçons avec Bouhy et travailla sérieusement avec M. Kœnig. C'est alors que M. Lapissida, l'excellent régisseur général, l'entendit, fut charmé de sa voix fraîche et pure, et la présenta aux directeurs de l'Opéra, qui, non moins ravis que M. Lapissida, lui cherchèrent un rôle de début : ils ne pouvaient lui en trouver de meilleur que celui de Juliette, où elle a, d'ailleurs, heureusement réussi. La voix est d'un timbre exquis, mais petite, petite : on l'a bien vu dans le duo de l'Alouette, par exemple. La jeune et sympathique débutante a l'avenir devant elle pour développer ce fragile organe en vue de l'énorme vaisseau de l'Opéra, pour apprendre à chanter en mesure, et pour acquérir (elle est intelligente et l'acquerra vite) l'habitude de la scène.

Bonne représentation, du reste, à laquelle ont notamment concouru, pour leur part, M. Saléza, dans Roméo, M. Gresse, dans Frère Laurent, et Mlle Agussol, dans Stephano, le hardi page.

8 FÉVRIER. — Première représentation de la *Montagne noire,* opéra en quatre actes, paroles et musique de Mme Augusta Holmès[1]. — Mme Augusta Holmès, à l'exemple de Berlioz et de Wagner, ne s'est fiée qu'à elle-même du soin d'élaborer le poème de son opéra... nous voulons dire son drame lyrique, bien que la ligne de démarcation ne soit point encore théoriquement — ni surtout en fait — exactement déterminée entre l'un et l'autre. Elle a eu raison, ce me semble, et nous y avons gagné nombre de vers colorés, parfumés, épicés même — de vraie poésie orientale, parfois ouvragés avec beaucoup de soin et même de bonheur. Quelle abondance d'épithètes ! Quelle débauche de mots pittoresques! Quelle technologie locale, et quelle audace de luxueuses métaphores :

Et j'ai bu le vin du baiser
Au velours vivant de tes lèvres !

De méticuleux critiques pourraient contester la justesse et la propriété de telles images, surtout lorsqu'elles viennent à se heurter, non sans surprise. Mais le souffle poétique a des raisons que la raison ne connaît pas! Tant pis pour elle !... Et au rideau !

---

1. DISTRIBUTION. — Mirko, M. *Alvarez.* — Aslar, M. *Renaud.* — Père Sava, M. *Gresse.* — Yamina, Mlle *Bréval.* — Dara, Mme *Héglon.* — Héléna, Mlle *Berthet.* — Une esclave, Mlle *Mathieu.*

Les Monténégrins, — voilà l'explication du titre de l'œuvre, — ont enfin secoué le joug ottoman, et accueillent avec des cris de joie, — après des alternatives d'espoir et de crainte, — le retour des deux héros Aslar et Mirko dont les hauts faits ont électrisé les combattants. Ils veulent être liés l'un à l'autre devant le prêtre, par un serment solennel et qui consacrera leur fraternité : « Je jure », s'écrient-ils ensemble :

Je jure devant Dieu de t'aimer comme un frère
Dans la vie ou la mort, dans la paix ou la guerre,
Et de sauvegarder ton honneur de chrétien,
Fût-ce au prix de mon sang, *ou fût-ce au prix du tien !*

Prière de considérer ce dernier hémistiche; il contient l'idée maîtresse, assurément très grande et fort dramatique qui traverse l'œuvre entière. Une femme seule pourrait disjoindre l'amitié que se sont vouée deux hommes de cette trempe. Poursuivie par les vainqueurs de ses maîtres, l'esclave Yamina s'est précipitée aux pieds de Mirko qui intercède pour elle et obtient en sa faveur un dédaigneux pardon. Mais il est frappé au cœur, et son destin est désormais lié à celui de la Musulmane. Le deuxième acte nous le montre se débattant vainement contre l'irrésistible amour dont il est possédé. La douce Héléna, — la Micaëla de ce Don José Monténégrin, — lui rappelle ses premiers serments et les lui fait réitérer. Yamina n'a pas de peine à le rendre parjure et l'entraîne avec elle loin de la patrie oubliée. Aslar, qui s'est mis à la poursuite des fugitifs, et n'a pu, en définitive, triompher de la passion de Mirko, est frappé — non mortellement

— par le poignard de Yamina. Ce meurtre fait horreur à Mirko qui revient à de plus nobles sentiments. Ce n'est pas pour longtemps, hélas ! Nous le retrouvons, lorsque la toile se relève sur le troisième acte, de nouveau en possession de Yamina. Cependant, la ville est assiégée par les Monténégrins. Aslar, qui ne se décourage pas facilement, fait une dernière tentative pour arracher son frère d'armes aux bras de la sirène. En face d'un irrévocable refus, il rappelle à Mirko le serment cité plus haut et le tue. Yamina s'est enfuie. Aslar tombe à son tour frappé d'une balle ennemie.

La musique de l'auteur de l'*Ode triomphale* a pour caractéristique un rythme, ou plutôt une série de rythmes ayant entre eux une certaine parenté, rythmes plus bizarres qu'originaux, et que l'on n'est malheureusement point assez sûr de ne pas avoir déjà entendus ailleurs, et sans aucun doute, dans les précédentes compositions de l'auteur... Le premier acte est rempli de mouvement et d'action. Les pieuses mélopées du vieux prêtre, superbement représenté par M. Gresse, les serments des deux frères d'armes, les chœurs et les danses, tout cela ne manque certes point de relief. Dirons-nous que Yamina, nous contant avec charme, sans doute, mais assez longuement, les péripéties de son aventureuse existence, nous a semblé un peu « hors de scène » ? Chéronée, Trébizonde, Delhi, Alger, les jardins des Hassans et des Noureddins : toute cette géographie sent légèrement la convention.

Même pour les yeux éblouis
Des noirs Timariots et des rouges Spahis.

Citons le joli chœur aux amusantes modulations : « Au travail, mes sœurs ! » et mentionnons, pour son charme évident, le *larghetto* de Yamina : « Près des flots d'une mer bleue et lente » sur l'exquise monotonie de son accompagnement. Si la prière d'Hélène : « Blanche vierge » ne nous étonne point par son excessive originalité, nous reconnaîtrons qu'elle est d'une jolie venue et que le pauvre Gounod l'eût de grand cœur applaudie. Mais voici que Yamina recommence ses objurgations amoureuses, Mirko lui donnant la réplique ; il y a là de regrettables longueurs, c'est au librettiste que le musicien doit s'en prendre. La scène où Aslar exhale son désespoir est largement traitée... Mais, hélas ! le duo d'amour recommence, et avec lui l'inventaire exact des charmes de la Musulmane ; il aurait fallu que Mme Holmès réalisât des prodiges pour nous faire écouter avec intérêt ces longues scènes pâmées. Ce passage nous a vaguement rappelé un thème du *Tribut de Zamora* qui, sans cela, risquait fort de demeurer enseveli dans l'éternel oubli. Il y a beaucoup de grâce et d'abandon lascif dans le chœur qui ouvre le quatrième acte, et tout le reste est incontestablement « très bien fait » ; mais il est incontestable que Mirko nous a lassés par ses continuels revirements, et qu'Aslar peut le tuer sans que cela nous apitoie en rien. Il aurait même dû jouer du poignard un acte plus tôt...

L'œuvre de Mme Holmès eût-elle obtenu plus de succès il y a quatorze ans, c'est-à-dire au moment où elle fut composée ? C'est possible. Aujourd'hui, elle a paru gravement retardataire : la *Montagne* a

vraiment accouché d'une souris... Bien défendue, du reste. L'interprétation est excellente. Mlle Bréval a rendu avec énergie et aussi avec une grâce féline et perverse les divers aspects du rôle de Yamina. Elle s'est, une fois de plus, montrée à la fois chanteuse et comédienne de premier ordre. M. Renaud est précisément l'artiste qu'il fallait pour incarner Aslar « bon et brave à la guerre ». Sa voix, aussi généreuse que l'âme de son héros, a magnifiquement résonné dans la belle phrase du serment. Dans un rôle trop court — d'autant plus qu'il fut écourté encore au dernier moment — M. Gresse a fait vibrer sa magnifique voix de basse profonde. Mme Héglon a su tirer au premier plan le personnage de la vieille Monténégrine, dont elle a rendu à merveille l'âpreté farouche. Enfin, Mlle Berthet est une touchante Héléna. Quant à M. Alvarez, chargé du rôle écrasant de Mirko, il nous a charmés par son bel organe de ténor et sa claire prononciation : il ne lui restait plus, pour être tout à fait au point, qu'à adoucir certaines exagérations de voix et de jeu. Disons enfin que si l'on eût souhaité à l'orchestration de Mme Holmès, sinon plus d'ingéniosité, plus de sonorité, de plénitude et de fondu, les musiciens se sont irréprochablement acquittés de leur tâche sous la conduite de leur excellent chef M. Taffanel. La direction de l'Opéra a fait tout ce qu'elle devait faire en encadrant dans de beaux décors le drame de l'auteur des *Argonautes*. Celui du troisième acte était particulièrement délicieux.

6 MARS. — M. Saléza chante pour la première

fois le rôle de Sigurd dans l'opéra de M. Reyer, où il se fait applaudir en compagnie de Mmes Rose Caron, Bosman, Héglon et de MM. Renaud et Chambon.

29 MARS. — On donne ce soir-là la cinquantième représentation de la *Maladetta*. Le ballet de MM. Gailhard et Vidal est précédé de *Samson et Dalila*[1].

19 AVRIL. — *Othello*, pour le début de Mlle Lafargue. — Mlle Lafargue, formée par M. Edmond Duvernoy, est une brillante lauréate du Conservatoire, où elle obtenait, il y a deux ans, le premier prix d'opéra dans le rôle de Léonore du *Trouvère* et la scène du *Miserere*. La voix de Mlle Lafargue était d'un métal remarquable, étendue et puissante. La jeune cantatrice phrasait avec ampleur, et son organe généreux lui fournissait sans peine l'accent dramatique. Le travail pouvait faire d'elle une cantatrice d'ordre supérieur. Et nous la vîmes rester à l'école où elle tenait à conquérir le premier prix de chant. Celui-ci lui fut décerné au mois de juillet dernier, à la suite d'une exécution un peu molle de l'air de *Fernand Cortez*, par un jury qui lui tint surtout compte de sa persévérance. Presque tout en demi-teintes, le rôle de Desdémone — dont Mme Rose Caron demeure l'idéale interprète — n'était pas très heureusement choisi, ce nous semble, pour faire valoir les sérieuses qualités de la débu-

1. Le premier bal de l'Opéra de l'année 1895 s'était donné le 26 janvier. Les trois autres bals eurent lieu les 9 et 23 février, et le 21 mars (jour de la Mi-Carême).

tante, et il a fallu arriver au dernier acte, pour reconnaître qu'il y avait en Mlle Lafargue l'étoffe d'une artiste intéressante qui pourra rendre à l'Opéra, dans les héroïnes de Wagner, par exemple, de très réels services : en ce quatrième acte, le plus beau de l'ouvrage, elle a dit de sa chaude voix de soprano, avec une amère mélancolie, la romance du Saule et l'*Ave Maria* demi-psalmodié, de manière à se faire longuement et justement applaudir. Avec M. Saléza, qui est toujours l'Othello plein d'ardeur et de sincérité que nous connûmes il y a six mois, avec M. Delmas, qui a pris de tout autre manière que M. Maurel, avec sa voix propre et son talent particulier, le rôle d'Iago, avec M. Gresse, le superbe ambassadeur de la République de Venise, et M. Vaguet, fort bien placé dans Cassio, l'interprétation d'*Othello* reste digne de l'Opéra où, comme on sait, M. Gailhard le monta « avec amour ».

26 AVRIL. — Mme Héglon, qui avait créé le rôle de Dara dans la *Montagne noire,* a repris des mains de Mlle Bréval et tient avec succès le rôle de Yamina.

13 MAI. — Première représentation (reprise) de *Tannhaüser,* opéra en trois actes de Richard Wagner, traduction française de M. Charles Nuitter[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Élisabeth, Mme *Rose Caron.* — Vénus, Mlle *Bréval.* — Un pâtre, Mlle *Agussol.* — Tannhaüser, M. *Van Dyck.* — Wolfram, M. *Renaud.* — Le landgrave, M. *Delmas.* — Walter, M. *Vaguet.* — Reinmar, M. *Dubulle.* — Henri, M. *Gallois.* — Biterolf, M. *Douaillier.* — 4 pages : Mmes *Prevost, Grandjean, Narçon, Muriel.* — Danse : Mlles *Zucchi, Carré, Robin.* — Mlles *Salle, Piodi, Tréluyer, Vandoni, Zambelli, Monnier, Monchanin, Piron, Ixart, Carré, Beauvais, Charrier.* — MM. *Lecerf, Stilb, Marius, Girodier, Regnier, Javon, Férouelle.*

— Les discussions soulevées jadis par les représentations de *Tannhaüser* ont mieux fait connaître cette œuvre tombée que beaucoup d'autres illustrées par le succès. Nous croyons donc inutile d'y insister, et nous nous garderons bien de faire ici une étude raisonnée du célèbre ouvrage ; la place, d'ailleurs, nous manquerait — notre honorable éditeur nous a demandé un volume court et nous ne faillirons pas à la promesse que nous lui avons faite de nous restreindre le plus possible. — Constatons seulement, à cette date, l'immense succès de revanche obtenu à Paris, après Lyon, par ce *Tannhaüser,* depuis si longtemps accepté dans toutes les capitales de l'Europe. La soirée n'a été qu'un long triomphe, dont une grande partie revient, d'ailleurs, au remarquable ensemble de l'interprétation. A tout seigneur, tout honneur. A M. Taffanel, qui présida avec tant de zèle et de foi aux études musicales de *Tannhaüser,* revient tout d'abord la meilleure part des applaudissements qui ont salué successivement la splendide ouverture, enlevée avec une ardeur irrésistible par sa vaillante phalange d'hommes de talent, le magnifique chœur des pèlerins, le mélodieux septuor qui termine le premier acte, la célèbre marche et le terrible *finale* du second acte, enfin cet admirable troisième acte, chef-d'œuvre accompli depuis la première note jusqu'à la dernière. M. Van Dyck a retrouvé, à Paris, l'énorme succès qui accueillit, à Bayreuth, sa composition idéale du rôle de Parsifal ; nul n'a, au même degré que lui, la tradition de l'art wagnérien, et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais — ni en

Allemagne, ni ailleurs — un Tannhaüser égal à celui qu'il nous a donné : les angoisses, les violences, les espoirs et les extases de ce personnage si rempli d'humanité ont été rendus par l'intelligent artiste avec une vérité et une intensité qui, dans la mimique comme dans la déclamation, sont de tout premier ordre. Le rôle de Wolfram convient parfaitement à la nature de la voix de M. Renaud ; il a délicieusement soupiré la poétique romance de l'Étoile, et a su faire valoir les moindres récitatifs par la netteté de sa diction et la justesse de son débit. Nous avons retrouvé avec plaisir sous le costume du landgrave Hermann l'incomparable Wotan de la *Valkyrie*, M. Delmas, dont vous connaissez la fière et majestueuse allure. Mme Rose Caron a dit avec un véritable élan la phrase superbe du *finale* : « Celui que de terribles charmes... » Dans la prière en *sol* bémol « O Vierge sainte », la pureté de son style, le timbre chastement voilé de sa voix, la noblesse de sa plastique nous ont très vivement impressionné. On sentait que la grande artiste avait, elle aussi, une foi entière dans l'œuvre qu'elle interprétait. Mlle Bréval est une séduisante Vénus ; mais il nous a semblé que la vibrante voix de Brunehilde, naguère tant applaudie, avait quelque peu perdu de son éclat... Mlle Agussol, enfin, a dit la chanson du pâtre de façon à réunir les suffrages les plus difficiles. Quand nous aurons parlé de la splendeur des décors — celui de la Wartburg dans un crépuscule d'automne est du plus mélancolique effet — de la mise en scène de la Bacchanale du Vénusberg, réglée par

la Zucchi avec son vif sentiment de l'art plastique, et, par-dessus tout, loué la direction Gailhard et Bertrand d'avoir doté l'Opéra de Paris d'un nouveau chef-d'œuvre, monté d'une façon aussi remarquable, nous aurons rendu justice à tout le monde en cette décisive soirée de juste réparation.

Quelques changements se produisirent nécessairement dans l'interprétation de l'œuvre de Wagner. Ce fut d'abord M. Saléza qui prit le rôle abandonné un peu cavalièrement par M. Van Dyck; M. Van Dyck, très fatigué par les soirées mondaines, s'est déclaré malade ; mais, aphone pour Paris, il chante à Londres... Et puis, un autre jour, M. Saléza se trouvant lui-même indisposé (cela peut arriver, n'est-ce pas ?), il fallut vite aller quérir M. Dupeyron, qui se tira du mieux qu'il put d'une terrible tâche aussi brusquement improvisée. Ce même soir, Mme Marguerite Carrère nous apparaissait, radieuse de beauté, dans le rôle de Vénus, qu'elle imprégnait merveilleusement de sa grâce voluptueuse et de son charme tout personnel. Puis, Mme Bosman prêtait à sainte Élisabeth (dont elle n'a malheureusement pas la silhouette à l'égal de Mme Caron) l'avantage de son style sûr et de sa voix ravissante. Il fallait glisser sur M. Chambon, dans le landgrave, mais fêter — comme toute la salle du reste — M. Renaud, un Wolfram admirable et qui paraissait taillé pour faire recette à lui tout seul.

A Londres, M. Alvarez avait brillamment chanté *Tannhaüser*, en compagnie de M. Maurel, qui se surpassait dans Wolfram, et de Mme Adini, dont le talent se jouait des difficultés du rôle de Vénus, un

des plus ardus, musicalement parlant, que Wagner ait écrits. Au mois d'août, M. Alvarez reprit à Paris ce personnage de Tannhaüser qui lui avait valu à Covent-Garden un succès sensationnel. Sous les traits de Vénus se montra une chanteuse viennoise, Mlle Lola Beeth, en représentations à l'Opéra pendant le mois de juin, puis, plus tard, après la très jolie Mme Carrère, une débutante aperçue au Conservatoire, Mme Corot. A la suite de Mmes Rose Caron et Bosman, Mlle Lafargue incarnera Élisabeth (10 juillet), comme Mlle Laus a fait l'une des trois Grâces en remplacement de la Zucchi. Ces diverses modifications n'auront, d'ailleurs, aucune espèce d'influence sur les recettes de l'ouvrage qui continuent à être magnifiques [1].

Notons encore, à la date du 17 août, l'heureux début de Mlle Zambelli dans la *Maladetta*, précédée ce soir-là de *Thaïs* chantée par Mlle Berthet, et le 19 août, l'apparition de Mme Chrétien, la remarquable créatrice de *Déidamie,* dans Brunehilde de *Sigurd,* où Mlle Domenech chantera Uta, et Mlle Dufrane Hilda. Gunther, c'était ce jour-là M. Bartet, et Sigurd, M. Dupeyron. Dans le rôle de Sigurd débutera enfin, mais sans grand succès, le 16 septembre, M. Ansaldy.

23 SEPTEMBRE. — Reprise d'*Aïda* [2]. — La très

---

1. Le 14 juillet, en matinée gratuite à l'occasion de la Fête Nationale, on donne *Rigoletto* suivi de la *Maladetta*. M. Gresse chante la *Marseillaise*.

2. DISTRIBUTION. — Aïda, Mlle *Bréval*. — Amnéris, Mme *Héglon*. — La Grande Prêtresse, Mlle *Agussol*. — Rhadamès, M. *Alvarez*. — Amonasro, M. *Renaud*. — R mphfis, M. *Gresse*. — Le Roi, M. *Dubulle*. — Un messager, M. *Gallois*.

séduisante œuvre de Verdi, qu'il restera à l'honneur de feu Vaucorbeil d'avoir inscrite au répertoire de l'Opéra, n'avait pas été représentée depuis près de deux ans : on sait que les décors en furent brûlés dans le terrible incendie de la rue Richer. MM. Bertrand et Gailhard les ont fait repeindre tels qu'ils étaient, et nous ont rendu, dans un cadre tout flambant neuf, et avec son curieux et magnifique spectacle, reconstituant l'Égypte au temps des Pharaons, le mélodieux ouvrage auquel le public a toujours réservé le plus chaud accueil. Et pour bien marquer toute l'importance qu'elle donnait à cette reprise, attendue depuis longtemps, la direction lui a choisi des interprètes *di primo cartello :* le « dessus du panier » de ses artistes. C'était Mlle Bréval, — dont la voix, reposée aux eaux de Saint-Honoré-les-Bains, retrouvait, à défaut du médium qui reste toujours un peu « touché », le timbre exquis qui en fait le charme principal — et dont la beauté s'est heureusement débarrassée, au troisième acte, de la trop épaisse couche de réglisse que lui avait imposée le souci de la couleur locale. Une Aïda aussi blanche qu'Amnéris ; voilà qui n'était pas banal... Dans Amnéris, nous avons applaudi à la mimique passionnée — quelquefois même trop passionnée pour une Égyptienne — et aux constants progrès, comme cantatrice, de Mme Héglon. Et dans la grande prêtresse, se distinguait la voix délicieuse de Mlle Agussol... M. Alvarez est actuellement, et sans conteste, le premier ténor de l'Opéra, en passe de faire recette, comme autrefois Jean de Reszké, et de « tomber » Van Dyck aux fugitives apparitions. Avec

l'autorité d'un artiste à l'apogée de son talent, il a pris possession du rôle de Rhadamès, qu'il a chanté merveilleusement. Avec M. Renaud, le Wolfram acclamé dans *Tannhaüser,* qui nous donnait un Amonasro de superbe allure ; avec M. Gresse, faisant sonner, sous les traits du grand prêtre Ramphfis, les belles notes de sa basse profonde ; avec M. Dubulle, fort bien placé dans le roi Pharaon, l'interprétation était digne de l'illustre auteur de *Falstaff* et d'*Othello*. M. Paul Vidal avait pris place au pupitre : la partition, il la connaissait comme pas un ; l'orchestre, il le conduisait avec une admirable sûreté ; les chanteurs, vous verrez qu'il les fera marcher à son pas [1] !

9 OCTOBRE. — *Thaïs,* pour la rentrée de Mlle Sibyl Sanderson, suivie de la *Korrigane* de M. Widor, avec Mlle Rosita Mauri.

30 OCTOBRE. — *Sigurd,* pour le début de Mlle Thérèse Ganne (une des dernières lauréates du Conservatoire) dans le rôle d'Hilda.

17 NOVEMBRE. — Premier concert de l'Opéra [2]. —

---

1. La distribution d'*Aïda* comportera par la suite quelques changements ; ainsi Mlle Bréval y sera remplacée, dans le rôle d'Aïda, par Mlle Lafargue, toujours sur la brèche, et non sans succès ; Mlle Doménech, puis Mlle Dufrane, succéderont à Mme Héglon dans celui d'Amnéris.

2. PROGRAMME. — Ouverture du *Corsaire* (Berlioz) ; Vision et Bacchanale d'*Herculanum* (Félicien David), soli par MM. Affre, Delmas et Mme Cornt ; *Fervaal* (Vincent d'Indy), troisième scène du premier acte, dirigée par l'auteur, soli par MM. Affre, Noté, Bartet, Courtois, Douaillier, Gallois, Laurent, Idrac, Euzet, Lacome ; Danses anciennes, réglées par M. Hansen, exécutées par Mlles Mauri, Subra, Laus et le corps de ballet ; prélude de *Rédemption* (César Franck) ; deuxième tableau du premier acte d'*Alceste* (Gluck), soli par Mme Rose Caron, MM. Delmas et Douaillier ; *Mors et Vita* (Ch. Gounod). — Le concert était dirigé par MM. P. Vidal et M. Garty.

Est-ce afin d'être assurés de garder la subvention que, tous les ans, tentent de leur arracher quelques bons députés de province ? Est-ce simplement dans le louable but de réaliser de gros bénéfices, en plus de ce que peuvent leur rapporter les représentations du soir, que MM. Bertrand et Gailhard ont spontanément fondé les concerts de l'Opéra ? La vérité est qu'à cette première séance, qui, nécessitant un nouvel orchestre et des chœurs tout neufs, n'a guère demandé moins d'une vingtaine de répétitions, défalcation faite de la recette, ils en sont pour 6,000 fr. sortis de leur caisse. Ne déduisez pas de là que c'est un insuccès ; les frais d'installation sont, seuls, cause de ce léger déficit. L'institution est, selon nous, de nature à durer et à prospérer. Il est, d'ailleurs, à désirer qu'il en soit ainsi : l'idée de faire connaître d'importants fragments d'œuvres nouvelles qu'on ne peut immédiatement monter est des plus heureuses, et nous verrons là surgir de jeunes talents qui seraient peut-être éternellement restés dans l'ombre. Le premier programme, très éclectique, débutait par l'ouverture, presque inconnue, du *Corsaire,* de Berlioz, et se continuait par deux intéressants morceaux de l'*Herculanum,* de Félicien David, représenté en 1859 à la salle Le Peletier. C'était la vision, d'une grâce élégiaque, où, sur un accompagnement de chœurs de femmes à bouche fermée, Hélios chante une mélodique phrase : « Je veux aimer toujours », qu'on a redemandée d'enthousiasme à M. Affre. Puis, vient la bacchanale, enlevée avec beaucoup d'entrain par l'orchestre et les chœurs. Disons que la troupe instrumentale et

vocale spécialement réunie pour ces concerts est excellente en tout point et que ce jeune bataillon a été conduit au feu par deux chefs, non moins jeunes, MM. Vidal et Marty, aussi habiles que vaillants. M. Vincent d'Indy dirigeait lui-même la troisième scène du second acte de son *Fervaal,* dont la représentation était annoncée au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Le compositeur de la *Cloche* et du *Camp de Wallenstein* est, suivant le procédé wagnérien, l'auteur du livret, aussi bien que de la partition. Nous connaissons, de longue date déjà, l'élévation de sentiments, l'érudition et le rare souci de l'art qui sont les caractéristiques du beau talent de M. d'Indy, et c'eût été commettre une injustice que d'apprécier sur ce seul fragment, une œuvre faite pour être jugée à la scène selon ses réels mérites. Après l'impression un peu bouleversante produite par cette musique « en avant », est venu un aimable retour vers le passé avec les danses du XVIIe et du XVIIIe siècle (pavanes, gavottes et menuets) dansées par Mlles Mauri, Subra, Laus, Robin et leurs camarades du corps de ballet, galamment revêtues des costumes de l'époque. Mais en dépit de la grâce et de la légèreté de nos charmantes ballerines, le gros effet de ce premier concert a été, disons-le, pour le génial prélude de *Rédemption,* de César Franck, et pour cette œuvre de haut style qui s'appelle l'*Alceste,* de Gluck, et qu'ont supérieurement interprétée M. Delmas et Mme Rose Caron, l'un avec sa diction magistrale et sa voix superbe, l'autre avec son art suprême de tragédienne lyrique. Ah! la belle et chaleureuse ovation !

5 OCTOBRE. — Relâche, par ordre, à l'occasion des obsèques de M. Pasteur.

8 DÉCEMBRE. — Second concert[1]. — Il y a du bon, du passable et du médiocre dans ce deuxième programme. Les critiques s'adresseront à l'air de *Fidelio,* de Beethoven, défiguré par Mlle Lafargue, alors qu'on avait justement sous la main, en la personne de Mme Caron, la remarquable Léonore de la Monnaie — et aussi à l'air d'*Armide,* où s'est si malheureusement blousé le ténor Affre. Et, puisqu'on songeait à nous rendre le troisième acte de la *Muette* d'Auber, célèbre en son temps, mais aujourd'hui affreusement vieillie, pourquoi un air, en tout et pour tout, et non pas une scène entière de l'incomparable chef-d'œuvre de Gluck, toujours jeune celui-là, et si honteusement exclu du répertoire? Avec les danses anciennes, qui demeurent le gros succès de ces séances dominicales, et qu'on a redemandées, les unes après les autres, à leurs gracieuses interprètes, Mlles Mauri et Subra, nous eûmes le vif plaisir de deux importantes primeurs :

1. PROGRAMME. — 3e *Symphonie,* orchestre et orgue (M. C. Widor), dirigée par l'auteur. — *Fidelio* (Beethoven), air chanté par Mlle Lafargue. — *Saint-Julien l'Hospitalier* (Camille Erlanger). La chasse fantastique (1re audition), dirigée par l'auteur ; Julien, M. Dupeyron ; Une voix, Mme Corot, et les chœurs. — Danses anciennes, réglées par M. Hansen : *a*) *Sarabande* (Philomèle) (Lacoste), *b*) Pavane de *Patrie* (Paladilhe), *c*) Menuet d'*Orphée* (Gluck), *d*) Musette et Tambourin, des *Festes d'Hébé* (Rameau), *e*) Passepied de *Castor et Polux* (Rameau), dansées par Mlles Mauri, Subra, Van Goethen, Salle, Gallay, H. Régnier, Chasles, Vandoni, Mestais, P. Régnier, Mante, Monnier, Ixart, Carré, Beauvais, Charrier, de Mérode, Piodi. — *Armide* (Lulli), air de Renaud, chanté par M. Affre. — *Armide* (Gluck), air de Renaud, chanté par M. Affre. — *La Muette de Portici* (Auber), troisième acte. Chœur du Marché, Tarentelle, Prière et Révolte. Mazaniello, M. Courtois. Chœurs : MM. Ballard, Lacome, Cancelier.

le *Saint-Julien l'Hospitalier,* de M. Erlanger, musique colorée, attestant un tempérament dramatique, et la Symphonie avec orgue de M. Widor, savamment et artistement développée : le scherzo est charmant, absolument charmant, et l'œuvre sévère est digne de l'élégant compositeur de la *Korrigane.* Comme M. Erlanger, M. Widor conduisait l'orchestre. Compliments rétrospectifs à M. Dupeyron, et aussi à Mme Corot, qui se firent entendre avec succès dans *Saint-Julien l'Hospitalier...*

14 DÉCEMBRE. — Répétition générale de *Frédégonde,* dite de gala, et donnée avec le concours de la presse au profit des soldats de Madagascar.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Frédégonde,* drame lyrique en cinq actes de M. Louis Gallet, musique d'Ernest Guiraud et de M. Camille Saint-Saëns [1]. — Ce que certains biographes quelque peu fanatiques ont fait à l'égard de leurs héros : Oulibicheff pour Mozart, Méreaux pour Rossini, M. Monval pour Molière — et combien pour Wagner ! — ces détails minutieux jusqu'à la puérilité, ces analyses, ces notations d'heures et de minutes pour la fixation du temps où furent écrites telle lettre ou telle note, toutes ces aimables débauches de renseignements parfois superflus ne sont nullement passées de mode. Seulement, sans se soucier d'attendre un futur historien, les auteurs nous ren-

---

1. DISTRIBUTION. — Brunhilda, Mlle *Lafargue.* — Frédégonde, Mme *Héglon.* — Mérowig, M. *Alvarez.* — Hilpéric, M. *Renaud.* — Prétextat, M. *Fournets.* — Fortunatus, M. *Vaguet.* — Lendiric, M. *Ballard.* — Danse : Mlles *Hirsch, Sandrini ;* M. *Ladam.*

Le 28 décembre, le rôle de Fortunatus sera repris par M. *Gandubert.*

seignent eux-mêmes avec tout le luxe désirable — voire même un peu plus. Belles prises pour les interviewers, ils se confessent à eux sans réticences, et les journaux nous avaient évidemment appris tout ce que nous pouvions souhaiter de connaître sur l'histoire *ab ovo* de cette *Frédégonde* commencée par feu Guiraud et terminée par M. Saint-Saëns. M. Louis Gallet ayant pris la peine de raconter lui-même au public le livret de *Frédégonde,* nous ne le résumerons ici que pour la forme. En voici donc les lignes principales. Brunhilda, reine d'Austrasie, au milieu d'une fête qu'elle donne à ses bardes dans le palais des Thermes, est surprise, grâce à une trahison, par son beau-frère Hilpéric, roi de Neustrie, dont les troupes envahissent la salle royale. Soumis à l'ascendant de Frédégonde qu'il a épousée, après avoir permis l'assassinat de Galswinte, il commet son propre fils Mérowig à la garde de Brunhilda et décide d'enfermer la reine déchue dans un cloître à Rouen. Or, Mérowig qui, selon la phrase consacrée, n'a pu voir Brunhilda sans l'aimer, ne saurait se résoudre à obéir. Il s'enfuit avec elle dans un village éloigné de ce palais des Thermes où leur amour s'est déclaré. Ses partisans le proclament roi, et l'évêque Prétextat bénit, non sans répugnance, le mariage des fugitifs. Frédégonde, continuant à faire faire à Hilpéric tout ce qu'elle veut, le détermine à poursuivre le couple rebelle. Réfugié dans l'abbaye de Saint-Martin, Mérowig y coule des jours paisibles dans les bras de Brunhilda et dans la compagnie du poète romain Fortunatus, qui, revenu des égarements de la vie,

cultive tranquillement son jardin. L'arrivée d'Hilpéric et de Frédégonde vient détruire leur quiétude. Mérowig, étant imprudemment sorti de l'asile sacré pour se remettre au jugement de son père, celui-ci laisse aux évêques qui l'accompagnent le soin de prononcer la sentence. Tous, sauf Prétextat, condamnent le prince à la relégation dans un cloître. Mérowig ne saûrait quitter Brunhilda ; il aime mieux se tuer d'un coup de poignard... L'action est simple et parfois languissante. Mais on conçoit que certaines situations aient séduit les musiciens, et bien des livrets, à coup sûr, ne valent pas celui-là. Examinons donc la partition sans chercher — ce qui serait pourtant intéressant — à retrouver la part individuelle de chacun de ses auteurs. Ce que nous louerons sans réserve, c'est la « tenue » générale de l'œuvre, sobre, sans affectation, sans recherche de couleur locale plus ou moins justifiable et d'une indéniable probité musicale. Le premier acte a du mouvement; les contrastes y abondent. Nous y signalerons l'entrée de Brunhilda, le madrigal du poète Fortunatus, le tumulte des guerriers, en apprenant l'irruption des soldats neustriens, et un bel ensemble, dont la phrase principale, que nous entendrons encore maintes fois, est d'une coupe très heureuse. Elle revient, dès le début de l'acte suivant, soulignant les plaintes amoureuses de Mérowig. Charmant aussi, l'aveu de Brunhilda, et si nous avions moins goûté l'élan final de leur amour, d'un rythme plus enlevant que véritablement passionné, nous admirions sans réserve la noble gravité des exhortations de l'évêque, hésitant à unir

Mérowig à Brunhilda. Les sollicitations des deux amants, les répliques de Prétextat, l'intervention des Austrasiens, enfin les chants liturgiques des enfants qui terminent sur une note apaisée cette belle scène, tout cela est largement et, à notre avis, irréprochablement traité. Le final guerrier est d'un bon effet. Dans le ballet qui suit et termine ce troisième acte, nous avons particulièrement apprécié l'*allegro* qui renferme un effet de « trilles », dont la succession, — la persévérance, dirons-nous, — est d'un pittoresque étrange et charmant. Le dernier morceau, qui comporte d'incessantes modifications rythmiques, est remarquablement conçu. Brusquement interrompu par le tintement de la cloche, il fait place à une belle phrase religieuse déjà entendue. L'évêque s'éloigne, et l'acte s'achève plus heureusement, ce semble, que dans la bacchanale traditionnelle qui termine généralement « l'acte du ballet ». Est-ce la faute du poème si les perfides manœuvres de Frédégonde, les protestations d'amour d'Hilpéric, enfin l'*allegro di bravura* (comme disent les Italiens) dans lequel ils confondent leurs déclarations, et même leurs interjections passionnées, nous ont paru froides, et si ces pages sont aussi peu réussies, c'est que la matière ne prêtait décidément pas à l'inspiration. Mais comme le délicieux début du cinquième acte va nous en sembler plus délicieux encore ! Quelles câlines harmonies sous la douce phrase que chante Fortunatus : « O bienheureuse solitude ! O la seule béatitude ! » — Soit dit en passant, les anciens avaient raison de nommer « devins » les poètes, puisque celui-ci nous cite une

exclamation de saint Bernard cinq cents ans avant la naissance du célèbre moine... Qu'elle est exquise aussi la mélodie que soupirent Brunhilda et Mérowig : « En cette paisible demeure ! » L'harmonie, le rythme syncopé de l'accompagnement, enfin l'interruption de Fortunatus venant mêler sa voix aux voix de ses amis, tout cela est proprement un charme... Ici-bas, rien n'est durable. Le lieu d'asile est envahi par Hilpéric, Frédégonde et les évêques qui les suivent. La scène est d'un bon sentiment dramatique. A noter la sentence des prélats, phrase saisissante construite sur trois notes, et que le prélude du premier acte nous avait déjà fait entendre. Cette fin, largement développée, couronne dignement la partition. Dans *Frédégonde* se révèle la prodigieuse maîtrise de M. Saint-Saëns. L'œuvre est inégale sans doute, mais par de belles pages — plusieurs sont véritablement nobles et puissantes — elle mérite les suffrages du grand public et les louanges des musiciens. L'orchestration, réellement originale en sa sobriété, est digne du maître dont un critique a pu justement dire « qu'il se sert comme personne des instruments de tout le monde ». Mlle Bréval, qui avait chanté Brunhilda à la répétition générale de gala, dut, pour cause d'indisposition persistante, céder son rôle à Mlle Lafargue, devenue le terre-neuve de l'Opéra. Il fallait savoir gré à cette estimable et zélée pensionnaire du tour de force qu'elle accomplissait là. Mme Héglon a eu le talent de tirer un grand parti d'un mauvais rôle : elle a chanté et joué Frédégonde en véritable artiste. M. Alvarez mérite les mêmes éloges dans le

personnage de Mérovig. Enfin, M. Renaud, peut-être un peu trop paterne sous les traits du farouche Hilpéric, est toujours le remarquable chanteur que l'on sait. Dans le délicat et ingénieux ballet — dont la musique est tout entière de la main de M. Saint-Saëns — se sont fait applaudir M[lle] Sandrini, très jolie, et M[lle] Hirsch, très verveuse. Bonne mise en scène et décors réussis. Et, pour conclusion, accueil poli, après l'effet inutilement et malheureusement escompté par une répétition publique et payante, poli, mais sans enthousiasme... Nous craignons, s'il faut tout dire, qu'en dépit de réelles beautés, *Frédégonde* ne tienne pas longtemps l'affiche. C'est d'autant plus fâcheux que les aimables directeurs de l'Opéra nous menacent pour l'an prochain d'une reprise de la *Favorite* qui précédera *Hellé*, de M. Alphonse Duvernoy, interprétée par M[me] Rose Caron, MM. Alvarez, Delmas et Fournets. — Viendra ensuite *Lancelot du Lac*, poème de MM. Louis Gallet et Édouard Blau, musique de M. Victorin Joncières, qui, depuis dix ans, attend son tour [1].

27 DÉCEMBRE. — *Rigoletto* : M[lle] Sibyl Sanderson chantait pour la première fois le rôle de Gilda, où elle obtenait un très vif succès. Après le troisième acte, elle a dû bisser le final du duo, et après le cé-

---

1. Pour répondre à l'accusation propagée par plusieurs journaux que l'Opéra, allant contre son but et sa fonction, favorise les œuvres étrangères au détriment des musiciens français, les directeurs ont fait dresser un tableau complet des œuvres montées à l'Académie nationale de musique depuis la création du nouvel Opéra, c'est-à-dire depuis vingt ans.
Ce travail, qu'il nous a paru intéressant de relater ici, se trouve aux deux pages suivantes.

lèbre quatuor les applaudissements étaient devenus de l'enthousiasme.

OUVRAGES DES COMPOSITEURS FRANÇAIS JOUÉS DEPUIS L'OUVERTURE DU NOUVEL OPÉRA

OUVRAGES.	OPÉRA ou BALLET.	ACTES.	AUTEURS.	DATE de la 1re représentation.
Jeanne d'Arc	O.	5	MERMET	5 avril 1876
Sylvia	B.	2	LÉO DELIBES	24 juin 1876
Le Roi de Lahore	O.	5	MASSENET	27 avril 1877
Le Fandango	B.	1	SALVAYRE	26 novembre 1877
Polyeucte	O.	5	GOUNOD	7 octobre 1878
La Reine Berthe	O.	2	JONCIÈRES	27 décembre 1878
Yedda	B.	3	MÉTRA	17 janvier 1879
La Korrigane	B.	2	WIDOR	1er décembre 1880
Le Tribut de Zamora	O.	4	GOUNOD	1er avril 1881
Namouna	B.	2	LALO	6 mars 1882
Françoise de Rimini	O.	4	AMB. THOMAS	14 avril 1882
Henry VIII	O.	4	SAINT-SAENS	5 mars 1883
La Farandole	B.	3	TH. DUBOIS	14 décembre 1883
Sapho	O.	4	GOUNOD	2 avril 1884
Tabarin	O.	2	PESSARD	12 janvier 1885
Sigurd	O.	4	REYER	12 juin 1885
Le Cid	O.	4	MASSENET	30 novembre 1885
Les Jumeaux de Bergame	B.	1	DE LAJARTE	26 janvier 1886
Les Deux Pigeons	B.	3	MESSAGER	18 octobre 1886
Patrie	O.	5	PALADILHE	20 décembre 1886
La Dame de Monsoreau	O.	4	SALVAYRE	30 janvier 1888
Roméo et Juliette	O.	5	GOUNOD	28 novembre 1888
La Tempête	B.	3	AMB. THOMAS	26 juin 1889
Ascanio	O.	5	SAINT-SAENS	21 mars 1890
Zaïre	O.	2	DE LA NUX	28 mai 1890
Le Rêve	B.	2	GASTINEL	9 juin 1890
Le Mage	O.	5	MASSENET	16 mars 1891
Thamara	O.	2	BOURGAULT-DUCOUDRAY	28 décembre 1891
Salammbô	O.	5	REYER	16 mai 1892
Samson et Dalila	O.	3	SAINT-SAENS	23 novembre 1892
Stratonice	O.	1	FÉLIX FOURNIER	9 décembre 1892
La Maladetta	B.	2	VIDAL	24 février 1893
Déïdamie	O.	2	MARÉCHAL	15 septembre 1893
Gwendoline	O.	3	CHABRIER	27 décembre 1893
Thaïs	O.	4	MASSENET	16 mars 1894
Djelma	O.	3	C. LEFEBVRE	25 mai 1894
La Montagne noire	O.	4	Mme HOLMÈS	8 février 1895
Frédégonde	O.	5	SAINT-SAENS, GUIRAUD.	18 décembre 1895
		125		

29 DÉCEMBRE. — Troisième concert[1]. — « Vous allez entendre un concert intéressant », nous avait dit M. Gailhard, alors que nous gravissions ce jour-là, à deux heures, l'escalier Garnier. Le directeur de l'Opéra ne nous a pas trompé : le succès a répondu à toutes les espérances du programme, révélant aux auditeurs les « têtes » de trois jeunes compositeurs, excellemment photographiées par Benque. Ces trois « jeunes » auteurs dirigeant eux-mêmes leurs œuvres, sont MM. Fernand Le Borne, Georges Marty et Gabriel Pierné. *Temps de guerre,* de M. Fernand Le Borne, est une suite de tableaux symphoniques

---

OUVRAGES DES COMPOSITEURS ÉTRANGERS JOUÉS DEPUIS L'OUVERTURE DU NOUVEL OPÉRA

OUVRAGES.	OPÉRA ou BALLET.	ACTES.	AUTEURS.	DATE de la 1re représentation.
Aïda	O.	4	VERDI	22 mars 1880
Rigoletto.	O.	4	VERDI	27 février 1885
Lohengrin	O.	3	WAGNER	16 septembre 1891
La Valkyrie	O.	3	WAGNER	12 mai 1893
Othello	O.	4	VERDI	12 octobre 1894
Tannhaüser.	O.	3	WAGNER	13 mai 1895
		21		

Soit donc, au total, 38 œuvres françaises et 125 actes, contre 6 œuvres étrangères comprenant 21 actes : c'est-à-dire une proportion d'un sixième.

1. PROGRAMME. — *Temps de guerre* (Fernand Le Borne) sous la direction de l'auteur ; *Iphigénie en Tauride* (Piccini), récitatif et air chantés par MM. Delmas et Gandubert ; *Le Duc de Ferrare* (Georges Marty), fragment du 2e acte, dirigé par l'auteur et interprété par Mmes Rose Caron et Beauvais, MM. Vaguet et Douaillier ; Danses anciennes (Rameau, Fauré, Lulli et Haendel), exécutées par Mlles Mauri, Subra, Carré, Robin, etc. ; *Nuit de Noël* (G. Pierné), sous la direction de l'auteur, avec le concours de MM. Brémont, Bartet et de Mlle Lacombe ; *La Vestale* (Spontini), final du 2e acte chanté par Mme Rose Caron et M. Delmas. — Le reste du concert était dirigé par M. P. Vidal.

pour orchestre, orgue et double chœur, intitulés : Choral de l'armée, Au village, Attente de la fiancée, Carillon, et Marche triomphale. Si les puissantes sonorités, le mouvement et la remarquable ampleur du premier et du dernier morceau (où l'auteur se souvient des *Maîtres chanteurs*) ont produit l'effet qu'en attendait M. Le Borne, il nous semble qu'on n'a pas apprécié à leur réelle valeur le poétique tableau pastoral et la dramatique Attente de la fiancée. Il est vrai qu'en revanche on a bissé d'enthousiasme le charmant Carillon à cinq temps (M. Le Borne, qui est Belge d'origine, devait se rappeler les carillons de son pays) aux timbres si joliment et si étonnamment variés, aux rythmes si amusants. Le *Duc de Ferrare* est un drame lyrique de MM. Paul Milliet et Georges Marty qui eût dû être joué, il y a plusieurs années déjà, à l'Opéra-Comique : M. Carvalho en trouva le sujet « immoral ». Un inceste ! L'action se passe en Italie, au xv[e] siècle. Le duc de Ferrare, appelé par le Pape, est parti pour Rome le jour même où Réginella, qu'il a choisie pour femme, est arrivée dans ses États. En partant, il a confié à son fils Alphonse la double charge de gouverner son peuple et de veiller sur l'honneur de sa maison. Et le second acte, dont on nous donnait un important fragment, représente une petite salle du palais ducal, à Ferrare : c'est l'après-midi d'une belle journée d'été. Réginella, assise, rêve, tandis que les étudiants passent sous ses fenêtres en chantant l'amour. Alphonse et Réginella, s'étant épris l'un de l'autre à leur première entrevue, ont évité de se rencontrer pendant l'absence du duc.

Mais, quand ils apprennent son retour, tous deux ont la même pensée : se voir, s'interroger, connaître les sentiments qui troublent leur conscience et leur cœur. Les voici en présence, et bientôt leur voix, écho de leur âme, trahit le secret jalousement gardé, et malgré eux l'amour étant plus puissant que le remords, ils s'abandonnent aux bras l'un de l'autre. Leurs visages se touchent, leurs lèvres se rapprochent : dans une libre et douce étreinte, ils oublient que leurs vœux sont criminels. Alors ils glorifient leur passion, dont la mort sera le pardon, et ils célèbrent le miracle charmant

> Qui du trépas fait un délice
> Pourvu que l'amante et l'amant
> Partagent le même supplice,

Et lentement tombe le rideau tandis que des appels de trompettes, de plus en plus rapprochés, annoncent l'arrivée du duc de Ferrare. Telle est l'action, et vous jugerez du premier coup que, pour la faire valoir, il faut avant tout « la scène ». C'est ce que nous avons dit souvent à propos des œuvres de Wagner, et notamment de *Tristan et Yseult,* avec lequel n'est pas sans rapport le beau duo d'amour de M. Marty, vaillamment rendu par Mme Caron et M. Vaguet, et dont la symphonie nous a paru admirable. La *Nuit de Noël,* de MM. Morand et Pierné, nous reporte au mois de décembre 1870 et au souvenir du siège de Paris. « Cette nuit, écrivait un soldat, nos avant-postes étaient près des leurs. On échangeait, sans se voir, de rares coups de feu quand une cloche, au loin,

ayant sonné la messe de minuit, il revient au souvenir de l'un des nôtres un vieux Noël de chez nous. Et voilà que tout à coup les autres, là-bas, chantent aussi Noël. Les voix se répondent : Noël ! Noël ! Et c'est pendant un instant, entre eux, comme un apaisement fraternel, comme une trêve de Dieu... » Ce n'est point un succès, c'est un triomphe qu'a obtenu M. Pierné (fort bien servi, du reste, par ses interprètes : le récitant M. Brémont et le chanteur Bartet) ; le tableau patriotique et musical qui lui a été suscité par cette idée originale et qu'il a rendue, disons-le, avec un art exquis, est de ceux auxquels ne résiste pas un auditoire. Celui de l'Opéra s'est donné tout entier : M. Pierné a dû revenir par trois fois recevoir les acclamations du public ému et charmé. Avec les danses anciennes, où, de nouveau, triomphèrent M[lles] Mauri et Subra, avec l'air d'*Iphigénie en Tauride,* de Piccini, si bien interprété par M. Delmas, le concert était réellement intéressant : M. Gailhard avait dit vrai...

Telle est, succinctement résumée, l'histoire de l'Opéra en l'an de grâce 1895, dont le bilan est établi par le tableau qui suit. On remarquera qu'il n'y figure aucun ouvrage de Meyerbeer ; les décors de *Robert le Diable,* du *Prophète* et de l'*Africaine* ont été brûlés lors de l'incendie de la rue Richer ; ceux des *Huguenots,* archiusés, ne sont plus dignes d'être montrés au public.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Faust, opéra	5 a., 10 t.	»	33
Salammbô, opéra	4 a., 8 t.	»	4
Lohengrin, opéra	3 a., 4 t.	»	11
Thaïs, comédie lyrique	3 a., 7 t.	»	9
La Maladetta, ballet	2 a., 3 t.	»	19
Roméo et Juliette, opéra	5 a., 8 t.	»	16
Samson et Dalila, opéra	3 a., 4 t.	»	11
Othello, opéra	4 a.	»	11
La Korrigane, ballet	2 a., 3 t.	»	13
La Valkyrie, opéra	3 a.	»	10
**La Montagne Noire*, opéra	4 a.	8 fév.	13
Rigoletto, opéra	4 a.	»	13
Sigurd, opéra	4 a., 9 t.	»	15
**Tannhaüser*, opéra	»	13 mai.	33
Aïda, opéra	»	23 sept.	13
**Frédégonde*, drame lyrique	5 a.	18 déc.	4

NOTA. — Ce signe* placé devant le titre des pièces désigne les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1896

La définitive retraite de M. Got, à la fin du mois de janvier; la triomphante reprise de l'*Ami des femmes ;* la mise au répertoire, pour l'été, des *Faux Bonshommes* de Barrière; la mort d'Alexandre Dumas fils, apprise le soir même de la première du *Fils de l'Arétin :* tels sont, avec la représentation du *Pardon* de M. Jules Lemaître, et des *Tenailles* de M. Paul Hervieu, les principaux événements de l'année que nous allons passer rapidement en revue.

Le 15 janvier, la Comédie célébrait le 273e anniversaire de la naissance de Molière en jouant, avec l'*École des maris,* un à-propos en un acte, en vers, de M. Albert Lambert père, l'excellent artiste de l'Odéon. Il s'agit, dans *Vieux Camarades* [1], d'un sociétaire retraité à la campagne qui s'est imprudemment amouraché d'une fillette, à son âge ! et va commettre la folie de l'épouser, quand un ancien

---

1. DISTRIBUTION. — Mérindor, M. *Leloir.* — Roselin, M. *Laugier.* — Estelle, Mlle *Muller.* — Manette, Mlle *Lynnès.* — Louison, Mme *Jamaux.*

camarade, surgissant à propos, lui fait comprendre combien il a tort de jouer ainsi le rôle d'Arnolphe auprès d'Agnès. La rencontre des deux vieux vétérans a eu lieu précisément le 15 janvier, le jour de l'anniversaire de la naissance de Molière. C'est donc le grand comique qui dictera lui-même sa conduite à notre Mérindor : le vieil amoureux, heureusement désabusé, laissera Estelle à l' « Horace obligatoire ». Tel est le simple canevas de l'aimable comédie de M. Albert Lambert ; elle est vraiment jolie en ses détails, et nous voudrions avoir la place de citer ici, entre autres excellents morceaux, l'émouvant récit fait par Roselin à Mérindor de sa représentation d'adieux ; c'est ça, tout à fait ça... Ajoutons que ces *Vieux Camarades* étaient supérieurement joués par MM. Leloir et Laugier, Mlles Lynnès et Muller, et enregistrons à l'actif de M. Albert Lambert un succès qui eût pu se renouveler toutes les fois que, en dehors de la solennelle soirée d'anniversaire, on eût redonné sa gentille comédie.

3 FÉVRIER. — M. Got joue, pour la dernière fois (c'est en matinée), dans le *Fils de Giboyer*, d'Émile Augier, le rôle de Giboyer, qui sera repris, quelques jours plus tard, par M. de Féraudy, son élève.

11 FÉVRIER. — Première représentation du *Pardon*, comédie en trois actes en prose de M. Jules Lemaître[1]. — Les amateurs de progrès se plaignent

---

1. DISTRIBUTION. — Georges, M. *Worms*. — Suzanne, Mme *Barretta*. — Thérèse, Mlle *Bartet*.

:fois de la lenteur avec laquelle les idées morales transforment. En réalité, elles évoluent très pres- nent. Ainsi, il y a quarante ans, au théâtre tout moins, on ne discutait guère l'attitude que de- it prendre un mari trompé : le code mondain ne permettait que de se venger. Puis, il y a vingt s, on commença à se demander s'il n'y avait pas utre solution possible. C'est alors que M. Alexan- e Dumas fils émit son opinion en proférant son fa- ux cri « Tue-la ! » Aujourd'hui, toutes les pièces tous les romans où il est question d'une trahison njugale se concluent par la mansuétude et le par- n. On semble ne point admettre d'autre solution, nous croyons que cette philosophie résignée est progrès moral. M. Alphonse Daudet, dans la *tite Paroisse,* son dernier roman, M. Jules maître, dans le *Pardon,* sont tous deux pour pitié et pour l'indulgence. Nous citons à dessein s deux œuvres, non seulement parce qu'elles sont minées par une philosophie identique, mais parce l'elles sont un peu analogues en leurs péripéties. ins l'un comme dans l'autre cas, il s'agit d'un ari trompé qui, résolu à pardonner, et désireux oublier, ne parvient pas à chasser de son esprit s fantômes de la jalousie. Il est amusant pour les ssionnés de littérature de voir comment ces deux rivains de race ont résolu le débat humain qui s a hantés. Nous n'avons naturellement pas à en- er ici dans l'examen du roman de M. Daudet. Mais pièce à trois personnages de M. Lemaître est cu- euse et intéressante. Plus haut nous en avons ré- mé le thème. Un mari plein de bonne volonté

pourra-t-il parvenir à pardonner, et si les hésitations l'en empêchent, comment les vaincra-t-il ?... Au début du premier acte deux femmes pénètrent dans un salon. C'est Thérèse, la maîtresse du logis, qui introduit Suzanne, sa meilleure amie d'enfance, dans une pièce de l'appartement de Georges. Georges est le mari de Suzanne. Il l'a quittée dès qu'il a su qu'elle l'avait trompé, et il est venu à Paris occuper un emploi, en rapport avec son mérite, que Thérèse et Jacques, son mari, lui ont aussitôt trouvé. Tous deux également l'ont recueilli, consolé, et lui ont fait un petit intérieur. Dès les premiers mots, nous comprenons que Suzanne, ramenée par son amie Thérèse, revient humble, repentante, dégrisée, aimant son mari et ne désirant plus que le pardon. Comment cette femme, d'âme assez belle, a-t-elle pu faillir ? Malgré les interrogations de Thérèse, elle ne nous le dit pas très bien. La griserie, les imprudences et les faiblesses progressives ne suffisent pas à expliquer comment une femme de cette sorte a trompé un homme digne en tous points d'amour. L'exposition est achevée quand un coup de sonnette annonce l'arrivée de Georges, le mari malheureux. Sa femme passe dans une pièce voisine. Thérèse reste pour sonder son cœur et lui annoncer la présence de Suzanne si elle le sent prêt à la revoir. Georges est sombre, fait montre d'ironie féroce. En réalité, il a le cœur ravagé et voudrait pleurer. Après dix minutes de conversation affectueuse, Thérèse lui fait avouer qu'il aime encore sa femme et qu'il consentirait à lui pardonner. De petites préoccupations de vanité, dont les hommes les

plus grands ne parviennent guère à s'affranchir, l'ont bien arrêté une minute. Mais la persuasive Thérèse les disperse. Et quand elle le voit très dispos, elle lui révèle que sa femme est dans la pièce voisine, va la chercher, l'amène, les met en présence et sort. En une scène très sobre, très discrète, les époux se réconcilient. Le mari essaiera de pardonner. Et l'on veut reprendre la vie commune. C'est là que le vrai drame va commencer. A la fin même de ce premier acte, on voit la gêne des époux qui, déshabitués de vivre ensemble, ayant entre eux le noir passé qui les sépare, ne savent que se dire... Au second acte, ce simple malaise est devenu une tourmente. Georges est nerveux, irrité, soupçonneux. Il prend ombrage des gestes de sa femme, de ses toilettes, de l'arrangement de son salon, il la taquine et la querelle. C'est que, malgré sa promesse, il se rappelle... Dans une scène de jalousie hargneuse, il somme sa femme, pantelante de douleur et de honte, de lui narrer les détails de sa faute qu'il n'a pas eu jusqu'à ce jour la curiosité de lui demander. Il est impérieux, féroce, brutal. La pauvre femme agonise sous ses yeux. C'est pénible et poignant. Mais on excuse le mari, on le comprend, on sent qu'il est torturé d'une souffrance très humaine. Le public de la première a paru trouver la scène excessive, trop douloureuse. Quelques brutalités de mots, quelques détails trop accentués auraient pu, il est vrai, en être retranchés, mais cette scène est belle de vérité et d'émotion. L'amour profond, unique, du mari l'excuse et la fait comprendre. Et à ce moment de la pièce, selon ce qui nous a été

montré du caractère du mari, elle est très légitime. Mais la fin de cet acte, il faut bien le reconnaître, rend la chose assez peu compréhensible. M. Jules Lemaître a établi un mari qui aime passionnément sa femme, avec gravité, avec jalousie, qui en a fait le but de toute son existence. On voit que la trahison l'a déchiré, on admet les révoltes furieuses qu'a sa jalousie. Et voilà que cet homme, quelques secondes après nous avoir donné le spectacle de sa tendresse et de sa souffrance, nous donne celui de son inconstance et de sa légèreté. Suzanne, sa femme, vient de sortir. Thérèse entre. Il lui raconte ses douleurs, l'émeut. Les voilà qui parlent de leur passé commun. Jeune fille, elle avait de la sympathie pour lui. Quand il a épousé Suzanne, elle a eu du chagrin. Maintenant elle le retrouve malheureux. Elle est grisée par l'amour brûlant dont elle l'entend parler ; elle se dit que jamais elle n'a été aimée ainsi, et la voilà toute prête aux baisers de Georges. Celui-ci, en pleine détresse, ayant besoin d'être consolé, saisit cette affection qui s'offre. Leurs bouches s'unissent. Les voilà l'un à l'autre... Mais leur bonheur n'a pas duré. Vite, Georges plein de remords à cause du mal qu'il fait à Suzanne et comprenant que, en réalité, il n'aime pas Thérèse, lui témoigne de la froideur. Elle s'en aperçoit et, au commencement du troisième acte, vient s'en plaindre à lui. Elle se trouve face à face avec Suzanne qui, ayant tout découvert, reproche à son amie sa trahison. — « Vous me traitiez jadis du haut de votre vertu, lui dit-elle, et pourtant ce que vous avez fait est bien plus coupable. Car vous n'avez pas seulement trahi

votre mari comme moi, mais vous avez abusé de ma confiance, à moi, votre amie. » Thérèse se repent, demande pardon, promet de s'effacer et raconte à Suzanne qu'elle n'a pas le bénéfice de sa laide action, car au bout de quinze jours, Georges, qui ne l'a jamais aimée, la laisse... Suzanne veut néanmoins partir et offrir le champ libre aux deux coupables. Dès qu'elle est seule, elle écrit une lettre pour apprendre à Georges son départ. Il survient à ce moment. Alors commence une assez longue et peu dramatique dissertation sur l'état de leurs âmes... Elle a paru spécieuse et peu concluante. Elle se résume en cette parole du mari : « J'ai voulu te pardonner, c'est vrai, et je n'ai pu chasser mes souvenirs ; j'étais exigeant et tracassier. Mais maintenant que nous serons tous deux dans le même état, il nous sera plus facile d'oublier et de vivre... » On n'a pas fort bien compris en quoi une tromperie de plus pouvait diminuer leurs souvenirs. Mais, après avoir été fort ému par les deux premiers actes, on est resté charmé par la délicatesse de pensée, par la subtilité rare des raisonnements du brillant auteur... Et chacun s'accordait à reconnaître que cette pièce était l'œuvre d'un homme de goût et d'un philosophe attendri.

La savoureuse comédie de M. Jules Lemaître a été interprétée dans une absolue perfection par M. Worms, par Mme Barretta et par Mlle Bartet : la façon dont Thérèse — cette adorable Bartet — a « gradué » son irrésistible amour pour en arriver, au second acte, à tomber « chastement » dans les bras du mari de son amie est une pure merveille de

naturel exquis et de vibrante sincérité : ça, chers lecteurs, c'est du grand art !

20 FÉVRIER. — Première représentation des *Petites Marques*, comédie en deux actes, en prose, de M. Maurice Boniface[1]. — M. Maurice Boniface est un des jeunes auteurs qui furent le plus remarqués au Théâtre Libre. Sa première pièce, *Tante Léontine*, révéla un observateur ironique et de belle humeur, un véritable auteur dramatique, à l'esprit logique et droit, de langue nette et vigoureuse. Ses études de caractères et de mœurs touchaient bien un peu parfois au vaudeville par le relief trop accentué que leur donnait l'auteur. Mais, le plus souvent, les traits restaient humains, vrais, et dans la mesure de la bonne comédie. Cette pièce était écrite en collaboration avec M. Bodin. Sa seconde pièce, la *Crise*, qu'il fit seul, fut représentée deux ans après au Vaudeville, et y obtint un franc succès de rire. Dans l'intention de l'auteur, c'était une étude comique des politiciens à l'occasion d'un désarroi ministériel. Mais, en réalité, il s'agissait bien plus d'une comédie bourgeoise qui eût pu se passer dans un tout autre monde, et n'empruntait aucune drôlerie spéciale au monde de la politique, où M. Boniface l'avait située. Les mots de comédie qui pei-

1. DISTRIBUTION. — Falerpin, M. *Coquelin cadet*. — Georges de Cernay, M. *Boucher*. — Boispierre, M. *Truffier*. — Henry de Cernay, M. *G. Berr*. — Crellechamp, M. *Laugier*. — Alexandre, M. *Joliet*. — Duvivier, M. *Dupont-Vernon*. — Amorgo, M. *Villain*. — Victor, M. *Falconnier*. — Le Guard, M. *Hamel*. — Aboukir, M. *Leitner*. — Solange, Mlle *Muller*. — Lucy, Mlle *Ludwig*. — Mme Duvivier, Mlle *Persoons*. — Mme de Crellechamp, Mlle *Du Minil*. — Mme Amorgo, Mlle *Nancy-Martel*. — Mme de Boispierre, Mlle *Berliny*.

gnent un état d'esprit et résument le comique d'une situation y étaient plus rares. Les caractères étaient moins nets et moins fouillés, et le rire naissait de situations un peu grosses. Mais la *Crise* restait néanmoins du théâtre amusant, issu d'une observation aiguë et judicieuse. Les *Petites Marques* devaient surprendre un peu les habitudes du public. Les personnages sont plutôt des silhouettes que des caractères. Leur âme est à peine indiquée, et l'intensité dramatique est presque nulle. On peut dire que ce qui manque le plus, dans cette pièce, c'est une pièce... Mais les incidents fort drôles qu'on nous soumet pourraient être un divertissant cadre pour une action scénique. Des gens, à peine entrevus, sortent, réapparaissent, disent quelques mots, s'en vont, reviennent. C'est un perpétuel défilé de silhouettes. Mais aucune scène comique ou passionnante ne les tient longtemps réunis. L'action progresse presque exclusivement par la mobilité des personnages. On préférerait qu'elle se développât par le contact des sentiments et la pénétration du dialogue. Ce procédé dramatique est peut-être une formule nouvelle du théâtre, mais il nous apparaît comme du théâtre rudimentaire et facile, qui n'a pas une très grande noblesse littéraire. Toutefois, nous reconnaissons avec un vif plaisir que le sens du comique, l'observation fine de l'auteur n'ont pas perdu de leur intensité. Les travers moraux, les ridicules sont saisis avec la même perspicacité. L'ironie de M. Boniface a gardé sa vigueur et sa gaîté. Nous regrettons seulement qu'il ne l'ait pas traduite cette fois dans une ordonnance plus complète et

plus dramatique. Comme M. Lavedan, il nous montre les faiblesses, les niaiseries et les laideurs des gens du monde. Il nous les fait voir dans le train-train morne et vain de leur existence quotidienne. Il nous révèle leurs préoccupations futiles et leurs plaisirs un peu bas, et veut nous démontrer que, sous l'orgueil des particules et des titres, dans le faste du décor et des costumes, ils sont petits et d'une déconsidération bien aisée. En effet, tous ces gens que nous voyons participer aux mêmes joies arrivent à se soupçonner tous, et mutuellement, d'une indélicatesse commise chez leur hôte. Ils jouent aux cartes. L'un d'eux s'aperçoit que des marques y ont été antérieurement faites. Et voilà ces ducs, ces vicomtes, ces barons et ces princes de la finance qui s'accusent à l'envi. Ils savent bien, eux, que les couronnes et les tortils ne sont pas des garanties, et tous trouvent absolument vraisemblable que leurs opulents partenaires aient pu commettre la vilaine action. Comme, au cours de cette enquête domestique, on arrive à parler des femmes, voilà que tous considèrent comme parfaitement admissible que les femmes présentes au château soient de conduite légère. Et c'est le plus justement du monde que le bourgeois anobli, dans la maison duquel l'action se passe, peut s'écrier : « Mais je me moque de votre grand monde où j'avais la faiblesse de vouloir entrer, puisque vous-mêmes venez de me révéler que, tous, vous vous croyiez respectivement capables de gredineries, et que ses femmes sont loin d'être irréprochables. » Cette observation amère des mœurs du monde ne nous

déplaît point. La satire est cinglante. Elle pourra peut-être sembler sévère ; mais elle ne laissera pas le public indifférent. Et, malgré l'insuffisance de construction de la pièce, nous devons féliciter M. Claretie et le Comité d'avoir monté une comédie qui est loin d'être banale. Quinze personnages au moins animent cette « revue » en deux actes. Ils ont été joués d'une façon très plaisante par MM. Coquelin cadet, Dupont-Vernon, Laugier, Boucher, Leitner et Truffier. M[lle] Ludwig est la piquante femme de chambre qui va retrouver, la nuit, ce « vieux marcheur », de Crellechamp, pendant que de son côté Georges de Cernay s'applique à le « cocufier » de la façon la plus galante : ils vont bien, les invités du châtelain... MM[mes] Renée du Minil, Muller, Bertiny et Nancy-Martel sont des mondaines bien élégantes et bien frivoles. Et tous ces rôlets sont tenus avec talent. C'est égal ; il était curieux de savoir quel accueil devaient réserver aux prétendus membres du Cercle des Moucherons les abonnés du mardi et du jeudi... [1]

---

1. La première chambre du tribunal civil a rendu son jugement dans le procès intenté par la Comédie-Française à M. Coquelin.

Le tribunal, ayant examiné la question de compétence, s'est déclaré compétent en ce qui concerne la demande d'interdiction à Coquelin de jouer sur les théâtres de Paris, cette demande trouvant une base suffisante dans le pacte social, et s'est déclaré, par contre, incompétent en ce qui touche l'interdiction de jouer sur les théâtres des départements, celle-ci résultant de l'arrêté ministériel de 1886 qui a admis Coquelin à faire valoir ses droits à la retraite, et l'appréciation de cet acte administratif échappant au tribunal.

Rejetant la demande faite dans le but d'obliger M. Coquelin à rapporter la part des fonds sociaux qui lui avaient été versés à la liquidation de sa retraite et écartant toute contestation sur le principe même de cette retraite, le tribunal a condamné M. Coquelin, dans le cas où il jouerait de nouveau sur une scène parisienne, à *500 fr. de dommages-intérêts* par

25 MARS. — Première représentation, à ce théâtre, de l'*Ami des femmes,* comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas fils[1]. — La pièce date de 1864, et sa dernière apparition au Gymnase eut lieu dix ans après. L'accueil fait, cette fois, à l'ouvrage ne fut guère plus favorable que n'avait été celui de la première, très sévèrement appréciée par la critique d'il y a trente ans... Mais quand bien même l'*Ami des femmes* serait en son ensemble une œuvre singulière et bizarre, il n'en est point où l'auteur ait jeté l'esprit avec plus de profusion. Quelle observation exacte et mordante! Quel jaillissement ininterrompu de mots plaisants et profonds! Et puis, sommes-nous donc mûrs pour la pièce? Toujours est-il que, si elle ne trouva pas grâce devant le public d'autrefois, celui d'aujourd'hui lui donne la plus éclatante des revanches. L'*Ami des femmes* l'a charmé, ravi, enchanté, émerveillé, enthousiasmé... Il est juste d'ajouter que le jeu, absolument parfait,

---

chacune des trente premières représentations, le tribunal se réservant le droit de statuer de nouveau, dans le cas où ces représentations se prolongeraient.

En ce qui concerne les dommages et intérêts que la Comédie-Française aurait pu réclamer pour le préjudice qui lui a déjà été causé par les représentations que M. Coquelin a données en dehors de la scène de la Comédie-Française, le tribunal estime qu'il n'y a pas lieu d'en accorder, puisque, dans les conclusions présentées par la Comédie-Française, cette demande n'a pas été soumise au tribunal.

D'accord avec son avocat, M. Waldeck-Rousseau, M. Coquelin fera appel de ce jugement.

1. DISTRIBUTION. — De Ryons, M. *Worms.* — De Simerose, M. *Le Bargy.* — Des Targettes, M. *Truffier.* — Leverdet, M. *Leloir.* — De Chantrin, M. *G. Berr.* — Joseph, M. *Falconnier.* — De Montègre, M. *Raphaël Duflos.* — Un domestique, M. *Gaudy.* — Jane de Simerose, Mlle *Bartet.* — Mme Leverdet, Mlle *Pierson.* — Balbine Leverdet, Mlle *Muller.* — Mlle Hackendorf, Mlle *Marsy.* — Femme de chambre, Mlle *Thomsen.*

des interprètes a été pour beaucoup dans le très grand succès de cette belle soirée. Mlle Bartet s'est surpassée, — si tant est qu'elle pouvait le faire. Elle a dit, au troisième acte, de la plus admirable façon, sa manière de comprendre l'amour, et, à l'acte suivant, elle a mis dans le scabreux récit de sa nuit de noce, une telle chasteté de vierge, que personne n'a été étonné de voir M. de Ryons lui saisir la main et lui dire : « Au revoir, *Mademoiselle !* » M. de Ryons, c'est M. Worms, qu'on est plus habitué à voir dans les beaux ténébreux que dans les Desgenais; il s'est tiré avec infiniment de tact et de belle humeur de ce personnage difficile et même périlleux. Ingrat, très ingrat aussi, en son genre, est le rôle de Montègre, l'amoureux exalté; il est échu à M. Raphaël Duflos, qui l'a rendu avec une rare vérité. M. Le Bargy gagne, en une seule scène, par sa dignité secrète et sa douleur contenue, le procès du mari coupable. M. Leloir est étonnant de bonhomie sournoise et de malice égoïste dans le rôle du vieux mari complaisant. M. Truffier (un portrait connu) est d'une fantaisie amusante dans le vieil amant de Mme Leverdet (ô le plaisant trio !) personnifiée avec beaucoup de justesse par Mme Pierson : à la dernière reprise, elle faisait Jane de Simerose !... Mlle Muller est tout à fait « nature » dans Balbine (le rôle fut créé par Céline Chaumont) que sa mère habille d'un jupon trop court et retient exprès dans l'enfance pour se rajeunir elle-même... Mlle Marsy, qui a fait, en sa toilette rouge du quatrième acte, une apparition toute méphistophélique, a dit, avec le plus mélancolique enjoue ment, la ti-

rade de Mlle Hackendorf. N'oublions pas M. Georges Berr, qui déroule très drôlement de sa barbe blonde, comme un fil sans fin tiré d'une quenouille, la fameuse phrase de M. de Chantrin, le « bon raseur », immeuble par destination des salons mondains.

20 AVRIL. — Représentation de retraite de M. Got, après cinquante années de services[1]. — Très bril-

---

1. PROGRAMME. — *La Pomme*, comédie en un acte de Th. de Banville : Mercure, M. *Georges Berr*. — Vénus, Mlle *Ludwig*.

Le Roi s'amuse, de Victor Hugo (2e acte) : Triboulet, M. *Got*. — François Ier, M. *Mounet-Sully*. — De Gordes, M. *Worms*. — De Pienne, M. *Prudhon*. — De Cossé, M. *Silvain*. — Pardaillon, M. *Baillet*. — Clément Marot, M. *De Féraudy*. — La Tour Landry, M. *Boucher*. — Saltabadil, M. *Paul Mounet*. — Montmorency, M. *Villain*. — Blanche, Mlle *Bartet*. — Dame Bérarde, Mlle *Pierson*.

INTERMÈDE : Duo de *Sigurd* (E. Reyer), par Mme Caron et M. Alvarez ; *Arioso* (Léo Delibes), chanté par Mme Rose Caron, accompagnée sur le violoncelle par M. Jules Delsart ; Grand air de la *Reine de Saba* (Ch. Gounod), chanté par Mme Deschamps-Jehin ; Air d'*Hérodiade* (Massenet), par M. Alvarez ; *Thaïs* (Massenet), air d'Alexandrie, chanté par M. Delmas ; Air d'*Orphée* (Gluck), chanté par Mlle Charlotte Wyns ; *Psyché* (A. Thomas), chanté par Mlle Charlotte Wyns ; *Extase*, de Victor Hugo (Salomon), chanté par M. Bouvet ; *Plaisir d'amour* (Martini), chanté par M. Bouvet. — *Pièces de concert* (Rameau, 1741) pour piano, hautbois et violoncelle, par MM. Diémer, Gillet et Delsart, professeurs au Conservatoire.

Falstaff, tableau de la taverne, d'après Shakespeare, par A. Vacquerie et M. Paul Meurice : Falstaff, M. *Got*. — Henri de Galles, M. *Le Bargy*. — Peto, M. *Truffier*. — Gadshill, M. *Leloir*. — Poïns, M. *A. Lambert*. — Un garçon, M. *Georges Berr*. — Bandolph, M. *Laugier*. — L'hôtesse, Mlle Pierson.

Chansons de 1830, interprétées par Mlle Auguez et par M. Cooper.

L'Amour médecin, opéra-comique, d'après Molière, arrangé par Charles Monselet, musique de Ferdinand Poise (fragments) : Sganarelle, M. *Fugère*. — Macroton, M. *Got*. — Thomès, M. *Mounet-Sully*. — Desfonandrès, M. *Worms*. — Bahis, M. *Paul Mounet*. — M. Josse, M. *Falconnier*. — Guillaume, M. *Hamel*. — Lucinde, Mlle *Reichenberg*. — Lisette, Mlle *Du Minil*. — Accompagnés par M. Maton.

Cérémonie d'adieu, sonnets inédits, de MM. Henri de Bornier, Catulle Mendès, Jean Richepin, Armand Silvestre, Sully-Prudhomme, adressés à M. Got, en présence des artistes de la Comédie-Française, par MM. Mounet-Sully, Worms ; Mmes Reichenberg, Barretta, Bartet.

lante, sans doute, au point de vue de la recette, qui s'est élevée à plus de trente-six mille francs (celle de Delaunay avait dépassé quarante-deux mille), elle fut, disons-le, affreusement mélancolique... D'où venait cette ombre de tristesse? D'abord, et tout naturellement, de l'idée qu'on ne devait plus — plus jamais! — revoir l'illustre bénéficiaire; puis, de ce que le programme de ce gala était « extraordinairement » mal composé. Got eût pu, s'il l'eût voulu, reparaître en cette soirée d'adieux dans un des rôles qu'il marqua de sa griffe léonine. Sans parler de Giboyer, où on l'admirait encore tout récemment, nous nous attendions à ce qu'il rejouât, une fois encore, Poirier ou Maître Guérin; le père, de *Denise;* Arnolphe, de l'*École des femmes;* le vieux Rebb, de l'*Ami Fritz;* Maître Pathelin ou l'Abbé, d'*Il ne faut jurer de rien.* Au lieu de reprendre un de ces rôles où il demeurera vraiment inoubliable, le doyen s'est montré dans le second acte du *Roi s'amuse,* où la partie principale appartient à Mlle Bartet et à Mounet-Sully. — Comment, — nous confiait tout bas à l'oreille une jeune dame de nos amies — comment pourrait-on résister à l'homme qui vous dirait: « Je t'aime! » avec la voix de Mounet-Sully?... Après le *Triboulet* de Hugo, l'illustre comédien eut la coquetterie de créer — le soir même de son départ — un *Falstaff* d'Auguste Vacquerie et Paul Meurice, d'après Shakespeare, et la vérité nous oblige à déclarer qu'en dépit de l'éclatante poésie de nos « jeunes » auteurs, — Meurice et Vacquerie écrivaient ce *Falstaff* il y a cinquante-deux ans! — ledit « tableau de la taverne »

n'a produit qu'un médiocre effet... Grand succès de rire, au contraire, pour le quatuor de l'*Amour médecin,* de Ferdinand Poise, chanté (c'était à qui chanterait le plus faux) par Worms, les deux Mounet et le bénéficiaire lui-même, qui s'était modestement réservé la silhouette de Macroton... Notons un très copieux intermède, où se firent chaleureusement applaudir Mme Deschamps-Jehin et M. Alvarez dans le superbe duo de *Samson et Dalila;* Mlle Auguez, le futur Fortunio des Variétés, et M. Cooper, absolument charmants tous deux en leurs chansons d'autrefois : peut-on rêver quelque chose de plus comique que cette *Jenny l'ouvrière* prise au sérieux par toute une génération ? Mentionnons le rappel à Coquelin cadet, semainier, après son annonce motivée par l'indisposition de Mme Caron, et arrivons à la scène finale, qui fut vraiment touchante. Nous vîmes alors le rideau se relever sur le théâtre rempli de monde (les machinistes eux-mêmes étaient représentés) et Got, en habit noir, écoutant, les yeux gros de larmes, les beaux sonnets qu'avaient rimés pour lui Henri de Bornier, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Armand Silvestre et Jean Richepin, le doyen embrassant affectueusement la petite doyenne, Mlle Reichenberg, et adressant à ses camarades et au public, en quelques mots bien simples, un adieu plein de reconnaissance. Je vous jure qu'à cet instant l'émotion était à son comble et, pour ce « petit frisson », personne dans la salle ne regrettait les deux ou trois louis que lui avait coûtés l'obtention d'un fauteuil à cette solennelle représentation.

22 MAI. — Représentation de retraite de Mme Emilie Broisat, après vingt ans de services[1]. — Sans parler de *Chatterton,* qu'on n'avait point revu depuis que la reprise du célèbre drame d'Alfred de Vigny avait servi, en 1877, aux débuts de Volny, élève de Talbot (le brave Talbot jouait lui-même, ce soir-là, à côté de son jeune élève, le rôle de John Bell), l'intéressant programme de la représentation de retraite de Mme Émilie Broisat présentait plus d'un attrait sérieux. Telle la mise à la scène (espérons que la délicieuse saynète entrera du coup au répertoire) de *Sur la lisière d'un bois,* de Victor Hugo, que Mlle Moréno, absolument charmante en amoureux 1830, Mlle Bertiny, grisette adorable, et M. Truf-

---

1. PROGRAMME. — *Sur la lisière d'un bois,* scène en vers, de Victor Hugo : Un Satyre, M. *Truffier.* — Léa, Mlle *Bertiny.* — Léo, Mlle *Moréno.*

Chatterton, drame en prose, d'Alfred de Vigny (3e acte) : Lord Talbot, M. *Prudhon.* — John Bell, M. *Silvain.* — Lord Lauderdale, M. *Truffier.* — Le Quaker, M. *P. Mounet.* — Le lord-maire, M. *Laugier.* — Chatterton, M. *Leitner.* — Lord Kingston, M. *Dehelly.* — Kitty Bell, Mme *E. Broisat.*

Le Mariage de Figaro, comédie en prose, de Beaumarchais (4e acte) : Comte Almaviva, M. *Prudhon.* — Figaro, M. *de Féraudy.* — Antonio, M. *Leloir.* — Grippe-Soleil, M. *G. Berr.* — Bartholo, M. *P. Laugier.* — Basile, M. *Villain.* — Bridoison, M. *Clerh.* — Chérubin, Mlle *Reichenberg,* — Suzanne, Mme *Barretta.* — La comtesse, Mme *E. Broisat.* — Fanchette. Mlle *Muller.* — Marceline, Mlle *Fayolle.*

INTERMÈDE : Stances de *Sapho* (Gounod), par Mme Renée Richard ; Air du *Cid* (Massenet), *Avril* (Goring), le *Baiser* (A. Thomas), par Mme Eames Story ; *Extase* (H. Salomon) ; *Plaisir d'amour* (Martiny) ; *Berceuse* (Mozart), chantée par M. Bouvet ; Chansons des ancêtres, par Mme Amel ; Poésies, dites par Mme Brandès. — Menuet pour instruments à cordes de Hændel, réglé par M. Hansen, dansé par Mlles Mauri et Subra, MM. Vasquez et Ladam, l'orchestre sous la direction de M. Charles Lamoureux. — Chansons du pavé, interprétées par Mlle Mily Meyer et M. Guyon.

La Vie de bohème, comédie en prose, de Théodore Barrière et Henri Murger (5e acte) : Rodolphe, M. *Mounet-Sully.* — Marcel, M. *Baillet.* — Le docteur, M. *Le Bargy.* — Colline, M. *Truffier.* — Schaunard, M. *P. Mounet.* — Durandin, M. *Dup.-Vernon.* — Mimi, Mlle *E. Broisat.* — Mme de Rouvres, Mlle *Marsy.* — Musette, Mlle *Ludwig.*

fier, spirituel satyre, ont joué à la perfection. Le dernier acte de la *Vie de bohème,* où, curieusement secondée par M. Mounet-Sully, dans Rodolphe, par M. Paul Mounet, dans Schaunard, M. Baillet, dans Marcel, et Mlle Ludwig, dans Musette, la bénéficiaire reprenait, fort applaudie, son rôle de Mimi, terminait, « le lendemain matin », cette longue et belle soirée. Mme Émilie Broisat laissera après elle le souvenir d'une comédienne de talent. Elle se retire encore jeune. Elle n'a pas voulu vieillir au théâtre. Que ce mot ne l'effraie pas ! Ne vieillit-on pas depuis l'enfance ? Mais elle qui a toujours été une brillante jeune première, l'amoureuse de la comédie moderne, les cheveux blancs lui ont fait peur. Avant que le moment fût venu pour elle d'en revêtir les bandeaux, elle a, par coquetterie de femme et d'artiste, préféré aller à la retraite plutôt que de la voir venir à elle. En quoi elle a encore été sage. Elle aura plus de temps pour se souvenir...

6 JUIN. — A l'occasion du 289e anniversaire de Corneille, on donne, avec le *Cid,* la première représentation de l'*Abbé Corneille,* à-propos en un acte, en vers, de M. Louis Tiercelin[1]. — Il nous semble que l'auteur a su fort heureusement rajeunir un sujet qui commençait à s'épuiser singulièrement. Il a placé en Bretagne, en l'année 1792, un vieux curé tellement fanatique de notre grand tragique, qu'on l'a surnommé « l'abbé Corneille », et si bien pénétré de la moelle du lion, qu'il a enflammé ses

---

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Le Fur, M. *Coquelin cadet.* — Marquis de Trémeur, M. *Boucher.* — Corentin, Mlle *du Minil.* — Mlle Saint-Val, Mlle *Brandès.*

honnêtes paroissiens et leur a soufflé à tous le grand amour de la patrie : ceux-ci s'enrôlent avec enthousiasme au nom de la Liberté et volent à la frontière défendre la France envahie par l'étranger. Seul, le hautain marquis de Trémeur, son élève pourtant, plus royaliste que patriote, a formé le projet de passer en Angleterre au bras d'une sémillante amie, Mlle Saint-Val, de la Comédie-Française. Le bon recteur ne perd pas courage : il sermonne si bien la belle enfant et lui inculque si adroitement l'art de dire « avec vérité » les vers de son auteur favori que le fier marquis ne résiste point à une superbe tirade d'Emilie dans *Cinna*. Il sera le chef des volontaires, ou, si la place est déjà prise, il combattra en simple soldat dans leurs rangs... Corneille a fait ce miracle. L'idée n'est-elle pas jolie ? Ajoutons que les vers de M. Tiercelin sont d'un bel élan et qu'ils ont été fort bien dits par Coquelin cadet, ravi de donner, lui aussi, dans le pathétique (tel autrefois son aîné dans *Jean Dacier*), et charmant de bonhomie sous les traits de l'abbé. M. Boucher a bien l'impertinence qui convient au marquis de l'ancien régime ; Mlle Brandès est « amusante » en ses emphases de comédienne « mal commencée », et Mlle du Minil porte gentiment le travesti du jeune Corentin.

11 JUIN. — Premières représentations de *Fidèle*, comédie en un acte, en prose, de M. Pierre Wolff[1] ; de *Conte de Noël*, pièce en un acte, en vers, de

1. DISTRIBUTION. — Nortier, M. *de Féraudy*. — Chaluzac, M. *Leloir*. — Gervaise, Mlle *Pierson*. — Catherine, Mme *Amel*.

M. Maurice Bouchor[1], et de l'*Amiral,* comédie en deux actes, en vers, de M. Jacques Normand[2]. — *Fidèle,* qui ouvrait la soirée, est une tendre et sentimentale comédie, où M. Pierre Wolff a eu, dit-on, pour collaboratrice cette femme d'incontestable talent qui s'appelle Mme Séverine. La scène se passe en province. Pendant que Fidèle, le brave chien de l'honnête logis, « garde la niche » d'où il ne peut plus guère sortir, deux aimables vieillards, Nortier et son ami Chaluzac, se livrent aux douceurs de l'écarté, attendant que Mme Nortier revienne de la messe... Elle entre, délicieusement jolie sous ses cheveux blancs, et Chaluzac, qui se trouve seul avec elle, lui présentant son bouquet de fête, la fait s'attendrir douloureusement, au souvenir, évoqué par une robe d'autrefois, de l'heure fugitive où elle faillit dans ses bras... Nortier survient, surprend le terrible secret qu'il feint d'ignorer et pardonne... « Te rappelles-tu, dit-il au bon chien qu'il aime, te rappelles-tu, Fidèle, un matin, au lever du jour, je partais pour la chasse : tu étais petit, tout petit, très jeune, un peu fou... Je t'avais malmené la veille, et tu m'as mordu au sang cruellement !... J'en ai encore la cicatrice ! Il y a longtemps de cela !... Te voilà aussi vieux comme bête que je le suis comme homme, aussi près de la fin que moi-même, et je ne me souviens, Fidèle, que de ton dévouement de

1. Distribution. — Saint Nicolas, M. *Paul Mounet.* — Pierre Cœur, M. *G. Berr.* — Sainte Rose, Mlle *Ludwig.* — Jacqueline, Mlle *Bertiny.*

2. Distribution. — Le capitaine Marius, M. *de Féraudy.* — Flageolet, M. *Leloir.* — Van der Trop, M. *Laugier.* — Un hussard, M. *Falconnier.* — Van der Beek, M. *Dehelly.* — Mme Van der Beek, Mme *Amel.* — Jacquemine, Mlle *Muller.* — Annette, Mlle *Lynnès.*

toutes les heures, que de ta longue tendresse... Comme tu as gardé la maison... et comme, malgré tout, tu m'as aimé !... » Puis, après ce petit discours symbolique, Nortier embrasse tendrement sa femme et lui offre son bras pour la conduire à la table de fête, où les convie la vieille Catherine et où va les rejoindre l'ami Chaluzac, fort ému, lui aussi... La scène est d'une touchante délicatesse ; elle a été merveilleusement rendue par Mmes Pierson et Amel, MM. de Féraudy et Leloir, d'une sincérité de jeu vraiment très poignante et très éloquente en sa simplicité ; elle a produit grand effet. C'est, je pense, ce que voulaient M. Pierre Wolff et sa collaboratrice anonyme...

C'est du petit théâtre de la Galerie Vivienne, où les interprètes étaient de simples marionnettes, que — tout arrive, n'est-ce pas ? — le *Conte de Noël* de M. Maurice Bouchor est passé au Théâtre-Français, où il est personnifié en toute perfection par M. Paul Mounet et Mlle Ludwig, dans les rôles du bon saint Nicolas et de l'obligeante sainte Rose, par Mlle Bertiny et M. Georges Berr, dans ceux de Jacqueline, la gentille épouse si injustement délaissée, et de Pierre Cœur, le talentueux sculpteur de saints, si miraculeusement corrigé du péché d'ivrognerie... Vous dirai-je comment saint Nicolas et sainte Rose ont pris la peine de venir animer eux-mêmes leurs propres statues en l'atelier de Pierre Cœur, à seule fin de ramener la paix dans un humble ménage, et comment, en cette divine nuit de Noël, ils remontent au ciel, heureux et contents d'avoir accompli une bonne action ? Ajouterai-je que le conte est exquis,

puisqu'il est « chanté » par les vers naïfs de ce poète plein de foi qui s'appelle Maurice Bouchor. Entendez sa délicieuse musique, et vous croirez... Il me semble que c'est bien là le comble de l'art...

L'*Amiral* vient du Gymnase où, en trois actes alors, il fut pour la première fois joué il y a une quinzaine d'années. (Voyez, je vous prie, la collection de nos *Annales*.) Rien de plus naïf que le sujet de la pièce, et cependant le succès a été des plus vifs. C'est que sur un canevas démodé, et bon tout au plus pour l'Opéra-Comique, un aimable poète a brodé de jolis vers, pleins de bonne humeur et de gaîté. Ici la forme vraiment alerte, pimpante et fraîche, a porté la piécette qui appartient, à dire vrai, à une autre époque théâtrale. M. de Féraudy remplit excellemment le rôle du capitaine Marius, où nous avons tous retrouvé le Pégomas de *Cabotins;* mais Pégomas était Gascon, Marius est Marseillais... Mlle Lynnès est tout à fait réjouissante dans son rôle de servante hollandaise. Les deux tulipomanes sont comiquement représentés par Laugier et Mme Amel. Les deux amoureux que sépare la tulipomanie le sont gracieusement par Mlle Muller et M. Dehelly. M. Leloir, enfin, a repris avec le plus vif succès le rôle de Flageolet qu'il créa jadis, au moment où il ne faisait que traverser la scène du Gymnase, venant du troisième Théâtre-Français, et allant au premier, où il s'est fait, de par son talent si sûr et si souple, la très grande place que vous savez...

9 JUILLET. — *Ruy Blas,* en l'honneur de Mlle Marthe Brandès qui jouait pour la première fois le rôle de Maria de Neubourg — tenu en dernier lieu par

Mlles Bartet, Broisat, Jeanne Brindeau et Moréno. Rappelons tout d'abord — parce que c'est un hommage rendu à la vérité — que Sarah Bernhardt y était la perfection même, une élégie vivante : elle n'avait qu'à y être elle-même, à laisser soupirer son cœur et sa voix couler amoureusement le long des vers du poète comme un ruisseau murmure en caressant la rive harmonieuse. Mlle Brandès dit bien le vers, avec netteté et justesse; elle est gracieuse, touchante, intéressante, aimante. Elle manque d'ampleur et de lyrisme. Sarah Bernhardt était à la fois souveraine, ange, enfant, et, avec elle, la reine devenait la principale figure du tableau. Mlle Brandès joue davantage en jeune fille moderne. En dépit de ces critiques, on l'a fort applaudie — et l'on a bien fait de l'applaudir. Le rôle de Ruy Blas n'a été, ce soir-là, qu'un long triomphe pour M. Mounet-Sully, acclamé après la fameuse tirade des ministres et les péripéties émouvantes du dénoûment. Seul, on peut le dire, Mounet-Sully a la grandeur épique, le geste, le « panache » du merveilleux et romantique Ruy Blas. Cette fois, comme s'il avait à débuter, il s'est donné tout entier; il a été beau, touchant, superbe, « génial »... Il a lancé d'une voix enflammée et dominatrice le « Bon appétit, Messieurs »; il a été passionné, lamentable, émouvant aux scènes d'amour, et a retrouvé son grand effet dans celle du cinquième acte où il arrache à don Salluste l'épée dont il va le frapper et qu'il brandit au-dessus de sa tête. Auguste Vacquerie a dit un jour, dans une page curieuse sur *Ruy Blas,* que ce drame, « c'est les *Précieuses ridicules* après la Révolution ». C'est

bien cela, en effet; le laquais Ruy Blas a courtisé la reine d'Espagne sur l'ordre de son maître, comme Jodelet et Mascarille, déguisés en seigneurs, s'en allaient faire les jolis cœurs chez Cathos et Madelon. Seulement Jodelet et Mascarille sont bâtonnés au dénoûment des *Précieuses,* tandis que, dans *Ruy Blas,* c'est le laquais qui tue le maître... En dehors de M. Mounet-Sully, absolument hors de pair, la représentation, dans son ensemble, a été satisfaisante. Il faut louer M. Baillet, qui a su se montrer digne du rôle de don César, hérité de Coquelin, et M. Paul Mounet, qui dessine avec énergie la silhouette de don Salluste. Compliments aussi à M. Martel, exquis dans le petit rôle de don Guritan et dans la physionomie discrètement bouffonne qu'il prête à l'amoureux grisonnant, respectueux et transi de la reine, bien campé sur ses ergots comme un vieux coq de combat... Enfin, il serait injuste d'omettre Mlle Ludwig, qui montre le personnage de Casilda dans sa gentille vivacité.

14 JUILLET. — On donne en matinée gratuite, à l'occasion de la Fête nationale, l'*Abbé Corneille, Horace* et le *Médecin malgré lui.* Mlle Dudlay dit la *Marseillaise.*

30 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) des *Faux Bonshommes,* comédie en quatre actes, en prose, de Théodore Barrière et Ernest Capendu[1]. — Certes, par plusieurs côtés, l'œuvre a

---

1. DISTRIBUTION. — Péponet, M. *Coquelin cadet.* — Edgard Thévenot, M. *Prudhon.* — Bassecourt, M. *de Féraudy.* — Octave Delcroix, M. *Boucher.* — Vertillac, M. *Truffier.* — Raoul Dufouré, M. *G. Berr.* — Dufouré, M. *Laugier.* — Lecardonel, M. *Dupont-Vernon.* — Germain, M. *Falconnier.*

vieilli. L'intrigue est d'une insignifiance presque absolue. Mais ce n'est point à l'amour d'Octave pour Emmeline que le spectateur s'intéresse, pas plus, du reste, qu'aux scènes de dépit amoureux entre Edgard et Eugénie. Ce qui est resté debout, ce sont les caractères que les auteurs ont tracés d'un crayon bien divertissant. Le bourgeois Péponet, le compère Bassecourt, le grotesque Dufouré demeurent des types inoubliables. Ils sont taillés tout d'une pièce dans le cœur de l'humanité. Si quelques parties sont aujourd'hui démodées, il en est d'autres qui sont écrites de main de maître et d'une haute portée comique. Tout le début de la pièce, par exemple, est savamment exposé et combiné. Les silhouettes se dessinent dans un relief saisissant. Mais la scène capitale, celle qui vaut à elle seule toute la pièce, est la scène du contrat au troisième acte. C'est là de bonne, de haute comédie. Un chef-d'œuvre encore, au quatrième, la scène où Dufouré arrange sa vie tranquille à la campagne pour le jour où il aura eu le malheur de perdre sa femme... La dernière reprise des *Faux Bonshommes* eut lieu à l'Odéon avec Daubray. Daubray joua avec sa nature et sa manière habituelles, mais avec une infinie gaîté, le rôle de Péponet qui, pris ainsi « à la bonne », était amusant au possible. Quelques années auparavant, au Vaudeville, Jolly s'y était montré vraiment « grand comédien », vivant le rôle et en rendant à merveille les moindres détails. Dans la scène du

— Auguste, M. *Hamel*. — Anatole de Massane, M. *Ch. Esquier*. — Eugénie Mlle *Ludwig*. — Mme Dufouré, Mlle *Fayolle*. — Emmeline, Mlle *Berting*. — Suzanne, Mlle *Thomsen*.

contrat, particulièrement, il était étourdissant de verve comique, de feu et d'éclat. A la Comédie-Française, M. Coquelin cadet s'y est montré très fin et très spirituel — peut-être même trop spirituel, à tel point qu'on peut lui reprocher de n'être pas assez vrai. Une « ganache inconsciente » : vous obtiendrez cela difficilement de l'excellent Cadet... Quant à Bassecourt, l'homme qui trouve le moyen de dire à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal des gens, et dont les « seulement » sont légendaires, il est admirablement joué par M. de Féraudy. Ah ! le Tartufe idéal ! Autres « faux bonshommes » : M. Laugier, quoique très enroué, presque aphone (il était bientôt remplacé par M. Joliet), donnait à Dufouré, le mari « inconsolable », un cachet classique qui ne laisse pas de convenir merveilleusement à ce type si humain. M. Truffier a très joliment attrapé la raideur automatique de Vertillac, et M. Georges Berr débite bien drôlement le bout de rôle de Raoul Dufouré. On disait communément dans les couloirs (oh ! ces terribles couloirs !) que M. Prudhon manquait de fantaisie et d'éclat dans Edgard, où il n'a sans doute pas le mordant de Félix, le créateur. Nous le félicitions, nous, d'atténuer le plus possible (c'est ce qu'il a de mieux à faire) le rôle de ce prétendu moraliste, devenu aujourd'hui bien insupportable et bien agaçant.... M. Boucher a supérieurement enlevé, de sa belle voix de théâtre, la joyeuse scène du contrat. N'oublions ni M. Dupont-Vernon, bien placé sous les traits du financier Lecarbonnel, ni Mlle Fayolle, fort divertissante sous ceux de Mme Dufouré, ni Mlles Lud-

wig[1] et Bertiny, charmantes toutes deux ainsi qu'il convient dans les rôles insignifiants de Mlles Péponet...

2 AOUT. — *Mithridate,* avec Mlle Moréno. — Le personnage de Monime est admirablement tracé, plein de décence, de retenue et de modestie. Il n'exige ni force, ni emportements, ni cris, mais seulement de la grâce, de la tendresse et un charme touchant ; il convenait tout particulièrement à Mlle Marguerite Moréno. La jeune et intelligente artiste a dit le rôle avec cette voix harmonieuse et douce dont l'impression est si profonde. Peut-être — et c'est la seule critique que je me permettrai de lui adresser ici — peut-être n'a-t-elle pas toute la simplicité du geste... Monime est une figure de la statuaire grecque ; Mlle Moréno lui donne de-ci de-là les attitudes agitées de la sculpture contemporaine. Monime doit faire songer à Phidias, et Mlle Moréno nous rappelle Carpeaux... M. Silvain, au puissant masque de César, a composé largement le rôle de Mithridate, cherchant à dégager le naturel à travers l'emphase ou la périphrase tragiques. Il y est convaincu à souhait, et pourtant correct et sobre ainsi qu'il convient. Il a merveilleusement développé son « plan » et pathétiquement rendu la scène finale. Il a été fort apprécié et fort applaudi. Encore que sa diction soit généralement défectueuse, M. Albert Lambert a eu un beau moment au troisième acte, lorsqu'il supplie son père de poursuivre ses desseins contre

1. Quelques jours après, le 11 août, Mlle Ludwig, soudainement indisposée, était remplacée au pied levé, avec beaucoup de tact, par Mlle Du Minil, qui, de ce fait, gardait le rôle d'Eugénie.

Rome et flétrit la pusillanimité de Pharnace. Pharnace, c'est M. Leitner, qui met sa voix admirable et de solides qualités dramatiques au service de ce personnage éminemment ingrat. Il a eu, en accusant son frère, une sortie superbe. En résumé, très intéressante reprise, qui prouve, quoi qu'on dise, qu'il y a encore des tragédiens au Théâtre-Français.

16 AOUT. — On redonne avec un légitime succès cette jolie comédie de Théodore de Banville qui s'appelle *Socrate et sa femme,* une merveille de style poétique et charmant. Léger est le canevas; mais que d'esprit dans tout ce dialogue ! M. Silvain, qui s'est fait une belle tête de Socrate, d'après Gérôme, a superbement enlevé le personnage créé par Coquelin, et nous n'avions que des éloges à adresser à Mlle Kalb, qui héritait du rôle de Xantippe, jadis établi par la tant regrettée Jeanne Samary, et à Mlle Nancy-Martel, charmante sous les traits de Myrrhine, où nous vîmes autrefois Mlle Tholer.

28 AOUT. — Reprise des *Héritiers,* comédie en un acte, en prose, d'Alexandre Duval [1]. — Dans ces *Héritiers,* qu'on a cru devoir reprendre (alors qu'on laisse dormir du sommeil des chefs-d'œuvre les *Corbeaux* de M. Becque !) il y a pourtant de l'esprit, de la gaîté, de la sensibilité et une certaine observation... C'est pour ces qualités qu'ils ont été poliment applaudis — fort bien joués, du reste, par M. Truffier, exquis dans le rôle d'Alain : « Il y aura

1. DISTRIBUTION. — Alain, M. *Jules Truffier.* — Antoine Kerlebon, M. *Dupont-Vernon.* — Jacques Kerlebon, M. *Villain.* — Jules, M. *Clerh.* — Henry, M. *Dehelly.* — Duperron, M. *Esquier.* — Mme Kerlebon, Mlle *Fayolle.* — Sophie, Mme *Lainé-Luguet.*

demain du bruit dans Landerneau » ; par M. Dupont-Vernon, excellent dans celui du « défunt qui n'est pas mort » ; par MM. Villain, Clerh, Dehelly, Mmes Fayolle et Lainé-Luguet. — Très gentille, Mme Lainé-Luguet, à qui, pour le plaisir de ceux qui suivent régulièrement ces représentations de la Comédie, l'été permet de se produire dans divers rôles où elle est toujours charmante et bien disante.

Nous revoyions en même temps une comédie de Bayard et de Wailly, le *Mari à la campagne,* qui n'avait pas été donnée depuis près de cinq ans. Elle peut paraître surannée. Elle n'en reste pas moins une pièce bien faite, bien écrite par deux hommes qui avaient excellemment le don du théâtre. Et la preuve que c'est une pièce bien faite, c'est que tous les artifices de son intrigue ont été utilisés depuis par les petits-neveux de ces deux auteurs, et, convenons-en, avec moins d'habileté. Le *Mari à la campagne* comporte quatre rôles d'hommes et cinq rôles de femmes, et il n'y en a pas un qui n'ait son effet, depuis celui du pauvre mari surpris par sa belle-mère en bonne fortune chez Mme de Nohan, jusqu'à celui de la soubrette Justine, que joue très spirituellement Mlle Thomsen. Le personnage de Ferdinand Colombet, le mari, fut créé par Régnier qui le joua longtemps, puis repris par Coquelin. Tous deux y étaient étourdissants de verve comique et de bonne humeur. Aujourd'hui, c'est M. de Féraudy qui leur succède, et il apporte à la composition de ce rôle ses qualités personnelles et sa franche gaîté. Il n'y a pas un mot qui ne porte, et toute la salle, une

salle d'été, mais encore très suffisamment garnie, s'est beaucoup amusée des terreurs de Colombet, en présence de Mme d'Aigueperse, et de sa belle humeur chez Mme de Nohan. La comédie de Bayard et de Wailly a été, du reste, très agréablement enlevée par MM. Prudhon, Leloir, Dehelly; Mlle Fayolle, une très plaisante Mme d'Aigueperse; Mlle Nancy-Martel, une élégante et aimable Mme de Nohan; Mlle Muller, charmante sous les traits de la petite sœur Pauline, et Mme Lainé-Luguet, qui a joué avec beaucoup d'intelligence le rôle d'Ursule Colombet.

5 SEPTEMBRE. — Le *Juif Polonais :* M. Paul Mounet est tout à fait remarquable (trois rappels à l'issue des deux derniers actes) dans le rôle de Mathis, si peu dans les cordes de M. Got, son prédécesseur; il lui donne l'allure tragique qui, seule, peut relever la pièce. Et par le triomphe de M. Paul Mounet se trouve quasi justifiée une reprise qu'à vrai dire personne ne souhaitait ni n'attendait...

28 SEPTEMBRE. — Première représentation des *Tenailles*, comédie en trois actes, en prose, de M. Paul Hervieu [1]. — Trois actes d'action rapide — tel le *Supplice d'une femme* — sans drame proprement dit, mais d'un sentiment violent, signés par le mordant écrivain de *Peints par eux-mêmes*, par l'âpre romancier de l'*Armature*, qui se lasse, paraît-il, et bien que le mot ne nous semble pas le moins

---

1. DISTRIBUTION. — Michel Davernier, M. *Le Bargy*. — Valanton, M. *P. Laugier*. — Robert Fergan, M. *R. Duflos*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — René, *Petit Rouquet*. — Pauline, Mlle *Pierson*. — Irène Fergan, Mlle *Brandès*.

Le mois suivant, M. Le Bargy, souffrant, sera remplacé dans le rôle de Michel Davernier par M. Albert Lambert.

du monde une injure, d'être appelé un auteur mondain. C'est, dans un ménage moderne de gens fortunés, sinon titrés, le conflit de la loi sociale avec les droits de la nature... Irène qui, disons-le tout de suite, est une femme absolument insupportable, n'aime point son ennuyeux mari, à qui elle reproche de ne l'avoir point comprise, et je crois bien qu'elle le hait tout à fait, depuis le jour où elle a revu un jeune et beau ténébreux, Michel Davernier, grand voyageur devant l'Éternel, avec qui elle file le parfait amour platonique. Or, comme celui-ci fait mine de repartir pour l'Asie mineure : — « Ne m'abandonnez pas, lui dit-elle, je suis si malheureuse... — Mais moi, je suis jaloux ! — Eh bien ! puisque je ne peux être à vous, je ne serai à personne. » Et à son mari, redevenu galant et aimable, elle ferme à double tour la porte de sa chambre. — « Vous me paierez ça ! » s'écrie le mari furieux : on le serait à moins. La situation devient alors des plus tendues. Le mari, sans l'être, cruellement outragé, a juré de dompter la rebelle, en proie à un accès de folie qu'il ne s'explique pas. Entre nous, ce mari n'est pas très clairvoyant : une porte ouverte, un coup d'œil au jardin, et il trouverait l'amoureux rôdant... La femme, qui n'admet pas ce qu'elle appelle « la sale canaillerie lâche », songe à sortir de l'inextricable impasse par le divorce : car elle a juré à Michel qu'elle était sa fiancée... Mais le mari la tient et ne la lâchera pas : ne représente-t-il pas le droit contre cette femme qui lève le drapeau de la révolte et de l'anarchie : ainsi s'explique-t-il emphatiquement. Bref, il s'oppose formellement au divorce : son parti

est bien arrêté. Et alors la loyale Irène se jette dans les bras du beau Michel : « Fais de moi ce que tu voudras ! » Mlle Brandès mangeant une syllabe, quelques-uns ont entendu, *shoking !* — « Fais-moi ce que tu voudras ! » Et il lui fait un enfant... Le jeune René a dix ans : il est chétif et malingre — Michel Davernier est mort de la poitrine — et les médecins consultés ont dit à Irène qu'elle n'élèverait le petit être qu'à force de soins. Elle veut donc le garder près d'elle ; son mari prétend, au contraire, l'envoyer au collège. — « Jamais ! » s'écrie-t-elle. — « Il partira : un père a le droit de disposer de son fils ainsi qu'il l'entend. » — « Vous n'êtes pas son père ! » Et pour sauver la vie de son enfant, la femme se résout à l'aveu terrible. Le mari n'en croit pas ses oreilles. — « Je vous savais mon ennemie, dit-il désespéré, mais je vous honorais comme telle... » Puis, quand il parle de divorce, Irène proteste à son tour et refuse de quitter la chaîne à laquelle elle est désormais résignée : — « Nous vivrons rivés au même boulet : il y a assez longtemps que je le traîne toute seule ! » Et les tenailles — vous saisissez, n'est-ce pas, le sens de la cruelle image ? — continueront d'enserrer et de broyer douloureusement jusqu'aux moelles ces deux malheureux au cœur saignant...

Cruelle fut aussi pour nous l'attente d'une vraiment belle scène : cette scène est enfin venue ; c'est la dernière de l'œuvre qui, toute rapide qu'elle veut être, s'était jusque-là traînée dans les sentiers, trop battus, de la banalité. Très dramatique, en effet, dans son implacable logique, l'insoluble question

que pose nettement et curieusement le subtil et délicat auteur des *Tenailles,* la loi préservatrice du mariage n'autorisant pas le divorce sur le désir de l'un des deux conjoints. — Le succès auquel ont largement contribué ses fidèles interprètes a été très grand le premier soir et s'est prolongé beaucoup plus qu'on n'osait l'espérer.

M. Raphaël Duflos est bien, dans une superbe allure d'intense vérité, le mari impitoyable — et pitoyable aussi — qu'a rêvé le jeune dramaturge. Non content d'avoir monté la pièce et de l'avoir très artistiquement mise en scène, M. Le Bargy donne à Michel Davernier le correct lyrisme qui lui convient. La remarquable façon dont elle joua, pleine de grâce et d'émotion sincère, Régine de Vesles des *Paroles restent,* a valu à Mlle Brandès le périlleux honneur de créer la récalcitrante Irène. Il lui a fallu bien du talent pour la faire admettre et passer. L'opinion générale est qu'elle y a victorieusement gagné son brevet de sociétaire. Combien plus aisée la tâche de Mlle Pierson, d'une délicieuse bonhomie dans le sympathique personnage de la sœur aînée, proche parente de Mme Smith, de *Francillon.* — « Tu aurais un nouveau mari, dit-elle très sensément à sa cadette, que tu le prendrais vite en grippe à son tour... » Très bien aussi, M. Laugier, sous les traits de ce M. Valanton, d'une souriante philosophie, qui dit le mot vrai sur le mariage. — « Il n'y a guère de tirage que dans les quinze ou vingt premières années : après, cela va tout seul... »

5 OCTOBRE. — Le théâtre fait relâche, par ordre, à l'occasion des obsèques de M. Pasteur.

8 OCTOBRE. — Première représentation du *Faune*, pastorale en un acte, en vers, de M. Georges Lefèvre[1]. — Très élégants sont les vers de M. Georges Lefèvre, le sympathique auteur d'un *Roméo et Juliette* applaudi à l'Odéon il y a quelque cinq ans, et très hardi — oh ! combien hardi ! — le symbole qui se dégage de cette simple « pastorale », où le Faune de M. Lefèvre — issu du Satyre de la *Légende des siècles* — est un moderne philosophe panthéiste, ardent apôtre des doctrines dites subversives. Les spectateurs du Théâtre-Français, qui font en ce moment un très réel succès aux *Tenailles* de M. Paul Hervieu, ne nous ont pas semblé trop effarouchés des théories très avancées du savant poète. Ils ont admis sa thèse et chaudement accueilli les excellents artistes chargés de la soutenir devant la rampe. M. Albert Lambert fils est un admirable berger, beau comme l'antique ; Mlle Reichenberg une Amaryllis plus... jeune que son rôle ; Coquelin cadet, c'est... Coquelin cadet qui avait déjà joué le Satyre de *Sur la lisière d'un bois*, du *Théâtre en liberté* de Victor Hugo, et dont le costume de Faune est à lui seul une merveille de drôlerie. M. Laugier, enfin, en prêtre de Zeus, donne à son personnage la tartuferie et la caponnerie qui lui siéent.

25 OCTOBRE. — Matinée extraordinaire à l'occasion du Centenaire de l'Institut[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Le Faune, M. *Coquelin cadet*. — Daphnis, M. *Albert Lambert fils*. — Damœtase, M. *Pierre Laugier*. — Amaryllis, Mlle *Reichenberg*.

2. En voici le programme :

Premier, deuxième et troisième actes du *Cid*, de Corneille, avec la distribution suivante : Don Rodrigue, M. *Mounet-Sully*. — Don Diègue,

14 NOVEMBRE. — M. Jules Truffier joue pour la première fois (en matinée) le rôle de Figaro du *Barbier de Séville,* dont MM. Coquelin cadet, de Féraudy et Georges Berr sont les habituels titulaires.

17 NOVEMBRE. — A l'occasion de l'inauguration du monument d'Émile Augier, qui a eu lieu le matin même, place de l'Odéon, la Comédie a donné le soir une représentation dont le programme est entièrement composé d'œuvres du poète de la *Ciguë*. On joue le *Post-Scriptum ;* le premier acte du *Fils de Giboyer ; Émile Augier,* pièce de vers de M. Jean Richepin, qui est dite par Mlle Bartet, et l'*Aventurière* [1].

. *Silvain.* — Don Gormas, M. *Martel.* — Le Roi, M. *Dupont-Vernon.* — on Alonso, M. *Villain.* — Don Arias, M. *Hamel.* — Don Sanche, M. *Leitner.* Chimène, Mlle *Dudlay.* — Léonor, Mlle *Frémaux.* — Dona Elvire, lle *Hadamard.* — L'Infante, Mlle *Moréno.* — Un page, Mlle *Thomsen.*

Deuxième acte de l'*École des femmes,* de Molière, avec la distribution ivante : Alain, M. *Truffier.* — Arnolphe, M. *Pierre Laugier.* — Agnès, le *Reichenberg.* — Georgette, Mlle *Rachel Boyer.*

L'*Institut de France,* poésie de M. Sully-Prudhomme, dite par M. Mounet-illy, en présence des artistes de la Comédie-Française.

Premier, deuxième et troisième actes des *Femmes savantes,* de Molière, ec la distribution suivante : Trissotin, M. *Coquelin cadet.* — Clitandre, . *Baillet.* — Vadius, M. *De Féraudy.* — Chrysale, M. *Leloir.* — Ariste, . *Dupont-Vernon.* — Julien, M. *Roger.* — Lepine, M. *Paul Veyret.* — enriette, Mme *Barretta-Worms.* — Armande, Mlle *Bartet.* — Philaminthe, lle *Pierson.* — Martine, Mlle *Kalb.* — Bélise, Mlle *Fayolle.*

1. Mlle Marie-Louise Marsy, qui devait jouer ce dimanche en matinée ns l'*Ami des femmes* et le soir dans le *Fils de Giboyer,* a fait dire à l'imoviste qu'elle ne jouerait pas, étant malade. A tous les appels du téléone, l camériste répondait que sa maîtresse, trop souffrante, ne pouvait pondre elle-même ! Il a donc fallu qu'en une nuit, Mlle Bertiny apprit rôle de Mlle Hackendorf et Mlle Du Minil celui de la baronne Pfeffer, et utes deux s'en sont heureusement tirées à merveille.

La fugue de la jolie sociétaire avait, comme on pense, donné lieu à de mbreux commentaires. Les uns l'attribuèrent à l'état de santé de l'aiable pensionnaire de la Comédie-Française, les autres à une fantaisie artiste, dont la Maison de Molière a connu d'autres exemples. Mlle Marsy, éoccupée du rôle que ces diverses rumeurs risquaient de lui attribuer,

27 NOVEMBRE. — Première représentation du *Fils de l'Arétin*, drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier[1]. Supposez qu'avec une courtisane quelconque l'Arétin ait fait un fils; transportez cet enfant dans un milieu sain, élevez-le jusqu'à l'âge de vingt ans, jusqu'à la minute où ses passions, en conflit avec l'éducation, chercheront dans ses hérédités des excuses aux vertiges qui le tiennent, vous avez le drame de M. de Bornier... Le prologue nous montre le maître-chanteur, entouré de jolies drôlesses et de vils courtisans, trônant dans son riche palais de Brescia et dans sa gloire

a tenu à prouver qu'elle n'avait nullement perdu le souci de ce qu'elle considérait comme un double devoir envers le théâtre auquel elle appartient et le public qui l'y a si souvent applaudie, et voici la lettre qu'elle écrivait à l'un de nos principaux courriéristes de théâtre :

« Je suis très surprise que M. Claretie, que j'ai moi-même prévenu de vive voix, vendredi dernier, en lui remettant ma démission, et à qui je l'ai renouvelée le lendemain par lettre, ait laissé l'opinion s'égarer sur la véritable nature de ma détermination. Non seulement j'en ai avisé vendredi M. l'administrateur de la Comédie-Française, mais encore j'ai pris soin d'avertir une de mes camarades pour qu'elle se tînt prête à jouer mon rôle. Je quitte le théâtre. Ma démission a été donnée en temps utile. Cette déclaration formelle mettra, je l'espère, un terme aux interprétations erronées qui ont travesti mes intentions... M.-L. MARSY. »

Celle qui fut, avec un vif succès, Célimène du *Misanthrope*, Elmire de *Tartuffe*, la baronne d'Ange du *Demi-Monde* et la Mégère apprivoisée, Mlle Marsy, quitte donc la Comédie-Française... comme, avant elle, Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin l'ont quittée. Mais le décret de Moscou veut que, pour être valable, la démission d'un artiste soit renouvelée dans l'année. Le comité seul a qualité pour statuer sur la démission d'un sociétaire, transmise par l'administrateur, et il a le droit et, en plus d'un cas, le devoir de la refuser. Attendons l'avenir.

1. DISTRIBUTION. — L'Arétin, M. *Mounet-Sully*. — Orfinio, M. *Le Bargy*. — Venieri, M. *Truffier*. — Franco, M. *Leloir*. — Chevalier Bayard, M. *Paul Mounet*. — Salviati, M. *Martel*. — Torbido, M. *Joliet*. — Le Provéditeur des flottes, M. *Dupont-Vernon*. — Sansovino, M. *Villain*. — Envoyé du roi de France, M. *Hamel*. — Zani, M. *Dehelly*. — Giuseppe, M. *Ch. Esquier*. — Frantz, M. *Gaudy*. — Stellina, Mlle *Reichenberg*. — Angela, Mlle *Dudlay*. — La Camilla, Mlle *Bl. Pierson*. — Agnèse, Mlle *Thomsen*. — Petit Orfinio, *Petit Durand*.

immonde, vertement tancé par Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, mais insultant gravement le roi François Ier... Soudain, l'Arétin apprend qu'une chaste et noble femme, Angela, dont il avait osé, mais en vain, demander la main, a recueilli, dans la rue, l'enfant qu'il a eu de la Camilla et lui a donné un nom : Orfinio ; puis, se déclarant veuve elle-même, elle a juré de l'aimer, comme si elle était sa mère, et de l'élever dans le bien, lui, le fils du mal... A l'acte suivant, ce fils a vingt ans. Et si en vieillissant le diable s'est fait ermite, si l'Arétin s'est converti, au point de rechercher, pour les brûler, ses licencieux écrits d'autrefois, Orfinio sent s'agiter en lui tous les pernicieux ferments ; il refuse d'épouser Stellina, la douce vierge qui l'aime ; mais il se repaît d'un livre de son père, *Songes de l'Arétin,* méchamment soustrait au pieux autodafé par un secrétaire infidèle ; il y lit avec ardeur les chapitres intitulés : « Comment un écolier séduisit sa marraine » ; « L'Avantage d'être bâtard », et apprend par cœur les mots qui terminent ces *Songes* maudits : « Famille, amour, patrie, autant de gais mensonges. » Puis, mettant l'exemple en pratique, il violerait — oui, Madame ! — la digne Angela, si sa mère, sa véritable mère retrouvée, la Camilla, ne surgissait fort à propos, elle, la courtisane, pour préserver d'une sorte d'inceste la sainte femme qu'elle vénère... Ce n'est pas tout encore. Quand, plus tard, brave entre les braves, il aura vaincu les Turcs et sera glorieusement proclamé, pour ce haut fait, commandant au Lido, il trouvera la redoutable roche tarpéienne au milieu

de son juste triomphe. Irrémissiblement perdu de dettes, il va livrer son pays à l'ennemi, en donnant pour quatre millions d'or le mot de passe — lorsque, nouveau Brutus, l'Arétin poignarde le traître au nom de la Patrie. — « J'ai donc tué mon fils, s'écrie le malheureux si cruellement châtié. — « Père, tu l'as sauvé ! » répond Orfinio, expirant à ses pieds. — C'est, comme vous voyez, l'inverse de *Pour la couronne*. Telle est, très succinctement, l'affabulation de ce noble pendant à la *Fille de Roland*, où l'on voit un père indigne puni par son fils... En forts beaux termes souvent[1] — mais ne parlons pas de Corneille, je vous prie ! — M. de Bornier y fait durement la leçon aux pornographes et aux maîtres-chanteurs de notre misérable temps : vous avez compris l'apologue et saisissez le symbole... L'auteur a complètement manqué, à notre humble avis du moins, la grande scène du troisième acte, — la scène à faire pourtant — entre le père et le fils ; mais au dernier il a su nous intéresser à la « tempête sous un crâne » de son Orfinio,

---

1. Comment, aux répétitions du *Fils de l'Arétin* qui ont duré quelque temps, personne n'a-t-il fait observer à M. de Bornier qu'il avait tout intérêt à supprimer quelques-uns de ses *pains :* le « pain du travail qui n'est jamais amer » ; le « pain de la honte qui n'a jamais sali ma bouche » ; à dépouiller définitivement la Camilla du « manteau de l'opprobre et de l'impureté » et autres clichés ; à faire disparaître, enfin, des vers comme celui-ci :

Il n'est pas sûr, *du tout*, que la ville soit prise...

— que M. Le Bargy dit avec tant d'adresse qu'il le fait presque passer, — et à biffer un distique de cet acabit :

On ne sait pas le mal effroyable et profond
Que les musiciens dans les cœurs tendres font !

Que dites-vous de ce « font ? » N'est-il pas tout à fait galant ? N'insistons pas : on trouverait, dans l'ouvrage, trop de perles de ce genre !...

un peu prompt, ce nous semble, à aller vers l'infamie, et la fin — pour le succès, n'est-ce pas là l'essentiel ? — est vraiment pathétique. Nous comprenons que M. Le Bargy se soit passionné pour le rôle du Fils de l'Arétin, qui lui a valu l'un des plus vifs succès de sa carrière. Il l'a composé de toutes pièces avec un art très sûr, et, supérieurement habile à manier l'ironie, il y a déployé les belles notes de sa voix mordante, il y a fait admirer, une fois de plus, sa diction si nette et si précise. Il est de plus superbe sous le costume du seizième siècle dont les manches volumineuses rappellent celles de nos élégantes d'aujourd'hui : la mode a de ces retours vers le passé. A M. Mounet-Sully revient le grand honneur d'avoir mis en scène avec une incontestable maîtrise le drame de M. de Bornier, dont il est l'ami et dont il faillit être le collègue à l'Académie. De plus, il a rendu en grand artiste le double aspect du rôle de l'Arétin, fringant et lascif au prologue, tendre et poignant aux actes suivants, où il a eu, comme toujours, des éclairs de personnalité touchant au génie. M. Paul Mounet n'a qu'une tirade, celle de Bayard, où il crache l'outrage à l'Arétin avec une véhémence toute chevaleresque, et cette scène a suffi à son succès. M. Leloir, à qui est dévolu le rôle du traître Franco, a trouvé le sien dans la sérénade que, nouveau Méphistophélès, il chante (qui l'eût cru ?) avec une délicieuse voix de baryton : pour un peu on l'eût bissé. Mme Pierson donne la plus crâne et la plus touchante allure à la courtisane vénitienne que l'héroïsme de son fils lave de l'infamie. Ajoutons

que la coiffure du temps lui sied à merveille : on comprend les succès remportés à travers le monde par la Camilla... Mlle Dudlay, sous les traits de la pieuse Angela, et Mlle Reichenberg, sous ceux de Stellina, la vierge immaculée, sont deux merveilles de candeur idéale. Et tous, jusqu'à M. Dupont-Vernon, plein de majesté dans le Provéditeur des flottes, M. Truffier dans un rôle presque insignifiant, M. Martel qui s'est tiré de son lit pour « figurer » au premier acte, MM. Dehelly, Esquier, etc., tous concouraient à une perfection digne de la maison et à l'éclat d'une soirée malheureusement attristée par la nouvelle de la mort de l'illustre auteur qu'on jouait la veille et qu'on jouera le lendemain [1].

30 NOVEMBRE. — Le théâtre fait relâche à propos des obsèques d'Alexandre Dumas fils.

---

1. La nouvelle de la mort d'Alexandre Dumas n'était pas encore connue du public lorsque le rideau s'est levé sur le premier acte de la pièce du *Fils de l'Arétin*. Seules, quelques rares personnes avaient pu en être averties, entre sept et huit heures, par le téléphone de Marly ou de Saint-Cloud. C'est ainsi que la rumeur funèbre commença à circuler de fauteuil en fauteuil et de loge en loge. Immédiatement après le premier acte, elle gagna toute la salle qui, à partir de ce moment, parut comme assombrie sous un voile de deuil. A peine le rideau s'était-il baissé au milieu des applaudissements soulevés par les vers de M. de Bornier et par l'héroïque apparition du chevalier Bayard, superbement représenté par M. Paul Mounet, que M. Jules Claretie se rendait sur la scène, où il s'entretenait avec l'auteur du nouveau drame et avec M. Roujon, directeur des Beaux-Arts. A ce moment, on lui apporta un télégramme. C'était une dépêche de Mme Alexandre Dumas lui annonçant la mort de son mari. Sous le coup d'une très vive émotion, l'administrateur de la Comédie-Française pria M. Roujon de se rendre auprès de M. le Président de la République et de lui annoncer la fatale nouvelle. Dès qu'elle lui fut ainsi apportée, M. Félix Faure exprima à M. Roujon la profonde tristesse qu'il en éprouvait, et le pria de transmettre à M. de Bornier le désir qu'il avait de l'entretenir un instant. M. de Bornier se rendait immédiatement à cette invitation, et était reçu par M. le Président de la République qui, après l'avoir félicité de son succès en termes chaleureux, lui fit connaître son regret de ne pouvoir

7 DÉCEMBRE. — M. Leloir lit au comité (simple formalité, puisque l'œuvre de l'éminent académicien était reçue d'avance)[1] *Grosse Fortune*, en quatre actes, de M. Henri Meilhac, dont les rôles sont distribués à Mmes Bartet, Pierson, Brandès et Lynnès, et à MM. Le Bargy, Boucher, Raphaël Duflos, Veyret, ainsi qu'à M. Coquelin cadet, en ce moment en tournée orientale.

11 DÉCEMBRE. — *Andromaque* pour les débuts de M. Fenoux. — M. Jacques Fenoux, que l'Odéon a mis en lumière dans des rôles de différents genres, et qui a heureusement créé le Constantin Brancomir de *Pour la couronne*, se présente au public du Théâtre-Français sous la figure d'Oreste. Rôle écrasant, tant par lui-même que par le souvenir des grands tragédiens qui s'y sont succédé. Il sied d'être indulgent envers qui s'y essaye, et de louer le débutant qui le porte sans trop faiblir... M. Fenoux possède une bonne voix, une agréable prestance. Il a « des planches », et sait dire. S'il n'a pas rencontré d'intonations neuves, s'il n'a pas inventé des effets nouveaux, cela tient sans doute à ce qu'il n'y a plus guère de trouvailles de ce genre à espérer dans un rôle tant fouillé en tous sens par les devanciers. Toujours est-il qu'il s'est efforcé de n'imiter personne et que, sans nous donner « le frisson »,

en rester le témoin jusqu'à la fin. « Mais, dit-il, après avoir honoré les lettres françaises dans le poète vivant qui triomphe ce soir, j'ai le devoir de les honorer dans le grand écrivain qui triompha si souvent sur cette même scène, et dont je viens, avec un profond chagrin, d'apprendre la mort. »

1. Étaient présents à la séance, M. Jules Claretie, administrateur général; M. Mounet-Sully, doyen; MM. Prudhon, Silvain, Baillet, Le Bargy, Boucher et Truffier.

il nous a maintes fois contenté par la justesse de sa diction. Nous croyons devoir conseiller à M. Fenoux un peu plus de discrétion dans les mouvements des lèvres et du nez, ainsi que dans les roulements d'yeux. Cette gymnastique faciale est déplaisante quand elle souligne à tout propos les intentions de l'acteur. Tout cela se corrigera aisément, et si nous n'avons pas en M. Fenoux un tragédien génial — ce que nul n'a le droit de prédire quant à présent, — nous sommes du moins convaincu que le Théâtre-Français pourra utilement employer en lui un artiste consciencieux et intelligent. Nous attendons le débutant à d'autres rôles moins lourds et nous le suivrons avec intérêt dans les manifestations successives de son talent. Il serait injuste de ne pas répéter, à l'occasion de ce début, que M. Silvain est un fort bon Pyrrhus et Mlle Dudlay une « savante » Hermione. Mlle Du Minil a su se faire applaudir en la larmoyante Andromaque.

15 DÉCEMBRE. — On reprenait en matinée le *Flibustier* de M. Jean Richepin, qui n'avait pas été donné depuis le départ de Got, créateur du rôle du vieux Breton Le Goël. C'est M. Leloir qui lui succède et il s'y est montré parfait, plein de bonhomie fine, de tendresse exquise, de colère comique. Il a pleinement oublié son devancier et a créé tout d'une pièce un marin très personnel, très pittoresque et qui lui appartient bien. M. Leitner, qui abordait le rôle de Jacqmin, à la place de son professeur Worms, a suivi fidèlement les traditions dont celui-ci avait marqué le personnage. Il a de la chaleur, de l'émotion, de la passion. Cette épreuve

lui a été tout à fait favorable. Avec Mme Barretta-Worms, dans le rôle de Janic, et M. Paul Mounet dans celui de Pierre, l'interprétation du *Flibustier* est absolument remarquable.

18 DÉCEMBRE. — Le comité de lecture reçoit à l'unanimité — en se réservant de représenter la pièce en temps opportun — l'*Othello* traduit par M. Jean Aicard, dont M. Mounet-Sully et Mme Sarah Bernhardt avaient autrefois joué un fragment le soir de la représentation de retraite de Bressant. M. Claretie tenait là une promesse faite par M. Perrin.

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 256e anniversaire de la naissance de Racine, on donne *Iphigénie*, avec Mlle Bartet dans Iphigénie, M. Albert Lambert pour la première fois dans Achille, Mlle Dudlay, M. Paul Mounet et Mlle Lerou. La tragédie de Racine est suivie de la première représentation de *Fantôme*, monologue en vers de M. Paul Gruyer, auquel Mlle Moréno prête le charme de sa belle diction. *Fantôme* est l'évocation du poétique et mélancolique spectre de Phèdre qui, sous la nuit étoilée, parmi les ruines de Trézène, est assise sur un débris de colonne brisée. En des vers d'un beau souffle, l'éternelle martyre d'une passion coupable exhale sa souffrance, prolongée à travers les siècles par la réprobation attachée à son nom devenu le symbole de l'adultère et du crime. Un seul poète l'a consolée de cette rigueur, c'est Racine. Et sa reconnaissance pour lui se traduit en fort bons termes. Vif et franc succès pour l'interprète et pour l'auteur.

24 DÉCEMBRE. — Le comité s'est réuni pour écouter la lecture d'un drame en vers en cinq actes

(dont un prologue où figure Voltaire) intitulé *Struensée*, de M. Paul Meurice. La pièce a été reçue à l'unanimité : admirablement lue par l'auteur, elle a produit une grande impression. — Ajoutons qu'à une de ses dernières réunions le comité a décidé qu'*Amoureuse*, la si originale et si belle comédie de M. Georges de Porto-Riche, était définitivement inscrite au répertoire du Théâtre-Français, où elle sera représentée à une époque qui ne saurait encore être fixée. M[lle] Bartet jouera le rôle créé à l'Odéon par M[me] Réjane et aura probablement pour partenaires MM. Le Bargy et Raphaël Duflos.

30 DÉCEMBRE. — Enregistrons enfin à cette date une séance du comité d'administration débutant par la lecture du rapport de M. Pierre Laugier, rapporteur de la commission des comptes : la part de sociétaire est de vingt mille francs. M. Jules Claretie a lu ensuite son rapport de fin d'année sur l'ensemble de la campagne, dans lequel il a éloquemment et largement rendu hommage à la mémoire d'Alexandre Dumas fils, avec lequel la Comédie-Française a perdu un de ses auteurs de prédilection, qui, depuis vingt ans que son œuvre était entrée au répertoire, avait puissamment contribué à la prospérité de la Maison de Molière et à son éclat artistique. A la fin de la séance, le doyen, M. Mounet-Sully, a demandé la parole pour féliciter M. Jules Claretie de sa nomination au grade de commandeur et prendre, pour la Comédie, sa part dans l'honneur fait à son excellent administrateur [1].

---

1. Trois sociétaires manquaient à la séance : M[lles] Ludwig et Muller, malades, et M[lle] Marsy.

L'année 1895 est résumée pour la Comédie-Française dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
RÉPERTOIRE MODERNE			
Severo Torelli, drame en vers	5	»	10
Le Fils de Giboyer, comédie	5	»	22
Une Séparation, comédie en vers	1	»	4
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	9
Adrienne Lecouvreur, drame	5	»	2
La Femme de Tabarin, drame	1	»	20
Vieux Camarades, propos en vers	»	15 janv.	4
Hernani, drame en vers	5	»	13
Qui ? comédie	1	»	7
Cabotins ! comédie	4	»	7
Ruy Blas, drame en vers	5	»	7
Œdipe Roi, tragédie	5	»	6
Henri III et sa Cour, drame	5	»	5
Le Marquis de Villemer, comédie	4	»	7
On ne badine pas avec l'Amour, drame	3	»	2
La Chance de Françoise, comédie	1	»	4
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	8
**Le Pardon*, comédie	3	11 fév.	22
Le Luthier de Crémone comédie en vers	1	»	3
Les Ouvriers, pièce en vers	1	»	2
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	6
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers	1	»	10
La Belle Saïnara, comédie en vers	1	»	3
**Les Petites Marques*, comédie	2	20 fév.	21
Le Voile, pièce en vers	1	»	5
L'Été de la Saint-Martin, comédie	1	»	11
Le Baiser, comédie en vers	1	»	1
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	11
Rosalinde, comédie	1	»	3
L'Étincelle, comédie	1	»	8
Chez l'Avocat, comédie en vers libres	1	»	4
François le Champi, comédie	3	»	3
Le Supplice d'une femme, drame	3	»	8
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	11
L'Ami des femmes, comédie	5	25 mars	79
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	8

RÉPERTOIRE MODERNE. (*Suite.*)

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Les Romanesques, comédie en vers	3	»	3
L'Ami Fritz, comédie	3	»	6
Le Petit Hôtel, comédie	1	»	3
Vincenette, drame en vers	1	»	3
Oscar ou le Mari qui trompe sa femme, comédie	3	»	4
Une Amie, comédie en vers	1	»	5
Gringoire, comédie	1	»	22
La Pomme, comédie	1	»	1
Grisélidis, comédie en vers	3	»	6
**Sur la lisière d'un bois*, scène en vers	»	22 mai.	4
Faute de s'entendre, comédie	1	»	2
L'Amiral, comédie en vers	2	11 juin.	14
**Fidèle*, comédie	1	11 juin.	9
**Conte de Noël*, pièce	1	11 juin.	13
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	1
Le Klephte, comédie	1	»	3
Les Faux Bonshommes, comédie	4	30 juill.	23
Socrate et sa femme, comédie en vers	1	16 août.	10
**L'Abbé Corneille*, à propos en vers	1	»	8
Le Mari à la Campagne, comédie	3	»	2
Le Rez-de-Chaussée, comédie	1	»	1
Les Héritiers, comédie	1	28 août.	12
Le Juif polonais, pièce	3 a., 6 t.	»	11
**Les Tenailles*, comédie	3	28 sept.	45
**Le Faune*, pastorale en vers	1	8 oct.	28
Une Visite de noces, comédie	1	»	4
La Reine Juana, drame en vers	5	»	1
Le Post-Scriptum, comédie	1	»	1
**Le Fils de l'Arétin*, drame en vers	4	27 nov.	19
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	4

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

Iphigénie, tragédie	5	»	6
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	4
L'École des maris, comédie en vers	3	»	2
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	11

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
RÉPERTOIRE CLASSIQUE. (*Suite.*)			
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	11
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	7
Tartuffe, comédie en vers	5	»	4
Le Cid, tragédie	5	»	5
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	7
Le Bourgeois gentilhomme, comédie	5	»	8
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	4
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	12
Crispin médecin, comédie	1	»	2
Le Mariage forcé, comédie	1	»	2
L'Avare, tragédie	5	»	5
L'Étourdi, comédie en vers	5	»	7
Horace, tragédie	5	»	3
Andromaque, tragédie	5	»	7
Mithridate, tragédie	5	»	5
Le Misanthrope, comédie en vers	5	»	1
L'École des femmes, comédie en vers	5	»	3
L'Anglais ou le Fou raisonnable, comédie	1	»	4
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	2
Le Mercure galant, comédie	4	»	2
Britannicus, tragédie	5	»	2
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	3
Le Jeu de l'Amour et du Hasard, comédie	3	»	2
Le Menteur, comédie	5	»	1
Bajazet, tragédie	5	»	4

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE[1]

L'Opéra-Comique commence l'année en offrant aux fidèles amateurs du genre une petite revue des œuvres caractéristiques de son riche répertoire. En moins d'une semaine, il fait défiler devant eux le *Chalet,* le *Domino noir, Mignon,* les *Noces de Jeannette,* le *Pré aux Clercs,* la *Fille du Régiment,* le *Maître de chapelle, Carmen,* le tout entremêlé des représentations de *Paul et Virginie* qui réalisent des salles combles. Le 3 janvier, en matinée, Mlle Nina Pack jouait pour la première fois le rôle de Carmen et se tirait heureusement de cette épreuve. Avec une voix un peu faible dans le médium, mais d'un bel éclat dans le registre élevé, elle donnait au personnage une allure enjouée qui convient bien, dans les premiers actes, à l'insouciance et à l'inconscience de Carmen ; dans les derniers actes, elle se montrait dramatique, passionnée et toujours aussi inconsciente. Il y avait, ce nous

---

1. Directeur, M. Léon Carvalho. Administrateur : M. Henri Carvalho.

semble, beaucoup de nouveauté dans cette interprétation, dont l'exagération était presque toujours bannie.

19 FÉVRIER. — Première représentation de *Ninon de Lenclos,* épisode lyrique en quatre actes et cinq tableaux de MM. André Lénéka et Arthur Bernède, musique de M. Edmond Missa[1]. — Ce n'est, comme ils le disent eux-mêmes, qu'un « épisode » de la vie de Ninon que MM. Lénéka et Bernède ont traité en leurs quatre actes et cinq tableaux. « Épisode lyrique », le mot est, je crois, nouveau, comme aussi le système qui consiste à faire chanter en prose, non rythmée, les divers personnages de l'action. Une action très simple, vous allez voir. Ninon se fait présenter en son hôtel des Tournelles le chevalier de Bussière, poète de son état, et parie mille écus d'or contre une fleur, donnée au sot comte de Guérigny, qu'elle se fera aimer de lui. Elle gagne le pari : le chevalier s'éprend de la belle courtisane, au point d'abandonner, dans son affolement, la tendre grisette qui l'adore. La petite Chardonnerette, aussi frêle que l'oiseau dont elle porte le nom, en meurt de chagrin : on ne badine pas avec l'amour! C'est le charme de la pièce que cette douce Chardonnerette, personnifiée par une intelligente et jolie débutante, Mlle Fernande Dubois, dont la voix, heureusement timbrée, ne demande qu'à « se faire... » En ce qu'elle nous a dit avec une émotion vraie : le duo d'amour du second acte et

1. DISTRIBUTION. — Bussière, M. *Leprestre.* — Guérigny, M. *Carbonne.* — Kervignac, M. *Marc Nohel.* — D'Entragues, M. *Jacquet.* — Ninon, Mme *Bréjean-Gravière.* — Chardonnerette, Mlle *Fernande Dubois.*

le « roman de l'oiseau », du dernier, réside la meilleure inspiration du musicien, à qui nous reprocherons surtout de manquer de ligne de conduite. Pour se conformer au livret, qui lui en donnait le légitime prétexte, M. Missa s'est soucié d'archaïsme (d'où madrigaux et menuets légèrement surannés), et pour montrer qu'il était un adepte des tendances nouvelles, il a usé de *leitmotivs* si puérilement ramenés qu'ils finissent par entrer dans l'oreille de l'auditeur sous l'aspect d'une vrille agaçante et fâcheuse... Fâcheuse aussi la façon dont le compositeur a traité son orchestre, trop souvent bruyant et sans réelle couleur. La Manon d'hier et la Ninon d'aujourd'hui (les deux personnages ne sont pas sans affinité), c'est Mme Bréjean-Gravière, qui joue en comédienne experte et chante en artiste correcte et parfaite. M. Leprestre est l'exquis ténor, applaudi déjà, lui aussi, dans le Des Grieux de *Manon :* il a montré une fois de plus ses qualités de voix et de diction. M. Carbonne a enlevé avec la fatuité nécessaire les couplets en trio : « Il faisait nuit, très nuit » qui n'ont pas produit sur le public le gros effet qu'en attendaient les auteurs. Jolis décors et mise en scène luxueuse ; ces messieurs ne pouvaient, certes, se plaindre de la direction qui les avait si courtoisement accueillis : M. Carvalho avait donné à *Ninon de Lenclos* la plus généreuse hospitalité.

26 FÉVRIER. — *Paul et Virginie :* Mlle Laisné chante pour la première fois, et avec un vif succès, le rôle de Virginie.

3 MARS. — Il y avait juste vingt ans que l'Opéra-

Comique donnait la première représentation de *Carmen*. Bizet est mort, et les principaux créateurs de la pièce ont pour la plupart quitté définitivement la scène. Seul, l'excellent Barnolt est resté sur la brèche, et à la dernière représentation de l'œuvre populaire, il jouait pour la *six cent vingt-septième* fois son rôle du *remendado* qu'il n'a jamais abandonné. Ce nombre correspond exactement à celui des représentations de *Carmen*.

17 MARS. — Excellente reprise de *Zampa*. M. Lubert interprétait pour la première fois le rôle de Zampa ; il y était fort applaudi et devait bisser plusieurs morceaux. Très vif succès également pour Mlle Nina Pack, qui chantait avec beaucoup de style et avec sa jolie voix habituelle la partie de Camille, et pour Mlle Chevalier, absolument charmante dans le joli rôle de Rita.

1er AVRIL. — Première représentation de la *Vivandière*, opéra-comique en trois actes de M. Henri Cain, musique de M. Benjamin Godard[1]. — On sait comment l'aimable peintre Henri Cain, librettiste à ses heures — témoin la *Navarraise* que nous allons retrouver plus loin — fit d'abord recevoir par M. Carvalho, son ami de longue date, le poème de la *Vivandière*, dont Benjamin Godard fut, plus tard, appelé à composer la musique. L'auteur du *Tasse* — le *Tasse* est sa première et reste sa meilleure partition — s'y mit avec amour, et,

---

1. DISTRIBUTION. — La Balafre, M. *Fugère*. — Georges de Rieul, M. *Clément*. — Capitaine Bernard, M. *Badiali*. — Marquis de Rieul, M. *Mondaud*. — André, M. *E. Thomas*. — La Fleur, M. *Tony Thomas*. — Un paysan, M. *Rageneau*. — Marion, Mlle *Delna*. — Jeanne, Mlle *Laisné*.

souffrant déjà de l'impitoyable maladie de poitrine qui devait l'emporter, il en écrivait l'orchestration quand la mort le surprit brusquement, au mois de janvier, à l'âge de quarante-six ans... Ce fut M. Paul Vidal — ainsi Massenet avait fait pour la *Kassia* de Léo Delibes — qui voulut bien se charger de mener à bonne fin la tâche commencée. — Un épisode militaire au temps de la Révolution; des uniformes de volontaires; des clairons, des tambours et des fifres; des types à la Charlet et à la Raffet; des chansons populaires de régiment, jointes à une continuelle *Marseillaise;* de l'amour et du patriotisme; de la vie, de l'entrain et du mouvement; un brave à trois poils, personnifié par l'admirable Fugère et dont le costume, qui en a vu de grises, a été dessiné par Detaille; enfin l'incarnation par Mlle Delna d'une de ces vivandières au corps d'acier et au cœur d'or qu'aime le public et qu'ont souvent pratiquée les dramaturges : tels sont les éléments de ce grand succès théâtral — succès posthume, hélas! comme toujours, pour le pauvre Godard. — La scène se passe en 1794, et le premier acte dans la campagne aux environs de Nancy, que traverse une compagnie de Mayençais : détachement de la célèbre armée du Rhin. Ils chantent en chœur sur l'air de Larifla, fla, fla :

C'est l'adjudant Tu Mouch's
Qui en guerre est parti,
Il avait des cartouches
Mais n'avait pas d'fusil...

Et la chanson, sur laquelle on adapta bien d'autres paroles, est connue de tous — « Dans la gen-

darmerie, quand un gendarme rit » — elle reviendra plus d'une fois, fort gaiement, dans le cours de l'ouvrage. Nous avons déjà fait connaissance avec le brave sergent La Balafre et avec Bernard, son excellent capitaine, quand arrive Marion, la Vivandière, en son humble carriole traînée par Grisonnet, et l'éloge qu'elle fait de son âne, vieux compagnon de guerre deux fois blessé au combat de Spire, est d'un joli tour qui prévient en faveur du bourriquet et de sa maîtresse. Celle-ci a le cœur sur la main, mais elle n'a plus rien à donner à ces vaillants, qui, déjà, ont fait un cran à leur ceinturon et seraient forcés d'en faire un second plus sérieux, si le jeune fils du marquis de Rieul, Georges, imbu des idées nouvelles et dédaignant l'aristocratie familiale, ne donnait l'ordre de leur distribuer les provisions du château. De plus, il se laisse gagner par l'enthousiasme patriotique de la Vivandière, qui lui dit si crânement son « Viens avec nous, petit » se terminant sur le thème de la *Marseillaise* (voyez les *Deux Grenadiers* de Schumann), et l'on peut dire que, là, Mlle Delna n'a pas seulement entraîné le jeune volontaire, mais encore toute la salle, qui lui a redemandé la phrase pleine d'élan. Georges partira donc, renié par son père, qui chasse en même temps la jeune fermière dont il est épris. Pauvre Jeanne ! C'est en vain qu'elle aura dit, avec son amoureux, certain duo, qui se termine d'une façon assez originale sur la note persistante de *do* tandis que l'orchestre dessine en sourdine un agréable accompagnement. La jeune fille se trouverait « sur le pavé » si elle n'était cha-

ritablement recueillie par Marion qui l'emmène en son « carrosse ». Le second acte nous transporte en Vendée où les Républicains sont campés devant le dernier village qui résiste à l'armée de Hoche. Le décor est charmant, pittoresquement animé par la présence du vieux sergent la Balafre et du jeune conscrit Lafleur, astiquant leurs armes et chantant gaiement à l'unisson un refrain connu :

C'est Stofflet qu'avait promis
D'fair de nous un salmis...

La chanson a été redemandée à l'unanimité à leurs interprètes : MM. Fugère et T. Thomas. L'acte est, d'ailleurs, bourré d'épisodes : telle la lettre « au p'tit gars » que lit Marion avec une si sincère et si profonde émotion; tel le récit de combat, si dramatiquement rendu par Fugère, sur un pas de charge, à l'orchestre, plein de couleur et de vie; tel enfin l'hymne final « Liberté ! rayonnante aux cieux » qui, sans la diction chaleureuse de Mlle Delna, serait un médiocre cantique... Au troisième et dernier acte, le village est pris, paysannes et soldats se réunissent pour la danse et en avant la Fricassée ! La scène est tout à fait divertissante, et cette fois l'infatigable et étourdissant M. Fugère s'est fait bisser, non plus comme chanteur, mais comme danseur. La guerre est finie, la pièce aussi. Marion a bien su empêcher le fils de se battre contre son père (le fanatique marquis de Rieul est le dernier des chouans défendant le village vendéen) ; mais si elle a pu obtenir du capitaine qu'il marche à la place de son sergent, c'est

elle-même qui devra cette fois, trahissant son devoir républicain, faire fuir le marquis, prisonnier de guerre et enfermé dans sa propre maison. Une amnistie générale, décrétée par la Convention, vient fort heureusement la soustraire à la Cour martiale. Avez-vous vu, par ce simple récit, qu'il ne faut pas chercher dans la *Vivandière* ombre de drame lyrique (Benjamin Godard affectait de mépriser Wagner et de ne le point connaître !) mais un aimable croquis, très joliment découpé dans une époque militaire toujours sympathique et fort à la mode en ce moment, illustré d'une musique populaire et facile, limpide et sonore, plus faite sans doute pour séduire les masses que pour satisfaire les délicats, mais, en somme, rendant à merveille l'effet voulu. Cet effet a été énorme. Nous avons chanté les louanges de Fugère et celles de Mlle Delna ; souhaitons que le superbe organe de la joyeuse et tragique vivandière (la comédienne a toutes les cordes) résiste longtemps à ces perpétuels et fatigants passages de la voix de tête à la voix de poitrine. Au grand succès de ces deux interprètes de tout premier ordre associons — comme le faisait, du reste, le public, — le gentil couple d'amoureux que formaient M. Clément, à la voix de ténor fraîche et vibrante, et Mlle Laisné, qui disait fort bien son ariette, et n'oublions pas les rôles secondaires tenus à souhait par MM. Badiali, Mondaud et Thomas. Le prélude du second acte et la grande phrase d'angoisse du dernier ont été rendus comme il fallait par l'orchestre qui, sous le commandement de M. Danbé, a militairement exécuté les sonneries et

appels de cette partition guerrière et patriotique, si artistiquement encadrée et montée par M. Carvalho.

14 AVRIL. — Reprise du *Portrait de Manon* de MM. Georges Boyer et Massenet. Mlle Elven, qu'on n'avait fait qu'entrevoir à l'Opéra-Comique depuis quelques mois, a reparu dans le rôle du vicomte de Morcerf, qu'elle a créé; elle le joue et le chante avec une jolie voix et un goût parfait, et le public l'y a revue avec une chaleureuse sympathie. Un jeune débutant, M. Viannenc, qui possède une fort agréable voix de baryton, dont il se sert adroitement, succédait à M. Fugère dans le personnage de Des Grieux. Il y a convenablement réussi. Mlle Vilma, qui n'avait encore fait à la scène que quelques apparitions, a chanté très gentiment le rôle d'Aurore, dont la grâce innocente séduit le sévère Des Grieux. Quant à M. Grivot, on sait avec quelle originalité et quelle exquise finesse il joue le rôle de Tiberge; il y a retrouvé son succès habituel. La pièce, la musique et un ensemble excellent ont fait le plus vif plaisir, et un rappel a témoigné aux artistes de la vive satisfaction du public.

15 AVRIL. — Devant une salle comble, Mlle Emma Calvé fait sa rentrée dans le rôle de Carmen. La brillante interprète de l'œuvre de Bizet est accueillie avec enthousiasme.

17 AVRIL. — Mlle Saville reprend le rôle de Virginie qu'elle avait dû abandonner pour aller donner à Moscou une heureuse série de représentations. Mlle Wyns chante pour la première fois le rôle de Méala; M. Leprestre, celui de Paul; M. Claeys, celui de Saint-Croix. M. Badiali a déjà pris pos-

session du rôle de Dominque qu'après M. Fugèr
il tient avec succès, et que chantera, après lui
même, M. Mondaud.

30 AVRIL. — Deux-centième représentation d
Lakmé de Léo Delibes.

2 MAI. — Mme Bréjean-Gravière chante pour l
première fois le rôle de Leïla des *Pêcheurs de per
les*, où son succès est partagé par MM. Jérôme e
Bouvet.

10 MAI. — A l'occasion de la millième représen
tation des *Noces de Jeannette*, l'excellent Fugère
chanté le rôle de Jean avec Mlle Leclerc, l'interprèt
si souvent applaudie dans le rôle de Jeannette. Ce
deux artistes ont soulevé les bravos unanimes d
l'assistance. La soirée s'est terminée par un *A-pro
pos* de M. Jules Barbier, à la mémoire de Victo
Massé, dans lequel plusieurs motifs des principau
ouvrages de l'illustre compositeur ont été intercalé
et où l'auteur a su, en quelques vers heureux
adresser l'expression de sa reconnaissance à l'émi
nente créatrice du rôle de Jeannette, Mme Miolan
Carvalho.

7 JUIN. — Premières représentations de *Pris a
piège*, opéra-bouffe en un acte de M. Michel Carré
musique de M. André Gédalge[1], et de *Guernica*
drame lyrique en trois actes de MM. Gailhard e
P.-B. Gheusi, musique de M. Paul Vidal[2]. — Nella

---

1. DISTRIBUTION. — Timante, M. *Carbonne*. — Harpagème, M. *Bernaer*
— Marinette, Mme *Molé*. — Hortense, Mlle *Leclerc*.

2. DISTRIBUTION. — Juan, M. *Bouvet*. — Mariano, M. *Jérôme*. — Marc
M. *Mondaud*. — Miguel, M. *Ragneau*. — Un muletier, M. *Carbonne*. -
L'alfarez, M. *Jacquot*. — 1er espion, M. *Thierry*. — 2e espion, M. *Éloi*. -
Nella, Mlle *Lafargue*. — Perico, Mlle *Elven*. — L'abbesse, Mlle *Thévenet*.

fille de Marco, riche fermier basque, est fiancée au capitaine Mariano, ami d'enfance de son frère Juan, jeune carliste militant. La maison de Marco est en fête : sérénades, compliments et bouquets se succèdent dans la demeure où l'amour des deux fiancés, la joie nerveuse et turbulente du petit Perico, filleul de Marco, timidement épris de Nella, les rires des jeunes filles et les aubades de fifres et de mandolines mettent une gaieté (???) que viennent assombrir à la fois les pressentiments de la pieuse fiancée et les messages impératifs des carlistes à Juan, chef de l'insurrection qui doit éclater le lendemain. Terrifié par l'appréhension d'être, sur le champ de bataille, l'adversaire du capitaine dont le régiment manœuvre précisément dans les environs, Juan n'hésite pourtant pas à se rendre à Guernica, la cité sainte des *fueros* basques ; il y prononce le discours politique qui doit armer toute la région contre les Espagnols ; les psaumes des religieuses du couvent de Santa-Clara, où se lamente la piquante mélopée du rosaire, font passer sur la foule des versets latins interrompant le discours de Juan ; l'assistance et le tribun lui-même répondent avec piété. — C'est un effet déjà exploité par Sardou, on sait avec quelle maëstria, dans le premier acte de la *Tosca*. — L'effervescence et l'ardent patriotisme de la foule, électrisée par la harangue du chef élu, finissent par gagner jusqu'aux religieuses, et les carlistes courent aux armes, tandis que l'hymne de Guernica, le *Guernica Arbola* national, retentit dans le couvent, sur la place du Roble sacré et jusque dans les rues de la cité sainte. Fin du se-

cond tableau dont le décor a été superbement brossé par Rubé : il y avait là une « muraille » qui était une pure merveille ! Les hostilités sont commencées ; Juan et ses hommes occupent les hauts plateaux — autre joli décor peint par Rubé. C'est là que Nella vient supplier vainement son frère de sacrifier le sort de l'insurrection à son bonheur... Une entrevue suprême la réunit à son fiancé, que les hasards d'une ronde militaire amènent auprès d'elle, après le départ de Juan. L'escarmouche a lieu, terrible, au moment même où elle paraissait évitée. Mariano, qui ne sait rien, commande le feu : Perico tombe au premier coup, Juan au second !... Nella, revenue sur ses pas au bruit de la mousqueterie, n'a plus qu'à maudire la sanglante tragédie qui la sépare à jamais de l'officier désespéré : elle finira ses jours dans un couvent ; Mariano attend la mort du plus prochain combat, et les deux partis désarmés par la catastrophe abaissent spontanément leurs armes devant le corps des patriotes martyrs. *Guernica* n'est pas le début de M. Gailhard comme librettiste, puisqu'il est déjà l'auteur de la *Maladetta,* qui, heureusement jouée pour la première fois pendant un « interrègne » du directeur de l'Opéra, ne quitte plus guère l'affiche, depuis que don Pedro a reconquis le... fauteuil. « Ce diable d'homme, toujours en mouvement, toujours en quête de nouveau, actif, tonitruant, éloquent, sympathique, trouve le moyen d'être adoré à Toulouse, sa ville natale, élu conseiller municipal à Biarritz, sa ville d'adoption, et d'écrire, entre deux répétitions d'opéras allemands, des livrets d'opéras

très français... » Sur le poème que M. Gheusi a traduit en « prose rimée », suivant le goût du jour, M. Paul Vidal, avec toute la science qui caractérise notre jeune école, a cherché, lui, à donner à chaque mot la valeur qui lui convient : ses harmonies sont d'une variété rare et d'une richesse incontestable, sans que rien n'y vienne jamais choquer l'oreille ; son orchestration est brillante ; la couleur locale, avec ses rythmes espagnols et ses perpétuels contretemps, se poursuit d'un bout à l'autre de l'ouvrage, où nous signalerons deux trouvailles vraiment heureuses : au premier acte, l'ensemble plein d'élan du duo de Mariano et de Nella, qu'on a redemandé d'enthousiasme, et au dernier, la phrase si mélodique du ténor : « Nella, lorsque les nuits prochaines », dont l'accompagnement est un pur bijou. M. Jérôme, dont le début dans les *Pêcheurs de perles* n'avait pas été absolument heureux, a pris une belle revanche : impossible de chanter avec plus de simplicité et de goût, avec une voix plus sympathique et mieux posée. A M. Bouvet était dévolue la tâche la plus ingrate : celle de déclamer la longue tirade patriotique du second acte, interrompue par les chants religieux du couvent. Il s'en est tiré à merveille, avec un *crescendo* dans l'énergie qui nous eût semblé devoir produire sur le public une plus profonde impression. M. Mondaud met son bel organe de baryton au service du rôle peu développé de Marco, le père de Juan le carliste et de Nella. Mlle Suzanne Elven, en l'espiègle Perico, se montre actrice adroite et chanteuse habile. On sait que c'est Mlle Calvé qui

devait créer le principal rôle de *Guernica*. Or, Mlle Calvé part pour l'Amérique, d'où elle reviendra quasi-millionnaire. Les journaux, mal renseignés sans doute, ont même conté que c'était après avoir consulté « les esprits » que notre belle Carmen s'était décidée à ce voyage. Mlle Emma Calvé est en effet, dit-on, très préoccupée des questions « d'au delà », feignant de croire à la métempsycose, et fort capable de quitter un jour les coulisses pour le couvent. Mais spirite au point de faire tourner les tables pour savoir si elle doit jouer tel ou tel rôle : je ne le pense pas..... Peut-être a-t-elle eu tout simplement « l'esprit » de s'éviter l'ennui de servir de lendemain à la *Vivandière*, où Mlle Delna continue à faire beaucoup, beaucoup d'argent... C'est alors qu'à défaut de Mlle Calvé, qui le quittait si brusquement, M. Gailhard s'est prêté à lui-même sa jeune pensionnaire Mlle Lafargue, dont nous avons noté plus haut l'heureux début dans *Othello*. Cette fois encore, par sa voix, très jolie, et son instinct dramatique très évident, elle a conquis les suffrages du public. Peines perdues : malgré ses qualités, très réelles, et son excellente interprétation, l'œuvre de M. Vidal n'aura qu'un éphémère destin...

Pris au piège, la pièce de MM. Michel Carré et André Gédalge, a longtemps attendu le soir béni de sa première. Que ne peut-on lui prédire un nombre de représentations égal à celui de ses répétitions ?... Sur un sujet tiré du célèbre *Florentin* de Lafontaine et Champmeslé et que rappellera plus tard le *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, M. Mi-

chel Carré a écrit une gentille comédie italienne à laquelle nous n'adresserons qu'une seule critique : pourquoi, avant d'être pris au piège dans la cage à ressort qu'il a lui-même fait construire, son tuteur est-il déjà prisonnier sur le toit, dans une cheminée ? *Non bis in idem :* voilà un effet comique qui annihile le second. M. André Gédalge, un des meilleurs élèves du regretté Guiraud, est l'auteur de l'aimable pantomime, le *Petit Savoyard,* représentée aux Nouveautés, et d'une impayable bouffonnerie, le *Salsifis indélicat,* sur un livret de Georges Berr, de la Comédie-Française. *Pris au piège* est aussi gai que le *Salsifis indélicat,* mais il est incontestablement plus soigné. L'écriture est parfaite et d'un véritable artiste, qui a su conserver à sa musique d'un procédé tout moderne un archaïsme des plus savoureux. Mlle Jeanne Leclerc, très habile vocaliste, Mme Molé, une très piquante Marinette, M. Carbonne, agréable ténor, M. Bernaert, bon tuteur berné, ont spirituellement enlevé ce joli petit acte.

Le théâtre avait fermé ses portes le 30 juin sur les très belles recettes de la *Vivandière* [1]. Il les rouvrait, le 1er septembre, avec *Mignon* et le *Maître de chapelle* (Mlle Esther Chevalier y est toujours charmante), et par suite d'une indisposition de Mlle Delna retardait jusqu'au 17 la reprise des représentations de l'œuvre de Godard, où Mlle Nina Pack remplacera bientôt à l'improviste, et non certes sans ta-

1. Le 14 juillet, à l'occasion de la Fête nationale, les portes s'étaient rouvertes pour la traditionnelle matinée gratuite : on donnait le *Domino noir*. M. Mouliérat chantait la *Marseillaise*.

lent, la créatrice du rôle de Marion, de nouveau malade.

3 OCTOBRE. — Première représentation de la *Navarraise*, épisode lyrique en deux actes de MM. Jules Claretie et Henri Cain, musique de M. J. Massenet[1]. — La *Navarraise* est un simple épisode. Les auteurs l'ont qualifiée ainsi, et ainsi nous la considérons. L'action est d'une rapidité que le théâtre musical n'a pas encore connue. Il semble, a-t-on dit fort justement, que MM. Claretie, Cain et Massenet aient cherché l'antipode des légendes wagnériennes, où la psychologie lyrique a libre carrière et où l'expression des passions atteint quelquefois la prolixité et la lassitude... La partition a l'allure emportée de la nouvelle de Prosper Mérimée qu'on appelle l'*Enlèvement de la redoute*. Point de détails; point d'explications; point de tenants et d'aboutissants; point de « morceaux ». Des récits brefs; des phrases haletantes; un drame d'amour qui naît, se développe et meurt entre deux escarmouches. Nous doutons qu'on arrive jamais à plus d'angoisse exhalée dans un aussi court espace de temps : l'ouvrage entier dure cinquante minutes !... Le rideau se lève sur une petite place pittoresque d'un village basque. Des coups de canon retentissent. Nous sommes en pleine guerre carliste. Les auteurs nous montrent des soldats noirs de poudre battant en retraite, quelques-uns blessés, soutenus par leurs camarades. Anita, la Navarraise,

1. DISTRIBUTION. — Araquil, M. *Jérôme*. — Garrido, M. *Bouvet*. — Remigio, M. *Mondaud*. — Bustamente, M. *Belhomme*. — Ramon, M. *Carbonne*. — Anita, Mlle *Calvé*.

est là, palpitante ; elle cherche Araquil, celui qu'elle aime. Il paraît enfin. Quelle explosion de joie et d'amour ! Mais le père du soldat survient, plein de tendresse pour Araquil, plein de mépris pour Anita. Si la Navarraise songe toujours au mariage, que n'a-t-elle une dot ? Une dot ? la pauvre fille ! Où la trouverait-elle ? Qui la lui donnerait ? Le hasard terrible la lui procurera... Anita a surpris le secret désir du général de se défaire du chef carliste. Une fortune serait la récompense de celui qui frapperait le meneur de l'insurrection. Une fortune ? Anita n'en demande pas tant. Elle veut juste ce qu'il faut pour vaincre le mépris du père d'Araquil. Elle court chez le carliste, et nouvelle Judith, elle tue cet Holopherne redouté. Quand elle revient, elle touche le prix du sang, — l'argent rouge. Mais, hélas ! Araquil, jaloux, l'a suivie. Quand il se retrouve en face d'Anita, il est devenu justicier. Qu'est-elle allée faire au camp ennemi ? Comment a-t-elle gagné l'argent qui est là ? Ou bien en devenant espionne ; ou bien en se vendant. Il l'enferme dans cette interrogation. Dans l'un comme dans l'autre cas, elle est infâme. Et Araquil, qui a été blessé en cherchant dans la nuit cette fille qu'il adore, meurt, la malédiction sur les lèvres... Alors, la Navarraise, devant cet écroulement d'un bonheur si chèrement acheté, devient folle, et pendant qu'un épouvantable éclat de rire soulève sa poitrine, le rideau tombe. L'impression a été vive, et nous croyons que les élus de la première ont confondu, dans une même ovation, les auteurs du livret et la tragique interprète d'Anita, Mlle Emma Calvé, le

directeur de l'Opéra-Comique et le compositeur. Oh ! ce compositeur — ce charmeur — quelle souplesse de talent et quelle admirable connaissance de la scène il possède ! Nous sommes loin de *Marie-Magdeleine*, des *Erynnies*, du *Roi de Lahore*, d'*Hérodiade* et de *Manon ;* après l'onctuosité de Renan, la grandiloquence de Leconte de Lisle, la sensibilité de l'abbé Prévost, il fait preuve de la netteté éclatante de Prosper Mérimée, que nous citions plus haut. Il a, du premier coup, saisi la vivacité et la justesse du verbe, et, sans sécheresse, il a construit le discours dans la forme de l'action même, rejetant les enguirlandements et les superfluités qui ne feraient qu'empêcher la course et retarder l'enlèvement de la redoute. Il avait un assaut à peindre ; il a peint l'assaut avec l'ardeur vertigineuse, avec la fougue française. La *Navarraise* ne procède ni de ceci ni de cela. Elle porte la marque de son auteur. Elle a été écrite pour le théâtre, et nous défions bien n'importe quel spectateur de n'importe quelle nationalité de ne pas l'écouter avec la même curiosité et la même angoisse que le public de l'Opéra-Comique. Conception lyrique neuve et personnelle ! M. Massenet peut se contenter de l'éloge... Mlle Calvé est une grande artiste ; sa création d'Anita est merveilleuse d'amour intense, de courage terrible, de folie désespérée. Ajoutez à cela les attraits d'une voix délicieuse, et vous comprendrez facilement le succès, peut-être sans précédent, qu'elle a obtenu.

A côté de Mlle Calvé, M. Jérôme se dépense chaleureusement en efforts d'art vrai. M. Bouvet prête

au général une sobre et belle allure ; M. Belhomme a dit d'une voix mordante l'originale et endiablée chanson du bivouac. Et sous l'habile conduite de M. Danbé, l'orchestre passe de la fureur à la douceur avec une infinie variété de nuances. Très saisissant et très pittoresque le décor de Jambon, représentant, au nord de l'Espagne et au pied des Cantabres, un coin de ville bombardée. Très vivante — honneur à M. Carvalho ! — la mise en scène de ce farouche épisode de guerre.

5 OCTOBRE. — Le théâtre fait relâche, par ordre, à l'occasion des obsèques de Pasteur ; la seconde représentation de la *Navarraise* est renvoyée au lendemain dimanche.

7 OCTOBRE. — *Carmen,* pour le début de M. Maréchal. — Après avoir fait un stage en province, M. Maréchal paraissait pour la première fois, à l'Opéra-Comique, sous l'uniforme du brigadier Don José. Ce jeune ténor a montré de précieuses qualités vocales en même temps qu'une grande inexpérience scénique. On a applaudi les notes charmantes du chanteur — c'était justice — et accordé crédit au comédien qui a encore beaucoup à apprendre.

11 OCTOBRE. — La *Traviata :* Mlle Saville chante pour la première fois le rôle de Violetta et se fait chaleureusement applaudir notamment dans la célèbre *brindisi* qui a fait le tour du monde. M. Leprestre est un pathétique Rodolphe.

7 NOVEMBRE. — Reprise de *Galathée,* pour les débuts de Mlle Marignan et de M. Vialas ; rentrée de Mme de Nuovina dans la *Navarraise.* — Pre-

mier prix de chant et d'opéra-comique aux derniers concours du Conservatoire, Mlle Marignan aborde, en jolie femme qu'elle est, le rôle de Galathée, où elle montre une voix étendue et agile, franchissant comme en se jouant les plus ardues difficultés de la vocalise. Autre lauréat du précédent mois de juillet, M. Vialas chante avec goût le rôle de Ganymède : on lui redemande les célèbres couplets de la Paresse qu'il dit intelligemment. M. Hermann Devriès assume la lourde tâche de remplacer à l'improviste Mlle Wyns qui devait chanter Pygmalion et réussit à se faire applaudir en homme qui connaît son métier. — Dans la *Navarraise,* qu'a abandonnée, pour courir le monde, Mlle Emma Calvé, Mme de Nuovina, qui fut, sur cette même scène, la Kassia de Léo Delibes, nous donne une interprétation du rôle d'Anita personnelle et saisissante. Succéder à Mlle Calvé n'était pas chose facile : Mme de Nuovina a triomphé de la redoutable épreuve.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Xavière,* idylle dramatique en trois actes, d'après le roman de M. Ferdinand Fabre, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Théodore Dubois[1]. — L'exquis et émouvant roman de M. Ferdinand Fabre, d'où, sous la forme d'un livret mi-prose mi-vers, M. Louis Gallet a tiré cet aimable et délicat ouvrage est une idylle cévenole d'une grâce péné-

1. DISTRIBUTION. — Jacques Fulcran, M. *Fugère.* — Landry, M. *Clément.* — Galibert, M. *Badiali.* — Landrinier, M. *Isnardon.* — Xavière, Mlle *F. Dubois.* — Mélie, Mlle *Leclerc.* — Prudence, Mlle *Chevalier.* — Benoite Ouradou, Mlle *Lloyd.*

trante où le talentueux auteur de l'*Abbé Tigrane* et de *Barnabé* attestait, une fois de plus, la franchise et la sincérité de son art, la puissance de peintre rustique qui est en lui. Xavière, c'est une jeune paysanne, frêle et charmante, qui est la plus malheureuse des filles, éprouvant les pires détresses d'âme. Sa mère, la Benoîte Ouradou, s'est prise d'une absurde passion pour le maître d'école du pays, Landrinier, demeuré, avec sa prétention de demi-savant, le paysan âpre et avare. L' « irrésistible » Landrinier, fait ses conditions. Veuf, il consentirait à se remarier, mais le bien de Benoîte Ouradou ne lui appartient pas en propre ; il est à sa fille, à Xavière. Benoîte ne le posséderait que si Xavière mourait, et Landrinier se refuse à courir la chance d'être dépossédé, à la majorité de l'enfant, des champs qu'il convoite. C'est pour cela, ensorcelée comme elle l'est par son stupide amour, que Benoîte maltraite Xavière, en qui elle voit l'obstacle à ses désirs furieux. La mère a disparu en elle ; elle ne pense plus qu'à l'homme, au très vilain homme, disons-le, dont elle est férue. Et ce drôle, cauteleusement, lui insinue que Xavière est malingre et chétive et qu'il suffirait peut-être, à l'âge de la croissance, de ne pas lui donner son content pour amener la fin, tout doucement, sans que la justice ait rien à dire. La Benoîte n'est que trop disposée à suivre ces pernicieux conseils, et elle s'en va, la pauvre petite Xavière, épuisée et minée, n'ayant pour toute consolation que l'amour du fils de Landrinier, Landry, un enfant malheureux comme elle. C'est cette amitié, premier bal-

butiement de l'amour, qui, dans le livre, est racontée avec un attendrissement et un charme incomparables. Les menaces de Benoîte à l'égard de sa fille arrivent aux oreilles de l'abbé Fulcran, qui, non sans quelque effarement à l'idée de cette incompréhensible passion pour un homme d'âge, intervient timidement, gauchement, en brave homme qui ne sait rien de la vie. Le bon curé redoute un peu les solutions hardies. Il croit avoir eu une inspiration divine, pour faire cesser ce scandale, en permettant à la Benoîte de faire entrer Xavière au couvent, mais la jeune fille — et la scène est charmante — ne consent point à se séparer de son ami Landry, qui lui est plus cher que tout, et elle s'obstine à rester. Alors Landrinier et la Benoîte s'exaspèrent, perdent toute prudence, et le maître d'école d'un méchant coup traître, frappe lui-même Xavière, qui, dans le roman, meurt de sa blessure, lentement, dans les bras de Landry affolé. Cette mort de Xavière est d'une mélancolie profonde, avec une douceur infinie. Telle est la donnée succincte du livre ; toute sa saveur est dans les détails qui nous jettent en plein milieu cévenol, dans ce monde de paysans et de petites gens que M. Ferdinand Fabre excelle à rendre, avec un intense sentiment de la nature. M. Louis Gallet s'est borné à changer le dénouement. Landrinier a bien voulu tuer Xavière ; mais, heureusement remise de la chute qu'elle a faite du haut du châtaignier, la jeune fille peut épouser son Landry, et pardonne à sa mère, devenue subitement aussi douce qu'elle fut méchante, au temps où elle était

en la domination du damné maître d'école. L'œuvre de MM. Ferdinand Fabre et Louis Gallet a été musicalement commentée par M. Théodore Dubois. M. Dubois, qui tient le grand orgue de la Madeleine, où il eut l'honneur de succéder à Saint-Saëns, et qui a la gloire de professer la composition à l'école de la rue Bergère, n'est, certes, pas le premier venu. D'aucuns le regardent déjà — au cas où M. Massenet se désisterait — comme le futur directeur du Conservatoire, en remplacement de M. Ambroise Thomas, dont il fut l'un des élèves préférés... Or, sa musique est bien faite, mais froide. Les ingéniosités harmoniques qui s'y rencontrent sont plutôt d'un savant que d'un coloriste. Les idées sont malheureusement courtes et de plus de recherche souvent que de saillie. Enfin, l'instrumentation n'a pas le relief décoratif que demande le théâtre. En somme, nous avons affaire à un musicien excessivement distingué, qui ne sait pas toujours écrire pour la scène. Il y a, quand même, beaucoup de jolies choses dans la partition de *Xavière*. Telle l'entrée de l'abbé Fulcran, avec le *Sit nomen Domini benedictum,* repris avec ampleur par Galibert. Telle aussi la Légende de saint François, d'une candeur intense et d'une naïveté délicieuse, chantée d'exquise façon par M. Fugère ; la phrase finale : « Alors ils ouvrirent leurs ailes », lui a valu un de ces grands succès dont il est coutumier. Vous avez lu *Xavière* — je l'espère pour vous — et vous vous rappelez ce beau tableau de la fête des châtaignes, avec les « batteurs » arrivant en foule, un brin de verdure à la main, pour se

louer durant le temps de la récolte et entonnant religieusement la vieille complainte, d'une poésie à la fois gaie et triste, comme la plupart des chants populaires, où la peine, l'effort, la sueur ont poussé leurs gémissements à travers la dure faim satisfaite, l'âpre travail accompli... M. Théodore Dubois a traduit cette scène, d'une philosophie mélancolique, en un chant plutôt gai, et en danses joyeuses qui « tirent » sur la bourrée d'Auvergne. Notons enfin, comme une oasis pleine de fraîcheur au milieu de cette mélopée continue, la gracieuse chanson: « Grive, grivette, grivoisette », d'abord dite en duo par M. Badiali (Galibert) et par Mlle Leclerc (Mélie), puis reprise en quatuor et qu'on a redemandée avec enthousiasme à leurs aimables interprètes. Les artistes chargés de défendre l'œuvre de MM. Gallet et Dubois étaient d'ailleurs parfaits. Nous avons dit la valeur de M. Fugère, le vif succès de Mlle Leclerc et de M. Badiali en leur épisode. Il nous reste à louer M. Clément, ce ténor à la voix si fraîche et si charmeuse, qui était un Landry idéal, et Mlle Fernande Dubois (nullement parente avec le compositeur) qui faisait preuve d'une vive intelligence et dont, sans être très puissante, la voix avait de la chaleur et de l'accent. N'oublions pas M. Isnardon, qui donnait de la vérité au personnage du maître d'école, et engageons Mlle Lloyd à prendre modèle sur sa camarade, Mlle Chevalier, la très vivante servante du curé : quelle netteté de diction et quelle belle ardeur convaincue dans le jeu de l'excellente Prudence !

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Jacquerie,* drame lyrique en quatre actes, paroles

de M. Édouard Lalo et de Mlle Simone Arnaud, musique d'Édouard Lalo et de M. Arthur Coquard [1]. — Ce fut un retentissant succès que celui de la *Jacquerie* qui nous était révélée au mois de mars de cette année, sur le théâtre de Monte-Carlo par l'initiative d'un directeur audacieux et actif : Raoul Gunsbourg, toujours à la recherche d'un chef-d'œuvre inédit. Ce beau succès vient de se renouveler à Lyon, où la première représentation de l'ouvrage, monté naguère par M. Vizentini, valut à M. Arthur Coquard de chaleureuses ovations : le compositeur dut apparaître à la fin du spectacle — cela se fait encore en province, paraît-il — traîné sur la scène entre ses deux interprètes féminines, et tout entier, debout, le public lyonnais, qu'on dit si froid d'ordinaire, le salua de ses longues acclamations. A l'Opéra-Comique, encore que M. Coquard ne fût point « demandé », l'accueil n'a pas été moins chaleureux. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de l'opéra posthume d'Édouard Lalo, malheureusement laissé inachevé par l'illustre auteur du *Roi d'Ys* et fort heureusement mené à bonne fin par un musicien de réelle valeur, M. Arthur Coquard. M. Édouard Blau — qui travaillait primitivement avec Lalo — et Mme Simone Arnaud — qu'élut plus tard M. Coquard — ont écrit un livret romanesque un peu banal, dont l'action se passe en 1358, deux ans après la bataille de Poitiers, si maladroitement

1. DISTRIBUTION. — Robert, M. *Jérôme*. — Guillaume, M. *Bouvet*. — Le comte de Sainte-Croix, M. *Hermann Devriès*. — Le sénéchal, M. *Belhomme*. — Le baron de Savigny, M. *Dufour*. — Jeanne, Mlle *Delna*. — Blanche de Sainte-Croix, Mlle *Kerlord*.

perdue par le roi Jean, qui s'y conduisit en vaillant soldat, mais en imprudent chef d'armée. Le lieu de la scène est en Beauvoisis, sur les terres du comte Gauthier de Sainte-Croix, dont la noble fille, Blanche, aimera Robert, le chef de la révolte. Robert, chevaleresque et désintéressé, représente le peuple au service d'une idée généreuse, l'intelligence dirigeant la révolte des masses contre l'oppression des rois féodaux. Guillaume incarne la force brutale, dont les instincts mal dirigés ne savent qu'obéir à la violence, abattant de sa hache puissants et misérables. Entre ces deux forces, Jeanne, la mère de Robert, c'est l'âme du peuple, la tendresse pour les petits, l'éternelle résignée aspirant au bonheur pour tous, sans le rencontrer jamais. C'est grand dommage que, s'inspirant des conventions ordinaires, les auteurs du poème aient diminué le caractère de leur héros en en faisant l'amoureux d'une fille noble qui l'a sauvé des mains du peuple dans une bagarre quelconque. L'art des musiciens a su heureusement parer à toutes ces conventions. L'intérêt musical ne faiblit pas un instant et va croissant d'acte en acte jusqu'au dénouement.

Ce n'est pourtant point, à franchement parler, un drame lyrique avec le naturel emploi du *leitmotiv*, c'est un simple opéra, conçu dans les idées meyerbeeriennes, et non point à la mode wagnérienne que nous a donné M. Arthur Coquard, s'appropriant respectueusement pour la circonstance le style d'Édouard Lalo. Mais peu importe, puisque nous sommes en présence d'une œuvre tou-

jours sincère, souvent élevée et puissante, où les belles pages succèdent aux belles pages. Telle, au premier acte, la farouche chanson de Jacques Bonhomme ; tels, aux actes suivants, qui sont plus spécialement de M. Coquard : l'empoignante scène du *Stabat Mater ;* la superbe conjuration ; le gracieux épisode de la fête de Mai, qui rappelle la noce du *Roi d'Ys ;* le final de l'émeute ; le duo des « deux douleurs » qui unit la fille noble orgueilleuse à Jeanne la plébéienne, et le duo d'amour qui, si dramatiquement, termine la pièce. L'interprétation de la *Jacquerie* est tout à fait remarquable en ses principaux protagonistes. Le ténor Jérôme est un Robert plein de chaleur, à la voix claire et généreuse ; petit de taille, il s'est grandi et élevé jusqu'au tragique. M. Bouvet a vigoureusement accentué le type de Jacques Bonhomme : ses qualités de chanteur et de comédien ont trouvé une superbe occasion de se produire en cette création qui, pour lui aussi, comptera dans sa carrière. M. Hermann Devriès se tire mieux que convenablement du rôle du noble comte, père de Blanche. Le personnage de Jeanne, la mère de Robert (un peu parente de celle du Prophète Jean de Lyde) met naturellement en relief la magnifique voix et le jeu dramatique de Mlle Delna : succès pour elle des plus légitimes et des plus éclatants. Et Mlle Kerlord, dugazon de province un peu dépaysée dans un rôle de Falcon, n'a pas paru trop au-dessous de la tâche de Blanche de Sainte-Croix. L'orchestre, en une œuvre simple et forte comme la *Jacquerie,* a une partie des plus importantes dans le drame. Il

souligne l'action, en atténue l'effet, complète la phrase mélodique, la remplace, la continue, lorsque la voix est impuissante à en faire ressortir le dessin. Il n'y a que des éloges à adresser à M. Danbé pour la façon vraiment artistique dont il a rendu la pensée du compositeur. Le succès de la *Jacquerie* va permettre de monter un peu moins précipitamment le *Chevalier d'Harmenthal*, de M. André Messager, déjà en cours de répétitions, au moment où expire l'année 1895.

31 DÉCEMBRE. — On donnait, pour clore l'année, la *Navarraise* et *Mireille*. — Dans le premier de ces ouvrages, qui a toujours le don d'intéresser fortement le public, le ténor Leprestre abordait pour la première fois le rôle d'Araquil, qu'il a chanté avec sa jolie voix et un accent dramatique très sincère. Le baryton Karloni chantait pour la première fois celui du général, à la place de M. Bouvet. La voix est belle et le comédien est intelligent et adroit. Tous deux ont été beaucoup applaudis. *Mireille* commençait le spectacle, et M. Maréchal, sur qui la direction fonde de sérieuses espérances, déjà confirmées par le public, nous a donné un Vincent jeune, vivant et amoureux. Son succès de chanteur et de comédien a été très vif et très mérité. Nous l'enregistrons ici avec plaisir. Très belle représentation du reste. L'association de ces deux ouvrages sur l'affiche avait attiré beaucoup de monde. La salle était comble et s'est montrée très enthousiaste, aussi bien pour l'œuvre de Massenet que pour celle, toujours si jeune et si fraîche, de Charles Gounod.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Mignon, opéra-comique	3 a., 4 t.	»	34
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»	24
Paul et Virginie, opéra-comique	3 a., 6 t.	»	47
Le Domino Noir, opéra-comique	3	»	18
Le Chalet, opéra-comique	1	»	14
Carmen, opéra-comique	4	»	39
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	27
Lakmé, opéra-comique	3	»	11
La Nuit de Saint-Jean, opéra-comique	1	»	8
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	13
Le Pré aux Clercs, opéra-comique	3	»	6
L'Amour médecin, opéra-comique	3	»	17
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»	6
Mireille, drame lyrique	3 a., 5 t.	»	18
Richard Cœur-de-Lion, opéra-comique	3	»	3
Manon, drame lyrique	5 a., 6 t.	»	17
Les Deux Avares, opéra-bouffe	2	»	6
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»	15
**Ninon de Lenclos*, épisode lyrique	4 a., 5 t.	19 fév.	9
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comique	1	»	7
Le Toréador, opéra-comique	2	»	11
Falstaff, opéra-comique	3 a., 6 t.	»	2
Zampa, opéra-comique	3	»	5
Lalla Roukh, opéra-comique	2	»	9
**La Vivandière*, opéra-comique	3	1er avril	67
Le Portrait de Manon, opéra-comique	1	»	6
Les Pêcheurs de perles, opéra	3	»	19
**Guernica*, drame lyrique	3	7 juin.	7
**Pris au piège*, opéra-bouffe	1	7 juin.	23
**La Navarraise*, épisode lyrique	2	3 oct.	28
La Traviata, drame lyrique	4	»	7
Galathée, opéra-comique	2	7 nov.	17
**Xavière*, idylle dramatique	3	26 nov.	11
**La Jacquerie*, drame lyrique	4	23 déc.	4

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON[1]

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

Après avoir mentionné l'aimable allégorie poétique de M. Caristie Martel, le vaillant pensionnaire du Théâtre-Français, qui, sous le titre de *Célimène aux enfers*[2], fut donnée le 15 janvier à l'occasion de l'anniversaire de Molière, nous sautons à l'heureuse date du 19 janvier, qui est celle de la première représentation de *Pour la Couronne*[3], drame en cinq

---

1. Directeurs : MM. Émile Marck et Émile Desbeaux.

2. DISTRIBUTION. — Mercure, M. *Amaury*. — Alceste, M. *J. Fenoux*. — Caron, M. *Jahan*. — Pancrace, M. *Paumier*. — Marphurius, M. *Darras*. — Oronte, M. *Jahyer*. — Thalie, Mlle *Rose Syma*. — Célimène, Mlle *Roybet*. — Comtesse d'Escarbagnas, Mlle *Dunoyer*.

3. DISTRIBUTION. — Étienne, M. *Albert Lambert*. — Ibrahim Effendi, M. *Rameau*. — Constantin Brancomir, M. *J. Fenoux*. — Le Prince Michel Brancomir, M. *P. Magnier*. — Ourosch, M. *Marsay*. — Lazare, M. *Étiévant* — Un Prisonnier turc, M. *Duparc*. — Un Guetteur, M. *Céalis*. — Un Chevrier, M. *Jahan*. — Un Officier, M. *Taldy*. — Bazilide, Mlle *Tessandier*. — Militza, Mlle *Wanda de Boncza*. — Anna, Mlle *Chapelas*. — Sophia, Mlle *Marignan*. — Alexis, Mlle *Groslier*.

Le 9 janvier, en matinée, on avait donné, précédé de la *Famille extravagante*, où Mlle Alice Béry était pleine de verve et d'entrain, *Atrée et Thyeste* de Crébillon, d'une digestion vraiment pénible. Le 17 du même mois, on donnait, toujours en matinée, l'*Hôtel garni* de Désaugiers, aimable pièce du vieux temps, agréablement jouée par MM. Chataignier et Céalis, Mmes Arbel et Varly.

Les vendredis classiques de l'Odéon ont toujours même succès. *Le Barbier de Séville* y fut remarquablement interprété par MM. Amaury (Almaviva), Cornaglia (Bartholo), Duard (Figaro) et par Mlle Rose Syma, une fine et malicieuse Rosine.

actes, en vers, de M. François Coppée, dont le succès va se prolonger jusqu'à la fermeture annuelle. Sur cette scène de l'Odéon, où il eut, jadis, avec le *Passant,* un si éclatant début, le brillant poète des *Jacobites* et de *Severo Torelli,* remporte un nouveau et mérité succès. Le sujet de *Pour la Couronne* est une trahison militaire, et le sentiment qui anime le héros de la pièce et le pousse à la plus tragique des extrémités — celle de tuer son père — est l'amour de la patrie et le devoir impérieux de la sauver. M. Coppée ne nous a-t-il pas dit lui-même qu'en écrivant, il y a tantôt huit ans, *Pour la Couronne,* il pensait à Bazaine — et la vie a parfois de ces étranges hasards — voilà que son drame est joué, précisément, au lendemain de l'affaire Dreyfus, et tire de cette triste coïncidence un soudain caractère d'actualité. — « Si Bazaine avait eu, parmi ses officiers, son propre fils, et si ce fils, profondément patriote, avait su la trahison préparée par son père, qu'aurait-il fait ? Qu'aurait-il dû faire ? » s'était demandé le poète. La réponse nous est donnée par Constantin Brancomir, un Slave du quinzième siècle, défendant le monde chrétien, sur les Balkans, contre l'invasion des Turcs et de la barbarie... Mais procédons par ordre : le roi des Balkans vient de mourir ; la Diète s'est rassemblée à Viddin — comme quelques jours auparavant notre Assemblée nationale à Versailles — pour élire un successeur au défunt souverain. Qui sera-t-il ? Le saint évêque Étienne, ou l'intrépide héros Brancomir, l'heureux vainqueur des Turcs, ambitieux pour sa seconde femme, la belle Bazilide, charmeuse et dangereuse

sirène dont il est éperdument énamouré. La Diète a fait son choix : c'est le vieil évêque. Michel contient à peine sa rage. — « Cet homme est bien mûr pour trahir ! » s'écrie l'espion Benko, agent secret du sultan Mohamed, sous le déguisement d'un chanteur bohémien. Et dès le second acte nous voyons l'astucieux Benko — de son vrai nom Ibrahim-Effendi — faire à la princesse Bazilide son infâme proposition : que Michel Brancomir livre à l'ennemi le passage des Balkans et le voilà roi tributaire : le firman revêtu du sceau du sultan est là tout prêt... Bazilide s'engage à obtenir le consentement de Brancomir. Ne veut-il pas ce que veut la femme qu'il adore, et pour lui donner la couronne qu'elle désire, il reniera trente ans d'honneur et commettra le crime... Mais son fils, le vaillant et loyal Constantin, a été prévenu à temps par Militza. Quelle est cette Militza ? Une simple almée, sa part de butin que le jeune chef a faite libre et qui, pour l'avoir tirée du ruisseau, lui a voué la reconnaissance de la Madeleine repentante au Christ sauveur. Le chien du logis a flairé la trahison : Constantin sait tout, il a tout entendu ! Le superbe décor du troisième acte nous représente à la nuit étoilée, nuit d'hiver et de glace, un plateau des Balkans, dont quelques cimes sont blanches de neige ; au milieu des sapins et des rochers, l'arc de triomphe, en ruines, de Trajan, vainqueur des Daces. Au pied du monument se dresse un bûcher de fascines résineuses, le bûcher d'alarmes, près duquel brûle une longue torche fichée en terre. Michel Brancomir vient prendre pour trois jours la place du guetteur... qui, cette fois, ne doit point guetter

et laisser passer l'ennemi Ottorgull et les troupes du sultan. Il trouve là son fils qui le supplie de renoncer à son coupable dessein. C'est la grande scène de la pièce : le poète tragique l'a magistralement traitée. Le fils supplie son père ; mais c'est en vain qu'il invoque les victoires des anciens jours, les enivrants soirs après les batailles gagnées, les drapeaux pris sur l'ennemi ; c'est en vain qu'il appelle à l'aide tous les vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme. Rien n'y fait : ni sanglots, ni prières, ni menaces ; Michel Brancomir n'entend rien ; il veut être roi, pour couronner sa reine ; il défend qu'on allume le bûcher d'alarme. Le fils alors tire son épée; le père dégaine à son tour ; les fers se croisent ; Michel reçoit un coup en pleine poitrine ; il tombe à terre et expire en maudissant le parricide... La patrie est sauvée. En vérité, le drame pourrait se terminer là, rempli, d'ailleurs, d'éclatantes beautés. Il se continue pendant deux actes encore, où le poète nous dépeint le pitoyable état d'âme du malheureux — « J'ai tué le monstre, mais c'était mon père ! » — Il nous fait assister à la lamentable expiation du meurtrier se laissant lui-même accuser de trahison — vengeance affreuse de la veuve qui montre le firman de Mohamed ! — et condamner plus qu'à la mort, à vivre enchaîné pour toujours au piédestal de la statue d'airain élevée — ô cruelle ironie ! — à son père infâme, et recevant les insultes et les crachats des passants. C'est alors qu'apparaît Militza, sortant de la foule et s'élançant dans les bras de Constantin. — « Qui donc es-tu ? demande l'évêque-roi ? » — « L'amour, plus fort que la justice ! » Et

tirant de son sein le poignard que lui donna autrefois son jeune maître, elle le délivre du supplice en le frappant, avant de se frapper elle-même. Dénouement touchant de l'œuvre très noble et très belle en sa sévère simplicité qui depuis longtemps déjà — honte aux précédentes directions ! — eût dû voir les feux de la rampe. MM. Marck et Desbeaux l'ont, du moins, montée magnifiquement. M. François Coppée n'a-t-il pas eu le rare bonheur de rencontrer actuellement à l'Odéon un groupe de vaillants artistes qui semblaient créés et mis au monde pour représenter ses personnages ? En jouant avec tant de puissance et de flamme le rôle de Constantin « le justicier », et avec tant de sincérité celui de « l'homme qui souffre », M. Jacques Fenoux a conquis haut la main son grade de pensionnaire du Théâtre-Français [1]. Il faut absolument qu'avec lui nous retrouvions l'an prochain, rue Richelieu, Mlle Aimée Tessandier, l'admirable Bazilide : c'est, après un stage à l'Odéon qui a, Dieu merci ! assez duré, une rentrée qui s'impose. Citons encore Mlle Wanda de Boncza, délicieusement jolie sous le costume oriental de l'almée convertie ; M. Pierre Magnier, dans le rôle si ingrat du traître ; M. Albert Lambert, un bel évêque ; M. Paul Rameau, très curieux dans l'espion séducteur, etc. Tous ont donné de toutes leurs forces et de tout leur talent.

4 MARS. — Première représentation de *Rose d'au-*

---

1. Pendant une légère indisposition de M. Jacques Fenoux, le rôle de Constantin Brancomir sera interprété par M. Louis Ravet. — M. Ravet, d'élève du Conservatoire devenu pensionnaire de l'Odéon, reprendra le rôle, pour son compte, au mois de décembre de cette même année.

tomne, comédie en un acte de M. Auguste Dorchain[1], le délicat et sincère poète de la *Jeunesse pensive* et de *Vers la lumière*. La pièce est une petite merveille de grâce attendrie, d'émotion discrète et juste. Seul, un vrai poète comme M. Dorchain a pu noter d'une façon aussi saisissante la transformation inconsciente de l'amitié en amour chez deux jeunes gens élevés et, pour ainsi dire, nés ensemble. C'est sobre, d'une mélancolie et d'une fraîcheur également pénétrantes. Le poète a mis en scène la pensée contenue dans ce vers de d'Aubigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

La rose d'automne, c'est Marthe. Elle a été séparée de son ami d'enfance, André, qui est poète, lui aussi, et est parti pour Paris. Il a vingt-sept ans, et Marthe en a vingt-huit. Quand il revient, il ignore, comme elle, que c'est l'amour et non l'amitié qui va les rapprocher ; mais il leur suffit à l'un et à l'autre de s'interroger avec confiance sur l'état de leur cœur pour savoir à quoi s'en tenir. La scène est charmante et a produit une délicieuse impression sur la salle entière. *Rose d'automne* était bien jouée par MM. Céalis, Gerval, Darras et Mlle Fège.

1er AVRIL. — Première représentation de *Not' Claire,* comédie en un acte, en prose, de Mme Jules Barbier[2], la femme du librettiste célèbre, auteur

1. DISTRIBUTION. — Laurent, M. *Céalis*. — André Laroque, M. *Gerval*. — Baptiste, M. *Darras*. — Marthe Vernon, Mlle *Fège*.

2. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Cornaglia*. — André, M. *Chataignier*. — Mère Joséphine, Mme *Crosnier*. — Victorine, Mme *Raucourt*. — Claire, Mlle *Rose Syma*. — Louise, Mlle *Wissocq*. — René, *Petite Galand*.

dramatique, elle aussi, à ses heures. L'histoire est simple et peut se conter en deux mots. Claire, la fille adoptive du bon fermier qui l'a fiancée à son filleul, renonce brusquement à un mariage qui pourtant comblait ses vœux. La mère Joséphine, brave religieuse qui reçoit les confidences de la jeune fille, n'a pas de peine à percer le mystère. Claire veut se sacrifier pour sauver Louise — la fille du fermier, qui aime André et se meurt à l'idée de le voir appartenir à une autre. Claire déclare à son prétendu qu'elle ne l'aimait pas « d'amour ». Et celui-ci, inconsciemment cruel, fait à la pauvre enfant un aveu parallèle, — si j'ose m'exprimer ainsi. Louise reprendra ses belles couleurs. Elle et André seront heureux. Et Claire le sera aussi. C'est, du moins, ce que lui affirme la bonne religieuse, qui aima jadis le fermier et a bravement sacrifié son bonheur à celui de sa sœur — et que Dieu a consolée. Ce petit acte a beaucoup plu. On en a goûté l'idée morale, qui est, vous le voyez, fort élevée. Le dialogue, un peu languissant et terne même, par endroits, ne manque pas d'un charme agreste qui rappelle la manière de George Sand : beau modèle. Les interprètes étaient louables : Mlles Syma et Wissocq furent délicieuses. Mme Crosnier est une excellente comédienne, mais nous l'aimons mieux dans la robe de Mme Pernelle que sous les coiffes de la sœur de charité. Enfin MM. Cornaglia et Chataignier (ce dernier un peu bien larmoyant) n'ont pas déparé l'ensemble.

29 AVRIL. — Première représentation d'*Isora,* drame en quatre actes et six tableaux, de M. Adol-

phe Aderer [1]. — Drame romantique — mais en prose — que notre très actif et très laborieux confrère Adolphe Aderer a écrit, il y a une dizaine d'années déjà, « pour le plaisir », et qu'il a fait jouer « pour l'honneur » en soirée d'abonnement. Le jugement de ses pairs, suivi d'un quatuor — peut-être d'un double quatuor de représentations — c'est tout ce que souhaitait l'avisé courriériste du *Temps :* avouez qu'il était difficile d'être moins ambitieux, et convenez que la critique aurait eu mauvaise grâce à se montrer sévère à l'égard de la tentative littéraire d'un jeune auteur sachant se contenter d'aussi peu ?

Nous sommes en pleine histoire des républiques italiennes du quinzième siècle. Galéas Sforza, duc de Gênes, a entrevu la belle Vénitienne Isora, femme du seigneur milanais Gieronimo Olgiati, et depuis ce jour, il a reçu le coup de foudre... C'est pour la revoir et la garder, si possible, à sa cour qu'il donne, en son palais ducal, une superbe fête (où dansera, entre parenthèses, la charmante Invernizzi). Peines perdues ; Isora aime son mari, et n'aime que lui : elle refuse l'emploi de première dame d'honneur (elle sait ce que parler veut dire) que lui offre le duc de Galéas. C'est, dès lors, la guerre terrible allumée — pour une femme — entre Gênes et Milan, révoltée contre l'oppresseur. Les bourgeois de Mi-

---

1. Distribution. — Galéas, duc de Milan, M. *Rameau.* — Scorro, bouffon du duc, M. *Duard.* — Mastaï, bourgeois de Milan, M. *Jahan.* — Mosca, bourgeois de Milan, M. *Duparc.* — Gieronimo Olgiati, seigneur de Milan, M. *Céalis.* — Carlo Visconti, M. *Gerval.* — Isora, femme d'Olgiati, Mlle *Dorsy.* — Annonziata, jeune fille de 16 ans, Mlle *Marsa.* — Angelo, pêcheur, Mlle *Piernold.* — Edwige, duchesse de Milan, Mlle *Fonthanges.* — La supérieure, Mlle *Marcya.*

lan voudraient bien vivre tranquilles et ne pas toujours travailler pour les autres... En abandonnant leurs privilèges, les seigneurs les décident à se joindre à eux dans la lutte qui se continue, acharnée, jusqu'à la veille du sac de la ville. C'est alors que le Sforza demande une entrevue, où il pose son ultimatum. Tous les chefs auront la vie sauve, à une seule condition : c'est qu'Olgiati enverra sa femme à Gênes pour être dame d'honneur (c'est sa marotte) de la duchesse Edwige. Le marché semble acceptable aux Milanais : Isora n'est-elle pas cause de tout ? Pourquoi pâtiraient-ils pour elle seule ? Il ne manque plus que l'acquiescement de la principale intéressée... Isora se sacrifiera, et paiera de son propre honneur le salut de la ville et la liberté de ses compatriotes. Mais, toute à sa haine, et sans doute au souvenir de Judith assassinant Holopherne, elle se venge en poignardant l'infâme libertin. Un peu puéril en ses moyens, ledit coup de poignard, et assez mal expliquée, ce nous semble, la mort, au moment où on l'a enfermée, et dans les bras du mari qu'elle adorait, de l'héroïque meurtrière du duc Galéas. Ici, d'ailleurs, la délicate musique de M. Véronge de la Nux me paraît avoir visiblement dépassé le but : le cantique chanté à tue-tête, dans la coulisse, nous empêchait d'entendre ce que disait en scène, d'une voix affaiblie, la malheureuse Isora. Isora, si belle d'ardeur patriotique et d'émotion si touchante, c'était Mlle Lucienne Dorsy, la délicieuse Yanthis de M. Jean Lorrain, la tant remarquable interprète du *Père,* de Strindberg. M. Paul Rameau donnait bien l'allure « génoise » convenant au tyran

féru d'amour pour la troublante Vénitienne, et M. Jahan prêtait des accents sincères aux revendications assez légitimes du chef des corporations. Tous, y compris M. Céalis dans le rôle d'Olgiati, M. Duard, dans celui du bouffon Scorro, M[lle] Piernold, dans le travesti d'un petit pêcheur italien, tous remplirent de leur mieux leur tâche respective dans l'interprétation de l'éphémère *Isora*.

27 MAI. — Reprise de *Don Juan ou le Festin de pierre*, comédie en cinq actes et six tableaux, en prose, de Molière[1]. — Les soirées d'abonnement, ou soirées populaires à prix réduit, continuent à se greffer deux fois par semaine sur le beau succès de *Pour la Couronne*, dont, avec l'auteur et les aimables directeurs de l'Odéon, nous venions de fêter la centième au pavillon d'Armenonville. C'est ainsi que le *Don Juan* de Molière avait attiré, ce soir lundi, un public nombreux. Nous n'avons, certes, pas à parler ici d'un chef-d'œuvre que tout le monde connaît, mais seulement de la manière dont la pièce a été jouée. M. Henri Fleury, qui débutait dans le rôle important de Don Juan, n'a, à dire vrai, ni la séduction légère, coquette et souveraine du personnage, ni son impénitence diabolique, ni cet esprit du mal qui offre des sublimités par son exagération même ; mais il nous paraît mériter quelques éloges pour la façon dont il a joué la der-

1. DISTRIBUTION. — M. Dimanche, M. *Cornaglia*. — Sganarelle, M. *Duard*. — Don Louis, M. *Jahan*. — Gusman, M. *Duparc*. — Don Carlos, M. *Gerval*. — La Violette, M. *Paumier*. — Don Alonze, M. *Chataignier*. — Le spectre, M. *Chataignier*. — Le pauvre, M. *Berthet*. — Pierrot, M. *Darras*. — Le Commandeur, M. *Taldy*. — La Ramée, M. *Bullier*. — Don Juan, M. *H. Fleury*. — Ragotin, M. *Fournier*. — Elvire, M[lle] *Marcya*. — Charlotte, M[lle] *Piernold*. — Mathurine, M[lle] *Chapelas*.

nière partie du rôle ; il a nuancé avec justesse l'admirable monologue de l'hypocrisie. M. Duard s'est attaché à réaliser le type de Sganarelle. Il a réussi, à notre avis, à reproduire les nuances diverses du caractère de ce personnage, dont la lourdeur cache beaucoup de bon sens et de finesse et dont les formules superstitieuses accompagnent une foi sincère. Mlle Marcya a joué avec la dignité, d'abord irritée, et ensuite pleine d'onction miséricordieuse, le rôle de la délaissée Elvire. Charlotte et Mathurine, les deux paysannes, étaient joliment traduites par Mlles Piernold et Chapelas. M. Jahan a mis la dignité qui convient au rôle du père de Don Juan. Enfin M. Berthet a exprimé avec un accent pénétré les sentiments honnêtes que Molière prête à l'intéressant pauvre de la forêt ; M. Cornaglia a eu de la bonhomie dans M. Dimanche, et M. Darras de la naïveté dans Pierrot. En somme, une très honorable représentation.

6 JUIN. — On célèbre l'anniversaire de Corneille en donnant le premier acte du *Menteur*, et avant *Horace*, la première représentation de la *Marquise*, à-propos en un acte, en vers, de M. Auguste Audy[1]. — Vous connaissez les stances fameuses de la Marquise, adressées par Corneille à la Du Parc :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux...

---

1. DISTRIBUTION. — Pierre Corneille, M. *Jahan*. — Thomas Corneille, M. *Gerval*. — La marquise, Mlle *Roybet*. — Marie, Mlle *Marcya*.

Elles sont, une fois encore, le fond de l'anecdote que nous contait M. Auguste Audy. Corneille est amoureux de l'actrice, et Fouquet a songé à profiter de cette passion sénile pour obtenir une nouvelle œuvre théâtrale du poète qui pâlit actuellement sur l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mais Corneille reste un bon mari — merci, mon Dieu! — et laisse partir la Du Parc avec la seule promesse d'une tragédie. Quelle sera-t-elle? M. Audy néglige de nous le dire... « A-propos » agréable, rien de plus... Bien joué, du reste, par M. Jahan, qui a mis de la grandeur à la mélancolique physionomie du vieux Corneille, par M. Gerval, par Mlles Roybet et Marcya. Le public a sympathiquement accueilli la piécette et galamment applaudi ses excellents interprètes.

19 JUIN. — Pour la clôture estivale, on donne en représentation gratuite, devant une salle archicomble, la 140e représentation de *Pour la Couronne*.

20 JUIN. — Soirée en l'honneur d'Henri Murger. En dépit de M. Georges Rodenbach, découvrant que Murger eut « peu de talent », et protestant hautement contre les honneurs posthumes rendus au chantre de la bohême, la représentation donnée en son honneur et dans le but de lui ériger un buste au jardin du Luxembourg, a fait, elle aussi, salle plus que comble... Le premier acte de la *Vie de bohème* a valu un succès légitime à MM. Duard et Amaury, qui jouaient Schaunard et Marcel, et le *Bonhomme Jadis* a été supérieurement interprété par Mlle Reichenberg, MM. Laugier et Boucher. Et dans les intermèdes assez touffus et même un peu

mêlés — trop de « Chansonniers de Montmartre » ! — nous noterons d'une façon plus particulière les applaudissements justement adressés à M. Mounet-Sully, qui a merveilleusement déclamé la *Ballade du désespéré ;* à Mme Scriwaneck (mais oui !) qui a bien joliment dit la *Lisette* de Béranger ; à Mlle Mathilde Auguez, dans la *Chanson de Musette,* à Mlle Blanche Dufrêne, en qui on veut bien nous prédire une future Sarah Bernhardt, et enfin à notre chère Yvette Guilbert, qui, suivant sa douce habitude, triompha sur toute la ligne dans son nouveau comme dans son ancien répertoire.

14 JUILLET. — Le théâtre s'associait par une matinée gratuite à la Fête nationale. On donnait le *Barbier de Séville,* et Mlle Verteuil y récitait la *Marseillaise.*

30 SEPTEMBRE. — Réouverture annuelle : premières représentations des *Trois Saisons,* comédie en trois actes, en vers, de M. Henri Bernard[1], et de *La Vie,* pièce en trois actes, en prose, de M. Adolphe Thalasso[2]. — Suivant les obligations de son cahier des charges, qui lui prescrit une « gestation » de neuf mois, l'Odéon a fatalement rouvert ses portes le 30 septembre alors que, pour se mettre d'accord avec la température sévissant aussi rigoureusement qu'en juillet, il eût pu facilement retarder jusqu'aux premières fraîcheurs l'époque du recom-

1. DISTRIBUTION. — Arlequin, M. *Duard.* — Pierrot, M. *Coste* (début). — Colombine, Mlle *Piernold.*

2. DISTRIBUTION. — Georges Bréval, M. *Henri Monteux* (début). — Maxime Dasty, M. *Ravet* (début). — Docteur Morand, M. *Duparc.* — Gustave, M. *Fournier.* — Adrienne, Mlle *Verteuil.* — Anna Bréval, Mlle *Grumbach.* — Julie, Mlle *Noémie.*

mencement de ses travaux. Et du coup nous avons eu six actes : trois en vers et trois en prose : c'est ce qu'on appelle la bonne mesure. Voyons, d'abord les vers (hum ! hum !) deM. Henri Bernard, bon devoir de naïf rhétoricien (signé, qui l'eût cru ?), par un professeur de rhétorique... Voilà, certes, un maître qui mériterait parfois d'être renvoyé à l'école... C'est le printemps : Colombine, à dix-huit ans, invoque à sa fenêtre l'étoile de Vénus et chante la volupté des nuits. Deux donneurs de sérénades, Arlequin et Pierrot, se disputent l'amour de la belle. Colombine préfère Pierrot parce qu'il sait pleurer, et lui accorde sa main. Ils sont mariés depuis deux ans, et déjà Colombine traite de fort ennuyeux personnage le mari qui lui chante toujours le même air ; oh ! que bien venu serait celui qui lui apporterait autre chose !... Justement Arlequin, demeuré célibataire, revient d'Espagne et le récit de ses bonnes fortunes produit sur l'esprit de Colombine une telle impression qu'elle le prie *illico* de la conduire au bal et au théâtre, pendant que Pierrot, les pieds sur les chenets, continuera de composer ses fades sonnets. — J'eusse bien fait de choisir Arlequin! — Il en est temps encore ! — Pourquoi pas, après tout ! — C'est l'hiver : Pierrot, au déclin de la vie (il ne s'est jamais douté de rien et ne s'en est, du reste, pas plus mal porté), adore Colombine, charmante sous ses cheveux gris, qui l'entoure de prévenances et de petits soins. Et Philémon et Baucis fredonnent gaiement la chanson de M. et M[me] Denis : « Souvenez-vous-en ! » Arlequin, vieux garçon, sans intérieur et perclus de rhumatismes,

trompe sa mélancolie en venant faire une partie de bézigue avec son vieil ami, tandis que Colombine adresse au public une morale bien sentie : « Mariez-vous, si vous voulez être aussi heureux que l'a été Pierrot... » Colombine, c'est M[lle] Piernold, très fine et vraiment jeune ; Pierrot, c'est M. Coste, distingué lauréat du Conservatoire, mangeant un peu les vers (il n'y a pas grand mal pour cette fois, mais qu'il y prenne garde !) ; Arlequin, c'est M. Duard revêtu de l'amusant complet d'*At home*. Ah ! qu'il y avait donc de l'esprit... dans la pièce de M. Legendre !...

Il y avait aussi bien du talent dans l'*Art*, que nous donna, l'an dernier, sur la scène de la Comédie-Parisienne, le si utile Cercle des Escholiers. Dans les trois actes qu'il intitule *La Vie*, et qui (cela est au moins curieux à remarquer) ne sont pas sans rapport avec les *Tenailles*, M. Adolphe Thalasso nous a paru incomparablement moins bien inspiré : l'exécution est vraiment trop laborieuse, et trop sensible l'inexpérience théâtrale. Auriez-vous jamais cru à tant de passion dans le monde de la passementerie? Georges Bréval, qui n'est donc qu'un vulgaire commerçant (cent vingt-cinq ouvrières, il est vrai) vit en aussi parfaite mésintelligence avec sa femme (Adrienne fait naturellement chambre à part) que dame Irène Fergan avec le beau clubman qui n'est son mari que de nom. Adrienne est encore une névrosée de belle espèce. Retrouvant en la personne de Maxime Dasty, qui a fait fortune en Amérique, l'homme qu'elle eût épousé trois ans auparavant, s'il avait été plus

riche, elle exige qu'il s'associe avec son mari, et devient sa maîtresse : une maîtresse capable des pires imprudences et prête à fuir avec lui le jour où il aura assez de cette vie de bassesse et de déloyauté de tous les instants. Mme Bréval, que son fils a appelée du fond des Ardennes pour être la sous-directrice des ateliers, surprend l'amant au moment où, pendant une absence de Georges, il se glisse nuitamment dans la chambre de sa bru. — « Tant que je serai là, s'écrie-t-elle, cette maison ne sera pas souillée ! » Et elle chasse Maxime, que va rejoindre Adrienne... Quand Georges revient de voyage, il ne trouve plus personne : il en mourrait de douleur... ou deviendrait fou de chagrin (car la tête, chez lui, n'est pas bien solide), si sa mère n'était pas la mère idéale, se sacrifiant généreusement à la chère existence de son adoré fils. Réparant elle-même le mal qu'elle a causé et consentant à passer pour avoir calomnié la bru qu'elle hait, elle saura prouver à Georges qu'Adrienne n'est pas coupable, obtiendra d'elle qu'elle réintègre le domicile conjugal, et de Maxime — en lui parlant de sa mère qui le contemple du haut du ciel ! — qu'il vienne, lui aussi, reprendre sa place d'associé... jusqu'au jour prochain (il le doit à la mémoire de sa mère !) où il en aura fini avec cette liaison détestable et avec cette vie de continuelle fourberie... Est-ce là « la vie » ? Sans doute vous estimerez comme moi que le titre de ces trois actes est un peu bien prétentieux, mais vous me croirez si je vous dis que M. Adolphe Thalasso n'en restera pas là : il y a en lui — nous le pressentîmes, dès le soir

de son premier ouvrage, la *Famille* — un auteur dramatique d'avenir. Attendons ! M. Monteux, le très remarquable Othello du mois de juillet dernier, où il remportait haut la main, au Conservatoire, le premier prix de tragédie, M. Monteux débutait par le rôle de Georges, qu'il jouait avec une chaleur communicative et une force, une autorité bien rares chez un si jeune homme. Il a réussi sans conteste. Nous n'en dirons pas tout à fait autant de M. Ravet qui, de toute façon, nous a paru « ordinaire » dans le personnage, assez niais du reste, de Maxime Dasty. Et ce n'est ni la faute de Mlle Grumbach si son rôle de mère est plus ridicule que sublime ; ni celle de Mlle Verteuil, habituée aux classiques tirades, si elle a paru de diction chantante et quelque peu dépaysée dans une pièce aux allures réalistes.

Ce spectacle d'ouverture, peu fait pour attirer le public, était remplacé quelques jours après, le 10 octobre, par la *Vie de bohême*.

5 OCTOBRE. — Par ordre ministériel, le théâtre fait relâche à l'occasion des obsèques de M. Pasteur.

17 OCTOBRE. — Reprise du *Mariage d'Olympe*, pièce en trois actes d'Émile Augier[1], et première représentation de *Louis XVII*, énigme historique de MM. Paul Ginisty et Charles Samson[2]. — L'œuvre

---

1. DISTRIBUTION. — Marquis de Puygiron, M. *Albert Lambert*. — Adolphe, M. *Montbars*. — Baudel de Beauséjour, M. *Duard*. — Henri de Puygiron, M. *P. Magnier*. — De Montrichard, M. *Ravet*. — Irma, Mme *Raucourt*. — Geneviève, Mlle *Rose Syma*. — Pauline, Mlle *de Boncza*. — La marquise, Mme *Dehon*.

2. DISTRIBUTION. — Frédéric, M. *Amaury*. — Le pasteur, M. *Jahan*. — Docteur Pelletan, M. *Duparc*. — Chirurgien anglais, M. *Gerval*. — Troisième inconnu, M. *Daumier*. — Jackson, M. *Chataignier*. — M. Lenoir,

d'Émile Augier — nous en avons déjà parlé lors de sa dernière reprise au Gymnase — a paru, cette fois, singulièrement vieillie. Ajoutons qu'elle n'est pas défendue par l'interprétation. Si jolie et si pleine d'un beau zèle, Mlle Wanda de Boncza fait ce qu'elle peut pour n'être point écrasée par le rôle d'Olympe que jouait, à la dernière reprise, Mme Pasca, armée de son autorité de comédienne rompue au métier. M. Candé, le si remarquable baron de Horn du *Prince d'Aurec,* le futur docteur Guénosa de *Viveurs,* y débutait excellemment au sortir du Conservatoire, par le rôle du jeune comte de Puygiron, qu'il jouait avec infiniment de chaleur et de vérité. Le rôle est échu à M. Pierre Magnier, un peu bien froid. M. Ravet n'a rien de l'impertinence et du mordant qui conviennent à Montrichard. Mme Raucourt est amusante en mère d'Olympe, et M. Albert Lambert solennel, un peu plus qu'il le faut, en marquis de Puygiron...

A-t-elle fait verser assez d'encre, la question Louis XVII ! « Ce qui rend cette aventure si singulière — nous disent MM. Paul Ginisty et Charles Samson en la courte préface de leur comédie publiée par Charpentier et Fasquelle, illustrée d'une trentaine de jolies gravures, toutes plus suggestives

---

M. *Berthet.* — L'homme au spencer olive, M. *Darras.* — Deuxième inconnu, M. *T. Céalis.* — Colonel Elliot, M. *Taldy.* — Humphreys, M. *Bullier.* — Premier inconnu, M. *Siblot* (début). — Un étranger, M. *Étiévant.* — Un crieur public, M. *Fournier.* — Un bourgeois, M. *Alexandre.* — Lord Milbourne, M. *Berlioz.* — Un laquais, M. *Auguste.* — L'enfant Roux, *petit René.* — Mme de Sainte-Alize, Mme *Raucourt.* — Aurore, Mlle *Marsa.* — Mistress Bruck, Mme *G. Lemaître.* — La duchesse, Mlle *Barsange.* — La marchande, Mlle *Noémie.*

les unes que les autres, — c'est que les versions qui en sont données, si dissemblables et si contradictoires qu'elles soient, reposent toutes sur des « preuves » et qu'on se heurte ainsi à cet axiome philosophique qui veut que la vérité soit une. » De cette constatation est née l'idée de ce badinage de dilettantisme historique. S'il y a une moralité quelconque à en déduire, elle tient en ceci : que, de par la complexion humaine, de par la passion qui est la vie même, un peu de soi entrant toujours fatalement dans l'idée qu'on se fait des choses en histoire, comme en tout peut-être, la vérité — c'est le sentiment... « Que si, continuent nos aimables confrères, l'on s'étonnait de la disproportion manifeste entre l'ampleur du sujet, un des plus gros problèmes de l'Histoire, et la modestie de cet acte, entre la grandeur du cadre et l'exiguïté du croquis, nous répondrions qu'une plaisanterie se fait plus finalement pardonner, quand elle n'abuse pas de la patience du spectateur... » Il s'en faut que l'ironique comédie de MM. Paul Ginisty et Charles Samson ait lassé le spectateur ; elle l'a, tout au contraire, extraordinairement amusé, — très bien jouée du reste, par MM. Siblot, Céalis et Paumier, dans les rôles des trois prétendus Louis XVII, par M. Amaury et Mme Raucourt (déjà nommée) dans ceux du sceptique Frédéric Bonnet et de la croyante Mme de Sainte-Alize.

17 NOVEMBRE. — Le matin avait eu lieu, place de l'Odéon, la cérémonie d'inauguration du monument d'Emile Augier. Le soir, on joue le *Mariage d'Olympe ;* M. Albert Lambert dit une poésie de

M. Louis Legendre, *A Émile Augier,* après quoi l'on couronne le buste du maître défunt.

9 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Crise conjugale,* comédie en trois actes, en prose, de M. Julien Berr de Turique[1], et de la *Demande,* comédie en un acte, en prose, de MM. Jules Renard et Georges Docquois[2]. — Henri de Lançay a fait la bêtise de tromper sa femme au bout de deux mois de mariage. — « Deux mois, c'est trop tôt, évidemment, lui dit son ami Georges Gautier; tu aurais dû attendre deux ou trois ans !... » Et comme Henri raconte que, depuis le jour où il s'est laissé surprendre sortant de chez une maîtresse, Marie lui a impitoyablement fermé la porte de sa chambre, se contentant de passer aux yeux de tous pour une femme heureuse (bonheur tout en façade), et bien résolue à ne jamais pardonner : ce dont il est vraiment très malheureux... » — « Fais comme à la chasse, lui conseille le psychologue : pour avoir du gibier il faut des rabatteurs, donne à ta femme un bon flirt, et quand par un autre elle sera préparée à l'amour, tu apparaîtras et tu vaincras sûrement... » Le « rabatteur » est tout trouvé : c'est un beau gommeux, M. de Mornang, qui, chargé d'aider Mme de Lançay dans la préparation d'une fête mondaine, se trouve

1. DISTRIBUTION. — Georges Gautier, M. *Rameau.* — Henri de Lançay, M. *P. Magnier.* — M. Loisel, M. *Berthet.* — Auguste, M. *Darras.* — Durand, M. *E. Céalis.* — De Mornang, M. *Rousselle.* — Pascal Grandin, M. *Paul Franck.* — Firmin, M. *Fournier.* — Claire, Mlle *Wissocq.* — Clotilde, Mlle *Fège.* — Mme Loisel, Mme *Dunoyer.* — Annette, Mlle *Béry.* — Marie de Lançay, Mlle *Lara.*

2. DISTRIBUTION. — Répin, M. *Montbars.* — Malahieude, M. *Paumier.* — Gailardon, M. *Darras.* — Mme Répin, Mme *Raucourt.* — Henriette, Mlle *Grumbach.* — Marie, Mlle *Marsa.* — Augustine, Mlle *Danzac.*

admirablement porté pour lui faire une cour des plus pressantes et la mettre au point où il faut qu'elle soit... La pauvre petite femme, qui de l'amour n'a guère connu jusqu'ici que les meurtrissures, est, en effet, violemment émue par les alléchants propos du consolateur... Après bien des larmes et bien des hésitations — car elle est foncièrement honnête — elle va se rendre à la garçonnière indiquée quand, par suite d'une habile manœuvre, elle trouve son mari lui barrant la porte et lui faisant voir toute l'étendue du danger. Elle se replie sur lui comme sur la réserve. Le conseil du psychologue avait du bon. Telle est, avec sa donnée un peu osée, l'aimable et douce comédie de M. Berr de Turique, d'une tenue correcte et très digne, assurément, de l'Odéon, où la patronna utilement M. Gustave Larroumet. Elle a l'avantage d'y être fort bien jouée — voilà qui nous change du *Mariage d'Olympe !* — par Mlle Lara (premier prix de comédie des derniers concours du Conservatoire) très intéressante, très sincère et très touchante en sa crise conjugale, et par MM. Pierre Magnier et Paul Rameau, auxquels conviennent excellemment les rôles du mari repentant et de l'ami conseilleur. Notons, dans les rôles épisodiques, le gentil ménage que représentaient Mlle Fège et M. Céalis, celui des parents que figuraient Mme Dunoyer et M. Berthet, une sympathique ingénue, Mlle Vissocq, et une fort adroite soubrette, Mlle Béry, à qui il a suffi d'un récit nettement débité pour se faire apprécier des amateurs de la bonne et saine diction.

La soirée avait commencé par un petit tableau

de mœurs villageoises, signé de MM. Jules Renard et Georges Docquois, la *Demande,* qui ne manquait pas de saveur en son apparente naïveté.

21 NOVEMBRE. — En matinée on ressuscitait — la tâche était rude — le *Philinte de Molière,* comédie en cinq actes de Fabre d'Églantine, précédée d'une substantielle conférence de M. Francisque Sarcey. Albert Lambert et Céalis disaient avec un courage méritoire les longues tirades d'Alceste et de Philinte. Gerval jouait avec chaleur le rôle de l'Avocat pauvre (il n'y a pas d'autre nom sur l'affiche), pauvre, mais honnête. Paumier faisait le procureur riche, mais coquin, et Darras sauvait, en le tournant au Jocrisse, le rôle insupportable du valet Dubois. Enfin Mlle Marcya, la seule femme de la pièce, était une gracieuse Éliante.

25 NOVEMBRE. — Reprise de *Charles IX,* drame en cinq actes de Marie-Joseph Chénier[1], précédé des *Deux Billets*[2] et du *Bon Ménage*[3], comédies en un acte de Florian, et suivie des *Jumeaux de Bergame*[4], autre comédie en un acte du même Florian. — Si *Charles IX* est une tragédie bien sévère, le quatrième acte est superbe et le cinquième acte

---

1. DISTRIBUTION. — Amiral de Coligny, M. *Cornaglia.* — Charles IX, M. *Rameau.* — Chancelier de l'Hôpital, M. *Duparc.* — Henri de Bourbon, M. *Chataignier.* — Cardinal de Lorraine, M. *Marsay.* — Duc de Guise, M. *E. Céalis.* — Catherine de Médicis, Mlle *Grumbach.*

2. DISTRIBUTION. — Mezzetin, M. *Darras.* — Arlequin, M. *Siblot.* — Argentine, Mlle *Fège.* — Rosalba, Mlle *Roybet.* — Petit aîné, *petite Suzanne Mary.* — Petit cadet, *petit Lecoq.*

3. DISTRIBUTION. — Scapin, M. *Paumier.* — Arlequin, M. *Siblot.* — Argentine, Mlle *Fège.*

4. DISTRIBUTION. — Arlequin, M. *Duard.* — Arlequin cadet, M. *Coste.* — Rosette, Mlle *Wissocq.* — Nérine, Mlle *Béry.*

d'un grand effet; mais quelle langue et quels vers!... M. Rameau méritait des éloges pour sa très savante composition du rôle de Charles IX. Il nous l'a montré faible, incertain, mélancolique, avec de beaux retours de grandeur. Chénier a prêté au roi qui signa la Saint-Barthélemy les fureurs d'Oreste; Rameau les a lancées avec beaucoup de puissance. M. Duparc disait avec émotion le grand récit du meurtre de Coligny. Céalis était, de par sa taille et par sa prestance, un superbe duc de Guise. Mlle Grumbach faisait, non sans talent, l'astucieuse Catherine de Médicis.

Les *Jumeaux de Bergame* appartenaient déjà depuis l'an dernier au répertoire; mais les *Deux Billets,* le *Bon Ménage* et le *Bon Père,* trois charmantes petites pièces de Florian qui, en somme, n'en forment qu'une seule en trois actes, venaient d'être précédemment données pour la première fois en matinée, très spirituellement commentées par M. Gustave Larroumet, tendant à nous montrer que ce Florian, surtout connu par ses fables, s'y révélait comme un véritable homme de théâtre. Siblot était l'Arlequin des trois pièces. Mlles Fège, intelligente Argentine, Chapelas, aimable ingénue, et Béry, soubrette accorte, s'y faisaient vivement apprécier.

30 NOVEMBRE. — L'Odéon fait relâche à l'occasion des obsèques d'Alexandre Dumas, dont il avait dernièrement repris, avec le succès que nous avons dit dans nos précédents volumes, le *Fils naturel* et *Monsieur Alphonse*.

4 DÉCEMBRE. — Premières représentations de la *Blague,* comédie en trois actes, en prose, de

M. Pierre Valdagne[1], et de *Jour de divorce,* comédie en un acte, en prose, de MM. Grenet-Dancourt et Gaston Pollonnais[2]. — Deux pièces seulement : *Allo! Allo!* un désopilant acte « téléphonique » heureusement représenté au Vaudeville, il y a quelques années, grâce à l'utile protection du regretté Dumas, et bien joliment interprété par Réjane et Dieudonné ; puis, trois actes très curieux, la *Peur de l'être,* joués, hélas ! en plein été aux Menus-Plaisirs, où ils obtinrent un gros succès de presse : tel est le bagage dramatique de M. Pierre Valdagne, l'original « Oui-Oui » de la *Vie parisienne,* le spirituel auteur de ces tant piquantes *Variations sur le même air,* c'est-à-dire sur l'amour, que vous pouvez sans crainte — je vous y engage fort — demander à Ollendorff, son patron et son ami. Comme M. Maurice Donnay, actuellement en train d'attirer tout Paris à la Renaissance avec *Amants,* M. Pierre Valdagne est de la moderne école du « nouveau » théâtre, du « théâtre d'idées », où l'action et les situations ne sont plus le fond même des ouvrages, mais la résultante du choc des idées que l'auteur a mises en ses personnages. La « blague », suivant notre distingué confrère, c'est le masque d'indifférence ironique, derrière lequel

---

1. Distribution. — Théodore Séporet, M. *Montbars.* — Henri de Nouvant, M. *Rameau.* — Fanga, M. *Henri Monteux.* — Docteur Courthezon, M. *Jahan.* — Lepintard, M. *Chataignier.* — Langlois, M. *Darras.* — Pitet, M. *Bullier.* — Palodeau, M. *Taldy,* — Albert, M. *Fournier.* — Un piqueur, M. *Berlioz.* — Un domestique, M. *Prunier.* — Louise Séporet, Mlle *Suzanne Devoyod.* — Bernardine, Mlle *Béry.* — Mme Lemoine, Mme *Dehon.*

2. Distribution. — Paul de Bernay, M. *Amaury.* — René des Ornières M. *Duard.* — Jane de Bernay, Mlle *Marsa.* — Marie, Mlle *Basset.* — Adeline de Marsac, Mlle *Béry.*

se cachent les sentiments sincères, ces ordinaires faiseurs de bonnes dupes... M. Pierre Valdagne a cru intéressant d'étudier à la scène — combien malaisée était la tâche! — l'état d'âme de deux professionnels de la « blague », le jour où spontanément un sentiment naturel et naïf prend le dessus. Et la conclusion de sa pièce est celle-ci : les gens qui ont vécu de scepticisme n'auront jamais assez d'héroïsme pour supporter ce qui n'est plus la simple « blague ». Beau cavalier sans doute, mais railleur incorrigible, Henri de Vouvant est par genre — le cœur n'y est pour rien — l'amant de Louise Séporet, depuis six ans la femme d'un riche banquier, bonne pâte de mari destiné à ne jamais s'apercevoir de rien. Ah! ce n'est pas eux qui tomberont jamais dans le sentiment! S'aimer pour de bon, quelle blague! Ils ont compté sans leur hôte : le malheur. Un incendie terrible a réduit en cendres l'importante fabrique de celluloïde qu'Henri de Vouvant avait négligé de réassurer; voilà notre industriel complètement ruiné, et, qui plus est, grièvement blessé, car ce sceptique s'est dévoué pour sauver des flammes une pauvre femme de son usine. En apprenant d'aussi tristes nouvelles, Louise s'est sentie sincèrement émue... A soigner le blessé, elle s'est mise à l'aimer véritablement, et sachant qu'il va la quitter pour toujours, résolu à aller vivre en Suède du peu qui lui reste, — elle ne sait retenir ses larmes. Henri, de son côté, est touché jusques au fond du cœur, et ces deux êtres qui, naguère, blaguaient l'amour, tombent dans les bras l'un de l'autre en s'avouant qu'ils s'adorent... Ils partiront

ensemble, faisant la complète folie... Un événement imprévu change leur détermination : en jouant à la Bourse avec les fonds que lui avait laissés M. de Vouvant, Séporet lui a reconstitué une fortune : il est désormais à la tête de 540,000 fr. Ils ne partiront donc pas, et n'admettant plus le partage, maintenant qu'ils se sont dit qu'ils s'aimaient, ils ne seront plus jamais l'un à l'autre, c'est, du moins, ce que j'ai compris, car tout n'est pas absolument clair en cette comédie de púre analyse psychologique où l'intérêt ne commence réellement qu'au troisième et dernier acte. Pourvu que le public ne pense pas que c'est un peu bien tard !... Quoi qu'il en soit, la *Blague* est l'œuvre d'un littérateur extrêmement distingué ; le style — pardon : l'écriture est d'un artiste véritable, et certes l'Odéon a rempli sa mission, qui consiste à mettre en relief les jeunes auteurs, en représentant la délicate comédie de M. Pierre Valdagne. Avec cette générale observation qu'ils parlent tous un peu trop bas et ne font donc pas assez valoir le dialogue, en leur désir de jouer « vrai », les interprètes de la *Blague* ne méritaient que des éloges. M. Paul Rameau a bien joliment nuancé le personnage d'Henri de Vouvant, auquel il donnait la belle allure moderne qui convient. Mlle Suzanne Devoyod a bravement assumé, pour sa rentrée au théâtre, la difficile tâche de personnifier Louise Séporet ; elle s'y montrait élégante au suprême degré et incontestablement intelligente. Voilà une actrice de talent qui, du premier coup, a pris rang dans la troupe du second Théâtre-Français, où les auteurs seront heureux de la trouver. A

côté des deux principaux protagonistes de la pièce, M. Monteux a chaleureusement interprété le rôle du peintre Fanga, l'amoureux sincère, et malheureux du reste, d'une femme qui reste à la cantonade; M. Montbars est d'une fort amusante bonhomie dans le mari, ce financier tout étonné d'être aussi mal accueilli quand il apporte la fortune au décavé de la veille; M. Jahan est excellent dans son unique scène du docteur; Mmes Dehon et Béry sont parfaites dans leurs rôles « à côté » nous l'avons dit. La soirée avait commencé par une gaie et même spirituelle comédie de MM. Grenet-Dancourt et Pollonnais : *Jour de divorce*. Le comte de Bernay est un coureur endurci, contre lequel, le matin même, sa femme vient de faire prononcer le divorce. Le baron des Ormières ne perd pas une minute; le soir d'un si beau jour, il se déclare prêt à épouser la charmante divorcée, sa cousine. Ce que voyant, le comte « rapplique » au plus vite : voilà bien les hommes ! Et combien vraie la fable du chien du jardinier ! Il demande, de nouveau, la main de sa femme, et l'obtient, avec son pardon pour le passé, peut-être même pour l'avenir. Car Mme de Bernay aime encore mieux être trompée par son mari que de le perdre tout à fait. Et comme elle a raison!... Interprétée avec beaucoup de tact et d'entrain par MM. Amaury et Duard, Mmes Marsa, Béry et Basset, l'amusante bluette a été franchement applaudie.

12 DÉCEMBRE. — On donne, précédé d'une éloquente conférence de M. Gustave Larroumet, le *More de Venise* d'Alfred de Vigny, qui produit un grand effet de terreur. Le jeune Monteux joue avec

beaucoup d'ardeur et de conviction le rôle d'Othello. Mlle Dux, dont la voix est admirable, dit avec un sentiment très vrai et très profond les deux scènes fameuses du saule et du sommeil de Desdémone. M. Albert Lambert est un Yago un peu bonhomme; nous y eussions vu plutôt M. Rameau. Mme Dehon (Emilia) fait applaudir, au dernier acte, l'éloge de sa maîtresse[1].

Ce même jour avait lieu, au théâtre de la Gaîté, la représentation de retraite et au bénéfice de Mme Crosnier. — Comment laisser partir la brave comédienne de l'Odéon qui reprenait, ce jour-là, avec tant de succès, la Jeanne des *Ouvriers,* Mme Pernelle de *Tartuffe* et Mme Jourdain du *Bourgeois Gentilhomme,* et qui se retirait du théâtre après cinquante ans de « bons et loyaux services », sans lui adresser, à cette place, un petit mot d'adieu? Vous souvenez-vous de la physionomie pleine de relief qu'elle donnait, dans *Jack* de Daudet, à la mère Archambaut, la porteuse de pain, dont les frusques étaient de vrais chefs-d'œuvre de réalisme? Quand on pense que l'excellente artiste avait joué la tragédie avec Mlle Rachel! Alphonse Daudet porta bonheur à Mme Crosnier. Dans l'*Arlésienne,* elle n'avait qu'une scène : celle où la vieille Renaude se retrouvait, après un demi-siècle de sé-

1. DISTRIBUTION. — Yago, M. *Albert Lambert.* — Othello, M. *Monteux.* — Brabantio, M. *Marsay.* — Cassio, M. *Rousselle.* — Montano, M. *Gerval.* — Le doge, M. *Jahan.* — Ludovico, M. *Duparc.* — Rodrigo, M. *Céalis.* — Un matelot, M. *Darras.* — 1er sénateur, M. *Bullier.* — 2e sénateur, M. *Coste.* — 1er officier, M. *Chataignier.* — 2e officier, M. *Taldy.* — Un héraut, M. *Étiévant.* — 3e officier, M. *Franck.* — Desdémona, Mlle *Dux.* — Émilia, Mme *Dehon.*

paration par vertu, en face du vieux berger Balthazar. Jeunes ils s'aimaient et ils se sont fuis; blanchis et courbés par l'âge, ces patriarches se retrouvent et s'embrassent saintement. Cette scène, fragment d'une grandeur presque homérique, était merveilleusement rendue par Mme Crosnier, parfaite de vérité sous le bonnet de la vieille au cœur sensible et fidèle. Dans *Numa Roumestan* (toujours Daudet!) la tante Portal, si amusante dans le livre, revivait à la scène, grâce à Mme Crosnier : nous la voyons encore, au dernier acte, personnifiant à miracle la vieille Provençale qui n'a jamais quitté le terroir natal, mais, à force de raconter son voyage à Paris, se figure qu'elle y est allée et nous narre le passage du *Somon* comme si elle y était chez elle... Avec quelle incomparable maëstria, dans *Germinie Lacerteux*, ne campait-elle pas le personnage de la vieille dame, Mlle de Varandeuil, « la femme au cœur *aristo*, à la langue peuple », comme dit M. de Goncourt! Avec quelle puissante sobriété, dans la délicieuse pantomime de l'*Enfant prodigue*, ne traduisait-elle pas les sentiments qui montent du cœur des mères à leur visage! Vous rappelez-vous, enfin, Mme Berlandet, la vieille intrigante, moitié manucure, moitié entremetteuse, de *Ma Cousine?*.. Ce sont là cinq ou six rôles piqués au hasard dans le nombre des créations faites par cette rare artiste, et qui suffiraient, à eux seuls, pour qu'on n'oublie pas de longtemps la parfaite comédienne glorieusement fêtée le 12 décembre à la Gaîté.

17 DÉCEMBRE. — La *Blague* cède définitivement l'affiche à une reprise de *Pour la Couronne*, dont

la 141e représentation obtient un très vif succès. M. Louis Ravet succède, dans le rôle de Constantin Brancomir, à M. Jacques Fenoux, désormais pensionnaire de la Comédie-Française, et Mlle Paule Mary chante le rôle de Sophia, au lieu et place de Mlle Marignan, qui fait partie de la troupe de l'Opéra-Comique.

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 256e anniversaire de la naissance de Racine, on donne *Andromaque* (où M. Monteux joue Oreste, Mlle Verteuil, Hermione, et Mlle Dorsy, Andromaque) suivie de la première représentation d'*Une répétition d'Andromaque,* à-propos en un acte de M. Jean Griselin[1]. La soirée se terminait par les *Plaideurs*.

Quand nous aurons dit que, dans les derniers jours de décembre, on avait lu, sous le titre provisoire de la *Lutte,* la pièce de MM. Henry Fouquier et Georges Bertal, distribuée à MMlles Dux et Lara, à MM. Rameau, Magnier, Rousselle et Bullier, et quand nous aurons nommé les doctes conférenciers qui ont apporté aux matinées du jeudi le concours de leur talent oratoire : MM. Francisque Sarcey, Gustave Larroumet, H. Parigot, H. Chantavoine, nous aurons terminé l'histoire de l'Odéon se résumant, au cours de l'année 1895, dans le tableau suivant.

1. DISTRIBUTION. — Louis XIV, M. *A. Lambert.* — Racine, M. *Gerval.* — Un serviteur, M. *Fournier.* — Mme de Maintenon, Mlle *Gerfaut.* — Irène, Mlle *Syma.* — Mme de Vitry, Mme *Dehon.* — Victoire, Mlle *Chapelas.*

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Monsieur Alphonse, comédie	3	»	11
At home, comédie en vers	1	»	16
Les Amis du jour, comédie	1	»	13
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	10
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	4
Phèdre, tragédie	5	»	1
Au Déclin, comédie en vers	1	»	1
L'Hôtel garni, comédie en vers	1	»	5
*****Célimène aux Enfers***, à propos	1	15 janv.	1
*****Pour la Couronne***, drame en vers	5	19 janv.	153
L'École des Bourgeois, comédie	3	»	4
Le Retour imprévu, comédie	1	»	4
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	5
Tartuffe, comédie en vers	5	»	4
La Famille extravagante, comédie	1	»	6
L'Esprit de contradiction, comédie	1	»	4
Le Philosophe sans le savoir, comédie	3	»	5
*****Rose d'automne***, comédie	1	4 mars.	7
L'Acte de naissance, comédie	1	»	5
Atrée et Thieste, tragédie	5	»	1
Le Père de famille, comédie	3	»	1
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	4
Le Préjugé à la mode, comédie	1	»	1
La Métromanie, comédie en vers	5	»	1
Fanfan et Colas, comédie	1	»	1
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	7
Mérope, tragédie	5	»	4
*****Not' Claire***, comédie	1	[1er avril.	4
Le Tuteur, comédie	1	»	6
*****Isora***, drame	4 a., 6 t.	29 avril.	4
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	2
Don Juan, comédie	5 a., 6 t.	27 mai.	2
Horace, tragédie	5	»	2
*****La Marquise***, à-propos en vers	1	»	2
*****La Vie***, pièce	3	30 sept.	9
*****Les Trois saisons***, comédie en vers	3	30 sept.	9
La Vie de bohème, pièce	5	»	20
*****Louis XVII***, énigme historique	1	17 oct.	20
Le Mariage d'Olympe, pièce	3	17 oct.	25
*****Crise conjugale***, comédie	3	9 nov.	15
*****La Demande***, comédie	1	9 nov.	18
Les Jumeaux de Bergame, comédie	1	»	7

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Les Deux billets, comédie	1	»	3
Le Bon père, comédie	1	»	1
L'Irrésolu, comédie	1	»	1
Philinte de Molière, comédie.	5	21 nov.	1
Charles IX, drame	5	25 nov.	5
Le Bon ménage, comédie	1	»	2
L'Impromptu de campagne, comédie. . . .	1	»	6
Charles VII chez ses grands vassaux, drame.	5	»	1
La Petite ville, comédie	3	»	1
Les Plaideurs, comédie en vers.	3	»	2
**La Blague*, comédie.	3	4 déc.	11
Jour de divorce, comédie	1	4 déc.	11
Le More de Venise, drame.	5	12 déc.	4
Andromaque, tragédie.	5	»	1
**Une Répétition d'Andromaque*, à-propos. . .	1	21 déc.	1

THÉATRE DU GYMNASE

L'année 1895 sera en partie remplie par le grand succès des *Demi-Vierges,* de M. Marcel Prévost, auquel n'avait d'abord pas voulu croire notre cher doyen Francisque Sarcey — il a fait depuis son *meâ culpâ.* Cette année avait joliment commencé avec l'*Age difficile* de M. Jules Lemaître ; elle finira de façon non moins éclatante avec *Marcelle* de M. Victorien Sardou. Théâtre heureux entre tous : MM. Porel et Carré « ont la veine », c'est incontestable...

29 JANVIER. — Première représentation de l'*Age difficile,* comédie en trois actes de M. Jules Lemaître [1]. — Il existe, pour nous autres hommes, à partir de la cinquantaine, un certain tournant de la vie, où, forcé d'abdiquer, on ne sait plus que faire

---

1. DISTRIBUTION. — Chambray, M. *Antoine* (débuts). — De Vaneuse, M. *Dieudonné* (Vaudeville). — Pierre Martigny, M. *H. Mayer* (Vaudeville). — De Montaille, M. *Calmettes.* — Mme Mériel, Mme *Judic.* — Yoyo de Montaille, Mlle *Léonie Yahne.* — Jeanne Martigny, Mlle *Lecomte* (débuts). — Gertrude, Mme *Claudia.*

L'*Age difficile* était précédé d'une aimable comédie en un acte de MM. Jacques Normand et Delavigne. *Voilà, Monsieur!* ainsi distribuée : De Saint-Mexan, M. *P. Esquier.* — Robert, M. *Dauwillier.* — Antoinette, Mlle *Cécile Caron.* — Hortense, Mlle *Suzanne Avril.*

de soi : c'est « l'âge difficile », nous dit M. Jules Lemaître. Et dans les trois actes de sa très curieuse pièce, le délicat auteur de *Révoltée* s'est plu à analyser le cas spécial d'un brave homme de chimiste, enrichi par ses inventions, Chambray, qui, n'ayant pu jadis épouser « celle qu'il aimait », a paternellement voué à sa nièce et filleule Jeanne, la plus vive et la plus profonde affection. Il l'avait recueillie enfant; il la maria ensuite à son meilleur élève, Pierre Martigny. Et nous le voyons accaparant la jeune femme au détriment du mari, qui en est tout esseulé, et régissant le ménage avec une si belle ardeur jalouse, qu'il joue inconsciemment le rôle d'une insupportable belle-mère. Comment Pierre en arrive-t-il fatalement à rompre avec son cher bienfaiteur, et comment ne pouvant supporter cette brusque et cruelle rupture qu'il regarde comme le comble de l'ingratitude, cet excellent homme sera-t-il très malheureux? Toute la pièce est là. Chambray a très sagement prévenu Jeanne contre la dangereuse fréquentation des Montaille, audacieux couple interlope et malpropre où la femme, Yoyo pour ces messieurs, se distingue par son extrême gentillesse envers les amis de son mari, tandis que celui-ci affecte une extrême discrétion sur les faits et gestes de la coquine. Et comme preuve de son dire, le bon oncle conte à sa gentille nièce l'histoire, absolument typique, d'un certain meuble florentin chèrement vendu par l'affreux drôle à tous les amants de sa femme. Aussi, bien qu'elle soit encore un peu naïve, Jeanne saitelle désormais à quoi s'en tenir, quand Montaille

annonce l'arrivée de son meuble : Pierre la trompe avec Yoyo ! C'est indigne ! « C'est indigne ! » Tel est bien l'avis de Chambray, qui, loin de chercher à réconcilier les deux époux, fait tout, au contraire, pour les complètement désunir, et garder ainsi tout à lui, dans son égoïste affection, la jeune femme dûment séparée de son infidèle. Mais, en dépit qu'il en ait, Pierre et Jeanne se retrouvent et s'expliquent en toute franchise. Pierre n'a pas trop de peine à faire comprendre à Jeanne que, s'il s'est un jour laissé trop facilement séduire par l'adroite aventurière, « il aimait d'autant plus sa femme qu'il avait plus d'ennuis avec l'autre ». Jeanne pardonne avec bonheur, et jusque-là, « empêchés » par l'oncle se plaçant sans cesse entre eux deux, ils apprennent à se connaître tels qu'ils sont réellement, et s'embrassent, ravis des mutuelles découvertes qu'ils viennent de faire... Vous jugez si l'oncle est bien reçu... qui s'obstine à les vouloir fâchés ensemble, et si Pierre est disposé à rendre la chère petite femme qu'il a enfin reconquise. Mise en demeure de choisir entre son oncle et son mari, Jeanne elle-même n'hésite pas. Chambray reste seul... Le brave homme a, d'ailleurs, merveilleusement employé son temps. Ne commence-t-il point par blesser en duel l'infâme Montaille, et ne va-t-il pas tromper les ennuis de son délaissement en prenant à son compte comme maîtresse la provocante Yoyo ? Tel serait, foncièrement réaliste, le dénouement de cette comédie, plutôt romanesque — sans l'arrivée de Mme Mériel. Qui ça, Mme Mériel ?... Une dame à

cheveux gris que nous avons vue brièvement apparaître au premier acte, faisant à Mme Martigny une simple visite de bon voisinage, et mélancoliquement, elle se nomme l'Amélie d'il y a quarante ans, que Chambray aima sans le dire et qui fut épousée par un autre... Veuve aujourd'hui, elle apporte au cher oncle les regrets de Jeanne, ceux de son mari, les baisers des petits, et met sa main dans celle de Chambray. « Il ne faut pas aimer pour soi !... Comme nous allons bien vieillir ensemble ! » Dans ces dernières paroles réside, fort délicatement traitée, la moralité d'une œuvre du plus rare mérite, en dépit de l'extrême ténuité de son action théâtrale, et qui vaut surtout par les détails exquis de sa belle étude psychologique. M. Jules Lemaître est un penseur profond qui n'a pas son pareil pour analyser les sentiments du cœur humain. C'est ainsi que, chirurgien moral, il nous dissèque avec la plus habile dextérité de mains la jalouse et égoïste affection du vieux célibataire; l'ingratitude, non moins féroce, des deux amoureux qui ne pensent qu'à eux; la vile bassesse du mari profitant des cyniques complaisances de sa femme ; la légèreté du père, endurci viveur, arrivé, lui aussi, à l'âge difficile, et ne songeant qu'à la fête dont sa fille lui procure les ressources ; la fidélité du souvenir et la persévérance du dévouement de la vieille amie : autant de figures caractéristiques qui font de l'œuvre du futur académicien un spectacle des plus intéressants. *L'Age difficile* a, d'ailleurs, trouvé au Gymnase une interprétation absolument hors ligne. M. Antoine, le célèbre fondateur du Théâtre Libre

« débutant » sur la scène du « Théâtre de Madame », a joué avec son habituelle conviction et sa merveilleuse sincérité le rôle de Chambray, où il nous a rappelé à tous l'inoubliable Got dans sa création de Giboyer. M. Antoine a pris à Got sa brusquerie d'allure et son ton saccadé; nous lui demanderons plus de rapidité dans le débit, afin de ne point paraître manquer de mémoire, et ce sera parfait. Mme Judic rentrant, à l'automne de la vie, dans le théâtre où elle chantait la romance, au printemps de ses succès, a triomphé par le charme toujours pénétrant de sa voix adorable et de son jeu plein de tact. Dans la très jolie scène du second acte où Pierre donne enfin carrière à ses élans de tendresse trop longtemps contenue, M. Mayer a justement obtenu l'un des plus vifs succès de la soirée. Mlle Yahne en fut l'une des joies dans sa préraphaélique silhouette de Yoyo, la perverse petite rosse, si originalement coiffée à la « ventre affamé » et si amusante en sa façon traînarde de dire qu'elle s'embête... Qui reconnaîtrait dans la lascive séductrice du vieil oncle l'ex-ingénue du Vaudeville ?... M. Dieudonné a mis dans sa nouvelle composition d'un rôle de viveur jusqu'à l'outrance infiniment de gaieté et d'entrain; M. Calmettes a joué avec talent le rôle très ingrat et très odieux de Montaille; Mlle Lecomte, enfin, avait le petit air « popote » que réclamait la bourgeoise création de Jeanne; elle a beaucoup plu.

1er MARS. — Spectacle d'abonnement : *la Provinciale,* comédie en trois actes de MM. Paul

cheveux gris que nous avons vue brièvement apparaître au premier acte, faisant à Mme Martigny une simple visite de bon voisinage, et mélancoliquement, elle se nomme l'Amélie d'il y a quarante ans, que Chambray aima sans le dire et qui fut épousée par un autre... Veuve aujourd'hui, elle apporte au cher oncle les regrets de Jeanne, ceux de son mari, les baisers des petits, et met sa main dans celle de Chambray. « Il ne faut pas aimer pour soi!... Comme nous allons bien vieillir ensemble! » Dans ces dernières paroles réside, fort délicatement traitée, la moralité d'une œuvre du plus rare mérite, en dépit de l'extrême ténuité de son action théâtrale, et qui vaut surtout par les détails exquis de sa belle étude psychologique. M. Jules Lemaître est un penseur profond qui n'a pas son pareil pour analyser les sentiments du cœur humain. C'est ainsi que, chirurgien moral, il nous dissèque avec la plus habile dextérité de mains la jalouse et égoïste affection du vieux célibataire; l'ingratitude, non moins féroce, des deux amoureux qui ne pensent qu'à eux; la vile bassesse du mari profitant des cyniques complaisances de sa femme; la légèreté du père, endurci viveur, arrivé, lui aussi, à l'âge difficile, et ne songeant qu'à la fête dont sa fille lui procure les ressources; la fidélité du souvenir et la persévérance du dévouement de la vieille amie : autant de figures caractéristiques qui font de l'œuvre du futur académicien un spectacle des plus intéressants. L'*Age difficile* a, d'ailleurs, trouvé au Gymnase une interprétation absolument hors ligne. M. Antoine, le célèbre fondateur du Théâtre Libre

« débutant » sur la scène du « Théâtre de Madame », a joué avec son habituelle conviction et sa merveilleuse sincérité le rôle de Chambray, où il nous a rappelé à tous l'inoubliable Got dans sa création de Giboyer. M. Antoine a pris à Got sa brusquerie d'allure et son ton saccadé; nous lui demanderons plus de rapidité dans le débit, afin de ne point paraître manquer de mémoire, et ce sera parfait. Mme Judic rentrant, à l'automne de la vie, dans le théâtre où elle chantait la romance, au printemps de ses succès, a triomphé par le charme toujours pénétrant de sa voix adorable et de son jeu plein de tact. Dans la très jolie scène du second acte où Pierre donne enfin carrière à ses élans de tendresse trop longtemps contenue, M. Mayer a justement obtenu l'un des plus vifs succès de la soirée. Mlle Yahne en fut l'une des joies dans sa préraphaélique silhouette de Yoyo, la perverse petite rosse, si originalement coiffée à la « ventre affamé » et si amusante en sa façon traînarde de dire qu'elle s'embête... Qui reconnaîtrait dans la lascive séductrice du vieil oncle l'ex-ingénue du Vaudeville ?... M. Dieudonné a mis dans sa nouvelle composition d'un rôle de viveur jusqu'à l'outrance infiniment de gaieté et d'entrain; M. Calmettes a joué avec talent le rôle très ingrat et très odieux de Montaille; Mlle Lecomte, enfin, avait le petit air « popote » que réclamait la bourgeoise création de Jeanne; elle a beaucoup plu.

1er MARS. — Spectacle d'abonnement : *la Provinciale,* comédie en trois actes de MM. Paul

Alexis et Giacosa [1], et les *Sonnettes,* comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, jouée par M. José Dupuis et Mlle Cécile Caron.

17 MARS. — On fête aujourd'hui la cinquantième de l'*Age difficile* [2].

10 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Princesse de Bagdad,* pièce en trois actes de M. Alexandre Dumas fils [3]. L'histoire invraisemblable de cette femme qu'on appelle la princesse de Bagdad, — un conte de fée par-devant l'avoué et le commissaire de police — vous la trouverez racontée dans notre volume de 1881. A la Comédie-Française, on avait alors énergiquement protesté. Au Gymnase, le conte bleu a été ouï attentivement, sinon très sympathiquement, par le public qui, tous les soirs, acclame l'*Ami des femmes.* Mme Hading avait à lutter contre le souvenir, encore très vivace, de la belle Croizette ; elle a triomphé, non par la force et l'ampleur, mais par la

---

1. DISTRIBUTION. — De Ponthieu, M. *Dieudonné.* — Georges Martini, M. *Mayer.* — Maurice, M. *Grand.* — Ardisson, M. *Numa.* — Berthe, Mlle *Marie Legault.* — Mélanie, Mlle *Luce Colas.* — Georgette, *Petite-Schmidt.*

2. Vers les dernières représentations de la pièce de M. Jules Lemaître, Mme Judic sera remplacée, non sans tact, par Mlle Henriot dans le rôle de Mme Mériel.

3. DISTRIBUTION. — Jean de Hun, M. *Dumény.* — Nourvady, M. *Calmettes.* — Golder, M. *Dieudonné.* — Commissaire de police, M. *Nertann.* — Richard, M. *Lérand.* — Trévelé, M. *Gauthier.* — Antoine, M. *Ricquier.* — Joseph, M. *Schulz.* — Lionnette de Hun, Mme *Jane Hading.* — La gouvernante, Mlle *Lalauze.* — Une femme de chambre, Mlle *Dorval.* — Raoul de Hun, *Petite Schmidt.*

On commençait par *Romulus,* comédie en un acte d'Alexandre Dumas, ainsi distribuée : Célestus, M. *P. Esquier.* — Wolff, M. *Janvier.* — Le bourg mestre, M. *Torin.* — L'inconnu, M. *Dauvillier.* — Marthe, Mlle *Carlix.*

délicatesse et la sensibilité. Si l'on se rappelle la créatrice — un vrai Rubens ! — sous la douche de sa pluie d'or, on doit convenir que l'intelligente Lionnette d'aujourd'hui est on ne peut plus touchante et dramatique, au dernier acte, où elle a conquis tous les cœurs. On l'a longuement et justement applaudie. M. Duményy est bien mal partagé dans le rôle pénible du mari benêt, pauvre sire, en somme. Il a montré beaucoup de chaleur en la scène d'amour du premier acte, qui est à peu près tout son rôle « parlé ». Mais, quand il n'a pas de passion à exprimer dans le dialogue, il mime et pantomime un mari éperdu de jalousie et de stupéfaction dont les silences orchestrent chaudement la situation. On comprend, à le regarder, combien il doit être épouvantable d'être réduit à se taire, à ne pas bouger et à s'écouter battre les tempes, à se sentir devenir fou, enfin, lorsqu'un auteur en ordonne ainsi pour le plus grand bien d'une thèse. De prime abord, toutes les femmes sont pour M. Calmettes. Pensez donc : un homme qui a quarante millions !... Joignons qu'il rend à merveille la passion contenue et sombre du beau ténébreux. Sans rechercher l'effet et avec son habituelle sobriété, M. Lérand nous donne un parfait avoué. M. Dieudonné excelle, comme vous savez, à rendre les vieux beaux ; aussi est-il admirablement à son aise dans l'ami Golder qui éclaire de sa gaieté la lugubre histoire.

21 MAI. — Première représentation des *Demi-Vierges,* comédie en trois actes de M. Marcel Pré-

vost[1]. — Les *Demi-Vierges* présentent cette assez rare particularité qu'elles n'ont pas été tirées du roman que tout le monde a lu : c'est au contraire le roman qui a été extrait de la pièce, dont le scénario date de l'été de 1893. Elle était tout d'abord en quatre actes. Sur les conseils de M. Alexandre Dumas fils, qui voulut bien mettre sa grande expérience au service d'un jeune auteur dont il estimait fort le talent, M. Marcel Prévost condensa sa comédie et la réduisit aux trois actes donnés au Gymnase. Les deux premiers se passent dans le salon du vaste hôtel de l'avenue Kléber, habité par une Cubaine qui fut très riche, Mme de Vouvre, divorcée, puis veuve, avec ses deux filles Maud et Jacqueline — et surtout fréquenté par un tas de cercleux, de dames étrangères, de gens du bois, des plages et des villes d'eaux greffés sur des attachés de cabinet et des secrétaires de députés. De Maud de Vouvre, le romancier nous donne un portrait qui peut s'appliquer plus ou moins exactement à la Maud du Gymnase, personnifiée par Mme Jane Hading. Maud est passionnément aimée par Julien de Suberceaux... « Julien de Suberceaux parut sur

---

1. Distribution. — Maxime de Chantel, M. *H. Mayer*. — Hector Le Tessier, M. *Dumény*. — Luc Lestrange, M. *Calmettes*. — Harden, M. *Lérand*. — Julien de Suberceaux, M. *Grand*. — Docteur Krauss, M. *J. Frédal*. — Valbelle, M. *Numa*. — Paul Le Tessier, M. *Janvier*. — Joseph, M. *Schultz*. — Espiens, M. *Pélio*. — 1er invité, M. *Ricquier*. — 2e invite, M. *Rouvins*. — Maud de Vouvre, Mme *Jane Hading*. — Jacqueline, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme de Vouvre, Mme *Samary*. — Jeanne de Chantel, Mlle *Lecomte*. — Mme de Chantel, Mlle *Henriot*. — Étiennette Duroy, Mlle *Drunzer*. — Madeleine Reversier, Mlle *Lucy Gérard*. — Marthe Reversier, Mlle *S. Carlix*. — Mme Ucelli, Mlle *Sorel*. — Dora Calwell, Mlle *de Mora*. — Betty, Mlle *Grimault*. — Cécile Ambre, Mlle *Colbert*. — Mme de Reversier, Mme *de Géraudon*.

le seuil du petit salon : un homme de trente ans à peine, vêtu avec une extrême recherche, à la façon d'un élégant de 1830. Il était grand, musclé et mince, avec un visage sec et mat comme en ont les Basques, presque pas de moustache, mais d'admirables cheveux bruns (M. Grand est blond) qu'il portait un peu longs. Et l'expression de ce visage à méplats nets, à menton étroit, à lèvres fines, à nez rigide, eût été dure, presque menaçante, sans la clarté des beaux yeux bleu clair, bleu de fleur de lin, des yeux de tendresse et d'indécision, des yeux de femme... » Julien a eu de Maud toutes les ivresses « préliminaires », mais il ne peut l'épouser, puisqu'il est sans fortune. Maud lui annonce qu'elle vient de se fiancer à un gentilhomme poitevin, Maxime de Chantel, qu'elle a rencontré aux boues de Saint-Amand et qui arrive de bien plus loin que du fond de sa province : c'est le Nanjac du *Demi-Monde*. A la nouvelle de ce mariage qu'il croyait impossible, Julien devient exigeant : il veut... la seule chose que ne lui a pas encore donnée Maud et qu'elle réserve à son mari. Et nous assistons à une tentative de viol : c'est la grande scène de *Nos intimes* que connaît M[me] Hading pour l'avoir longtemps jouée avec M. Candé. Maud a échappé par une promesse qu'elle ne tiendra pas. Julien, lui non plus, ne tient pas les siennes et déclare à Maxime de Chantel qu'il ne peut épouser celle qui fut sa maîtresse. Maxime, vraiment épris, demande des explications que Maud lui donne assez incomplètes ; elles ne le satisfont guère plus qu'elles ne satisfont le public qui, un instant, a cru

qu'il allait pardonner... Le fiancé se retire, et Maud accepte les propositions du grand financier Harden qui, depuis longtemps, la guettait comme une proie, fascinée par ses millions. Nous la verrons dans les avant-scènes aux jours de grandes premières. La « demi-vierge » ne pouvait, hélas ! que faire une « fille »... Et cette triste fin de l'héroïne est comme la morale de l'aventure. Telle est, d'ailleurs réduite à son expression la plus simple, la principale action de la pièce. M[me] Hading, à force d'art en un rôle qui ne lui convenait qu'à demi, M. Mayer, avec infiniment d'autorité, et M. Grand, avec une rigoureuse élégance, ont joué Maud, Maxime de Chantel et Julien de Suberceaux. Et l'on a fait fête à M[lle] Yahne qui, après Yoyo, de M. Jules Lemaître dans l'*Age difficile,* a joué à la perfection la Jacqueline outrancière de M. Marcel Prévost. Enfin, dans cette galerie de portraits poussés à la caricature, la vue de la vraie jeune fille, si sincèrement représentée par cette touchante M[lle] Lecomte, nous a reposé, à tous, l'esprit et le cœur. La place nous manquerait ici pour nommer tout le monde ; mais nous nous en voudrions de ne point rappeler avec quelle justesse de trait M. Lérand dessina le type du puissant banquier Harden, proche parent du baron de Horn de la *Princesse d'Aurec ;* avec quelle aisance M. Duményjoua le rôle d'Hector Le Tessier, en qui l'on retrouvait à la fois « l'ami des femmes » et l'Olivier de Jalin de Dumas.

Le théâtre avait fermé sur le gros succès des *Demi-Vierges*. Il rouvrait, le 24 septembre, avec la

pièce « raccrocheuse » de M. Marcel Prévost, qui, malgré l'invraisemblable température d'un été récalcitrant, réalisait encore de superbes recettes. Il est vrai de dire que le public, qui avait très chaud, naturellement, nous a, cette fois, paru assez froid, taxant de pure coquine Mlle Maud de Vouvre, d'infect « marlou » son presque amant Julien de Suberceaux et trouvant que le bon Maxime de Chantel était vraiment un peu trop du Poitou. De Tombouctou plutôt... C'est dans les romans de Feuillet, et non dans la réalité, que l'auteur a pu dénicher un gentilhomme de cette trempe, provincial d'un autre âge que cette fin de siècle. Au fond, d'ailleurs, M. Marcel Prévost n'est qu'un Octave Feuillet, plus pimenté. A l'exception de M. Antoine, qui a repris de M. Lérand, sans le marquer de sa maîtrise accoutumée, le rôle du baron de Harden, proche parent du baron de Horn, le banquier milliardaire du *Prince d'Aurec;* sauf M. Numa, qui, succédant au mordant Calmettes, nous donne un Don Juan de Saint-Malo, et même de Saint-Servan, l'interprétation n'a pas bougé. Nous avons donc retrouvé, se démenant fort en Maud de Vouvre, Mme Jane Hading, à qui sans doute eût convenu beaucoup mieux la création de la Manette Salomon des Goncourt; M. Duményy, simple et charmant dans Hector Le Tessier; M. Mayer, un Chantel très sincère; Mlle Lecomte, l'exquise petite Lecomte, la délicieuse ingénue, dont la place est au Théâtre-Français; et la jolie Yahne aux « rosseries » si amusantes, même après la Yoyo de l'*Age difficile;* et tous les autres qui ont établi au mois de mai la

vogue — puisque vogue il y a — de la comédie de M. Marcel Prévost[1].

8 NOVEMBRE. — Reprise de *Famille,* comédie en trois actes de M. Auguste Germain[2] et première représentation de *L'Un pour l'Autre,* comédie en un acte de M. Adolphe Aderer[3]. — En l'honneur de ses abonnés, mais à bureaux ouverts néanmoins, le Gymnase a repris *Famille,* qui fut un des meilleurs succès — autant dire : le seul grand succès — de la précédente direction. Il y a, dans cette savoureuse comédie, de la verve caustique, de l'ironie, de l'humour, de la finesse, de l'observation, de l'esprit à revendre, auquel il se mêle parfois une jolie pointe d'émotion, de tendresse et de sensibilité,

1. Le 10 décembre à minuit, on fêtait la centième représentation (il serait plus juste de dire la 125e) des *Demi-Vierges,* chez Marguery. La direction du Gymnase et l'auteur s'étaient dépensés en frais d'imagination pour mettre un peu de symbole dans le cadre de la fête. C'était délicat... On s'était arrêté à une décoration en blanc majeur. Les salons étaient ornés de camélias, de roses blanches ! A l'entrée, on avait installé une sorte de reposoir de verdure et de fleurs liliales, comme en élèvent les filles de Marie à la Fête-Dieu. A leur arrivée, les cavaliers reçoivent une boutonnière de demi-fleur d'oranger, les dames un bouquet de corsage des mêmes fleurs. Sur le seuil se tiennent MM. Marcel Prévost, Carré et Porel, souriants tous trois, et tous trois congratulés, et M. Alphonse Franck, secrétaire, qui a organisé la fête. On entoure beaucoup les artistes femmes de la pièce, et l'auteur lui-même. Et les mots qui se disent, avec les voix connues qu'on entend, éveillent un peu la sensation du 3e acte des *Demi-Vierges* elles-mêmes. Joyeuse fête ultra-parisienne qui se terminait très tard dans la nuit.

2. DISTRIBUTION. — Lucien Dorfeuilles, M. *Noblet.* — Maurice Dorfeuilles, M. *Calmettes.* — Pedro de Labarra, M. *Numès.* — Dorfeuilles, M. *Lagrange.* — De Lanjally, M. *Nertann.* — Georges Dorfeuilles, M. *Torin.* — Pastoret, M. *Libert.* — William, M. *Gouget.* — Jane de Lanjally, Mlle *Darlaud.* — Huguette Dorfeuilles, Mlle *Lecomte.* — Francisquine, Mlle *L. Gérard.* — Mme Pastoret, Mlle *Darmières.* — Mme Dorfeuilles, Mlle *Claudia.* — Rose, Mlle *Renn.*

3. DISTRIBUTION. — Le prince de Montreux, M. *Numa.* — Le duc de Clarence, M. *Kemn.* — Michon, M. *Melchissédec fils.* — Luce Auber, Mlle *Bréval.* — Duchesse de Clarence, Mlle *Avril.* — Mme Monin, Mlle *Netza.*

bien faite pour aller droit au grand public... Aussi M. Auguste Germain a-t-il de nouveau franchement intéressé et charmé une salle comble, ralliée toute à sa belle humeur boulevardière. En dépit, ou même en raison de quelques petits changements dans la primitive interprétation, *Famille* est supérieurement jouée. Avec Noblet, toujours si simple et si vrai, nous avons retrouvé Calmettes à l'allure sournoise et mauvaise qui convient au caractère de Maurice, et M. Torin si amusant dans L'Hercule, et M. Numès, qui a fait du personnage du ténor un type de chanteur rastaquouère, à moustache noire et à tignasse frisée, absolument réussi. Si M. Lagrange, le père de cette famille fin de siècle, n'est pas toujours très sûr de son rôle, M. Nertann, le provincial, est excellent. Mlle Yahne était charmante dans Huguette; Mlle Lecomte y est touchante au possible. Depuis trop longtemps éloignée du théâtre par une sotte maladie, Mlle Darlaud a repris, pour sa rentrée, le rôle de Jane; non contente d'être habillée d'une exquise façon, elle joue avec infiniment de bonne grâce et d'adresse les jolies scènes où elle passe en revue tour à tour les deux frères : celui qu'on lui propose et celui qui est l'élu de son cœur. Avec infiniment plus de mordant que Mlle Demarsy, la précédente Francisquine, Mlle Lucy Gérard a su donner une physionomie naturelle et suffisamment « rosse » à cette sociétaire de la Grande-Comédie, faisant si bien comprendre à Dorfeuilles qu'il ne peut avoir la prétention de la posséder à lui tout seul. Et puis, elle a dit à la perfection l'ironique monologue des *Lapins roses*.

Ce n'est pas dans la loge de Francisquine, mais dans celle de Luce Auber, du « Premier Théâtre », que nous avait introduits, au début de la soirée, notre confrère Adolphe Aderer. La comédienne y reçoit son protecteur actuel, le duc de Clarence, flanqué de son ami, le prince de Montreux. Tous deux l'assomment : un seul lui plaît, son camarade Michon : c'est, paraît-il, ainsi que cela se passe, d'ordinaire, et je voudrais bien connaître celle de nos actrices, ou prétendues telles, qui dans le fond ne préférera pas toujours au plus galant homme du monde le pur « cabot » ; c'est à un point que les infidélités, de ce côté, ne comptent pas : c'est dans l'habituel ordre des choses. Luce Aubert est, d'ailleurs, bonne fille ; la duchesse de Clarence vient lui redemander son mari, elle le lui rendra, et prendra à sa place — voyez comme c'est simple ! — son ami le prince de Montreux. Qu'est-ce que cela peut bien lui faire, puisqu'elle a Michon ! L'idée est jolie ; M. Aderer l'a fort adroitement traitée. Ses interprètes ont été à la hauteur de leur tâche. Nommons M[lles] Bréval et Avril, la comédienne et la grande dame, et n'oublions pas M. Melchissédec fils, qui a joyeusement débuté dans le rôle de Michon.

6 DÉCEMBRE. — On jouait ce soir-là la *Princesse de Bagdad* et le théâtre célébrait la mémoire d'Alexandre Dumas, dans une cérémonie intime et touchante à laquelle de beaux vers de M. Edmond Haraucourt donnaient un caractère imposant et presque religieux. Les artistes du Gymnase et leurs aînés aussi, ceux qui naguère ou jadis personni-

fièrent les héros de Dumas fils, MM. Lafontaine, Saint-Germain, Dailly, Mme Desclauzas, etc., tous avaient tenu à honneur d'assister à cette manifestation de reconnaissance et de regret : groupés autour du socle où s'élevait le buste du maître et de l'ami disparu, ils offraient les palmes et les fleurs, tandis que M. Calmettes, avec sa voix mordante, et Mme Jane Hading, avec un charme langoureux de prêtresse, se renvoyaient les strophes du poème. L'œuvre et les interprètes étaient fortement applaudis.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Marcelle,* comédie en quatre actes de M. Victorien Sardou[1]. — Qu'est-ce que *Marcelle?* C'est tout d'abord un très grand succès... C'est, de plus, la chose la plus imprévue du monde : une comédie honnête et reposante, aux émotions douces et souriantes, et qui, avec une notation très malicieuse et très fine des idées modernes, ramène fort heureusement au Gymnase le genre — romanesque — qui fit jadis sa prospérité. Le premier acte a lieu chez la baronne Couturier où d'ailleurs toute l'action va se dérouler. Nous sommes à la fin de l'été, au moment où l'on s'ennuie quelque peu dans les châteaux en attendant l'ouverture de la chasse qui amène toujours de nombreux invités. Toute cette

1. DISTRIBUTION. — Chatillac, M. *Noblet.* — René Couturier, M. *Dumény.* — Albert Villeras, M. *Calmettes.* — Varignolles, M. *Lérand.* — Olivier Couturier, M. *Maury.* — Raibaut, M. *Jean Frédal.* — La Bordette, M. *Janvier.* — Jubelin, M. *Melchissédec fils.* — Dubois, M. *Gouget.* — Pierre, M. *Schultz.* — Marcelle, Mme *Jane Hading.* — Baronne Couturier, Mme *Pasca.* — Delphine de Valdamiers, Mlle *Rosa Bruck.* — Yolande, Mlle *Lucy Gérard.* — Diane, Mlle *Médal.* — Simone, Mlle *Dallet.* — Mag, Mlle *Bréval.* — Solange, Mlle *Netza.*

belle compagnie qui n'a rien à faire, est tout heureuse de l'occasion qui lui est offerte de s'occuper de quelque chose, et ce n'est rien moins que l'arrivée d'une lectrice, recommandée par un abbé, ami de la maison. Cette lectrice, c'est Marcelle, l'héroïne de la pièce. Elle arrive bientôt, s'installe, met en ordre la bibliothèque, se rend utile. Qu'est-ce que c'est que cette femme ? D'où vient-elle ? Autant de questions qui mettent la maisonnée en l'air. Et ce sont des regards, des sous-entendus, des chuchotements, des « avez-vous vu ? », des « qu'est-ce que vous en pensez? » à n'en plus finir... Et voilà que nos gens du monde, devenus policiers, par curiosité et par méchanceté, apprennent que Mlle Marcelle Aubert (de son vrai nom : Marcelle de Tréville) a dû quitter Alger à la suite d'un retentissant procès qui l'amena devant la cour d'assises pour tentative de meurtre sur la personne de son amant. On pense si de telles révélations (lecture de la dépêche et du journal *l'Akbar*) mettent en joie notre charmante société, avide de scandale. Il est évident qu'après cela ladite Marcelle, dont s'est classiquement épris Olivier, le plus jeune des fils Couturier — tel le marquis de Villemer, amoureux de Caroline de Saint-Geneix — ne pourra plus rester lectrice de la baronne. Son départ est décidé. Attendez : voici le récit de *Fédora* ou de *Denise* — la *Denise* de Dumas — non point une Denise souillée, mais une Denise absolument pure. Marcelle n'a jamais eu d'amant. C'est pour sauver du bagne sa fripouille de frère, qui, aviné et décavé, n'a pas craint de tirer à bout portant sur

Villeras, un de ses compagnons de noce et de jeu, que Marcelle s'est héroïquement déclarée coupable. Villeras lui-même en peut fournir la preuve dans la lettre que, de sa prison, lui écrivait le frère de Marcelle : — « Dis comme moi et tu épouseras ma sœur : l'affaire n'est pas si mauvaise... » Villeras a « dit comme lui » ; mais, lorsque s'offrant à « réparer », il vient demander la main de Marcelle, que, déjà, il avait en vain sollicitée avant la nuit du crime, celle-ci refuse et le traite comme il le mérite... Le Villeras se venge en brûlant devant elle la lettre de son frère, la seule preuve authentique qu'elle pût donner de sa parfaite innocence. Comment aux yeux d'Olivier qui l'aime et qu'elle aime, elle aussi, comment devant René qui doute — et certes on douterait à moins — comment à la face de tous Marcelle remplacera-t-elle la preuve qu'a brûlée le misérable ? Toute la pièce est là. Et le problème, attachant et captivant s'il en fut jamais, se résout de façon merveilleuse, non point par un « truc » que tout le monde attendait de la prodigieuse habileté du maître, mais, psychologiquement, au moyen d'une naturelle conversation où, tout en jouant avec lui une simple partie de bézigue en quinze cents, la marquise de Villemer — je veux dire : la baronne Couturier — met à nu l'état d'âme du gredin et lui fait ingénument avouer qu'il a brûlé l'indiscutable preuve qu'avait Marcelle de sa complète innocence... Rien n'empêchera donc plus Olivier de donner son nom à celle qu'il aime, et ainsi seront confondus les potins de toute la maisonnée.

Oh! cette émouvante partie de bézigue! Oh! l'adorable rôle de la sympathique vieille, imbue des idées de Mme Aubray, si spirituellement écrit par Sardou et si délicieusement « vécu » par Mme Pasca, qui venait d'y trouver le pendant de son grand succès de l'*Invitée!* Le personnage de Marcelle convenait-il bien à Mme Hading, plus faite pour jouer Clorinde de l'*Aventurière* que Caroline de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer?*... Nous ne le croyons pas. Toujours est-il qu'elle n'y a guère réussi que dans les scènes de passion qui terminent le troisième acte, où son partenaire, le jeune Maury, encore peu connu jusqu'ici en dépit de son passage à l'Odéon et au Vaudeville, a montré de l'émotion jointe à une jolie voix pénétrante. Très bien, M. Dumény, dans René, le fils aîné de la baronne et aussi M. Calmettes dans la partie si ingrate et si difficile, de Villeras. Très naturels, en leurs bouts de rôle, MM. Noblet et Lérand, le neveu « à la coule » et son oncle fossile. Amusant, M. Janvier, dans la comique silhouette du cycliste éreinté. Et tous nos galants compliments rétrospectifs à Mmes Rosa Bruck (la fausse somnambule), Lucy Gérard et Dallet, la petite Dallet de *Mademoiselle Ève,* qui représentaient de façon fort plaisante et avec toute la rosserie désirable les femmes et jeunes filles du monde d'aujourd'hui : un bien joli monde, vraiment, et dont M. Sardou n'a pas voulu laisser à Gyp, à MM. Jules Lemaître, Henri Lavedan et Maurice Donnay, ses cadets, le monopole de l'observation. Nous retrouverons en 1896 sur l'affiche du Gymnase la *Marcelle* du maître.

Avec la très jolie pièce de M. Sardou « vieux jeu » sans doute, mais charmante, se terminera, pour le Gymnase, l'année 1895, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Un Fils de famille, comédie	3	»	25
Le Chapeau d'un horloger, comédie	1	»	25
La Question d'argent, comédie.	5	»	7
**L'Age difficile,* comédie	3	29 janv.	76
**Voilà Monsieur,* comédie.	1	29 janv.	85
La Provinciale, comédie.	3	1er mars.	8
Les Sonnettes, comédie.	1	1er mars.	8
La Princesse de Bagdad, pièce	3	10 avril.	52
Romulus, comédie.	1	10 avril.	43
**Les Demi-Vierges,* comédie	3	21 mai.	131
Famille, comédie	3	8 nov.	7
**L'Un pour l'Autre,* comédie.	1	8 nov.	7
**Hommage à Alexandre Dumas.*	»	6 déc.	9
Suzanne et les deux vieillards, comédie . .	1	»	9
**Marcelle,* comédie.	4	21 déc.	10

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Avec *Madame Sans-Gêne,* qui tenait l'affiche au commencement de janvier et qui reparaîtra encore à la fin du mois de septembre, — *Monsieur le Directeur,* de MM. Alexandre Bisson et Fabrice Carré, et *Viveurs* de M. Henri Lavedan, auront fait toute l'année de ce fortuné théâtre. Nous ne parlerons que pour mémoire des « soirées d'abonnement » fort ingénieusement instituées par MM. Porel et Carré, comme de *Maison de poupée,* d'Ibsen, qu'avant de s'embarquer pour le Nouveau-Monde Mlle Réjane avait voulu jouer quinze fois — du 18 janvier au 11 février.

12 FÉVRIER. — Première représentation de *Monsieur le Directeur,* pièce en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Fabrice Carré[2]. — L'a-

---

1. Directeurs : MM. Albert Carré et Porel.

2. DISTRIBUTION. — De La Mare, M. *Noblet.* — Bouquet, M. *Boisselot.* — Lambertin, M. *Galipaux.* — Bunel, M. *Peutat.* — Lardillac, M. *Mangin.* — Pingoin, M. *Torin.* — Liégeois, M. *Janvier.* — Chalardon, M. *Gouget.* — Gentil, M. *Moisson.* — Hippolyte, M. *Tailhard.* — Suzanne, Mme *Raphaële Sisos.* — Mme Mariolle, Mme *D. Grassot.* — Gilberte, Mlle *Bréval.* — Adèle, Mlle *Maire.*

Monsieur le Directeur était précédé d'une gentille comédie en un acte de M. Fabrice Carré, *Ma femme est docteur,* jouée par MM. *Numa, Boudier, Pelio,* Mme *Lucy Gérard* et M. *Laurent.*

musante comédie qui succède ce soir-là à *Madame Sans-Gêne,* en partance pour l'Amérique, s'élève le plus souvent au-dessus du vaudeville par ses jolies observations et son comique humain. Il n'y a de quiproquos que la quantité suffisante pour compliquer un peu l'intrigue et en accélérer l'allure. Mais c'est par des moyens plus nobles que MM. Bisson et Carré réussissent à nous faire rire : par des drôleries d'observation, des mots de comédie, imprévus et neufs. Sans doute, trop souvent, comme dans toutes ces comédies vaudevillesques les caractères sont arbitraires et se manifestent avec trop de franchise, soit dans leur perversité, soit dans leur ganacherie, et les protagonistes de la pièce prononcent des mots que, dans la réalité, ils tairaient soigneusement. Mais cette exagération même augmente le comique, et c'est une des conditions du genre. La pièce a été très applaudie ; on la jouera cent fois. Elle le mérite. La troupe du Vaudeville l'a délicieusement interprétée. Mme Raphaële Sisos a montré des qualités de gaîté, d'entrain très charmantes. Elle a rendu en fine comédienne la très jolie scène qui termine le second acte. Elle a eu, pour sa rentrée à Paris, un très légitime succès, justement partagé par Noblet, comme toujours exquis d'ironie sobre, de comique discret. Galipaux était un fonctionnaire d'une solennité extrêmement amusante et donnait à Lambertin un relief absolument supérieur. Boisselot a retrouvé là son beau rôle des *Faux Bonshommes,* où il était parfait : son Bouquet demeurera inoubliable, comme le Majorin du *Voyage de M. Perrichon.* Mme Gras-

sot, l'étonnante M[me] Duval des *Surprises du Divorce*, prêtait son jeu expressif au personnage de l'ancienne tireuse de cartes, devenue belle-mère d'un sous-préfet. M[lle] Bréval, une très gentille M[me] Lambertin; M[lle] Maire, dans la bonne si joyeusement ahurie; MM. Peutat, dans le garçon de bureau de M. le Directeur; Mangin dans le neveu de M. de La Mare, et Torin, dans le maire Pingoin, étaient excellents. Le jeune Janvier, enfin, qu'on pourrait essayer dans des rôles plus importants, a créé la silhouette très plaisante, à nuances très étudiées, d'un employé, Liégeois, aigri, plat et haineux. C'est, lui aussi, un acteur d'avenir.

15 MARS. — Reprise (en spectacle d'abonnement) de *Musotte*, comédie en trois actes de Guy de Maupassant et de M. Jacques Normand [1], et du *Chapeau d'un horloger*, comédie en un acte de M[me] Émile de Girardin, jouée par M. Galipaux.

Monsieur le Directeur s'était donné jusqu'à la clôture annuelle, c'est-à-dire jusqu'au 9 juin. Le théâtre rouvrait, le 16 septembre, par la 127[e] représentation du même ouvrage et nous constations ce jour-là que le public — plus provincial que parisien, naturellement — s'amusait ferme à ce vaudeville rempli de scènes dignes des meilleures comédies et à cette comédie qui ne le cède en gaîté à aucun de nos vaudevilles les plus réputés. Ah!

---

1. DISTRIBUTION. — Léon de Petitpré, M. *Noblet*. — M. Martinel, M. *Michel*. — M. de Petitpré, M. *Boisselot*. — Jean Martinel, M. *Grand*. — Docteur Pellerin, M. *Mangin*. — Joseph, M. *Tailhard*. — Henriette Lévêque (Musotte), M[me] *Raphaële Sisos*. — M[me] Flache, M[me] *D. Grassot*. — M[me] de Ronchard, M[me] *Samary*. — Gilberte Martinel, M[lle] *Drunzer*. — Lise Babin, M[lle] *Luce Colas*.

comme nous avions eu raison, nous, spectateurs de la première, de faire un gros succès à la jolie pièce de MM. Bisson et Carré ! Il est vrai de dire que, si l'œuvre était amusante, elle était jouée à ravir par tous ses interprètes : Mme Raphaële Sisos reprenant avec une légère pointe d'embonpoint qui lui allait bien, le personnage de Mme Anderson où elle avait fait le précédent hiver une rentrée si heureuse ; M. Noblet, adorable de désinvolture et de naturel sous les redingotes flambantes de M. le Directeur ; M. Galipaux, très à son aise (parfois même un peu trop) dans Lambertin, où il était d'ailleurs extrêmement plaisant ; M. Boisselot, parfait, complet, dans le vieil employé rageur et envieux que nous connaissons tous, vils bureaucrates que nous sommes ; Mme Grassot, la belle-mère épique des *Surprises du divorce,* et selon nous, la duègne sans rivale : un vrai Forain, et les autres : MM. Torin, Mangin, Peutat, Mlle Maire, d'une étonnante sincérité en leurs bouts de rôle [1].

Puis, le 25 septembre, le Vaudeville reprenait à la 367e représentation sa chatoyante *Madame Sans-Gène :* il avait suffi de l'afficher pour — en dépit d'une accablante chaleur — remplir la salle d'étrangers et faire affluer la foule au bureau de location. Il n'y avait pas de raison pour qu'un pareil succès « repiquant » de plus belle s'arrêtât de longtemps,

1. M. Stanislas Rzewuski, le si distingué dramaturge du *Comte Witold* et de *Tibère à Caprée,* nous apprenait plus tard, dans une intéressante correspondance datée de Saint-Pétersbourg, que *Monsieur le Directeur* avait brillamment réussi au Théâtre Michel, et que le rôle de M. de la Marc y valait un très vif succès à M. Cooper, l'aimable artiste parisien, transfuge des Variétés.

et voilà quelque peu retardée l'apparition de la pièce de M. Lavedan, *Viveurs*, qu'on disait charmante, et, nous le croyions sans peine, bourrée d'esprit. Nous avons du reste revu avec plaisir, au milieu d'une assistance parlant toutes les langues, excepté la langue française, l'œuvre, déjà célèbre, de MM. Sardou et Moreau : son prologue si adroit et si émouvant ; son deuxième acte au comique si réjouissant ; le troisième, enfin, qui peut passer pour une des choses les plus parfaites qu'ait écrites l'auteur de *Patrie* et de *Divorçons*. Ah ! la délicieuse scène entre l'Empereur et la maréchale Lefebvre ! Et comme elle est jouée par Réjane, si originalement vraie, après avoir été précédemment si comique... trop comique même, diraient les raffinés, ne prenant pas garde à ceci : que le rôle est fait de la sorte, et que l'auteur l'a voulu tel. Donc, tous nos compliments à la triomphante Catherine et à son excellent mari M. Candé, qui a composé avec tant d'art le rôle de Lefebvre, sergent des Gardes françaises et maréchal de l'Empire ; à M. Lérand, toujours si sobre et si fin dans Fouché ; à M. Duquesne qui s'est si profondément identifié à son personnage qu'il est bien capable d'être Napoléon à la ville et dans sa robe de chambre ; à M. Galipaux qui a, fort heureusement, repris le rôle de Despréaux, le vieux maître de danse, où il est, de nouveau, très plaisant... Après s'être parfois montré sous les traits de Napoléon, M. Maury joue maintenant le rôle de Neipperg, qu'a dû abandonner M. Grand pour revêtir, au Gymnase, les abracadabrantes redingotes de Julien de Suber-

ceaux. Et nous avons revu défiler, encore que légèrement modifiée, la troupe de jolies femmes aux toilettes caractéristiques et aux décolletages suggestifs qui n'a pas nui — tant s'en faut qu'au contraire ! — à l'initial succès de *Madame Sans-Gêne*. Notons enfin que Mlles Avril et Darmières succèdent à Mlles Verneuil et Drunzer, les très belles créatrices de la reine Caroline et d'Élisa Bacciochi, et qu'en dépit de leur évidente bonne volonté elles n'arrivent pas à faire oublier leurs devancières. Un peu « petites modistes », les nouvelles princesses qui « blaguent » si cruellement l'ex-blanchisseuse de la rue Sainte-Anne...

23 OCTOBRE. — Le Vaudeville donne ce soir *Madame Sans-Gêne* pour la 400e fois, et c'est en même temps, la « millième » de la pièce, en y ajoutant les représentations de la tournée de Langlay en route depuis plus d'un an sans interruption, et en comprenant aussi les tournées de Mme Réjane qui, pour sa part, joue pour la 600e fois le rôle de Catherine.

20 NOVEMBRE. — Première représentation de *Viveurs*, comédie en quatre actes de M. Henri Lavedan [1]. — Une très moderne comédie du triom-

---

1. DISTRIBUTION. — Paul Salomon, M. *H. Mayer*. — Dupallet, M. *Boisselot*. — Docteur Guénosa, M. *Candé*. — Honoré Cassel, M. *Galipaux*. — Blandain, M. *Numès*. — Corbinel, M. *Grand*. — Octave Lacroix, M. *Gauthier*. — Duvaneau, M. *Mangin*. — Florençay, M. *Peutat*. — Bel-Ivry, M. *Gildès*. — Durzac, M. *Dauvilliers*. — MM. *Montcharmont, Boudier, Rambert, Prevost, Duvelleroy, Tailhard, Berthier, Couderc, Leubas, Ceuille, G. Henry*. — Mme Blandain, Mme *Réjane*. — Alice Guénosa, Mlle *L. Yahne*. — Olga, Mlle *Cécile Caron*. — Marquise de Saint-Éloi, Mme *M. Samary*. — Mme Paul Salomon, Mlle *Drunzer*. — Claudine de Jersey, Mlle *Sorel*. — Mme Rivière, Mlle *Henriot*. — Denise, Mlle *S. Carlix*. — Ève, Mlle *Grimault*. — Louise Dubois, Mlle *Darmières*. — Mlle de Ferouville, Mlle *Marty*. — Mmes *Lamart, de Geraudon, Neyva, Berna, Burkel, Cabel*, M. *Laurent*.

phant auteur du *Prince d'Aurec,* une nouvelle création de la plus spirituelle et de la plus parisienne de nos artistes, j'ai nommé « Réjane » ; vous pensez si ce fut une brillante première... Délicieusement mis en scène, le premier acte nous introduit chez Honoré Cassel, le couturier en vogue, — lisez Doucet, où viennent essayer leurs costumes de « tableaux vivants » trois pschutteuses du monde brûlant la vie, à la mode du jour, de Saint-Lazare aux bouges de Paris, de Vichy à Bayreuth, etc. C'est la capiteuse Mme Germaine Blandain, traînant à sa remorque son « vieux marcheur » de père et son mari qui, surmené par une existence surchauffée, aspire en vain à une retraite bien tranquille à la campagne. C'est ensuite Mme Paul Salomon, petite bécasse de femme, dont le fringant mari, un faux juif — ça fait mieux dans le monde des affaires — est, depuis quatre ans, l'amant de Mme Blandain, et de bien d'autres. C'est enfin, Mlle Alice Guénosa que son père, le célèbre docteur, grand apôtre de la morphine et partisan d'un système d'éducation qu'il appelle « la bride sur le cou », a élevée... tout comme la Jacqueline des *Demi-Vierges*. Une si tentante primeur a violemment alléché ce sceptique de Paul Salomon, déjà rassasié de sa liaison avec Mme Blandain, et nous assistons à la scène, diantrement raide, où ce cynique don Juan ose dire à la jeune fille son fou désir de la posséder... Alice est fort heureusement plus honnête que ne le laisserait supposer son langage de pure cocotte ; elle en appelle à son père et punit l'insulteur en lui faisant administrer par le

docteur une piqûre qu'il ne souhaitait certes pas. Puis elle accorde sa blanche main à un brave jeune homme tout frais émoulu du régiment qui, lui, croit en elle, et s'est battu pour faire respecter sa réputation, piétinée, en plein café Durand, par un couple interlope. C'est en vain que, par un ignoble article, inséré dans un journal à scandales, *le Petit Rossard*, Paul Salomon a tenté de se venger et d'empêcher le mariage de la jeune fille qu'il avait voulu séduire. Cela ne lui sert qu'à montrer sa vilaine âme à Germaine, toute heureuse de « lâcher » l'homme qu'elle a eu la faiblesse d'aimer. Et Mme Desgenais — je veux dire : Mme Blandain — soulage son pauvre cœur en lançant à la face de son amant et au nez du public le couplet « aux sous-viveurs, aux mufles chics, aux voyous, comme tout le monde » qui semble la morale de la pièce. Rien n'est nouveau sous le soleil. M. Lavedan a refait en langue verte — c'est le style du jour — — les *Parisiens de la décadence* de Théodore Barrière... Mais une fois lancée dans le tourbillon, la malheureuse femme ne saurait s'arrêter. Elle est pour jamais rivée à la chaîne des gaîtés vides et des plaisirs creux. En vertu d'une philippine perdue — c'est sacré — la voilà forcée par son mari lui-même, désormais rallié à la noce éternelle et stupide, de partir pour Stockholm et de reprendre son « collage ». Un omnibus funéraire, commandé par son père, le vieux marcheur, emportera à la gare la bande des « joyeux fêtards ». C'est sur cette plaisanterie macabre que se termine la comédie. M. Lavedan s'y est franchement affirmé comme l'un

des plus fiers adeptes de l'école dramatique, où, suivant la familière expression d'un de mes nouveaux confrères, on confectionne une gibelotte avec une simple queue de lapin... C'est encore une fois la pièce où il n'y a pas de pièce, où du moins le peu qu'il y en a ne commence qu'au troisième acte pour brusquement finir au quatrième : un *Demi-Monde* réduction Collas. Les affriolantes scènes de déshabillage de ces dames et de ces demoiselles laissent, ce nous semble, très loin derrière elles le trop fameux « coucher d'Yvette »; l'exacte photographie du restaurant de nuit — Durand pour l'appeler par son nom — où passent, comme dans une revue et dans un tohu-bohu de mots dits « bien parisiens », les divers types de viveurs observés d'après nature : est-ce assez — l'avenir seul nous répondra — pour amuser le tapis jusqu'au troisième acte? Toujours est-il que j'aime par-dessus tout la fin de ce troisième acte, délicieusement jouée par Réjane — c'est la nature même ! — et par Candé, fin et léger à miracle dans le docteur Guénosa, dont il a su faire une physionomie si curieuse et si vivante. Sans Réjane — ce n'est, certes, pas M. Lavedan qui osera me contredire — que deviendraient *Viveurs* et leur jargon (ne pas confondre avec esprit) bien amusant, sans doute, dans un court article de la *Vie Parisienne*, insupportable, à la rampe, pendant toute une soirée?... Nous avons louangé Réjane et Candé, son très précieux partenaire en la scène que nous regardons comme la meilleure de cette œuvre bâtarde. Comment nommer — ils sont trop ! — les

nombreux personnages de ce kaléidoscope? Disons vite que Boisselot fut un « vieux marcheur » idéal, Galipaux (Jacques Doucet lui-même) un couturier excessivement comique, Gauthier un amoureux charmant, Numès un mari « parfait », Mangin un duelliste extrêmement plaisant... Oserons-nous avouer maintenant que Mlle Yahne nous a semblé sèche et monotone dans la jeune fille fin de siècle, toujours la même qu'on la condamne à représenter et que M. Mayer nous a paru exagérer la vulgarité et le « muflisme » de son personnage...

Viveurs réalise les grosses, les très grosses recettes. Et, après ?... Après la pièce de M. Lavedan viendra, sans doute, une comédie en trois actes de M. Georges de Porto-Riche, le *Passé,* dont Mme Réjane créera le principal rôle, et qui permettra d'attendre la grande pièce en vers, *Mademoiselle Manon,* depuis longtemps promise par l'original et talentueux auteur d'*Amoureuse*.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Madame Sans-Gêne, pièce	4	»	93
Maison de poupée, pièce	4	»	18
**Monsieur le Directeur,* pièce	3	12 fév.	136
Ma Femme est docteur, comédie	1	12 fév.	136
Musotte, pièce	3	15 mars.	9
Le Chapeau d'un horloger, comédie	1	»	8
**Viveurs !* comédie	4	21 nov.	46

THÉATRE DE LA RENAISSANCE [1]

Après de belles soirées comme celles de *Phèdre,* où Mme Sarah Bernhardt se montrait simplement merveilleuse, et même comme celles de *Gismonda* de M. Victorien Sardou, dont la centième représentation se donna le 3 février, le théâtre de la Renaissance, émule du Théâtre-Français, a — pour le début de Coquelin, transfuge de la Comédie, « débutant » aux côtés de son illustre camarade — fort artistiquement monté cette antique — et attique — plaisanterie d'*Amphitryon* (6 février). Sans parler de Mme Valdey, qui ne mettait peut-être pas toute la malice suffisante dans le rôle de la Nuit, M. Jean Coquelin nous semblait digne, par sa physionomie narquoise, de poser pour le portrait de Mercure. Impossible d'être plus dédaigneusement railleur, plus spirituellement cynique que ce Mercure, plus finement bonhomme et plus comiquement poltron que ce Sosie, où, d'un naturel si fin et si parfait, Coquelin aîné, son père, le grand Coquelin, pour tout dire, fut de tout point excellent. Et comment

1. Directrice : Mme Sarah Bernhardt. Administrateur : M. Victor Ulmann. Secrétaire général : M. Alfred Delilia.

louer autant qu'elle le méritait Mme Sarah Bernhardt, pleine de douceur, de tendresse, de réserve, puis d'indignation et enfin d'indulgence dans le personnage d'Alcmène qui lui va si bien, et qui est, nous le comprenons, un de ses rôles de prédilection ! Il faut aussi rendre justice à M. Deval, impatient, irrité, furieux, accablé dans celui d'Amphitryon ; à Mlle Patry, une Cléanthis fort drôlement courroucée contre le dédain de son lâche époux ; à M. Guitry — un si beau Jupiter ! — qui fit écouter avec plaisir et débita avec la hardiesse enjouée et la légèreté souriante qu'elles comportent les superfines distinctions du dieu galant entre l'amour dû au titre d'un époux et l'amour plus vif auquel il a droit de prétendre lorsqu'il aime avec toute l'ardeur d'un amant... [1].

Avant Molière, nous avions eu Musset... je veux dire : Georges de Porto-Riche, avec cette adorable fantaisie qui s'appelle *l'Infidèle* [2], dont chaque représentation est pour nous une surprise nouvelle et une joie plus grande. Et comme celui qui sertit ce rare bijou est un profond observateur — l'auteur d'*Amoureuse*, la pièce la plus forte qu'on ait écrite en ces dix dernières années — un vrai poète et un étincelant écrivain, personne ne s'étonnera du vif plaisir que causa au public de la Renaissance la

---

1. DISTRIBUTION. — Sosie, M. *Coquelin aîné*. — Jupiter, M. *Guitry*. — Mercure, M. *Jean Coquelin*. — Amphitryon, M. *Deval*. — Naucratès M. *Angelo*. — Argatiphontidas, M. *Castelli*. — Pausicles, M. *Brunière*. — Polidas, M. *Gérard*. — Alcmène, Mme *Sarah Bernhardt*. — La Nuit Mme *Valdey*. — Cléanthis, Mlle *Patry*.

2. DISTRIBUTION. — Lazzaro, M. *Darmont*. — Renato, M. *G. Monrose*. — Vanina, Mlle *Delisle*.

reprise de cette pièce aux rimes si riches, aux images si brillantes, à la langue si saine. L'*Infidèle* a été bien jouée du reste, par le long M. Darmont à qui nous souhaiterions un peu plus de fougue, et par Mlle Delisle, une Vanina qui ne manque pas d'une certaine grâce mélancolique. La charmante comédie de M. Georges de Porto-Riche est très joliment mise en scène, et la sérénade sur l'eau (musique de Thomé), fort agréablement chantée par une jeune élève du Conservatoire, a produit son effet habituel.

13 FÉVRIER. — Première représentation de *Magda* (*Le Foyer*), drame en quatre actes de M. H. Sudermann, traduction française de M. H. Rémon[1]. — Il y a dans cette œuvre curieuse — dont l'analyse nous entraînerait trop loin — un cas de *struggle for life* qui pourrait faire supposer, chez l'auteur, des théories déterminantes que je n'aurais d'ailleurs pas à discuter ici. Mais je crois qu'il faut plutôt chercher sa pensée dans les discours du pasteur Hefferdingh. Repoussé par la jeune fille qu'il aimait, il a sanctifié sa douleur en la mettant au service des autres. Son rôle est tout de mansuétude et de conciliation. Sans doute il blâme la conduite de Magda, mais il lui laisse deviner son jugement sans l'en offenser. Il sait trouver d'énergiques reproches pour condamner l'étroite dureté du vieil officier. Et ce personnage,

1. DISTRIBUTION. — Schwartz, M. *Mévisto*. — Hefferdingh, M. *Darmont*. — De Keller, M. *Deval*. — Max de Wlendowsky, M. *Deneubourg*. — De Klebs, M. *Chameroy*. — Beckmann, M. *Lacroix*. — Magda, Mme *Sarah Bernhardt*. — Augusta, Mlle *Grandet*. — Francesca, Mlle *Patry*. — Marie, Mlle *Bellanger*. — Thérèse, Mlle *Saryta*. — Mme de Klebs, Mlle *Merle*. — Mme Ellrich, Mlle *Boulanger*. — Mme Schumann, Mlle *Gournay*.

tracé de main de maître, me semble très beau et très simple dans la fusion des éléments complexes qui l'ont formé. J'imagine que certains héros de Tolstoï et de M. Paul Bourget l'admettraient dans leur familiarité et que M. de Voguë le présenterait volontiers à M. Paul Desjardins. Au point de vue théâtral, j'estime tout à fait remarquable la lente prise de possession de Magda par le seul ascendant moral de l'homme autrefois dédaigné. Et je louerai de même sans réticences la belle scène qui la remet en présence de son séducteur. Il y a là une ironie amère superbement présentée. L'auteur a su habilement décrire le milieu où se meuvent les personnages, en l'illustrant avec beaucoup de vérité comique par des scènes épisodiques qui sont plaisantes. Le vieux général qui a les « pékins » en horreur et veut remplacer les réunions artistiques par de bonnes « associations patriotiques » est, sans doute, connu — trop connu, hélas! parce qu'il est de tous les pays — mais il est toujours amusant. A noter aussi le tableau de la présentation de Magda à « ces dames de la ville », accourues avec autant de frayeur que de joie pour voir « l'actrice ». Et il faudrait en outre citer bien des « coins » délicieux, de petits croquis à la Dickens, des types frappants, de fine observation, tels que la tante à héritage, dont la rèche sensibilité s'exerce sur tout et contre tous. Oui, le « Brissot » de M. Alexandre Dumas est un parent du colonel Schwartz; oui, en vieillissant, Fernand de Thauzette pourrait devenir un conseiller Keller. Pareillement, Mme Brissot et peut-être André de Bardannes pourraient convenable-

ent s'apparier avec la bonne colonelle et le pasr. (Au fait, pourquoi celui-ci n'épouserait-il pas fin Magda ? C'est, après tout, vraisemblable...) ais le principal est, vous en conviendrez, que héroïne soit originale. Celle-ci l'est au plus haut egré, quels que soient au surplus les traits extéieurs, peu nombreux, qu'elle pourrait avoir de communs avec d'autres figures déjà vues sur les planches. Ceci dit, nous ne parlerons pas de certaines longueurs, lenteurs, redites, amplement rachetées par des beautés de détail qui font valoir davantage la solide structure du drame.

En montant et en jouant elle-même *Magda,* Mme Sarah Bernhardt a donné à M. Sudermann tout ce qu'il pouvait souhaiter. Elle lui a donné d'abord son prestigieux talent dont la rare souplesse s'est déployée une fois de plus dans son irrésistible séduction. Aussi quels bravos !... Quels rappels !... M. Mévisto avait infiniment de relief sous les traits du vieux Schwartz. Par moments, il nous a tout à fait rappelé les gestes de M. Antoine avec qui il a souvent joué autrefois. On l'a fort applaudi pour la sobriété de son jeu et la vérité de sa diction. J'ai beaucoup goûté M. Darmont, plein d'onction et de gravité mélancolique en pasteur Hefferdingh, et M. Deval (De Keller) parfait de tenue et de dignité rampante (cette alliance de mots est étrange, mais juste). Mlle Bellanger avait un charme curieux : c'était bien la petite Gretchen traditionnelle. M. Deneubourg lui donnait la réplique avec justesse. Nommons enfin Mmes Patry et Grandet, excellentes toutes deux ; M. Chameroy (le général) qui a mis

la salle en belle humeur; Mlle Saryta, une servante admirable; Mmes Gournay, Boulanger, Merle, très plaisantes dans les silhouettes de ces « dames de la ville ». En somme, un ensemble extraordinaire. Le décor était une merveille de réalisme dans le vrai sens du mot. Ce « parloir » de vieux militaire dévot n'était-il pas, à lui seul, un commentaire éloquent de l'action qui le traversait. Bravo pour le râtelier de pipes, la collection de papillons, les gravures — et le bocal de poissons rouges! La silencieuse correction de ces derniers a été vivement appréciée...

3 mars. — Première représentation (à ce théâtre) du *Médecin malgré lui,* comédie en trois actes, en prose, de Molière[1]. — Si le théâtre de la Renaissance avait ses soirées Sarah Bernhardt, il avait aussi ses soirées Coquelin. C'est ainsi que, ce jour-là, après avoir paru sans le concours de son illustre partenaire dans le Sosie d'*Amphitryon,* M. Coquelin abordait pour la première fois, à Paris, le Sganarelle du *Médecin malgré lui.* Il n'avait, en effet, jamais joué à la Comédie-Française ce rôle qui était pourtant de son emploi. Il serait oiseux de répéter que M. Coquelin est un excellent comédien. Mais ce qu'on peut dire hautement, c'est qu'il apporte dans tous les personnages qu'il incarne une note vraiment personnelle, un sentiment d'originalité qu'on ne saurait nier. Le premier acte du *Médecin malgré lui* produit d'ordinaire peu d'effet. Eh bien! ce premier

1. Distribution. — Sganarelle, M. *Coquelin aîné.* — Lucas, M. *Jean Coquelin.* — Léandre, M. *Deneubourg.* — Géronte, M. *Chameroy.* — Valère, M. *Montigny.* — Robert, M. *Lacroix.* — Jacqueline, Mlle *Patry.* — Lucinde, Mlle *Seylor.* — Martine, Mlle *Jenny Rose.*

acte, M. Coquelin l'éclairait de toute sa verve comique, il le rehaussait de tout l'éclat de son merveilleux talent. Entre Lucas et Valère, Sganarelle, avec son habit jaune et vert, avait, sous son masque mobile, la superbe allure des grands rôles comiques du répertoire. Mais c'est dans la scène de la consultation du second acte qu'il était surtout remarquable. Il ne s'était pas plutôt installé dans le grand fauteuil classique, que toute la salle éclatait d'un fou rire qui ne la quittait plus jusqu'à la fin de la pièce. M. Coquelin est bien l'interprète de Molière. Il n'y a pas de plus bel éloge à lui adresser. Le *Médecin malgré lui,* dans la maison de Mme Sarah Bernhardt, a été fort convenablement mis en scène. Jean Coquelin est un très joyeux Lucas et Mme Patry une belle nourrice. Mlle Seylor jouait agréablement le petit rôle de Lucinde et M. Deneubourg portait élégamment le velours traditionnel des amoureux de Molière. C'était, en somme, une représentation classique, et cette représentation n'était donnée ni à la Comédie-Française, ni à l'Odéon. Molière est partout bon à écouter, surtout quand il rencontre un interprète de la valeur de M. Coquelin[1].

19 MARS. — Reprise d'*Izeyl,* le beau drame en vers de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, musique de M. Gabriel Pierné.

---

1. Quelques jours après, le 9 mars, on donne en même temps que le *Médecin malgré lui* et que *Jean-Marie* de M. André Theuriet, avec Mme Sarah Bernhardt, MM. Guitry et Piron, la première représentation de la *Farce du mari refondu,* de MM. Gabriel Vicaire et Jules Truffier, musique de M. Charles Hess, avec MM. Monrose, Deneubourg, Chameroy, Mmes Yves Roland et Saryta.

5 AVRIL. — Première représentation de la *Princesse lointaine*, pièce en quatre actes en vers, de M. E. Rostand[1]. — « Il se peut, disait quelques jours auparavant, la directrice de la Renaissance, que la pièce ne fasse pas le sou, mais cela m'est absolument égal : je la trouve superbe, et je la jouerai quand même pour mon plaisir... » Voilà qui fait singulièrement l'éloge de l'œuvre. — La *Princesse lointaine*[2] est, symboliquement, l'idéal vers lequel courent poètes et soldats, c'est la femme de tous les siècles nimbée de l'auréole que lui fait l'hommage de ceux qui ont entrevu sa beauté. La pièce est dans le genre sérieux, ce qu'étaient dans la note gaie et le ton enjoué de Regnard, les *Romanesques* applaudis, l'année dernière, à la Comédie-Française, et se passe en des temps très anciens, au XII[e] siècle, en partie dans cet Orient où déjà le maître Sardou avait trouvé *Gismonda*. Ce fut, mélancolique et mystique, un suave conte d'amour que nous donna M. Rostand, en quatre actes romantiques et lyriques (sinon

---

1. DISTRIBUTION. — D'Allamanon, M. *Guitry*. — Jofroy Rudel, M. *de Max*. Frère Trophime, M. *Jean Coquelin*. — Squaciafico, M. *Laroche*. — François, M. *Angelo*. — Le patron de la nef, M. *Montigny*. — Érasme, M. *Chameroy*. — Bruno, M. *G. Monrose*. — Trobaldo, M. *Lacroix*. — Nicholose, M. *Piron*. — Mélissinde, M[me] *Sarah Bernhardt*. — Sorismonde, M[me] *Marthold*. — Suivantes : M[lles] *Boulanger, Melly, Gournay, Desvergers, Tournier, Desprès*. — Enfants : *petite Deschamps, petite Barré*.

2. L'auteur de la *Princesse lointaine* est, d'ailleurs, un très habile virtuose et de jolis vers comme ceux-ci :

> Ce voyage, comment, femme, te le décrire,
> De cet agonisant cinglant vers ton sourire ?

compensent amplement le pathos de cet axiome :

> On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame...

Que dites-vous de ce « vers quoi » suffisamment iroquois ? Et de cette autre phrase un peu banale :

> Tes façons d'arranger tout sont désinvoltes...

dramatiques), habilement « truqués » et bourrés de souvenirs... Ainsi nous retrouvâmes le « C'était Célio qui vous aimait » des *Caprices de Marianne,* la litière d'Amfortas empruntée à *Parsifal,* la fenêtre de la *Fille de Roland,* etc. Comme son très fidèle et très ardent ami Richepin, l'auteur de *Vers la joie,* M. Rostand a la hantise du néologisme. Mais, à ce disciple de Leconte de Lisle ayant l'âme de Mæterlinck, nous souhaiterions une plus grande sincérité. Ah! combien plus de vraie poésie en cet exquis petit chef-d'œuvre de Georges de Porto-Riche, intitulé l'*Infidèle,* que reprenait naguère (pour huit jours) la directrice de la Renaissance! Le public a, d'ailleurs, fait le plus chaleureux accueil aux réelles beautés de cette longue ode d'amour, psalmodiée en toute perfection par la grande artiste : ô les divines attitudes de la gracieuse Mélissinde! Et comme nous comprenions l'envoûtement du doux poète de la verte Aquitaine, épris de la subtile image qu'il s'est faite de la lointaine princesse, et aussi la subite trahison de son messager d'amour! M. de Max rendait de la façon la plus touchante la tendre agonie du jeune prince. M. Guitry, le superbe vainqueur du chevalier aux armes vertes, n'avait pourtant pas vaincu sur toute la ligne : nous l'engagions amicalement à soigner son articulation qui n'était pas toujours d'une correction absolue[1]. Le contraste était frappant entre

1. M. Guitry, subitement indisposé, sera plus tard remplacé au pied levé, dans le rôle de Bertrand d'Alamanon, par M. Darmont qui trouvait moyen d'y faire apprécier à côté de Mme Sarah Bernhardt, une réelle chaleur artistique.

M. Laroche qui, en dépit de la rapidité du débit, conservait toujours une netteté de diction fort agréable à l'oreille de l'auditeur. Il lui suffisait des quelques scènes du malin Squaciafico, le marchand génois aux allures de juif, pour le mettre en pleine lumière. Avec les rôles secondaires, fort bien tenus par Mme Marthold, en l'avisée camériste de la régente de Tripoli, et par M. Jean Coquelin, dans le frère Trophime prêchant les grands amours qui mènent aux grands devoirs, avec la mélodique musique de scène, composée par M. Gabriel Pierné, la représentation de la *Princesse lointaine* était intéressante et la soirée curieuse à bien des égards.

Après avoir joué la *Princesse lointaine* autant qu'elle la pouvait jouer, Mme Sarah Bernhardt terminera la saison par quelques fructueuses représentations de la *Dame aux Camélias;* puis, reprenant sa course éternelle à travers le monde, elle laissera son théâtre que, de loin, elle continuera à diriger, entre les mains de M. Guitry, s'acquittant de la délicate besogne avec infiniment de tact et de goût.

5 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Amants,* comédie en quatre actes et cinq tableaux de M. Maurice Donnay [1]. — Que signifie cette distinction : « Quatre actes et cinq tableaux », alors

---

1. DISTRIBUTION. — Georges Vetheuil, M. *Guitry*. — Comte de Puyseux, M. *Louis Delaunay*. — De Sambré, M. *Paul Clerget*. — Gaudéric, M. *Mérissel*. — Ravier, M. *Grandey*. — Prunier, M. *Courcelles*. — Shlinder, M. *H. Legrand*. — Prosper, M. *Stébler*. — Joseph, M. *Stéphen*. — Le Chanteur, M. *Delacroix*. — Gaston Sorbier, *Petit Fernand*. — Louis, M. *Barnoll*. — Le cocher, M. *Bert*. — Georges Sorbier, *Petit Guéringer*. — Claudine Rosay, Mlle *Jeanne Granier*. — Henriette Jamine, Mlle *Marguerite Caron*. — Mme Grégeois, Mlle *Simone Damaury*. — Mme Sorbier, Mlle *Marie Royer*. — Fraulein, Mlle *Saryta*. — Miss, Mlle *Melly*. — Clara, Mlle *Gournay*. — Denise Rosay, *petite Collin*.

qu'il s'agit purement et simplement de cinq actes? Disons tout de suite que le premier contient une scène à notre avis absolument magistrale, et que le second, ravissant d'un bout à l'autre, est sur le public d'un effet sûr. Mais quel dommage que la fin ne réponde pas au début, et qu'à partir du troisième acte, la déviation s'accentue de plus en plus !.. Il semble que M. Maurice Donnay, défaisant ce qu'il avait fait, n'ait, en somme, pas su au juste ce qu'il voulait faire... Le plan manque, et les caractères s'estompent. Encore une fois, quel dommage ! *Amants* appartient au « théâtre d'idées », dont Georges de Porto-Riche nous donna hardiment la formule en cette œuvre admirable, *Amoureuse,* dont la place est glorieusement marquée au répertoire de la Comédie-Française — formule reprise, depuis lors, et non certes sans succès par MM. Jules Lemaître et Henri Lavedan, par MM. François de Curel et Paul Hervieu. Très nettement tous quatre procèdent de Georges de Porto-Riche, devenu, sans le savoir, chef d'école..... La pièce — si pièce il y a ! — est un long duo d'amour, amour instinctif et spontané, traversé par les menues brouilles qui l'avivent, puis brisé par la volonté des deux amants invoquant en pleine ivresse l'injonction du devoir. Et en dépit de ce qu'il y a d'illogique en la conception de M. Maurice Donnay, c'est là une exquise œuvre d'art qui mérite à tous égards l'éclatant succès qu'elle a remporté, interprétée à miracle par M[lle] Jeanne Granier et par M. Guitry. Sur cette même scène de la Renaissance où elle débuta jadis et obtint dans l'opé-

rette les triomphes que l'on sait, Jeanne Granier s'est affirmée « comédienne » et l'une des premières comédiennes de Paris, sacrée telle par le triple rappel de la salle entière après l'acte de la terrasse. Quant à Guitry, dont le talent ne s'était jamais élevé si haut, il avait tout l'esprit — et, certes, ce n'est pas peu dire! — de M. Maurice Donnay lui-même. Parfait, M. Delaunay fils en la silhouette du comte de Puyseux, où il a dit très finement, et avec une délicate variété de nuances ses « couplets » sur le cocuage. Très adroit, M. Paul Clerget dans le bout de rôle d'un psychologue qui en sera bientôt pour sa vaine psychologie. Et que dire du « fous le camp » si crânement lancé par Mlle Marguerite Caron toute charmante en son épisode. Le hall de Claudine Rozay était une pure merveille et la pièce était montée avec un luxe et un goût qui nous montraient qu'en l'absence de son illustre directrice, nous étions bien toujours dans la maison de « Sarah Bernhardt[1] ».

De passage à Paris, la grande artiste se rendait aux nombreuses sollicitations dont elle était l'objet

1. Mme Sarah Bernhardt venait parfois se retremper dans son cher théâtre et son bien-aimé Paris. C'est ainsi que, pour la 50e représentation d'*Amants*, les artistes avaient organisé, après le spectacle, une petite réunion intime et charmante. — C'est M. Guitry qui avait eu l'idée de cette fête, donnée pour exprimer à Mme Sarah Bernhardt la joie de sa venue, le chagrin de son départ et l'espoir qu'à son retour ce ser la 150e qu'elle fêtera dans son joli théâtre. Sarah Bernhardt a remercié les artistes pour leur aimable concours : Jeanne Granier pour son merveilleux talent, et Guitry pour son dévouement amical et désintéressé, pour sa surprenante et admirable création, ainsi que pour son joli toast. L'orchestre de Boldi a chanté sa plus belle musique et, après avoir, la coupe en main, remercié auteur, artistes, musiciens et public, la grande artiste s'est retirée au bras de son administrateur général, M. Victor Ullmann.

de la part d'amis de Dumas et d'habitués de la Renaissance, et consentait à donner une unique représentation de la *Dame aux Camélias*, qui, pour ne pas entraver même un seul jour le grand succès d'*Amants*, avait lieu « en matinée », le 26 décembre[1]. Le rôle d'Armand Duval était admirablement interprété par M. Guitry, rappelé trois fois au quatrième acte, avec sa triomphante partenaire. Enfin, le 29 décembre, avant son départ pour l'Amérique, Mme Sarah Bernhardt donnait, en matinée, une dernière représentation de *Phèdre*[2], qui faisait salle comble[3].

---

1. Voici, d'ailleurs, quelle était la complète distribution de l'œuvre de Dumas : Marguerite Gauthier, Mme *Sarah Bernhardt.* — Armand Duval, M. *Guitry.* — Gaston Rieux, M. *Angelo.* — Saint-Gaudens, M. *Chameroy.* — Georges Duval, M. *Piron.* — Gustave, M. *Brunière.* — Arthur, M. *Gérard.* — De Giray, M. *Ramy.* — Le docteur, M. *Lacroix.* — Un domestique, M. *Kolb.* — Prudence, Mlle *Patry.* — Nichette, Mlle *Seylor.* — Olympe, Mlle *Saryta.* — Nanine, Mlle *Merle.* — Anaïs, Mlle *Boulanger.* — Adèle, Mlle *Melly.* — Clara, Mlle *Gournay.*

En son nom et en celui de ses belles-filles, Mme Alexandre Dumas écrivait le lendemain à la grande artiste que pour s'associer à la pensée qui lui avait dicté le choix de la *Dame aux Camélias*, en spectacle extraordinaire, elle abandonnait aux pauvres, par son entremise, la part des droits d'auteur qui lui revenait.

2. Distribution. — Phèdre, Mme *Sarah Bernhardt.* — Hippolyte, M. *Darmont.* — Thésée, M. *Castelli.* — Théramène, M. *Piron.* — Panope, M. *Gérard.* — Aricie, Mlle *Mellot.* — Œnone, Mlle *Grandet.* — Ismène, Mlle *Seylor.* — Une jeune fille, Mlle *Melly.*

3. Le 3 janvier, Mme Sarah Bernhardt et sa troupe — soit un personnel d'environ trente personnes — prenaient le chemin du Havre pour s'embarquer le lendemain sur le transatlantique, *La Champagne*, à destination de New-York. On ne doit être de retour qu'au mois de juin 1896. Cette nouvelle « tournée » de la grande artiste française en Amérique, sous la direction de MM. Abey et Grau, ses impresarii habituels, durera donc quatre mois et demi et ne comprendra que les principales villes des États-Unis et du Canada, où elle donnera environ cent vingt représentations du répertoire de Mme Sarah Bernhardt, composé des pièces suivantes : *Gismonda, Izeyl, Magda* et la *Femme de Claude* qui n'ont pas encore été jouées par elle de l'autre côté de l'Atlantique, et de *Fédora, La Tosca, Froufrou, Phèdre, Adrienne Lecouvreur* et la *Dame aux camélias*, déjà re-

L'année 1895, à la Renaissance, se résumait, en attendant son retour, dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re repr판. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Gismonda, drame	4	»	33
Phèdre, tragédie	5	»	6
La Dame aux camélias, drame	5	»	12
Fédora, pièce	4	»	2
Amphitryon, comédie	3	»	10
L'Infidèle, pièce en vers	1	»	7
**Magda*, drame	4	13 fév.	27
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	5
Jean-Marie, comédie en vers	1	»	2
La Farce du mari refondu, pièce	1	9 mars.	2
Izeyl, drame en vers	»	19 mars.	4
**La Princesse lointaine*, pièce en vers	4	5 avril.	31
**Amants*, comédie	4 a., 5 t.	5 nov.	64

présentées pendant les tournées précédentes, mais redemandées par le public américain. Cette tournée d'Amérique est la cinquième faite par Mme Sarah Bernhardt depuis 1881, époque à laquelle elle quitta le Théâtre-Français.

THÉATRE DES VARIÉTÉS [1]

En attendant l'amusant *Chilpéric* d'Hervé, dont il nous préparait, avec Albert Brasseur et Jeanne Granier, une très brillante reprise, M. Samuel nous invitait, le 8 janvier, à applaudir une dernière fois la *Femme à papa* [2], avec laquelle Mme Judic terminera, entre Dupuis et Baron, ses représentations aux Variétés. M. José Dupuis — vous le savez — joue à la fois les deux rôles de Florestan et d'Aristide de la Boucanière. La virtuosité avec laquelle il dépouille le vieux viveur pour se transformer, pour ainsi dire, sous les yeux du public, en jeune pion, n'est qu'un tour de force; mais la façon dont il composa son double rôle est de l'art, et M. Dupuis, en se retirant, — il ne renouvellera pas son engagement avec les Variétés — laissera le souvenir d'un des plus remarquables comédiens de Paris. M. Baron, avec sa voix de trompette fêlée, ses ahurissements indescriptibles et ses accoutrements inouïs de vieux sa-

---

1. Directeur : M. Fernand Samuel.
2. Distribution. — Aristide-Florestan, M. *Dupuis*. — Bodin-Bridet, M. *Baron*. — Tob, M. *Émile Petit*. — Le prince de Chypre, M. *André Simon*. — accaud, M. *Brunais*. — Un Sommelier, M. *Fleury-Fontès*. — Un homme e peine, M. *J. Leduc*. — Anna, Mme *Judic*. — Coralie, Mlle *Bonnet*. — ora, Mlle *Dubois*. — Lucienne, Mlle *Crozet*.

vant à visière verte — vous vous rappelez l'histoire du cochon à l'opoponax — est toujours le plus plaisant bouffon qui se puisse rêver. On pouvait aller voir l'illustre trio : on ne le reverra jamais plus...

1[er] FÉVRIER. — Première représentation (à ce théâtre) de *Chilpéric*, opéra-bouffe en quatre actes d'Hervé et de M. Paul Ferrier, musique d'Hervé[1]. — J'ose espérer que vous voudrez bien me tenir quitte envers la pièce, fort habilement remaniée du reste par M. Paul Ferrier. Cela extravague et cela divague dans une gamme d'anachronisme à jet continu. C'est Charenton lâché sur les planches. On ne raisonne pas plus avec les fous qu'avec les Turcs de Molière. Il faut rire à se tordre, ou quitter la place, et je vous assure que personne n'a songé, ce soir, à prendre ce dernier parti. La musique, l'entraînante et exquise musique d'Hervé ne nous retient-elle pas forcément à notre fauteuil ? Le « compositeur toqué » se montra, n'en doutez pas, compositeur sérieux dans son *Chilpéric*. C'est même un contraste des plus étranges que celui de cette partition d'artiste encadrée dans un tréteau de polichinelles. Le rossignol chante dans le nid du coq-à-l'âne ; la mélodie s'envole à tire-d'aile de la bouche difforme du masque. — Il y a parmi les bas-reliefs de la cathédrale de Rouen, des singes qui pincent de la harpe et des gargouilles qui jouent du violon. Nous nous

1. DISTRIBUTION. — Ricin, M. *Baron*. — Chilpéric, M. *Albert Brasseur*. — Le Grand-Légendaire, M. *Lassouche*. — Landry, M. *Guy*. — Sigebert, M. *Vauthier*. — Nervoso, M. *André Simon*. — Divitiacus, M. *Sakarof*. — Frédégonde, M[lle] *Marguerite Ugalde*. — Galswinthe, M[lle] *Marcelle Lender*. — Brunehaut, M[lle] *Théry*. — Fana, M[lle] *Luce Myrès*.

lions cette symphonie chimérique en écoutant veau la folle et charmante opérette d'Hervé. druides grotesques du premier acte chantent œur qui réveille les échos de la forêt de *Sigurd,* ıe tout à l'heure nous allons songer à *Lohengrin:* avait pressenti le dieu Wagner. Faut-il rappla célèbre légende de « Monsieur » Chilpéric; anson du Jambon, si finement tournée; le or « Divine Frédégonde »; l'étonnant final mbrelles? Au second acte, nous avons retrouvé oie et sincèrement applaudi la jolie chanson ıpillon bleu; le duo d'un brio rageur de Chilet de Frédégonde (en chemise); l'entrée de la la délicieuse valse du divertissement, suivie galop si enlevant; le verveux final (accompaar la batterie de cuisine de Mme Frédégonde), ıt redemandé d'enthousiasme. En vérité, toute nusique a le diable au corps: on n'en fait plus ıe ça... Il n'y a qu'un Hervé. Aussi M. Fer-Samuel a-t-il été, ce nous semble, très heument inspiré en s'annexant le répertoire du e parodiste. Attendons avec confiance l'amuet mélodieuse série. Pour commencer, cette e de *Chilpéric* est absolument éclatante, et je ıce rien de trop en disant que, sous le rapport écors, des costumes et de la mise en scène, age n'eût pas été plus luxueusement, plus didement et plus artistiquement monté... à ra. M. Albert Brasseur — qui s'est, Dieu me ! découvert une voix, une voix telle quelle, ıne voix — a joué avec la plus louable fanle rôle de Chilpéric, créé par Hervé lui-même

avec la folie que vous savez. M. Baron fait une figure des plus cocasses de médecin en *us* qui marmotte du latin de cuisine. M. Lassouche et M. Guy dans le Grand-Légendaire et dans le pâtre Landry, sont bien « dans la note ». M. Vauthier, dans Sigebert, et M. Sakarof, « vieille basse de province », comme dit Chilpéric, montrant dans Divitiacus une fort belle voix, méritaient aussi d'être complimentés. Mlle Marguerite Ugalde, en bonne comédienne, en parfaite musicienne qu'elle est, s'est fort bien acquittée du rôle de Frédégonde (avez-vous vu Blanche d'Antigny ?) appris en quelques jours seulement : on lui a redemandé ses lamentations du second acte qu'elle a très joliment dites. Citons avec elle Mlle Théry, qui s'est fait remarquer dans Brunehaut, l'Ortrude de ce *Lohengrin,* et Mlle Lender, un peu lourde, par exemple, dans le boléro dansé : où est Granier, où est Simon-Girard ?... Disons enfin que le ballet était délicieusement déshabillé et que de toutes les façons *Chilpéric* valait la peine d'être vu. La centième aura lieu le 21 avril[1].

2 MAI. — Première représentation des *Pantins de Madame,* pièce en trois actes de M. Albin Valabrègue[2] et reprise, à ce théâtre, de la *Chanson de*

---

1. M. Paul Ferrier a vivement remercié les interprètes de *Chilpéric ;* après des toasts très spirituels, il a annoncé à M. Albert Brasseur que, suivant promesse faite à la première, il lui donnait le cheval blanc que montait au premier acte l'amusant Chilpéric.

Au cours des représentations de *Chilpéric,* et par suite de légères indispositions, M. Guy fut, pendant quelques jours, remplacé dans le rôle de Landry par M. Petit, Mlle Tylda Raphaële chanta Frédégonde au lieu et place de Mlle Marguerite Ugalde.

2. DISTRIBUTION. — Du Pontet, M. *Baron.* — Gontran, M. *Albert Brasseur.* — Albert, M. *Guy.* — Amélie, Mlle *Maria Legault.* — Zoé, Mlle *Berthe Legrand.*

Fortunio, opéra-comique en un acte de H. Crémieux et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach [1]. — Peut-être pouvait-on reprocher à M. Valabrègue le ne s'être pas donné la peine de tirer de son sujet tout ce qu'il contenait; mais telle qu'il nous 'a présentée, sa comédie demeurait amusante en naints endroits, et le dialogue en était toujours lrôle. Elle fut fort bien jouée par Mlle Maria Leault, très fine et très malicieuse dans le rôle d'Aiélie. Baron avait une bonne tête de mari, Albert Brasseur, si curieusement grimé, était un très plaiant Gontran, et il était dommage que Guy, le couin, ne fût pas plus souvent en scène : il était parfait. N'oublions pas la bonne », où Mlle Berthe Legrand vait su dessiner une silhouette.

Les *Pantins de Madame* étaient accompagnés, ur l'affiche des Variétés, de la *Chanson de Fortunio* u'Hector Crémieux, Ludovic Halévy et Jacques)ffenbach firent représenter pour la première fois ux Bouffes en 1861... C'est un bijou, une manière e petit chef-d'œuvre que cette *Chanson de Fortunio*. Ious ne raconterons point une pièce dont le sujet st dans toutes les mémoires. Disons seulement u'elle a retrouvé son succès d'autrefois. Dans cette luette — qui est une suite du *Chandelier* d'Alfred e Musset — passe le souffle du grand poète. C'est 'ais, exquis, fin et distingué, et la musique d'Offenach est restée aussi jeune, aussi pimpante qu'au

1. Distribution. — Maître Fortunio, M. *Lassouche*. — Friquet, M. *Guy*. Valentine, Mlle *Mathilde Auguez*. — Laurette, Mlle *Marcelle Lender*. — ibet, Mlle *Bonnet*. — Guillaume, Mlle *Tylda Raphaële*. — Landry, lle *Diéterle*. — Sylvain, Mlle *Berthias*. — Saturnin, Mlle *Lambert*.

début. Pourquoi ce délicieux petit ouvrage n'entrerait-il pas au répertoire de l'Opéra-Comique? Certes, il en vaut la peine. M. Fernand Samuel l'a monté avec un soin et un goût dont il faut le complimenter. Lassouche est bien placé dans maître Fortunio; Guy est un Friquet plein de verve. A Mlle Mathilde Auguez était dévolu le rôle de Valentine; elle y a été charmante de tout point, et a dit de la plus adorable façon la fameuse chanson que tout le monde connaît parce que tout le monde l'a chantée ou entendu chanter. Louons encore Mlle Bonnet, une appétissante Babet, et sous le fringant travesti des petits clercs : Mlles Tylda Raphaële et Diéterle. Quant à Mlle Lender qui faisait Laurette, c'était vraiment une bien belle personne...

17 MAI. — Reprise de la *Périchole*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach [1]. — M. Fernand Samuel ne pouvait, ce nous semble, plus heureusement terminer la saison qu'en nous rendant la *Périchole*, qu'on n'avait pas revue depuis le jour où Mme Judic reprit le rôle autrefois créé par Hortense Schneider. La *Périchole* de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy est, on l'a dit, une petite cousine, à la mode de Bohême, de cette fantasque et insolente comédienne qui, dans une saynète de

1. DISTRIBUTION. — La Périchole, Mlle *Jeanne Granier*. — Panatellas, M. *Baron*. — Le prisonnier, M. *Lassouche*. — Piquillo, M. *Guy*. — Dom Pedro, M. *E. Petit*. — Don Andrès, M. *André Simon*. — Tarapote, M. *Édouard Georges*. — 1er notaire, M. *Brunais*. — 2e notaire, M. *Leduc*. — Guadalena, Mlle *Tylda Raphaële*. — Berginella, Mlle *Fugères*. — Mastrilla, Mlle *Diéterle*. — Manuelita, Mlle *Luce Myrès*. — Frasquinella, Mlle *Berthias*. — Brambilla, Mlle *Lambert*. — Minetta, Mlle *Francia*. — Pauletta, Mlle *Lefèvre*.

Mérimée, mène d'un train d'enfer le *Carrosse du Saint-Sacrement*. D'un trait sec, rehaussé par quelques touches crues et vives, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* a fait là un portrait qu'on dirait mordu par la pointe ou croqué par le pinceau de Goya. Les auteurs de *Carmen* en ont fait, comme vous savez, une virtuose du pavé qui traîne l'espadrille et racle la guitare par les rues de Lima, en compagnie de son amant Piquillo. La musique, écrite par Offenbach sur le gai scénario de MM. Meilhac et Halévy, est vive, rapide et spirituelle. Elle a gardé sa verve, sa légèreté, sa fraîcheur. Tout le premier acte est un feu roulant. Offenbach l'a rempli d'airs, de chœurs et de rondes à faire damner tous les alcades des Espagnes et à défrayer toutes les sérénades de Paris. Cette fois, ce n'est plus de la caricature musicale, mais un tableau de genre plein de couleur et d'esprit. Le musicien reste léger dans sa charge, élégant dans sa bouffonnerie, ses coq-à-l'âne même ont des ailes.

La Périchole se nommait jadis Mlle Schneider; c'est aujourd'hui Mlle Jeanne Granier, qui n'a jamais été plus charmante, et plus en voix qu'elle n'était en ce triomphal soir de première. Nous n'avons ni revu ni entendu la Périchole d'autrefois, rien ne nous l'a rappelée que notre mémoire; mais nous en avons applaudi une autre, aussi adorable, aussi séduisante que la première à laquelle elle n'emprunte pourtant aucun de ses effets. Avec quelle perfection elle a détaillé la Lettre, où, tous, nous l'attendions ! Avec quelle finesse elle a dit ensuite les couplets : « Je suis grise ! » qu'on lui a rede-

mandés ! Ah ! ce fut pour la verveuse comédienne, doublée d'une chanteuse exquise, une superbe rentrée sur le plus parisien de nos théâtres ! Guy est extrêmement comique, parfois même attendrissant, dans le personnage de Piquillo auquel il prête sa jeunesse et son naturel ; Baron a repris le rôle, désormais un peu menu pour lui, du ministre Panatellas qu'il a créé, et Lassouche fait un fantoche tragi-comique du vieux prisonnier sortant de son oubliette sous sa défroque déchiquetée, limée, éraillée, où tout ce qui n'est pas un trou est une tache. Les trois cousines enfin sous les traits de Mmes Diéterle, Fugère et Tylda Raphaële sont un régal pour les yeux. Somme toute, c'est pour le théâtre des Variétés, la très heureuse reprise d'un légendaire succès qui « grandira, car il est espagnol »...

17 SEPTEMBRE. — Pour la réouverture du théâtre, après les habituelles vacances de l'été, on ne pouvait mieux faire que de reprendre la *Périchole*, et bien que la représentation à laquelle nous assistâmes ait été un peu terne, il ne s'ensuit pas de là que la célèbre opérette de Meilhac et Halévy ne soit pas bourrée d'humour et de fantaisie, que l'esprit du dialogue ne s'y soutienne pas avec une particulière finesse, et que la musique d'Offenbach n'ait pas le charme et le brio que vous savez... Si notre chère Granier n'est plus, hélas ! la chanteuse du *Petit Duc*, elle est du moins restée la comédienne éminemment intelligente et la rare diseuse que nous applaudirons, à la Renaissance, dans la pièce de M. Maurice Donnay ; M. Guy est amusant, sans

faire oublier José Dupuis, l'incomparable créateur de Piquillo, et si nous n'avons pas cette fois retrouvé Baron, le caricatural Panatellas du mois de mai dernier (celui qui le remplace n'existe pas), nous avons revu avec plaisir le consciencieux Petit, et Lassouche, l'épique « évadé » de la prison de Lima, et M[lle] Diéterle, une ravissante Andalouse blonde (une vraie blonde, celle-là) que je vous souhaite, cher lecteur, d'avoir pour « petite cousine »... Le 26 septembre avait lieu la cinquantième représentation de la *Périchole*. Jamais la délicieuse opérette n'avait connu l'éclatant succès de cette reprise. A son apparition, la vogue était aux bouffonneries — et la délicatesse de touche, la fine ironie, l'humanité charmante de la *Périchole* passaient pour mérites de second ordre. Le temps a marché depuis, et la *Périchole,* à l'instar de *Carmen,* compte une glorieuse revanche — et les douces joies du succès d'argent.

23 OCTOBRE. — Première représentation du *Carnet du Diable,* pièce fantastique en trois actes et huit tableaux de MM. Ernest Blum et Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette[1]. — Jolies femmes, ha-

1. DISTRIBUTION. — Prince Belphégor, M. *Baron.* — Arsène Marjavel, M. *Albert Brasseur.* — Baron Cupido, M. *Lassouche.* — Rodrigo, M. *Guy.* — Pingaud, M. *Émile Petit.* — Général Ruy del Rio Secco, M. *André Simon.* — Satan, M. *Ed. Georges.* — Casimir, M. *Schutz.* — Germain, M. *Brunais.* — Prince Funiculi, M. *Arnould.* — Comte Amchanick, M. *Féroumont.* — Amiral Antonio, M. *Thiéry.* — Comte Merdazoff, M. *Fleury Fontès.* — Mimosa, M[lle] *Méaly.* — Sataniella, M[lle] *Théry.* — Comtesse Guadamara, M[lle] *Berthe Legrand.* — Jacqueline, M[lle] *Lavallière.* — Vénus, M[lle] *de Gaby.* — Diane de Poitiers, M[lle] *Fugères.* — Jacintha, M[lle] *Diéterle.* — M[me] Connecticut, M[lle] *Luce Myrès.* — Aspasie, M[lle] *Crozet.* — Comtesse Merdazoff, M[lle] *Nebbia.* — Diane de Poitiers, M[lle] *Lambert.* — Piccolina, M[lle] *Beauprez.* — Baboline, M[lle] *Francia.*

billées ou déshabillées ; costumes chatoyants ; décors superbes à perspectives immenses ; tableaux vivants ; fériques exhibitions ; musique gaie : il n'en faut pas plus à ce théâtre, si admirablement situé sur le boulevard, pour réaliser les grosses recettes... Il y a tant de libertins en notre cher Paris, suffisamment corrompu... Quant à la pièce, semée d'égrillardises, voyez *Madame Satan*... Le prince Belphégor, pour avoir vraiment trop trompé Satanilla, sa femme, a été condamné par le tribunal de Satan à errer pendant un an sur la terre, ainsi qu'un papillon dont les ailes auraient été coupées. — Alors, Abeilard ? — Si vous voulez. Notre joyeux viveur serait en bien mauvais cas, si justement il ne « pigeait » en la brasserie des Favorites, la dernière création du boul'Mich, un jeune malchanceux si rageusement épris d'une richissime Péruvienne, rencontrée au bois, que puisqu'il ne peut être aimé de la belle, il est prêt à se donner au diable... Belphégor apparaît, lui achète une part de sa part de satisfactions amoureuses — mille chèques payables à la banque de Cythère — moyennant quoi il aura, pendant un an, toutes les veines... Arsène Marjavel signe le pacte diabolique, et épouse triomphalement sa belle Péruvienne : Mlle Mimosa de Los Vespetros. Oui, il l'épouse : mais, voilà qu'au moment où, dans le lit nuptial, la troublante Mimosa lui ouvre voluptueusement ses bras nus et s'offre à ses baisers les plus ardents, voilà qu'Arsène reste coi... Il a trop donné à Belphégor, lequel en trois semaines a tout « boulotté », si bien qu'il ne lui reste plus rien pour lui-même... Et sans l'idée d'un billet à ordre ingénieu-

sement escompté, la jeune épousée serait contrainte d'attendre un an — c'est bien long — l'amoureuse étreinte de son cher mari, si fâcheusement interloqué. Oh! que Mlle Mealy est donc jolie et tentante (infortuné Arsène!) en sa chemise décolletée, toute garnie de dentelles, appelant au lit son maître et seigneur!... Mais, sauf cet instant... psychologique, il m'a semblé que, si gentille autrefois, aux Menus-Plaisirs, dans le *Coq*, d'Ernest Depré et Victor Roger, elle n'avait pas gagné en ses tournées départementales, de parisianisme et de fantaisie : elle a le sérieux d'une grande chanteuse et sent à plein nez le café-concert... Ce n'est pas ça du tout... A la bonne heure, MM. Albert Brasseur et Baron, si vraiment désopilants dans l'étudiant Marjavel et le diable Belphégor! Moins heureux que d'ordinaire nous a paru M. Guy en sa création du Péruvien milliardaire, qui ne lui convient d'ailleurs qu'à moitié. Citons, pour leur verve ou la justesse de leur silhouette, Mlles Mary Théry et Lavallière, et... disons (ce sera notre mot de la fin) que les soixante premières représentations du *Carnet du Diable* avaient, à la date du 15 décembre, produit 392,658 fr. de recettes. Il va sans dire que nous retrouverons encore au commencement de 1896 la triomphante pièce sur l'affiche des Variétés.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Les Trente millions de Gladiator, comédie .	4	»	11
Les Charbonniers, opérette	1	»	8
Garanti 10 ans, comédie.	1	»	8
La Femme à papa, comédie-vaudeville. . . .	3	8 janv.	18
La Vertu de Rose, comédie.	1	»	21
Chilpéric, opéra-bouffe.	4	1er fév.	103
La Partie d'échecs, comédie.	1	»	104
**Les Pantins de Madame*, pièce.	3	2 mai.	15
La Chanson de Fortunio, opéra-comique. . .	1	2 mai.	17
L'Amant de carton, vaudeville	1	»	70
La Périchole, opéra-bouffe	3	17 mai.	70
**Le Carnet du Diable*, pièce fantastique. . . .	3 a., 8 t.	23 oct.	79
Fort en X, comédie	1	»	69

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Les *Ricochets de l'amour* (voyez notre volume de 1894) ayant déjà terminé leur carrière, le théâtre reprenait, le 17 janvier, à la 762e représentation l'éternelle *Cagnotte*[2]. Les directeurs avaient eu l'heureuse idée de prier M. Sarcey de «faire la conférence». Notre éminent doyen s'en est tiré avec sa maîtrise et sa bonhomie habituelles. Il a lumineusement expliqué comment, à l'instar de Scribe, inventant la pièce à quiproquos où excellèrent avec lui Alfred Hennequin, et encore aujourd'hui Georges Feydeau, Labiche avait, avec le célèbre *Chapeau de paille d'Italie*, créé un moule nouveau. Les moules (le mot a fait rire) : il n'y a que ça !... Et le public d'alors mis en goût de vérité par la *Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas fils, applaudit les bourgeois « réels » de la *Cagnotte*... L'observation, la satire comique de certains ridicules provinciaux entrent actuellement pour bien peu, ce nous semble,

---

1. Directeurs : MM. Mussay et Boyer.
2. DISTRIBUTION. — Colladan, M. *Calvin.* — Champbourcy, M. *Milher.* — Cordenbois, M. *René Luguet.* — Cocarel, M. *Dubosc.* — Baucantin, M. *Bellot.* — Béchut, M. *Colombet.* — Benjamin, M. *Garon.* — Sylvain, M. *Dubroca.* — Félix, M. *Gorby.* — Joseph, M. *Mori.* — Le garçon, M. *Déan.* — Le gardien, M. *Daron.* — Tricoche, M. *Greffier.* — Léonida, Mme *Franck-Mel.* — Blanche, Mlle *Doriel.* — Chalamel, Mlle *Bilhaut.*

dans le succès de la *Cagnotte :* il reste une grosse bouffonnerie, dont les trois premiers actes sont excellents, un spectacle fait pour épanouir la rate, et qui, n'ayant rien d'inconvenant ni de risqué, peut être vu par les jeunes filles : c'est bien quelque chose, n'est-ce pas ? Le soir de la première, le 23 février 1864, la *Cagnotte* avait pour interprètes : Geoffroy (l'inimitable bourgeois), Brasseur, Lhéritier, René Luguet, Lassouche, Mme Thierret. De cette admirable réunion d'artistes comiques, le brave Luguet demeure seul, à un âge très avancé, fidèle à son poste, non pas dans le rôle qu'il créa, mais dans celui de Cordenbois, où les anciens ont pu voir Lhéritier. Milher est excellent dans Chambourcy, surtout pour qui n'a pas connu Geoffroy ; sans prendre la voix de Brasseur, M. Calvin est exquis — j'ai dit exquis — dans Colladan ; M. Gorby, très adroit, et Mlle Doriel, très sympathique, forment un gentil couple d'amoureux.

22 FÉVRIER. — Reprise du *Réveillon,* comédie en trois actes de MM. H. Meilhac et L. Halévy[1]. — Le *Réveillon* méritait vraiment d'être remis au répertoire. M. Milher est un Gaillardin très réussi ; il a, comme à son ordinaire, beaucoup de finesse et de gaieté. M. Calvin, par sa nature même, a dû faire de Tourillon un type différent de celui qu'avait créé Lhéritier, mais qui ne manque pas de drôlerie.

1. DISTRIBUTION. — Tourillon, M. *Calvin.* — Gaillardin, M. *Milher.* — Alfred, M. *Raimond.* — Duparquet, M. *E. Didier.* — Léopold, M. *René Luguet.* — Bidard, M. *Garon.* — Yvan, M. *Mori.* — Nicolas, M. *Daron.* — Pierre, M. *Greffier.* — Métella, Mlle *J. Cheirel.* — Le Prince, Mlle *J. Kerwich.* — Fanny, Mme *M. Chassaing.* — Pernette, Mlle *Bussy.* — Toto, Mlle *Dalville.* — Adèle, Mlle *Ritto.* — Sainte-Esplanade, Mlle *de Mongey.*

M. Raimond est un Alfred qui a moins de nez, mais non moins d'originalité que l'Alfred de 1872, M. Didier est entré, au contentement du public, dans la peau du notaire Duparquet, et M. Luguet s'est attribué le rôle de Léopold, le geôlier pris de vin, qu'avait créé Lassouche. Mmes Marianne Chassaing, Cheirel et Kerwich forment un trio qui vaut l'ancien. Bref, la reprise de cette jolie fantaisie de MM. Meilhac et Halévy, a obtenu un succès très vif.

Le 3 mars, avant le *Réveillon,* on donnait pour la première fois une comédie-vaudeville en un acte de MM. Eugène Héros et Georges Mathieu, *Leur Bonheur,* qui ne manquait ni d'observation, ni de gaieté. Mmes Andrée Mégard et Bilhaut, MM. Gorby, Garon et Bellet en étaient les aimables interprètes.

3 Avril. — Première représentation du *Paradis,* pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin, Paul Bilhaud et Albert Barré[1]. — Pièce égrillarde sans être grossière, où les situations sont aussi gaies qu'ingénieuses, où le dialogue est toujours spirituel, en restant logique et naturel. Tout Paris viendra voir le second acte du *Paradis* qui ne dure pas moins d'une heure — une heure de rire à jet continu. A tant de créations, déjà si personnelles, M. Milher a ajouté celle de Pontbichot, où il est d'une bonhomie délicieuse tendant bonnement le dos aux algarades de sa femme — il a son but ! — tombant avec une naïveté adorable dans le pan-

1. Distribution. — Grésillon, M. *Calvin.* — Pontbichot, M. *Milher.* — Raphaël, M. *Dubosc.* — Pluchard, M. *E. Didier.* — Crick, M. *Gorby.* — François, M. *Greffier.* — Claire, Mlle *J. Cheirel.* — Céleste, Mme *Franck-Mel.* — Jeanne, Mlle *Doriel.* — Hélène, Mlle *Mégard.* — Rosalie, Mlle *Bussy.* — Justine, Mlle *Narlay.*

neau de Claire Taupin, et laissant enfin se déclarer le brûlant incendie qui, depuis trente ans, couvait en lui discrètement... M. Calvin, naguère le merveilleux Colladan de la *Cagnotte,* a dessiné avec son habituelle maîtrise la silhouette de Grésillon, le parfait mari, aveugle, quand il s'agit de sa femme, et furieux quand il se trouve trompé par sa maîtresse. Le talent de Mlle Cheirel s'affirme de jour en jour; nous en avons la preuve dans l'intelligente façon dont elle a joué, avec entrain et gaieté, le rôle de Claire Taupin, subjuguée par le beau dompteur Crick (article Profits et pertes au grand livre tenu par le baron). Ce rôle d'ami de cœur (cœur délicat surtout !) a été rendu avec infiniment de tact par un jeune artiste d'avenir, M. Gorby, qui, depuis peu de temps dans la maison, sait déjà s'y faire une place; il était charmant dans *Leur Bonheur;* il est tout à fait amusant dans le *Paradis*. Une bonne pièce engendre de bons acteurs: le *Paradis* a porté chance à ses interprètes: M. Dubosc, qui a fort gentiment imité son futur beau-père, M. Milher; M. Eugène Didier, qui a très adroitement esquissé le type du baron devenu, pour ses méfaits, le comptable d'une cocotte; Mme Franck-Mel, enfin, la femme, et Mlle Doriel, la fille de l'admirable Pontbichot.

Le théâtre avait fermé ses portes avec l'amusante pièce de MM. Hennequin, Bilhaud et Barré. Fidèle — un peu trop peut-être — à la date traditionnelle — oh ! les traditions ! — il les rouvrait le 2 septembre en pleines chaleurs. Salle remplie de provinciaux riant bruyamment à la folle aventure de

ce libidineux bourgeois de Romorantin, qui, hanté, depuis trente ans, par l'envie de goûter des amours faciles — c'est ce qu'il appelle le paradis — se charge de rompre avec une cocotte, au lieu et place de son futur gendre, afin de se substituer à lui auprès de l'abandonnée... La farce, violente, impétueuse, est lancée à toutes brides dans un tourbillon de folie qui, forcément, entraîne les esprits les plus moroses. D'ingénieuses trouvailles, des traits de mœurs bien observés, de spirituelles saillies relèvent la pièce d'ailleurs extrêmement bien jouée. Milher est toujours un Pontbichot absolument « magistral » ; M. Calvin s'est fait, dans Grosloulou, une exquise tête de vieux fêtard ; Mlle Cheirel, pleine de verve dans Claire Taupin, rend avec bien de la finesse la divertissante parodie de la *Dame aux camélias*[1].

1er OCTOBRE. — Reprise du *Train de plaisir*, vaudeville en quatre actes d'Alfred Hennequin, Arnold Mortier et M. Albert de Saint-Albin[2]. —

---

1. Le 5 septembre, à Ville-d'Avray, directeur, auteurs et artistes du théâtre fêtaient par un déjeuner tout intime la centième du *Paradis*. La troupe était partie en voiture de la rue Montpensier.

Il y eut des toasts sans nombre ; un très drôle de Luguet, mais trop croustilleux pour être reproduit ; de spirituels quatrains des auteurs. Citons le couplet adressé à Mlle Cheirel :

Gracieuse, malicieuse,
Rieuse, frôleuse, enjôleuse
Et bien d'autres rimes en euse,
Elle a dans son regard un mélange indécis :
Quelque peu de l'Enfer, beaucoup du Paradis.

2. DISTRIBUTION. — Bordighieri, M. *Milher*. — Cassegrain, M. *Maugé* (début). — Chennevis, M. *Dubosc*. — Brochon, M. *Garon*. — Ravioli, M. *Colombet*. — Tancrède, M. *Gorby*. — Agathe, Mlle *A. Lavigne*. — Mme Pinchard, Mme *Franck-Mel*. — Virginie, Mlle *Doriel*. — Ophélie, Mlle *Mégard*. — Jeannette, Mlle *Bussy*.

est la solution rêvée. Mais comment faire pour l'obtenir, puisque le fâcheux article 298 empêche les deux complices de contracter mariage ? On consulte une amie qui s'y connaît, Clotilde, aimée elle-même d'un brave gentilhomme campagnard, qu'elle doit prochainement épouser, et Clotilde propose un « adultère blanc ». Antoine aura un remplaçant qui se fera pincer à sa place en flagrant délit. Le divorce sera prononcé et rien n'empêchera alors Mme Duclozeau de devenir Mme de la Moulière. Il ne reste plus qu'à trouver le remplaçant en question : Henri de Chanteclair (il se fera appeler Henri Martin) ne peut refuser de rendre ce léger service à son ami Antoine, qui présentement s'emploie à le faire décorer. Or, Henri de Chanteclair est justement le fiancé de Clotilde... C'est dans un family-house, actuellement occupé par un détachement de l'Armée du Salut commandé par miss Mood — appelez-moi : capitaine ! dit Mlle Lavigne — qu'aura lieu le flagrant délit d'adultère. Comment la scène, dont toutes les positions ont pourtant été réglées d'avance, tourne-t-elle au préjudice de ce benêt d'Antoine, et à la glorification du gentilhomme campagnard aux solides biceps ? Comment et par suite de quelle fausse manœuvre, le mari, dûment prévenu et accompagné du commissaire de police, constate-t-il la présence de deux Henri Martin, au lieu d'un ? C'est ce que l'on voit dans la fort amusante pièce de MM. Busnach et Georges Duval. Ce second acte, vraiment joyeux, est suivi d'un troisième, adroitement établi, où Valentine, aussi parfaitement désillusionnée du vicomte de la Mou-

ıe de son indigne « remplaçant », tombe dans s de son mari, physiquement plus fort que ›clair et décidément moins bête que Toinon... ement moral d'une très plaisante comédie, ì ravir par Raimond, Dubosc et Maugé, par heirel, Mégard et Lavigne — ô Lavigne, en lieutenante de la maréchale Booth, enton- ›lle et sa troupe, les pieux cantiques de l'Ar- u Salut ! — Le Palais-Royal tient un succès vrai ! C'est avec le *Remplaçant* qu'il termi- année 1895, remplie par la vogue d'heureuses ›s et de deux pièces nouvelles, ainsi qu'en ne le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
chets de l'Amour, comédie.	3	»	18
uête, comédie.	1	»	106
otte, comédie-vaudeville	5	»	63
ot, comédie.	1	»	39
llon, comédie	3	22 fév.	24
nheur, comédie	1	3 mars.	38
dis, pièce.	3	3 avril.	124
Ernest, comédie	1	»	77
de plaisir, vaudeville.	4	1er oct.	66
neur, vaudeville.	1	»	59
laçant, comédie.	3	28 nov.	40

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

Deux directions se partagent l'année : celle de M. Emile Rochard, qui, après avoir représenté, non sans succès, le *Collier de la Reine* et la *Dame de carreau*, passera la main à M. Baduel. Celui-ci nous donnera Coquelin dans *Messire du Guesclin* et dans *Fanfan la Tulipe :* deux figures bien différentes, où triomphera l'éminent artiste, ex-sociétaire du Théâtre-Français.

31 JANVIER. — Première représentation du *Collier de la Reine,* pièce en cinq actes et treize tableaux de M. Pierre Decourcelle[1]. — N'y avait-il pas dans les treize tableaux — tous adorablement mis en scène — dont se composait le *Collier de*

1. DISTRIBUTION. — Louis XVI, M. *Pierre Berton.* — Beausire, M. *Jounard.* — Cagliostro, M. *Brémont.* — Le Portugais, M. *Gravier.* — Bossange, M. *Péricaud.* — De Charny, M. *Desjardins.* — Cardinal de Rohan, M. *Delaunay.* — Saint-Landry, M. *Pougaud.* — Réteau de Villette, M. *Rosny.* — Ducorneau, M. *Allart.* — Comte d'Artois, M. *Fontanes.* — De Crussol, M. *Sarter.* — Comte de Provence, M. *Avelot.* — Gamain, M. *Clot.* — Marie-Antoinette ; Oliva, Mme *Berthe Cerny.* — Comtesse de la Motte-Valois, Mlle *Laure Fleur.* — Duchesse de Polignac, Mlle *Diane Vernon.* — Andrée de Taverney, Mlle *Georgette Moreau.* — Princesse de Lamballe, Mlle *Lamart.* — Comtesse de Châlons, Mlle *Antonia Huart.* — Comtesse de Polastron, Mlle *Orsa.* — Comtesse de Coigny, Mlle *Fernande.* — Nicolette, Mlle *S. Deroche.* — Araminthe, Mlle *D'Argelles.* — Mme Campan, Mlle *Rouyer-Cabel.*

la Reine la plus heureuse variété de cadres, faite pour frapper profondément le spectateur, et attestant de la part du directeur comme de celle de l'auteur un bel effort d'art. Rappelez-vous, par exemple, le lever de rideau sur la porte Saint-Martin pendant le rigoureux hiver de 1785, avec ses obélisques de neige, ses traîneaux, ses brasiers entourés de loqueteux, ses gamins glissant et battant la semelle... C'est là que Marie-Antoinette était sauvée d'une dangereuse bagarre populaire par un jeune et courageux officier, M. de Charny. Venait ensuite la reproduction du fameux magasin, *Au Petit Dunkerque*, de Boehmer et Bossange, les joailliers de la Couronne, où s'introduisaient, sous le plaisant déguisement d'ambassadeurs portugais, trois hardis voleurs, négociant l'achat du fameux collier de seize cent mille livres : plus de quatre millions d'aujourd'hui ! Puis, c'était le paysage délicieusement ensoleillé du hameau de Trianon, où l'on voyait Marie-Antoinette et les dames de la cour, travesties en filles de ferme, battre la crème, rudoyer la baratte, donner à manger aux poules — de vraies poules, monsieur ! — danser des rondes villageoises et se livrer à de joyeuses parties de colin-maillard. Nous assistions alors à la présentation de M. de Charny, « l'amoureux de la reine », et nous voyions poindre la cruelle vengeance de la comtesse de la Motte-Valois, la terrible intermédiaire du cardinal de Rohan dans l'achat du collier. Voilà maintenant le Roi travaillant avec Gamain dans son atelier de serrurerie — attention ! c'est le vrai tour de Louis XVI, prêté par un aima-

ble collectionneur ! — et voici le merveilleux décor du Jardin du Palais-Royal, avec sa population de filles en toilettes extravagantes et d'élégants papillonnant autour d'elles : un véritable Debucourt. C'est là que nous refaisons connaissance avec cette demoiselle Oliva, ressemblant à Marie-Antoinette de façon si frappante que la comtesse de la Motte va s'en servir pour perdre la reine, en qui elle a cru deviner une rivale auprès de Rohan. C'est là encore qu'a lieu l'émouvant duel et le beau débat oratoire entre Cagliostro, franc-maçon précurseur, et le comte de Charny : une admirable scène, prise à Dumas, mot pour mot, nous dit respectueusement M. Pierre Decourcelle, son très intelligent et très avisé collaborateur. L'acte suivant s'ouvrait, par un heureux contraste, sur le comique tableau de l'ambassade de Portugal, et se terminait dans ce ravissant oasis des Bains d'Apollon, au clair de lune, où l'infortuné comte de Charny croyait voir sa reine immaculée aux bras du cardinal de Rohan, abusé comme lui par un sosie. Nous admirions ensuite le boudoir de la reine, avec les meubles exacts qui le garnissaient, et nous devions convenir que la pompe théâtrale n'avait jamais rien produit de plus grandiose que l'arrestation du cardinal, en habits pontificaux, au milieu de la cour en grand costume, tandis que le clergé dominait la scène du haut des marches de la chapelle royale illuminée de cent cierges, à travers le carillon des cloches et le rugissement des grandes orgues...

Telle était, ce nous semble, la scène culminante de la pièce, encadrée dans le plus éblouissant spec-

tacle qui se pût voir : une *Madame Sans-Gêne* à la cour de Louis XVI, avec des costumes — autant de Nattier qui marchent, a-t-on dit — et des décorations, qui étaient de pures merveilles d'exactitude, de luxe et de goût. C'est à Mlle Berthe Cerny, cette Parisienne endiablée, qu'incombait le périlleux honneur de représenter Marie-Antoinette, la hautaine Autrichienne. La jolie comédienne a fort adroitement tourné la difficulté en nous donnant une jeune reine toute spirituelle et toute gracieuse, toute pleine d'entrain et de gaîté, sachant avoir, aux moments pathétiques, le sérieux qu'il fallait. Elle a donc parfaitement réussi dans sa tâche, et il n'est personne qui ne l'ait trouvée absolument charmante sous les traits de Marie-Antoinette comme sous ceux de Mlle Oliva. M. Desjardins jouait le rôle de Charny, l'amoureux de la reine, avec la chaleur, la conscience et la conviction qu'il met dans toutes ses créations. Ajoutons qu'il portait avec une rare élégance l'uniforme d'officier de la marine royale : plastron rouge et culotte courte gros bleu. Le rôle de Cagliostro ne pouvait être tenu avec plus d'autorité, de tact et de mesure qu'il ne l'était par M. Brémont, ce si intelligent artiste. M. Berton était parfait dans Louis XVI dont il avait justement le profil bourbonien. Dans le cardinal de Rohan, dont il portait avec une si majestueuse prestance le splendide costume, M. Delaunay fils devait faire à la Porte-Saint-Martin, comme son prédécesseur à la cour de Louis XVI, bien des conquêtes... Quand nous aurons loué Mlle Laure Fleur qui personnifiait avec tant de finesse la jolie vipère

que la reine accueillit dans son sein, quand nous aurons rendu justice à l'original trio Joumard-Gravier-Pougaud, les joyeux bandits chargés d'égayer l'assistance, et quand nous aurons félicité, pour leur excellente tenue en scène, les trois gentils caniches de nos faux aveugles, on comprendra que nous arrêtions là notre rétrospective nomenclature. L'affiche de ce chatoyant *Collier de la Reine* ne comportait pas moins de soixante-dix rôles ! — Le 21 avril avait lieu la centième représentation.

VENDREDI-SAINT 12 AVRIL. — Unique représentation de la *Passion*, drame sacré en cinq actes et six tableaux de M. Edmond Haraucourt, partition de Bach, adaptée par MM. Hillemacher[1].

15 MAI. — Première représentation de la *Dame de carreau*, adaptation française en cinq actes et huit tableaux de *The fatal card*, de MM. Chambers et Stephenson[2]. — Comme la *Marraine de Char-*

---

1. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *Ph. Garnier*. — Judas, M. *Taillade*. — Pilate, M. *Desjardins*. — Lazare, M. *Rosny*. — Anne, M. *Depas*. — Caïphe, M. *Ossart*. — Joseph d'Arimathie, M. *Gauley*. — Un Pharisien, M. *Dauvillier*. — Pierre, M. *Daragon*. — Premier marchand, M. *Vallières*. — La Vierge, Mlle *Antonia Laurent*. — Madeleine, Mme *Renée de Pontry*. — Chœur de femmes, Mlle *Marcya*. — Marthe, Mlle *Marie Cabel*. — Jean, Mlle *Avocat*. — Femme du peuple, Mlle *Heller*.

2. DISTRIBUTION. — Général Austen, M. *Volny*. — Jim Dixon, M. *Gravier*. — A.-K. Austen, M. *Péricaud*. — Georges Norster, M. *Desjardins*. — Harry Burgess, M. *Gauthier*. — Terence Smithson, M. *Avelot*. — William Curtis, M. *Mallet*. — Cyrus Candleston, M. *Bacquié*. — Jack Brookfields, M. *Tenme*. — Webster, M. *Daragon*. — Winnigan le Hollandais, M. *Dekock*. — Paddy, M. *Colleuille*. — Premier détective, M. *Samson*. — Deuxième détective, M. *David*. — Pedro Lopez, M. *Woll*. — Tomaso, M. *Housset*. — Butterfield, M. *Cartereau*. — Pépa la Brune, Mme *Lina Munte*. — Margaret, Mlle *Dux*. — Miss Penelope, Mme *Irma Aubrys*. — Cecily Austen, Mlle *Darnières*. — Kate, Mlle *Antonia Huart*. — Rose, Mlle *Bignon*. — Jessie, Mlle *Clary*.

ley, au légendaire succès, *The fatal card* est de pure et complète importation anglaise. C'est à l'Adelphi-Théâtre, où la pièce originale obtint une longue série de représentations, que la découvrit un beau soir M. Pierre Decourcelle : de là à la traduire et à l'adapter à l'intention de M. Rochard, il n'y avait qu'un pas... Montée par M. Bruce Smith, le célèbre machiniste de là-bas, avec ses huit décors rapidement équipés et sa mise en scène britannique, exacte jusqu'aux plus petits détails, elle offre au public de la Porte-Saint-Martin un spectacle absolument neuf. Les Parisiens, généralement curieux des produits exotiques, y prendront-ils le même plaisir que les compatriotes de MM. Chambers et Stephenson ? Pourquoi pas ? Ah ! le bel écroulement final supérieurement réglé ! Ah ! les changements à vue, vous transportant en une seconde (décors à pivots) d'un tableau champêtre dans un intérieur encombré de meubles et bourré de bibelots ! Tout cela était vraiment très curieux à voir et de nature à faire vite oublier une partie comique un peu trop anglaise dans sa primitive naïveté. La *Dame de carreau* était supérieurement interprétée par M. Volny, un Gérald plein de chaleur ; par M. Desjardins, un Forster tout à fait saisissant ; par M. Gauthier, excellent dans l'amoureux timide, Harry Burgess ; par M. Péricaud, plein de naturel dans M. Austen, le vieil avare ; par M. Gravier, qui avait composé dans Jim Dixon une curieuse figure de bandit affolé ; par Mme Lina Munte, qui était bien, dans Pépa la Brune, la femme fatale rêvée par les auteurs, et par Mlle Dux,

la Mademoiselle Ève d'hier, qui était une Margaret absolument charmante.

Avec la *Dame de carreau* se termine le règne de M. Rochard, auquel succède, avec Coquelin, celui de M. Baduel. M. Péricaud remplira, sous la nouvelle direction, les fonctions de régisseur général.

22 octobre. — Première représentation de *Messire du Guesclin*, drame en vers, en trois actes, un prologue et un épilogue de M. Paul Déroulède[1]. — Admirez la coïncidence : c'est le soir même de la rentrée des Chambres que ce « Français de Raffet », notre camarade — camarade de collège — et ami Paul Déroulède, justement dégoûté de la politique, fait sa rentrée en scène d'auteur dramatique. Qu'est-ce que son *Messire du Guesclin?* — Une sorte de monographie du héros populaire, de celui qu'on appelait « le dogue noir », et qui, dans la postérité, a mérité le surnom de « bon serviteur de la Patrie ». Aucune figure n'était certes plus digne de tenter un hardi dramaturge, voire même un illustre comédien. Dans cette existence glorieuse et héroïque toujours, mais aussi toujours romanesque

---

1. Distribution. — Du Guesclin, M. *Coquelin*. — Jacques Bureau, M. *Brémont*. — Raoul de Caours, M. *Desjardins*. — Le dauphin Charles, M. *Burguet*. — Olivier de Mauny, M. *Segond*. — Le comte d'Auxerre, M. *Gravier*. — Nicolas Paguel, M. *Péricaud*. — Jean Goyon, M. *Laroche*. — L'Archevêque, M. *Prad*. — Orris, M. *Deroy*. — Le passeur, M. *Garay*. — Un héraut, M. *Roger*. — Le Captal de Buch, M. *Deschamps*. — Julienne, Mlle *Blanche Dufrène*. — Tiphaine Raguenel, Mlle *Bouchetal*. — Un page, Mlle *Giez*. — Odette, Mlle *Bella*. — Le comte de Beaujeu, M. *Richard*. — Louis de Châlons, M. *Bacquié*. — Comte de Beaumont, M. *Cartereau*. — Baudouin d'Hennequint, M. *Bourgeois*. — Le sire de Béthancourt, M. *Montigny*. — L'officier, M. *Jeandrieu*. — Un cavalier anglais, M. *Mallet*. — L'homme, M. *Jean Coquelin*.

et compliquée d'événements, l'auteur a découpé sa fable, suffisante pour donner l'aspect et le caractère du héros, et former un tout complet, sans cependant embrasser en son entier cette carrière qui fut immense; aussi n'a-t-il choisi qu'un épisode et arraché du livre quelques feuillets seulement. Son drame est relativement court : en trois actes rapides, précédés d'un prologue et suivis d'un épilogue. Le prologue, dont le but paraît être de bien préciser le milieu où se passe l'action et d'en établir le cadre (ce qui est absolument utile en matière de drame historique), nous montre, dans un joli décor de Jambon, représentant un quai du vieux Paris, la fuite du dauphin-régent Charles — qui fut plus tard Charles V dit le Sage — après l'invasion de sa résidence, l'hôtel Saint-Pol, par des émeutiers que conduisait Étienne Marcel, prévôt des marchands. La journée fut terrible et sanglante, et sous les yeux du Dauphin furent égorgés ses deux plus fidèles serviteurs, les maréchaux de Champagne et de Normandie; leur sang jaillit sur les vêtements du Prince, qui en furent inondés, et lui-même ne dut son salut qu'à la précaution d'Étienne Marcel de lui mettre sur la tête son propre chapeau bleu et rouge, aux couleurs de la ville de Paris... L'épilogue, c'est le sacre du roi Charles V dans la cathédrale de Reims, et la pièce se termine par la grande victoire nationale de Cocherel, remportée sur le captal de Buch, et dont la nouvelle, reçue au moment du sacre, causa à toute l'assistance une si vive joie... La pièce de M. Paul Déroulède, qui n'est pourtant qu'un fragment de la vie de Du

Guesclin, forme donc un tout complet s'encadrant entre la fuite du dauphin-régent et son couronnement. M. Paul Déroulède a-t-il écrit ce beau « drame national », pour lequel il faut avoir du foyer, du souffle, de l'éloquence, et cette foi surtout, cette foi en la patrie qu'on ne saurait dénier à l'auteur des *Chants du soldat?* Est-il le parfait artiste et le maître ouvrier en poésie souhaité par M. Richepin... qui s'y connaît? — Non, certes; mais nous lui passerons bien des défauts — son drame manque d'intérêt et d'action — et lui pardonnerons bien des incorrections — ses vers en sont criblés — pour les généreux et héroïques sentiments qu'il exhale, et pour de charmants — mais oui, charmants — passages comme les « couplets » de la Peur, qui terminent le premier acte. Que si vous objectez que Coquelin, acteur comique par excellence et Mascarille incomparable, Coquelin, dont la voix est en trompette et le nez en clairon, n'est guère fait pour représenter un héros, je vous répondrai que messire Bertrand n'était rien moins qu'un chevalier de carrousel; sa laideur, la rudesse de ses manières, sa tournure de « vilain » le firent d'abord assez peu priser des seigneurs qui entouraient le régent; mais celui-ci, que le malheur instruisait à connaître les hommes, pressentit le génie sous cette dure écorce... Je trouve donc que Coquelin est parfait en Du Guesclin, d'une bonhomie superbe et d'une vigoureuse énergie. Et quel admirable diseur! Ajoutons qu'il fut l'âme de la petite armée — je veux dire la troupe, rassemblée avec un soin infini — à qui il a communiqué le feu sa-

cré qui le brûlait lui-même. C'est d'abord M. Desjardins, le bel aventurier — aventurier qui va jusqu'à la trahison — Raoul de Caours, d'une beauté d'attitudes et d'une élégance d'allures bien faites pour séduire la douce Julienne. Julienne, c'est Mlle Blanche Dufrène, aperçue à l'Éden dans *Pêcheurs d'Islande*, et fort heureusement arrachée à la Russie par M. Duquesnel, qui, l'envoyant à Coquelin, lui fit un cadeau inappréciable. Elle a la grâce, la distinction, la voix charmeuse et la diction pénétrante : il y a là peut-être (qui sait?) une future Sarah! En embauchant M. Brémont, cet excellent acteur trop souvent laissé dans l'ombre, Coquelin a fait œuvre de directeur avisé, et en lui confiant le personnage de Jacques Bureau, l'argentier du roi, il était assuré que le rôle serait tenu par un maître en son art. Sachons-lui gré enfin d'avoir rappelé à Paris M. Burguet qui, par de curieuses compositions, avait su se faire une place au Gymnase et à l'Ambigu : il nous a donné une délicate silhouette du dauphin mélancolique et hésitant qu'était le futur Charles V[1].

1. La présence du Président de la République et surtout celle « officielle » du ministre des beaux-arts au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où ils ont assisté tous deux, le dimanche 17 novembre, à la trente et unième représentation de *Messire du Guesclin*, n'a pas été sans causer une certaine surprise. Le demandeur venant voir jouer le défendeur, c'est assez original, peut-être même un peu contraire aux usages, car, en somme, le procès Coquelin suit son cours — l'appel doit prochainement sortir du rôle — et c'est bien le ministre des beaux-arts, tuteur de la Comédie-Française, qui plaide contre le comédien réfractaire pour le rappeler à l'observation de ses engagements, et au respect du décret de Moscou. Certains ont conclu de cette présence officielle du ministre sur le terrain ennemi que M. Combes, moins formaliste que son prédécesseur M. Poincaré, serait assez disposé à se souvenir que ce décret de Moscou — charte constitutive de la Comédie-Française — donne au ministre, administrateur su-

10 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Fanfan la Tulipe,* drame en sept actes de M. Paul Meurice[1]. — Le héros dont le nom s'étale flamboyant sur l'affiche du théâtre de la Porte-Saint-Martin est un de ces personnages populaires dont chacun peut faire la légende à sa guise, car il est impossible de retrouver leur origine et de connaître leur histoire. Fanfan la Tulipe est de ceux-là. C'est le type du soldat français, brave comme un lion dans la bataille, galant avec les femmes, qui, toutes, se disputent son cœur; plein de dévouement pour ses amis, toujours gai, toujours railleur. Tantôt il sert le roi sous l'élégant uniforme de garde-française; tantôt, il combat pour la République, revêtu du costume délabré des volontaires de 92. Nos aînés l'ont vu, jadis, à l'Ambigu, où il séduisait Mme de Pompadour, déguisée en grisette. C'était

---

prême des beaux-arts, le droit d'autoriser à sa volonté, sous la seule responsabilité de sa conscience, les représentations d'un sociétaire retraité de la Comédie-Française, ainsi, d'ailleurs, que le fait s'est souvent accompli, car nombreux sont les précédents. On disait donc qu'il se pourrait faire que le procès Coquelin se terminât — avant appel — par une sorte de transaction, que moyennant acte de respect et de déférence de Coquelin, appuyé d'un paiement d'indemnité ou d'un abandon de pension de retraite, le ministre autorisât les représentations du sociétaire retraité, il est juste de le reconnaître, en pleine vigueur et en plein talent. Ce serait peut-être la solution la plus heureuse et la plus désirable, dans l'intérêt de tous, et certainement, dans tous les cas, la mieux accueillie du public, qui semble s'intéresser très sérieusement à cette résurrection d'art honorable et sérieux, tentée par Coquelin, sous forme de théâtre de grand drame et de tragédie historique...

1. DISTRIBUTION. — Fanfan la Tulipe, M. *Coquelin.* — Fitz-Onnal, M. *Desjardins.* — Angelus, M. *Burguet.* — Maréchal de Saxe, M. *Gravier.* — De Maurepas, M. *Laroche.* — Quesnay, M. *Prad.* — Honorin, M. *Deroy.* — Brevannes, M. *Liverani.* — De Souvré, M. *Jeandrieu.* — Boucher, le peintre, M. *Nicolini.* — Ramponneau, M. *Jean Coquelin,* — Mme de Pompadour, Mme *Raphaële Sisos.* — Guillemette, Mlle *Luce Colas.* — Blanche de Rosel, Mlle *Yves Roland.* — Alizon, Mlle *J. Giesz.*

Mélingue qui jouait le rôle de Fanfan la Tulipe, et Adèle Page celui de la Pompadour. Il y avait une bien jolie scène, où le brave garde-française offrait des pommes à la favorite de Louis XV. C'est une des meilleures pièces du maître Paul Meurice. L'histoire anecdotique ne nous a, d'ailleurs, rien transmis sur le personnage de Fanfan la Tulipe. Nous ne le connaissons guère que par la chanson soldatesque d'Émile Debreaux, et nous ne savons au juste sur quoi s'est fondé M. Paul Meurice pour faire de ce type militaire de 1792 et du premier empire un soldat du roi Louis XV. Ce simple soldat d'aventure est donc jeté au milieu des intrigues de la cour; il trompe les calculs intéressés d'un haut personnage qui le protège pour faire de lui un instrument; il déjoue les cabales et consolide le pouvoir ébranlé de la favorite. Il faut que cette bonne et droite nature se prête à toutes les qualités de son rôle, qui fournissait autrefois à Mélingue l'occasion de faire applaudir toutes les siennes. Chaque soir, l'acteur aimé, rappelé par le public, reparaissait en scène sur son cheval blanc, Zémire, auquel revenait sa part dans l'enthousiasme général. Avec moins de « panache », sans doute, que Mélingue, mais avec une finesse parfaite, une verve du meilleur goût, une vie intense et une émotion pénétrante, une bonhomie délicieuse et une jovialité absolument charmante, Coquelin remplit aujourd'hui ce rôle de terre-neuve en bottes fortes, déjouant les complots les plus ténébreux, se dévouant au profit de l'innocence persécutée, pour être finalement récompensé par la conscience du devoir accompli et par un sou-

rire de Mme de Pompadour. Jamais ne fut plus légitime l'immense succès du grand comédien — succès auquel il est juste d'associer des partenaires tels que Mme Raphaële Sizos, une Mme de Pompadour adorable ; Mlle Luce Colas, une très gentille Guillemette ; Desjardins, un traître superbe ; Burguet, un fort sympathique Angelus ; Jean Coquelin, un Ramponneau très plaisant ; Gravier, un beau maréchal de Saxe, etc. Excellente reprise et très belle représentation. Vive le vieux drame franchement amusant, bien fait et bien écrit ! Bravo, mille fois bravo, Coquelin[1] !...

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Sabre au clair, drame.	5 a., 8 t.	»	24
**Le Collier de la Reine*, pièce.	5 a., 13 t.	31 janv.	117
**La Dame de carreau*, adaptation française. .	5 a., 8 t.	15 mai.	115
**Messire du Guesclin*, drame en vers	3	22 oct.	55
Fanfan la Tulipe, drame.	7	12 déc.	23

1. Le 28 décembre, M. Coquelin entendait la lecture du premier acte de la *Montagne enchantée* de MM. Albert Carré et Émile Moreau, que doit jouer le théâtre de la Porte-Saint-Martin à une époque qui n'est pas encore fixée.

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ [1]

C'est par la centième représentation de *Rip,* donnée le 9 janvier devant une salle comble, que le théâtre commence l'année : public enthousiaste, exprimant, par ses bravos et par ses applaudissements chaleureux, la joie qu'il éprouve en entendant cette musique française qui rappelle les beaux jours d'Auber, d'Hérold et d'Adam. Il faut aussi rendre justice aux excellents interprètes de l'ouvrage, M. Soulacroix en tête, qui, avec sa belle voix et son grand talent d'artiste, électrise la salle tous les soirs [2], à Mme Bernaert, la chanteuse sympathique, et aux joyeux comiques Fugère, Dekernel et la tout aimable Mlle Sully, qui jettent leur note gaie dans l'œuvre de M. Planquette. Ajoutons à cela une mise en scène pleine de goût et ne soyons point étonné que *Rip* obtienne encore une longue série de représentations.

1er MAI. — Reprise du *Grand Mogol,* opéra-bouffe à spectacle de M. H. Chivot et de A. Duru, mu-

---

1. Directeur : M. Debruyère. Secrétaire général : M. Vallin.
2. Dans la seconde quinzaine de janvier, M. Soulacroix était doublé pendant quelques jours par M. Lucien Noël.

sique de M. Edmond Audran[1]. — C'est de Marseille que nous vint un jour cette triomphante production des auteurs de la célèbre *Mascotte* — à laquelle elle était antérieure — et le *Grand Mogol* avait passé par la Canebière avant d'aborder au square de la Gaîté. Quel fut au juste, dans le chef-lieu des Bouches-du-Rhône, le succès de l'ouvrage dont la belle princesse de Bagdad d'aujourd'hui (alors *Jeanne Hadingue*) joua le principal rôle ? Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Ce que je sais, c'est qu'il réussit terriblement à Paris. Oh oui ! qu'il réussit ! Encadré dans de somptueux décors et meublé de ballerines richement costumées, le *Grand Mogol* fut, en 1884, une excellente entrée de jeu pour la direction Debruyère. Plus modestement interprété et aussi moins luxueusement monté, le *Grand Mogol* d'aujourd'hui... Mme Bernaert est pourtant l'excellente virtuose au clair soprano que vous connaissez, quelque peu guindée, par exemple, en cet opéra-bouffe. Elle y a comme partenaire le très amusant Fugère, à qui l'on a redemandé — succès de chanteur ! — les Chous et les Roses et la chanson du Fakir, qu'il a dite avec infiniment d'adresse. M. Lucien Noël, en Joquelet, montre ses jolies dents et aussi sa jolie voix de baryton-doublure de Soulacroix. Et Mlle Jeanne Lamothe est, comme le disait un camarade, une gracieuse « mouche serpentine ». Tout cela — à condition d'oublier une

1. Distribution. — Le prince Mignapour, M. *P. Fugère*. — Joquelet, M. *Lucien Noël*. — Nicobar, M. *Dacheux*. — Crakson, M. *Landrin*. — Madras, M. *Jaltier*. — Un officier, M. *Bernard*. — Le grand brahmane, M. *Martel*. — Un marchand, M. *Vallin*. — Irma, Mme *Bernaert*. — Bengaline, Mlle *Anspach*. — Une marchande, Mlle *Largini*. — Kioumi, Mlle *Karty*.

fâcheuse Bengaline, qui vient de bien plus loin que Bruxelles et du boulevard Anspach, dont elle porte le nom — tout cela peut, en somme, et durant quatre mois d'été, constituer un solide regain au succès légendaire et « classique » d'une pièce adorée du public.

5 SEPTEMBRE. — Première représentation des *Vingt-huit jours de Clairette*, opérette à spectacle en quatre actes de H. Raymond et M. Antony Mars, musique de M. Victor Roger[1]. — Ah ! l'excellente folie, dénuée de prétention, et si heureusement agrémentée de la musique aimable et pimpante de M. Victor Roger !... Plus de trois cent cinquante représentations en consacrèrent le succès sur la scène des Folies-Dramatiques, et ce qu'il avait déjà fait pour la *Fille du Tambour-major*, pour les *Cloches de Corneville* et pour *Rip*, M. Debruyère vient de le refaire avec le même bonheur en transportant la pièce à la Gaîté. Mais, en agrandissant le cadre dans lequel se déploie librement le joyeux 33e hussards, que n'a-t-il mis la main sur une Clairette un peu moins « nabote » que Mlle Mariette Sully, « sortant du rang » pour interpréter le rôle si crânement créé par Marguerite Ugalde ! Et, n'était l'amusant contraste entre le faux et le vrai Benoît, long comme un jour

1. DISTRIBUTION. — Michonnet, M. *Paul Fugère*. — Vivarel, M. *Lucien Noël*. — Gibard, M. *Landrin*. — Le capitaine, M. *Dacheux*. — Benoît, M. *Jalher*. — Pépin, M. *Larroque*. — Le vicomte, M. *Bernard*. — Poireau, M. *Millot*. — Le gardien, M. *Martel*. — Quitard, M. *Clément*. — Clairette, Mlle *Mariette Sully*. — Bérénice, Mlle *Lebey*. — Nichotte, Mlle *Deberio*. — Octavie, Mlle *Largini*. — Virginie, Mlle *Pouget*. — Mariette, Mlle *Karty*. — Claire, Mlle *Clasquin*. — Estelle, Mlle *Decezac*. — Charlotte, Mlle *Dalb*. — Première cliente, Mlle *Hessel*. — Deuxième cliente, Mlle *Lenoir*. — Troisième cliente, Mlle *Bérenger*.

sans pain, la gentille pensionnaire de la Gaîté serait vraiment un peu trop petite pour être militaire... Cela n'a, d'ailleurs, pas empêché le public de lui redemander trois fois les couplets : « Trotte ! Trotte ! » qui, repris en chœur par le régiment tout entier, constituent, comme vous savez, le célèbre finale du second acte. Trois fois aussi, il a voulu entendre la chanson de caserne : *Quarante kilomètres sans boire,* qu'enlèvent de verve MM. Fugère et Landrin. Sans faire oublier Guy, le créateur des Folies, M. Paul Fugère est un Michonnet aussi gai que possible, et M. Lucien Noël met ses belles dents et son agréable voix de baryton au service du rôle de Vivarel, où vous vous rappelez Guyon. Succès encore pour Mlle Deberio, reprenant le rôle de paysanne savoureuse où se distingua Mlle Tusini, et pour le ballet réaliste : *Nourrices et Hussards* où s'esbattent congrûment Mlles Lamothe et Berthier. — On s'est déjà beaucoup amusé et on s'amusera encore à ces *Vingt-huit jours de Clairette,* qui ont été donnés jusqu'au 11 novembre, c'est-à-dire jusqu'aux relâches nécessités par les répétitions de *Panurge*.

22 NOVEMBRE. — Première représentation de *Panurge*, opéra-comique en trois actes et dix tableaux, de MM. Henri Meilhac et Albert de Saint-Albin, musique de M. Robert Planquette[1]. — Voulez-vous obtenir un grand succès ? Mettez sur un livret un

---

1. DISTRIBUTION. — Panurge, M. *Soulacroix*. — Cocolati, M. *Paul Fugère*. — Trouillogan, M. *Dekernel*. — Pantagruel, M. *Lucien Noël*. — Carpalini, M. *Landrin*. — Her Trippa, M. *Dacheux*. — Philoclœa, Mme *Bernaert*. — Nicole, Mlle *J. Aubecq* (débuts). — Caterina, Mlle *Mariette Sully*. — Philiberto, Mlle *Lebey*. — 1er page — Mme Maclou, Mlle *Largini*. — 2e page, Mlle *Karty*.

ıeu moins que quelconque la fort aimable musique :u compositeur de *Rip* et des *Cloches de Corneville,* t faites-la chanter par un artiste de l'autorité de I. Soulacroix, au talent si personnel, à la voix si haude et si facile ; par Mlle Aubecq (drôle de nom !) ıyant le Conservatoire à l'âge où l'on y entre d'orinaire pour débuter victorieusement en un rôle crit tout exprès pour son clair soprano ; par Mme Beraert, fort injustement mise au second plan, tout omme si déjà elle avait cessé de plaire au public il n'en est rien, tout au contraire) ; par Mlle Mariette ully, qui a de la verve et de la gentillesse ; par [. Paul Fugère, enfin, toujours plein de gaîté et e fantaisie : il faut l'entendre imitant si drôlement ı clarinette ! Voulez-vous être joué tout l'hiver : ncadrez, comme l'a somptueusement fait le direc:ur de la Gaîté, les gracieuses mélodies de M. Planuette en une mise en scène exquise. Là est tout art d'une pièce dont le succès — il a été immense e ce côté — revient au machiniste et au costumier, l'électricité et au maillot. Je crois qu'on n'a jamais ien fait de plus beau que le fastueux ballet de la laissance de Vénus et que l'étonnante vision de ;ythère, avec ses multiples transformations. Par [uatre et cinq fois, il a fallu relever la toile devant ıne salle absolument ravie. Disons qu'on a fort apılaudi les heureux couplets du premier acte : « Laisıons parler les médisants », spirituellement dits par ›oulacroix, ainsi que le joli duo de Nicole : « Vous n'avez dit : Souvenons-nous » ; ajoutons qu'on a fait ıu charmant baryton une ovation des plus chaleureuses après sa romance du troisième acte : « Dors

bien tranquillement », et redemandé à M[lle] Aubecq l'air de la tentation : « J'ai beau lutter contre moi-même », qu'elle a d'ailleurs fort bien chanté... Et n'oublions pas les moutons, les célèbres moutons de Panurge, qui, au huitième tableau, répandent sur l'orchestre un relent, vraiment un peu trop « nature » et que n'avait certes pas prévu le chef des odeurs suaves du prince Cocolati. C'est égal : il était quelque peu outrecuidant, mettons imprudent, de coller à une pareille insignifiance la flamboyante étiquette d'un personnage rabelaisien. Régal des yeux, tant qu'on voudra : relisons *Pantagruel*.

Cette histoire du théâtre de la Gaîté ne serait pas complète si nous n'enregistrions, à la date du 12 novembre, la matinée extraordinaire, avec le concours des principaux artistes parisiens, donnée au profit de la souscription pour le monument d'Agar[1], et celle du 12 décembre, la belle représentation d'adieux de M[me] Crosnier, de l'Odéon.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Rip, opéra-comique	3 a., 7 t.	»	139
Le Grand Mogol, opéra-bouffe	»	»	126
Les Vingt-huit jours de Clairette, opérette.	4	5 sept.	74
**Panurge*, opéra-comique	3 a., 10 t.	22 nov.	47

1. A la présence sur la scène de nos grands poètes, groupés pour rendre hommage à la regrettée artiste, il convenait d'ajouter la présence dans la salle de l'illustre tragédienne italienne : la Ristori, aujourd'hui la marquise del Grillo.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET [1]

Le 6 janvier s'était donnée la 79e représentation des *Pirates de la Savane*. Le lendemain commençaient les relâches exigés par M. Sardou pour son *Don Quichotte*.

9 FÉVRIER. — Première représentation de *Don Quichotte*, pièce à grand spectacle, en trois actes et vingt tableaux, de M. Victorien Sardou [2]. — Ce *Don Quichotte*, qui n'est autre que l'ancien *Don Quichotte* du Gymnase, transformé et considérablement agrandi, devait tenir, en ses manifestations multiples, de la comédie, du drame, de la féerie et de la farce. Ajoutez à cela de la musique et des ballets, et vous aurez un spectacle d'un genre particulier et d'une saveur assez imprévue. Voici Don Quichotte dans son donjon, possédé par le démon de la chevalerie; ses yeux brillent d'une flamme extatique; son geste taille des spectres en pièces et

1. Directeurs : MM. Floury fils.
2. DISTRIBUTION. — Sancho, M. *Dailly*. — Don Quichotte, M. *Barral*. — Don Fernand, M. *Volny*. — Don Antonio, M. *Bouyer*. — Cardenio, M. *E. Albert*. — Le corregidor, M. *Ossart*. — Basile, M. *H. Simond*. — Carrisco, M. *Alexandre fils*. — Un licencié, M. *Alexandre père*. — Guerrere, M. *Adam*. — L'alcade, M. *Chatelain*. — Le commissaire, M. *Jourdan*. — Dorothée, Mme *Archainbaud*. — Luscinde, Mlle *Marga-Lucena*. — Juanita, Mlle *Miroir*. — Djelma, Mlle *Diony*. — Maritorne, Mlle *Blanchet*. — Piquilla, Mlle *Dumont*. — Léona, Mlle *De Wills*. — Chiquita, Mlle *Gaudy*.

le songe qui remplit sa tête se projette au fond de la chambre comme une image lumineuse. La chaîne des galériens passe en chantant joyeusement (ces forçats sont gais). Don Quichotte les délivre à la barbe de l'alguazil : — Laissez passer la justice du Chevalier de la Manche ! — Et, pour le remercier, les galériens déchaînés le rossent d'importance. La scène est amusante, et l'idée joliment philosophique. Et quelle leçon, non seulement pour les monarques, — nous dit M. Sardou — mais pour tous les chefs de gouvernement que cette royauté éphémère de Sancho à Barataria, cette royauté qui lui promet toutes les jouissances matérielles, et qui, après l'éblouissement du début, s'achève dans le cauchemar, et le fait retourner avec joie à sa cabane où il pourra manger à son aise et à son appétit et dormir sur ses deux oreilles ! Le rêve de Sancho a donné lieu au splendide ballet des nations, et rien de charmant comme toutes ces danseuses (japonaises, turques, écossaises, italiennes, etc.) délicieusement habillées de soies et de satins. De l'hôtellerie pleine de chansons et pleine de querelles, nous passons dans la basse-cour, où Don Quichotte accomplit la Veillée des armes. Phœbé, compatissante, prend le masque de Dulcinée pour flatter la folie du brave chevalier, et elle lui sourit avec ses larges lèvres ; elle pleure ses chagrins avec ses yeux ronds, et l'on est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux de la lune...

Barral, acteur de réel talent, est un Don Quichotte en angles et en os suffisamment comique et gravement burlesque. Dailly crève de joyeuseté et de belle

humeur dans la panse rebondie de Sancho Pança. M. Volny est un don Fernand plein de conviction, et fait passer du mieux qu'il peut le côté « muffle » du rôle de cet effronté bigame, proche parent de don Juan. M. Albert figure avec élégance le jeune Gardenio. M. Bouyer joue ainsi qu'il convient celui du frère si pressé de marier sa sœur. Mme Archainbaud, qui sait donner un touchant aspect de vérité à son rôle d'Elvire abandonnée, est encore charmante sous les cheveux tombants de Dorothée déguisée en pâtre. Mlle Marga-Lucena est une séduisante Lucinde, dite la perle de Tolède, et Mlle Blanche Miroir une fort gaie Juanita. La pièce est très luxueusement montée. MM. Floury fils ne savaient-ils pas d'avance à quoi ils s'engageaient en présentant au public une œuvre de M. Sardou? Un jeune compositeur de talent, M. Alb. Renaud, a écrit, pour *Don Quichotte,* une musique de scène qui ne comprend pas moins de quarante morceaux et forme une partition aussi volumineuse que *Sigurd :* excusez du peu! Pour cette exceptionnelle circonstance, M. Thibault a pris le bâton et conduit l'orchestre du Châtelet avec sa vaillance habituelle. — Mais M. Sardou a, quoi qu'il ait fait, une mauvaise presse et l'ouvrage n'attire pas suffisamment le public. Le 24 mars a eu lieu la 49e représentation de *Don Quichotte.* Le lendemain on fait relâche pour répéter *Cendrillon.*

30 MARS. — Reprise de *Cendrillon,* féerie en cinq actes et trente tableaux, de Clairville, A. Monnier et M. Ernest Blum [1]. — Puisque le *Don Quichotte*

1. DISTRIBUTION. — Hurluberlu, M. *Gobin.* — De La Pinchonnière, M. *L. Noël.* — Riquiqui, M. *A. Lévy.* — Jolicoco, M. *Alexandre fils.* —

de M. Sardou ne lui a pas donné ce qu'elle en attendait, la direction Floury a dû recourir à l'une des grandes pièces de son répertoire, qu'elle avait toute montée dans ses immenses magasins, depuis la dernière reprise, qui date de quatre ans. *Cendrillon* fera donc, une fois encore, la joie des enfants... et la tranquillité des parents, qui ne savent où les conduire pour les amuser. Gobin, infiniment plus à l'aise au Châtelet qu'aux Variétés, est un très plaisant Hurluberlu, et c'est l'excellent Léon Noël, ce comédien de composition, qui remplit le rôle de La Pinchonnière, assurément au-dessous de son beau talent. On a engagé pour Cendrillon Mme Jeanne Thibault, une vraie chanteuse ; Mlle Luce Chassaing porte à ravir les élégants costumes du prince Charmant, et Mlle Tassilly est une amusante Mme de la Houspignolle... En voilà encore pour plus de cent représentations.

22 JUIN. — Reprise des *Environs de Paris,* voyage d'agrément en quatre journées et dix stations de MM. Blondeau et Monréal, musique de M. Marc Chautagne[1]. C'est ce qu'on appelle « une pièce d'été ». La pièce d'été a cela d'excellent qu'on l'écoute sans fatigue, que ses tableaux généralement

---

Farhulaz, M. *Ossart.* — Maclou, M. *Villa.* — Un gardien, M. *Adam.* — Cendrillon, Mme *J. Thibault.* — Le prince Charmant, Mlle *L. Chassaing.* — Mme de la Houspignolle, Mlle *Tassilly.* — La fée des Verts-Luisants, Mlle *Miroir.* — Javotte, Mlle *Leblanc.* — Madelon, Mlle *Dumont.* — Oculi, Mlle *Jane Dixel.*

1. DISTRIBUTION. — Malinchard, M. *Cooper.* — Ravigot, M. *Léon Noël.* — Bartavel, M. *Alexandre fils.* — Joseph, M. *A. Lévy.* — Van Brutt, M. *Adam.* — Canuchet, M. *Alexandre père.* — Louisette, Mme *Thibault-Tauffenberger.* — Ludovica, Mme *Riva.* — Denise, Mlle *Gratia.* — Émilie, Mlle *Dumont.* — Clorinde, Mlle *Ferret.* — Grain-de-Sel, Mlle *Y. Leguern.*

variés, ne demandent pas, pour être compris, une grande tension d'esprit, et que tout y est bien qui fait rire. On s'est amusé et on s'amusera à ces tableaux sans prétention, mais non sans gaîté, que brochèrent autrefois MM. Blondeau et Monréal. L'histoire de ce confiseur de Verdun et de ce lauréat de l'exposition des fromages qui courent de Montmorency à Suresnes et de Saint-Cloud à Argenteuil, poursuivis par une *vendetta* féminine et par la complainte qui les accuse d'avoir empoisonné une maîtresse abandonnée, est une odyssée souvent très bouffonne et très réussie. On a beaucoup ri à la ronde vengeresse dont le refrain comique avait tout ce qu'il fallait pour devenir populaire : « Le petit vend des fromages, le grand est confiseur... » Puis, ce vaudeville de bonne humeur, issu de la *Cagnotte*, du *Chapeau de paille d'Italie* et de la *Mariée du Mardi-Gras*, est joué avec ensemble. M. Cooper s'y montre amusant, M. Léon Noël y est excellent, suivant son habitude, et Mme Jeanne Thibault y chante le mieux du monde les airs dont M. Chautagne a illustré cette agréable pièce d'été. Pièce d'été, encore une fois : c'est vraiment bien ce qu'il nous faut avec cette chaleur qui vient de nous tomber tout à coup sur les épaules comme une douche bouillante. Très joli, le grand ballet de la fête des Vendanges, et très curieux le train de marchandises, au tableau de la Grande Ceinture.

N'empêche que le 4 août on revenait à *Cendrillon* (avec un tarif d'été très réduit), dont la cent cinquantième représentation aura lieu le 30 septembre.

12 OCTOBRE. — Reprise des *Fugitifs*, drame en

cinq actes et neuf tableaux d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué[1]. — Drame pittoresque, inspiré par un épisode de cette révolte des Cipayes, dans l'Inde, qui faillit triompher de la puissance anglaise. Mlle Tessandier, heureusement prêtée par l'Odéon, y a trouvé l'occasion de reprendre avec succès un rôle magistralement créé par Mme Laurent, et dans Thomas, dit Bastringue, M. Léon Noël s'est affirmé une fois de plus comédien de race.

9 NOVEMBRE. — Reprise du *Juif Errant,* drame fantastique en cinq actes et vingt et un tableaux, tiré du roman d'Eugène Sue par M. Ad. d'Ennery. M. Paulin Ménier s'y fait de nouveau applaudir dans Rodin.

23 DÉCEMBRE. — Reprise des *Sept châteaux du Diable,* féerie en trois actes, un prologue et vingt cinq tableaux, de MM. Ad. d'Ennery et de Clairville[2]. — Pour les fêtes du Jour de l'an, et pour la joie des enfants, MM. Floury frères ont luxueusement remonté les *Sept châteaux du Diable* qui n'avaient pas été repris depuis un assez long temps. Nos pères se rappellent encore le succès qu'obtint, à l'origine, cette vieille féerie bonne fille, à l'ancien Cir-

1. DISTRIBUTION. — Thomas, M. *L. Noël.* — David, M. *Bouyer.* — Sir Watson, M. *Rosny.* — Sir William, M. *E. Albert.* — H. Bernard, M. *Daurival.* — Akdar, M. *Ossart.* — Le Fakir, M. *Chatelain.* — Le Major, M. *Alexandre fils.* — Le Radjah, M. *Adam.* — Suzanne, Mlle *Tessandier.* — Hélène, Mlle *J. Avocat.* — Le petit Paul, Mlle *A. Gaudy.* — 1re Sœur de charité, Mlle *Andral.* — 2e Sœur de charité, Mlle *Dumont.*

2. DISTRIBUTION. — Satan, M. *Joumard.* — Canuche, M. *Pougaud.* — Ric à Rac, M. *Alexandre fils.* — Régaillette, Mlle *Sauvaget.* — Sathaniel Mlle *de Roskilde.* — Raymond, Mlle *Dyliane.* — Azélie, Mlle *Leclerc.* — Mère Ursule, Mme *Daubrun.* — L'Orgueil, Mlle *Dauville.* — La Luxure Mlle *Darnat.* — L'Avarice, Mlle *Darville.* — La Paresse, Mlle *Marty.* — La Colère, Mlle *Oresty.* — La Gourmandise, Mlle *J. Doé.* — L'Envie, Mlle *Florentiny.*

que du boulevard du Temple. C'est toujours la même pièce, c'est-à-dire ces quatre paysans naïfs, arrachés à leur pauvre chaumière et entraînés dans les aventures les plus périlleuses par Satan, qui a juré leur perte. Encore une fois Régaillette, sa sœur Azélie et Canuche ont tour à tour charmé et égayé le public par leurs couplets et leurs facéties. Quelques bonnes âmes ont bien voulu s'intéresser au sort de ces trois victimes en butte aux tentations du terrible Satan, qui, aidé de la phalange des sept péchés capitaux, accumule les pièges sous leurs pas et parvient à les faire trébucher à chaque instant. Régaillette, où nous vîmes en dernier lieu Thérésa, est jouée par une débutante, Mlle Sauvaget — un peu potelée pour son jeune âge — et qui n'a peut-être pas produit la « sensation » annoncée, mais qui ne manque point de gentillesse ; le rôle d'Azélie a été repris au pied levé par Mlle Leclerc qui paraît savoir chanter, et Canuche, c'est M. Pougaud, toujours plein d'entrain. Mais que M. Joumard est donc ennuyeux et prétentieux dans Satan ! Mlle Dauville est superbe dans l'Orgueil et le ballet de la Luxure est vraiment joli. Bon, très bon spectacle du Jour de l'An[1].

---

1. Le ministre de l'instruction publique a envoyé, le 25 décembre, annoncer à Adolphe d'Ennery qu'à l'occasion du 1er janvier il était nommé commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur. Cette haute récompense rencontrera certainement l'approbation générale. Il y a trente-six ans que d'Ennery a été fait officier, et voilà plus de soixante ans que, comme auteur dramatique et romancier, le vaillant écrivain est sur la brèche. Son bagage théâtral est considérable, et malgré ses quatre-vingt-cinq ans, il n'a pas cessé de produire. Aussi, le Gouvernement, en conférant à Adolphe d'Ennery la plaque de commandeur, honore-t-il toute une vie de travail, d'honneur et de probité.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent pendant l'année.
Les Pirates de la Savane.	»	»	9
**Don Quichotte*, pièce	3 a., 20 t.	9 fév.	49
Cendrillon, féerie.	5 a., 30 t.	30 mars.	156
Les Environs de Paris, voyage d'agrément en 4 journées et 10 stations	»	22 juin.	30
Les Fugitifs, drame.	5 a., 9 t.	12 oct.	27
Le Juif errant, drame fantastique	5 a., 21 t.	9 nov.	30
Les Sept châteaux du Diable, féerie	3 a., 25 t.	23 déc.	11

ATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

---

par la reprise de la *Voleuse d'enfants,*
›opulaire en cinq actes et huit tableaux,
ı prologue, d'Eugène Grangé et Lambert
t [1], que M. Grisier inaugurait, le 12 janvier,
1895. La pièce est dramatique et suffisam-
tachante : ceci est un point acquis. On y
ıne partie comique et une partie tragique,
; la première, plus d'un trait d'originale
ont on est tenté de faire particulièrement
· à Lambert Thiboust. Le personnage de
, pick-pocket bon garçon qui s'introduit
logis pour y exercer son art, et qui, trou-
habitants en train de mourir de faim, se
eur faire l'aumône, est une invention qui
marque de fabrique dudit Thiboust. Il y a
un duel fort émouvant dans une taverne

ıUTION. — Atkins, M. *Chelles.* — Lord Trevellian, M. *J. Renot.*
ı, M. *Charpentier.* — Olivier Sydney, M. *Eug. Garraud.* — Pi-
'allières. — Daniel Wickfield, M. *Degeorge.* — Arthur, M. *Walter.*
ı, M. *Y. Martel.* — James, M. *Picard.* — Adams, M. *Denesle.* —
M. *Guerchet.* — Georges, M. *Aussourd.* — Sarah Waters (pièce),
Laurent. — Sarah Waters (prologue) et Lady Hélène Trévellian,
ır. — Miss Fanny, Mlle *Descorval.* — Miss Madgy, Mlle *Palmyre.*

semée de trappes qui précipitent l'adversaire dans la Tamise, à un signal convenu, puis une fête à Crémorn, illustrée d'une gigue que danse d'une façon ravissante Mlle Charlotte Descorval. Bref, la *Voleuse d'enfants* renferme tout ce qui constitue un mélodrame bien venu et bien vivant. En outre, elle est admirablement jouée. Mme Marie Laurent — reprenant un rôle qu'elle créa il y a trente ans — y a deux ou trois scènes où elle semble avoir concentré les efforts de son beau talent : une, entre autres, où elle joue l'ivresse, qui est le fait d'une comédienne supérieure. M. Vallières a de l'humour dans Pibrock ; il y a l'excellent Chelles, le terrible Renot, l'amusant Charpentier et la charmante Mlle Esquilar à l'œil noir. — Une heureuse reprise, et qui pouvait bien se passer des réclames du trop inventif directeur — fussent-elles (ce qui est un peu bien ridicule) rédigées en anglais ! Qui veut trop prouver ne prouve rien du tout, ami Grisier !

18 FÉVRIER. — Premières représentations des *Gaietés de l'Escadron*, revue de la vie de caserne en huit tableaux de MM. Courteline et Norès[1] et de *Pour le Drapeau !* mimodrame en trois actes de

1. DISTRIBUTION. — Capitaine Hurluret, M. *Chelles.* — Flick, adjudant, M. *J. Renot.* — Fricot, soldat, M. *Charpentier.* — Le général, M. *Gémier.* — Favret, maréchal des logis chef, M. *Garraud.* — Bernot, maréchal des logis fourrier, M. *Vallières.* — Mousseret, lieutenant, M. *Chimène.* — Potiron, réserviste, M. *Degeorge.* — Joberlin, soldat, M. *Depas.* — Laplotte, soldat, M. *Y. Martel.* — Peplat, soldat, M. *Walter.* — Laigreffin, brigadier, M. *Picard.* — Dupont, maréchal des logis, M. *Denesle.* — Chantavoine, M. *Guerchet.* — Verdaigne, M. *Aussourd.* — Grain, maréchal des logis, M. *Berthier.* — Roselte, brigadier, M. *Chevalier.* — Sinoquet, réserviste, M. *Harry.* — Bour, brigadier, M. *Bouvet.* — Un officier, M. *Cosset (Lucien).* — Lantibout, M. *Cosset (Léon).* — Un réserviste, M. *Dusautoy.* — La mère Bijou, Mlle *Descorval.*

M. Henri Amic, musique de M. Raoul Pugno[1]. — On se rappelle que les *Gaietés de l'Escadron* avaient eu maille à partir avec la censure, protestant, avec raison peut-être, contre les plaisanteries souvent un peu fortes de la caricature de la vie de caserne offerte au public par MM. Courteline et Norès, et on n'a pas oublié cette répétition « pour les membres de la direction des beaux-arts », à la suite de laquelle l'autorisation de représenter la pièce fut enfin donnée aux auteurs. La pièce, — il n'y en a pour ainsi dire pas — c'est une suite de tableaux de la vie militaire, où sans doute le beau rôle appartient trop souvent aux chapardeurs et aux fricoteurs, aux imbéciles et aux insubordonnés, mais où il reste assez d'épisodes simplement amusants, et non subversifs, pour plaire aux plus difficiles, — à ceux qui ne permettent pas qu'on blague l'armée. Mais, après *Lidoire*, un chef-d'œuvre en sa brièveté, après *Champignol* et les *Vingt-huit jours de Clairette*, de vraies pièces celles-là, après *Sabre au clair*, enfin, on pourrait, ce nous semble, engager nos auteurs à laisser là l'armée et à porter ailleurs l'objet de leurs railleries plus ou moins innocentes.

Pour le Drapeau ! devait, croyons-nous, s'appe-

1. Distribution. — Kérouan, M. *Taillade*. — Sylvandre, M. *Chelles*. — Brutus, M. *Charpentier*. — Lieutenant Marius, M. *Vallières*. — Kerlon, M. *Degeorge*. — Le porte-drapeau, M. *Y. Martel*. — Behic, M. *Denesle*. — 1er fifre, M. *Walter*. — 2e fifre, M. *Cosset*. — 1er soldat, M. *Picard*. — 1er Breton, M. *Aussourd*. — 2e Breton, M. *Chevalier*. — 1er sergent, M. *Berthier*. — Un Breton, M. *Guerchet*. — Un soldat, M. *Bouvet*. — Yannick, Mlle *Félicia Mallet*. — Marie-Anne, Mlle *Régine Martial*. — Yvonne, Mlle *Esquilar*. — Françoise (cantinière), Mlle *Canti*. — La grande servante, Mlle *Descorval*. — La bourrue, Mlle *Lamy*. — L'officiant, Mlle *Bernard*.

ler tout d'abord les *Deux Drapeaux*. C'est, en Vendée, la lutte des Bleus et des Blancs, de l'armée de Hoche et des Chouans. Le jeune Yannick a pour père un républicain, qui porte sur son cœur le drapeau tricolore sauvé dans un combat, et pour grand-père un fanatique Breton qui, malgré son grand âge, défendra avec énergie le drapeau blanc. Partagé entre ces deux amours, le petit Yannick se laissera entraîner du côté des idées nouvelles, et après une lutte qui durera trois actes, il mourra du poignard qui a tué son père, s'enveloppant dans les plis du drapeau tricolore. M. Henri Amic avait fourni l'argument; M. Raoul Pugno a développé le thème avec un tel talent de musicien et de façon si puissante qu'il a fait de cette pantomime un véritable « drame lyrique » où les états d'âme des personnages sont traduits de manière admirable, où l'action tour à tour tragique, poétique et parfois joyeuse est rendue « palpable » avec autant de vérité que si les acteurs parlaient au lieu de mimer comme ils le font imperturbablement. On sait avec quelle désinvolture Mlle Félicia Mallet porte le travesti et avec quelle mobilité de visage elle exprime ses sentiments les plus intimes. Elle a donc pu donner carrière aux élans d'angoisse et de douleur que lui fournit le personnage d'Yannick, où elle s'est fait très vivement et très justement applaudir. Taillade était superbe sous les traits du vieux Chouan, et M. Chelles, sous l'uniforme du sergent républicain, avait une mort des plus émouvantes. Notons encore la belle conviction de Mlle Régine Martial, dans l'inconsolable épouse de Sylvandre, la grâce per-

verse de Mlle Esquilar, et la gaieté, toujours communicative, de Mlle Descorval. De beaux décors de M. Marcel Jambon; des groupements et des effets de scène, — les Chouans allant à la mort, par exemple, — qui ont dû nécessiter bien des études; une délicieuse partition, orchestrée de main de maître, conduite avec vaillance au pupitre par M. D. Thibault, et enlevée avec amour par M. Raoul Pugno lui-même tenant le piano : voilà une somme énorme d'efforts artistiques réalisés par la direction de l'Ambigu, qui, malheureusement, ne sera guère récompensée de tout cela par l'empressement du public.

16 mars. — Première représentation de *Deux Patries,* drame en cinq parties et cinq tableaux, dont un prologue, de M. Léon Hennique[1]. — L'auteur de *Deux Patries* a confié à un interviewer que Bernadotte lui avait donné l'idée de sa pièce. « Je me suis demandé, a-t-il ajouté, ce qui avait bien pu se passer dans la tête de cet homme, à quel sentiment il avait obéi. » Il est clair, en effet, que le maréchal Garnier, le héros du drame, — que le prologue nous a montré volontaire de 93, quittant sa famille éplorée, et que nous

---

1. Distribution. — *Personnages du prologue* (septembre 1793) : François Garnier, M. *Chelles.* — Garnier, maître d'école, M. *Renot.* — Un vieillard, M. *Charpentier.* — Pauline Garnier, Mme *Régine Martial.* — Une femme du peuple, Mlle *Canti.* — Charles Tisserand, *petite Cousin.*

Personnages de la pièce (1813) : François Garnier, M. *Chelles.* — Garnier père, M. *Renot.* — Baron de Stein, M. *Decori.* — Capitaine Charles Tisserand, M. *Eugène Garraud.* — Colonel Pailloux, M. *Degeorge.* — Prince de Kalden, M. *Bertal.* — Lieutenant Chambrun, M. *Walter.* — La reine Amélie, Mlle *Laure Fleur.* — Marguerite de Berghem, Mlle *Meuris.* — Dame du palais, Mlle *Fromant.*

retrouvons, vingt ans après (suite des *Trois Mousquetaires*), venant d'épouser la reine d'Altemberg — il est clair, dis-je, que ce soldat dont la giberne contenait un sceptre princier — peut passer pour un proche parent du roi de Suède précité. — Lui ne trahit pas, il reste fidèle à l'Empereur qui l'a marié et mis sur les marches d'un trône (car le maréchal n'est que prince-époux). Mais il ne sait déjouer la trahison et ne peut que mourir parmi les soldats français que massacrent ses propres sujets. Et, — c'est ici le reproche le plus sérieux que l'on puisse formuler contre M. Hennique, — le brav' maréchal est à tel point hésitant, ses revirements sont tellement nombreux, il veut si naïvement ménager la chèvre impériale et le chou royal, — que ses perpétuelles incertitudes nous lassent en nous intéressant néanmoins, mais de telle sorte que la lassitude l'emporte sur l'intérêt. — Pour comble d'indécision, la reine Amélie, qui aime fort son époux, son titre et son pays, n'a guère plus de fixité dans le caractère que le maréchal-prince époux. Cela nous prive d'abord d'un contraste qui eût été fort curieux et dont l'auteur eût certainement dégagé tous les effets qu'il comporte, — et en outre, la monotonie de l'action n'eût pas été accentuée au point d'en devenir fatigante. Ce bon Garnier, s'il n'a pas d'autorité dans l'âme, il en a dans le verbe ! Quels jurons superbement lancés ! Mais voilà, — on admire évidemment à la volée ces pittoresques interjections, — bien que le général Cambronne tienne encore le haut du pavé dans ce genre de littérature... spontanée ; — mais enfin

nous voudrions autre chose. Nous convenons que ces fluctuations d'une conscience peu sûre d'elle-même sont finement analysées ; mais ce qui pourrait intéresser dans un livre perd à être transporté sur les planches, et l'écrivain très distingué qu'est M. Hennique s'est mépris sur la nature des *possibilités* théâtrales. Oui, il y a du talent, et beaucoup, dans ces cinq actes, — mais la vie en est absente, — ou presque. Nous entendons des dissertations là où nous attendions des paroles motivées par l'action dramatique. En somme, les lettrés goûtaient évidemment les qualités littéraires souvent appréciées de M. Léon Hennique, — le public resta froid. Les acteurs furent pour la plupart excellents. M. Chelles, au premier rang, Mlle Laure Fleur, pleine de grâce et de douloureuse sensibilité, Mlle Meuris, au charme mélancolique et larmoyant, MM. Renot et Decori ne méritaient que des éloges. M. Grisier en méritait aussi pour le goût et la splendeur d'une mise en scène irréprochable[1].

1. Même accompagnée des *Gaietes de l'Escadron*, la pièce ne put tenir l'affiche, et voici la lettre que son auteur adressait, le 26 mars, au directeur de l'Ambigu :

Mon cher Grisier,

Je viens vous demander de supprimer *Deux Patries*, malgré l'excellente première, la magnifique presse que nous avons eues. Mon drame est, paraît-il, trop littéraire, trop grave pour l'Ambigu ; mon drame n'est pas joué dans son cadre ; mon drame ne fait et ne fera point d'argent.

Il nous arrive la même aventure mystérieuse qu'à Victorien Sardou, autrefois, avec sa plus belle œuvre : *la Haine*. Supprimez donc, je le répète, mon cher Grisier. Vous obstiner ne servirait à rien.

Je vous remercie de votre accueil, des parfaits comédiens, du luxe dont vous m'avez entouré, d'un tas de choses, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Léon HENNIQUE.

31 MARS. — Reprise de *Gigolette,* drame en cinq actes, un prologue et huit tableaux de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé[1]. — Le grand art ne lui ayant point réussi, M. Grisier revient au mélodrame qui fut, à l'aurore de son règne, son meilleur succès. Mais la direction croyant pouvoir se passer du concours de Mlle Félicia Mallet, le rôle de Zélie a donné lieu à un match de gigolettes — on les a toutes essayées — dont Mlle Marie Durand, est sortie victorieuse. Mlle Marie Durand, que nous avons souvent vue à l'œuvre — elle eut un jour l'honneur de doubler Mlle Réjane dans *Ma cousine* — est certainement intelligente; la voix est sa partie faible. Il y avait, dans *Gigolette,* deux tableaux absolument curieux : le duel au couteau de la Sauterelle et de Zélie, étonnant de vérité, — et la romance des *Blés d'Or,* chantée par Mlle Félicia Mallet avec des cadences et des notes portées d'une impayable drôlerie ; le refrain était gravement accompagné par les voix attendries des « petits joyeux » et de leurs compagnes : une d'elles-même, vers le milieu du second couplet, se mettait à pleurer comme un veau... Est-ce la faute

1. DISTRIBUTION. — Jean Vauquelin, M. *Chelles.* — Le grand Charles, M. *Romain.* — M. de Margemont, M. *J. Renot.* — Maupertuis, M. *Charpentier.* — Le président des assises, M. *Bertal.* — Docteur Bernay, M. *Vallières.* — Chichi, M. *Depas.* — Bec-de-Lièvre, M. *Chimène.* — Cassecœur, M. *Yves Martel.* — Julot, M. *Walter.* — Chef du jury, M. *Picard.* — Maître Colleville, M. *Aussourd.* — Zélie, Mlle *Marie Durand.* — Mme de Margemont. Mlle *Régine Martial.* — Marion-Geneviève, Mlle *Esquilar.* — La Sauterelle, Mlle *Suzanne Munte.* — Clara, Mlle *Descorval.* — Mme Arnaud, Mlle *Andrée Canti.* — Amandine, Mlle *Laurence Musset.* — Wilna, Mlle *Jane Fromant.* — Un gamin, Mlle *Henriette Lamy.* — Petite Zélie, *petite Deschamps.*

Le 21 avril, avait lieu la 200e de *Gigolette.* Mlle Descorval joua elle aussi, et non certes sans talent, le rôle de Zélie abandonné par Mlle Marie Durand pour cause d'indisposition.

de la mise en scène ou des nouvelles interprètes : Mlles Marie Durand et Suzanne Munte, si ces deux tableaux n'ont plus produit sur nous l'impression d'autrefois ?... Il nous reste, fort heureusement, M. Romain, qui a si pittoresquement composé le rôle du grand Charles (proche parent du Jacques des *Deux Orphelines*) et qu'on ne désavouerait certes pas à Belleville-Ménilmontant, et la fantaisiste Descorval, de premier ordre en son rôle secondaire, et la sympathique Mlle Esquilar, qui a hérité du rôle de Mlle Lecomte, et Chelles, un Vauquelin bien « nature », et Renot, plein d'autorité dans l'avocat général, et Mlle Régine Martial, une excellente Mme de Margemont, et Charpentier, Depas et Walter qui, avec la gentille Musset, s'acquittent on ne peut mieux de la partie spécialement comique. — En somme, et en dépit de nos réserves, bonne reprise d'un très grand succès...

4 MAI. — Première représentation de la *Famille Martial*, drame nouveau à spectacle de M. Ernest Blum et de Raoul Toché, tiré du roman d'Eugène Sue (deuxième série des *Mystères de Paris*)[1]. — Elle comprend d'intéressants épisodes se rappor-

---

1. DISTRIBUTION. — Martial, M. *Chelles*. — Nicolas Martial, M. *Decori*. — Le Chourineur, M. *Renot*. — Rodolphe, M. *Fontanes*. — Pipelet, M. *Charpentier*. — Cabrion, M. *Vallières*. — Germain, M. *Garraud*. — Gros-Boiteux, M. *Degeorge*. — Le Squelette, M. *Yves Martel*. — Pique-Vinaigre, M. *Walter*. — Docteur Griffon, M. *Denesle*. — Père Roussel, M. *Guerchet*. — Le père Férot, M. *Chevalier*. — La mère Martial, Mlle *Antonia Laurent*. — Fleur-de-Marie, Mlle *Lévi-Leclerc*. — La Louve, Mlle *Suzanne Munte*. — Calebasse, Mlle *Descorval*. — Mme Pipelet, Mme *Morin*. — Rigolette, Mlle *Musset*. — La mère Bouvard, Mme *Daubrun*. — La sœur Vincent, Mlle *Hélène Dray*. — Mme Armand, Mlle *Rameau*. — Mont-Saint-Jean, Mlle *Georgette*. — Amandine, *petite Suzanne Mary*. — François, *petite Galand*.

tant aux Martial, auxquels Eugène Sue fait jouer, dans son œuvre, un rôle important. C'est, au premier tableau, qui se passe à la Rotonde du Temple, en l'année 1838 — costumes de l'époque — l'arrestation, grâce au Chourineur, du Squelette et de Gros-Boiteux, qui s'apprêtaient à commettre un bel et bon assassinat. Puis, la mère Martial, son digne fils Nicolas et la Calebasse veulent se débarrasser de l'honnête homme qui les gêne et ne trouvent rien de mieux que d'enfermer, tout vivant, ledit Martial, tombant les mains coupées par la hache de ces meurtriers. Jolie famille, comme vous voyez ! Nous voici maintenant à Saint-Lazare, où la Louve, qui persécutait l'innocente Fleur-de-Marie, est touchée par ses larmes et se fait, au contraire, sa rude protectrice. Et les deux amies se racontent leur histoire... Et le mielleux Nicolas, accompagné de la Calebasse, vient chercher Fleur-de-Marie, à qui, sûrement, les misérables veulent faire le plus mauvais parti... La toile se relève sur un exquis décor d'Amable, où l'on voit la Louve nageant dans de l'eau véritable pour aborder, dans l'*Ile des Ravageurs,* à la cabane où est enfermé son malheureux ami Martial. Tableau de grand, de très grand effet. Puis, comme contraste, un épisode essentiellement comique : la fête de Mme Pipelet suivie des farces — celles du mannequin et celles du lit sont vraiment impayables — que fait au bon ménage Pipelet le cruel et incorrigible Cabrion. Le décor suivant représente le chauffoir de la prison, où les « chevaux de retour », menés par Pique-Vinaigre, ont formé le projet de

« refroidir » le jeune Germain. Mais le coup rate : le Chourineur n'est-il pas là, fort heureusement, pour tout sauver ? L'honnête Martial est désormais guéri : la Louve sera sa femme ; le prince Rodolphe retrouve sa fille qu'il croyait morte, et qui n'est autre que Fleur-de-Marie. Tous seront heureux. Tous, excepté les méchants, qui vont être enfin punis selon leurs crimes. Très dramatique, la nuit de l'exécution avec les cris de la foule au dehors, et au dedans de la prison, les terreurs du fils maudissant sa mère qui l'a poussé au mal et traîné, déjà mort de peur, à la guillotine où l'attend le bourreau. M. Decori a joué la scène avec une admirable vérité. La nouvelle pièce est, d'ailleurs, remarquablement interprétée par tous : par M. Chelles, dans le sympathique Martial ; par M. Renot, dans le non moins sympathique Chourineur, si heureux de recevoir, à la dernière scène, le coup de couteau destiné au prince Rodolphe ; par MM. Charpentier et Vallières, dans l'amusante scène de Pipelet et de Cabrion, fort bien réglée par l'excellent Foottitt du Nouveau Cirque ; par Mlle Antonia Laurent, qui a superbement composé le rôle de la terrible mère Martial ; par Mlle Suzanne Munte, pour qui celui de la Louve a été comme une révélation ; par Mlle Descorval, qui a su donner une figure à l'ignoble Calebasse ; par Mlles Lévi-Leclerc et Musset, la première, très touchante en Fleur-de-Marie, la seconde, fort gentille en Rigolette ; par Mme Morin enfin, reprenant, malgré son âge, et à la satisfaction du public, le rôle de Mme Pipelet qu'elle créa jadis... Bref, M. Grisier n'avait rien négligé pour

que cette seconde partie des *Mystères de Paris* eût, à l'Ambigu, le succès de la première.

25 JUIN. — Première représentation du *Train n° 6,* drame en cinq actes et huit tableaux de M. Gaston Marot [1]. — C'est le « drame d'été » non moins bourré de péripéties et farci d'invraisemblances, mais non moins bien joué que la pièce de la saison, et si, en trichant un peu, la *Belle Limonadière* est allée, l'an dernier, jusqu'à la centième, nous ne voyons pas pourquoi il n'en serait point de même du *Train n° 6*. C'était un superbe trio d'assassins que Decori, ce « rasta » de bas étage au parler traînard ; que Gémier — Gémier tant remarqué dans les « théâtres à côté » et si mal partagé pour son entrée à l'Ambigu ; que Mlle Descorval, à qui la très vivante composition de Sophie Marchal créait des droits sérieux à personnifier la Frochard lors d'une prochaine reprise des *Deux Orphelines*... Tout à fait remarquable, Mlle Marie Durand, à qui la prise de possession du rôle de Gigolette servait naguère à préparer la création de Malvina ; elle a crânement joué la scène où elle fait évader sa sœur, a joyeusement enlevé, en reine de lavoir, la ronde des blanchisseuses, et très sincèrement rendu sa scène de « sou-

1. DISTRIBUTION. — Michel Servon, M. *Decori*. — De Meriel, M. *J. Renot*. — Louis Dubourg, M. *Gémier*. — Jean Roubier, M. *Charpentier*. — A. de Meriel, M. *Émile Albert*. — Nib, M. *Torin*. — Paul Dubourg, M. *Degeorge*. — Maillet, M. *Denesle*. — Mauchin, M. *Chevalier*. — Un garçon, M. *Bouvet*. — Roubinel, M. *Aussourd*. — Falempin, M. *Telam*. — Chef de la sûreté, M. *Berthier*. — Un garçon de café, M. *Cosset*. — Un paysan, M. *Léon*. — Matelots, MM. *Runin, Breteau*. — Malvina, Mlle *Marie Durand*. — Mme de Grançay, Mlle *R. Lemercier*. — Sophie Marchal, Mlle *Descorval*. — Jeanne, Mlle *Dauphin*. — Mme Flobec, Mme *Daubrun*. — Mariette, Mlle *Salvadora*. — Héloïse, Mlle *Dalzac*. — Aglaé, Mlle *Gense*. — Justine, Mlle *Marcelle*. — Marion, Mlle *Junqua*.

lographie ». Ajoutons que M. Torin fit apprécier son entrain dans Nib, le roi des camelots, que l'utile Charpentier sut se tailler un vif succès dans le bout de rôle de l'honnête aiguilleur — qu'il aiguille le *Train n° 6* sur la voie du succès : c'est tout ce qu'on lui demande ! — que M. Émile Albert fut un amoureux très sympathique, et que Mme Victor Roger — la charmante femme de l'aimable compositeur — a fait à M. Grisier un véritable cadeau en lui donnant une de ses meilleures élèves, Mlle Lucienne Dauphin — immédiatement engagée pour trois ans dès avant la répétition générale. Mlle Dauphin est douée d'une voix douce et pénétrante, qu'elle aura tout intérêt à ne point forcer ; elle est jolie, élégante et adroite ; elle a du naturel et de l'émotion se traduisant par de « vraies » larmes. Bref, à la façon dont elle nous a joué, pour ses débuts, l'important et fatigant rôle de Jeanne, elle promet au théâtre une jeune première de grande marque[1]...

13 SEPTEMBRE. — Première représentation (reprise) du *Château de Grantier*, drame en cinq actes d'Auguste Maquet[2]. — Nous savons toutes les cri-

---

1. Le 13 août, au 6e tableau du *Train n° 6*, Mlle Eugénie Buffet se faisait entendre, dans son répertoire, au profit des pauvres.

La 100e et dernière représentation du *Train n° 6* avait eu lieu le 5 septembre. M. Grisier se déclarait démissionnaire, et le 5 octobre suivant, les commanditaires nommaient à sa place M. Émile Rochard.

Le monde des théâtres se félicitait de voir rentrer dans l'activité l'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, qui fut aussi pendant huit ans directeur de l'Ambigu. On n'a pas oublié que c'est sous sa direction que furent représentés les gros succès de ces dernières années : *Martyre*, de d'Ennery ; *Roger la Honte* et le *Régiment*, de Jules Mary ; *la Porteuse de pain*, de Montépin.

2. DISTRIBUTION. — Commandant Morandal, M. *Chelles*. — Marcellin Dumesnil, M. *Decori*. — Ducroc, M. *Gémier*. — Cabry, M. *Vallières*. — Au-

tiques, spirituelles ou autres, qu'on peut faire d'une pièce qui n'est pas née d'hier. Mais elle porte encore gaillardement ses quarante-trois ans et sobre, rapide, entraînée, écrite dans un sentiment de style énergique et vrai, elle justifie les éloges des maîtres de la critique d'alors, tels que Paul de Saint-Victor et Théophile Gautier et mérite les chaleureuses ovations faites par le public de 1852 au nom d'Auguste Maquet. L'effet d'aujourd'hui eût sans doute été beaucoup plus grand et la victoire infiniment plus certaine, si la bataille n'avait pas dû être livrée par une troupe privée de son chef : l'Ambigu n'avait pas de directeur... Mais parmi ceux qui ont fait plus que leur devoir, il est juste de citer à l'ordre du jour un artiste de la valeur de Chelles, si cordialement simple et si grandement émouvant dans le commandant Morandal ; puis, M. Decori, qui, d'un brave mouvement, a enlevé ses soldats à l'assaut de Philippsbourg ; M. Gémier, qui sait donner du relief au rôle du « vieux gris », comme dit Jacinthe, la futée servante de la famille Grantier, où Mlle Musset, pleine d'adresse et de naturel, de verve et d'entrain de bon aloi, s'est tout à fait distinguée ; puis, Mlle Dauphin, charmante, elle aussi, dans le rôle de l'angélique Benjamine, créé jadis par Mlle Thuillier.

12 OCTOBRE. — Reprise de l'*As de Trèfle,* drame

---

bertin, M. *Degeorge*. — Raymond, M. *Nérey*. — Un capitaine, M. *Wulter*. — Un général, M. *de Kock*. — Un notaire, M. *Guerchet*. — Un sergent, M. *Picard*. — Un colonel, M. *Aussourd*. — Un jardinier, M. *Bouvet*. — Un caporal, M. *Petit*. — Un colonel, M. *Resant*. — Un soldat, M. *Sauveton*. — Un courrier, M. *Paulin*. — Un domestique, M. *Breteau*. — Un soldat, M. *Rumin*. — Baronne de Grantier, Mlle *Lemercier*. — Thérèse, Mlle *Sainte-Croix*. — Benjamine, Mlle *Dauphin*. — Jacinthe, Mlle *L. Musset*.

en cinq actes et huit tableaux de M. Pierre Decourcelle[1]. — M. Émile Rochard, redevenu avec les sympathies de tous, directeur de l'Ambigu, a rouvert les portes de ce théâtre avec la reprise convenue de l'*As de Trèfle,* créé sur cette même scène il y a une douzaine d'années. La pièce de M. Pierre Decourcelle — un mélodrame pur et simple — a du moins le mérite d'être extrêmement amusante. C'est une de ces histoires judiciaires avec crime mystérieux et agent de police plein de génie, taillé sur le patron du Dupin d'Edgar Poë, lequel a déjà beaucoup servi aux Gaboriaux divers. Le public populaire n'a pas fini de se passionner pour ces lugubres imaginations, et les gens du monde ne les dédaignent pas non plus, poussés par ce sentiment de curiosité qui leur fait visiter, quand ils vont à Londres, la « Chamber of Horrors » du musée de Mme Tussaud. Mais l'*As de Trèfle* a sur les ouvrages congénères une supériorité notable : il est peuplé de personnages comiques, semé d'épisodes gais, bourré de mots pleins de bonne humeur. Ce n'est pas là un mince élément de succès. Bien que peu neuf dans ses détails — il n'y avait déjà rien de nouveau sous le soleil du temps de l'*Ecclésiaste,* —

1. DISTRIBUTION. — Maurevert, M. *P. Berton.* — Narcisse, M. *Chelles.* — Marcel Bernier, M. *Volny.* — Briolet, M. *Decori.* — Mondétour, M. *Gémier.* — Juge d'instruction, M. *J. Renot.* — Georges de Croix-Vieux, M. *Fontanes.* — Pigeon, M. *Degeorge.* — John Nix, M. *Nerey.* — Bob, M. *Walter.* — William, M. *Y. Martel.* — Eusèbe, M. *Dalbert.* — Le prince, M. *Aussourd.* Gondolé, M. *Colleuille.* — Commissaire de police, M. *Delisle.* — Nini-Gendarme, Mlle *Félicia Mallet.* — Julia d'Auberval, Mlle *Sarah Révill.* — Jeanne de Croix-Vieux, Mlle *L. Dauphin.* — Clara, Mlle *Louise Bignon.* — Maria, Mlle *J. Mony.* — Réséda, Mlle *H. Dray.* — Amanda, Mlle *Clary.* — Irma, Mlle *Gense.*

l'*As de Trèfle*, nous le répétons, est parfait dans son genre. De plus il est fort bien joué par Chelles (dans le rôle de Taillade), Pierre Berton, Volny, Decori, Gémier, Renot, Mlle Dauphin et par Félicia Mallet — excusez du peu ! — qui chante, entre autres clous, la chanson fameuse :

Ous-qu'est
Le signe à Mam'zelle Bousquet ?

qui n'est certes pas destinée aux couvents et pensionnats, mais qui est vraiment fort drôle.

23 NOVEMBRE. — Première représentation du *Capitaine Floréal*, drame en cinq actes et six tableaux de MM. Émile Moreau et Ernest Depré [1]. — Il était écrit que M. Rochard jouerait le *Capitaine Floréal*. Il l'avait reçu à la Porte-Saint-Martin et passé à l'Ambigu, il le retrouve en ce dernier théâtre dont il est redevenu le directeur. Ajoutons qu'il l'a monté avec beaucoup de soin et de goût à la pleine satisfaction de ses auteurs MM. Moreau et Depré, les sympathiques auteurs du *Drapeau*... La pièce est délicatement et littérairement écrite ; elle est adroitement conduite et fait sérieusement honneur aux deux distingués dramaturges, comme au vaillant impresario, qui l'a fort artistement encadrée dans de pittoresques décors. Tels : celui de l'auberge de

1. DISTRIBUTION. — Dom Martigné, M. *Chelles*. — Robert Maugis, M. *Volny*. — Le marquis d'Albarey, M. *Decori*. — Ghiberti, M. *Gémier*. — Gros, M. *Renot*. — Philippe, M. *Fontanes*. — Piobetta, M. *Chimène*. — Michard, M. *Vallières*. — Scévola, M. *Degeorge*. — Battaglia, M. *Avelot*. — Général Rey, M. *Delille*. — Salfi, M. *Clot*. — Luina, Mlle *Laure Fleur*. — L'abbesse, Mlle *Sarah Revill*. — Zéphyrine, Mlle *L. Musset*. — Griffetta, Mlle *J. Mony*. — Nella, Mlle *J. Clary*. — Cosa, Mlle *Mestepes*.

Rovato, où l'on ferraille si crânement, suivant les indications données par l'éminent maître d'armes, Prévost, professeur à l'*Épatant*, et comme celui de l'église, où les coups de fusil succèdent aux chants des cantiques et où l'odeur de la poudre remplace celle de l'encens... La pièce est fort bien jouée. C'est Volny, qui de voix chaleureuse et de belle prestance sous le brillant costume d'un officier des guides, remplit le rôle du capitaine Maugis. Vous ai-je dit que ce surnom de « capitaine Floréal » avait été trouvé par le peintre Gros (M. Renot), au moment où Robert était gracieusement apparu à la tête de ses cavaliers venant de dévaster un champ de roses... Sous les traits de la brune marquise d'Albarey, Mlle Laure Fleur a fait une heureuse rentrée à l'Ambigu, où déjà elle s'était fait apprécier dans les *Chouans*. Très bien placés dans les rôles du moine et de Ghiberti, MM. Chelles et Gémier. Très amusant, M. Chimène en certain Piobetta dont l'intérêt fait un brave, en dépit qu'il en ait, et très gentil, sous l'uniforme le couple Vallières et Musset, la cantinière par amour.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Mendiante de Saint-Sulpice*, drame en cinq actes et dix tableaux de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay [1]. — Avec la *Mendiante de Saint-Sulpice*, M. Rochard « lâche » la littérature pour la pièce

1. DISTRIBUTION. — Gibert Rollin, M. *Pierre Berton*. — L'abbé d'Areynes, M. *Chelles*. — L. de Kernoël, M. *Volny*. — Servais Duplat, M. *Decori*. — Gaston Deprety, M. *Gémier*. — Me Ricard, M. *Renot*. — Docteur Bordet, M. *Fontanes*. — Marcel, M. *Vallières*. — Chef de la sûreté, M. *Avelot*. — Docteur Germain, M. *Degeorge*. — Paul Rivat, M. *Desmarets*. — 1er mendiant, M. *Y. Martel*. — Gardien de la paix, M. *Chevalier*. — Un domes-

l'*As de Trèfle*, nous le répétons, est parfait dans son genre. De plus il est fort bien joué par Chelles (dans le rôle de Taillade), Pierre Berton, Volny, Decori, Gémier, Renot, Mlle Dauphin et par Félicia Mallet — excusez du peu ! — qui chante, entre autres clous, la chanson fameuse :

Ous-qu'est
Le signe à Mam'zelle Bousquet ?

qui n'est certes pas destinée aux couvents et pensionnats, mais qui est vraiment fort drôle.

23 NOVEMBRE. — Première représentation du *Capitaine Floréal*, drame en cinq actes et six tableaux de MM. Émile Moreau et Ernest Depré [1]. — Il était écrit que M. Rochard jouerait le *Capitaine Floréal*. Il l'avait reçu à la Porte-Saint-Martin et passé à l'Ambigu, il le retrouve en ce dernier théâtre dont il est redevenu le directeur. Ajoutons qu'il l'a monté avec beaucoup de soin et de goût à la pleine satisfaction de ses auteurs MM. Moreau et Depré, les sympathiques auteurs du *Drapeau*... La pièce est délicatement et littérairement écrite ; elle est adroitement conduite et fait sérieusement honneur aux deux distingués dramaturges, comme au vaillant impresario, qui l'a fort artistement encadrée dans de pittoresques décors. Tels : celui de l'auberge de

1. DISTRIBUTION. — Dom Martigné, M. *Chelles*. — Robert Maugis, M. *Volny*. — Le marquis d'Albarey, M. *Decori*. — Ghiberti, M. *Gémier*. — Gros, M. *Renot*. — Philippe, M. *Fontanes*. — Piobetta, M. *Chimène*. — Ricchard, M. *Vallières*. — Scévola, M. *Degeorge*. — Battaglia, M. *Avelot*. — Général Rey, M. *Delille*. — Salfi, M. *Clot*. — Luina, Mlle *Laure Fleur*. — L'abbesse, Mlle *Sarah Revill*. — Zéphyrine, Mlle *L. Musset*. — Griffetta, Mlle *J. Mony*. — Nella, Mlle *J. Clary*. — Cosa, Mlle *Mestepes*.

Première représentation ... drame en cinq ... de MM. Xavier de Montépin ... *Mendiante* ...

MM. ... et Riemer ... certain Piobetta dont ... qu'il en ait ... Vallières et M...

dite « du théâtre ». C'est la grande machine populaire, très inférieure, selon nous, à la *Porteuse de pain* des mêmes auteurs, et faisant songer, quoi qu'on fasse, aux *Deux Orphelines,* un chef-d'œuvre. Tout cela est invraisemblable jusqu'à l'absurde — mais c'est, paraît-il, le genre qui l'exige — et dans des décors qui, eux aussi, nous ont donné la sensation du « déjà vu ». MM. Berton, Gémier et Decori forment un remarquable trio de coquins — leur scène d'association est la meilleure de la pièce — et dans un rôle d'abbé sauveur, qui, en somme, ne sauve rien du tout, M. Chelles paraît s'ennuyer considérablement. Quand nous aurons dit que Mlle Esquilar a la note émue qui convient à Rose l'infirmière, que Mlle Laure Fleur s'est fait légitimement applaudir dans la scène où elle devient folle et que Mlle Augusta Vallée s'est non moins fait apprécier dans celle où elle recouvre la raison, nous aurons tout dit, ou à peu près, sur un spectacle dont ne sont pas encore blasés les lecteurs du roman-feuilleton.

La *Mendiante de Saint-Sulpice* sera la dernière production de l'Ambigu, en l'an de grâce 1895, qui se trouve résumé dans le tableau suivant.

---

tique, M. *Aussourd.* — Un mendiant, M. *Rumin.* — Un gazier, M. *Bouvet* — Un pêcheur, M. *Salvator.* — Un mendiant, M. *Breteau.* — H. Rollin, Mlle *Laure Fleur.* — Marie-Blanche, Mlle *Esquilar.* — Rose, Mlle *Esquilar.* — Jeanne Rivat, Mlle *Aug. Vallée.* — Véronique, Mlle *Musset* — Georgette, Mlle *Mony.* — Marguerite, Mlle *Picoury.* — Une infirmière, Mlle *Yvonne.* — Une mendiante, Mlle *Darville.*

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Les Ruffians de Paris, drame populaire. . .	5 a., 8 t.	»	11
La Voleuse d'enfants, drame.	5 a., 8 t.	12 janv.	34
**Pour le Drapeau*, mimodrame	3	18 fév.	26
**Les Gaietés de l'Escadron*, revue de la vie de caserne.	8 t.	18 fév.	30
Le Grand-père, drame.	1	»	5
**Deux Patries*, drame.	5 p., 5 t.	16 mars.	12
Gigolette, drame	5 a., 8 t.	31 mars.	36
**La Famille Martial*, drame à spectacle. . . .	10 t.	4 mai.	47
**Le Train n° 6*, drame	5 a., 8 t.	25 juin.	74
Le Château de Grantier, drame	5	13 sept.	11
L'As de Trèfle, drame.	5 a., 8 t.	12 oct.	44
**Le Capitaine Floréal*, drame.	5 a., 6 t.	23 nov.	27
**La Mendiante de Saint-Sulpice*, drame . . .	5 a., 10 t.	20 déc.	14

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

Elle sera courte, très courte, heureusement courte, l'histoire du théâtre des Nouveautés, en cette année, dont les neuf premiers mois et la moitié du dixième seront remplis par l'inépuisable succès de l'*Hôtel du Libre-Échange*[2].

La 350e représentation du désopilant vaudeville de MM. Feydeau et Desvallières avait eu lieu le 14 octobre. Le surlendemain 16, on nous donnait *Complices!* pièce en trois actes, de MM. Maurice

---

1. Directeur : M. Henri Micheau ; secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. Le 6 mars, on célébrait la centième de l'*Hôtel du Libre-Échange*, par une fête aussi joyeuse que la pièce qui en fournissait l'occasion. Tout d'abord, un excellent souper, au cours duquel se sont produites toutes sortes d'amusantes surprises. Puis, tandis qu'on disposait le foyer en salle de bal, concert improvisé dans la salle, devant les très nombreuses jolies femmes, principal ornement de la fête. Enfin, pour conclure, bal jusqu'au matin...

La deux-centième avait lieu le 24 mai ; la trois-centième, le 26 août.

Il va sans dire que, dans un aussi long espace de temps, les rôles changèrent souvent d'interprètes. Notons, entre autres, celui de Pinglet, qui, pendant l'absence de Germain, fut joué d'abord par M. Jaeger, puis par M. Lauret. Mais peu importaient toutes ces modifications, la pièce restait amusante et continuait à produire sur le public ravi son gros effet d'hilarité.

Donnay et Étienne Grosclaude[1]. En voulez-vous du parisianisme? En voici, et du plus pur, signé de ces deux Parisiens parisiennant qui s'appellent Maurice Donnay, le spirituel auteur de *Pension de famille* et de *Lysistrata,* et Grosclaude, l'étonnant fantaisiste que vous savez... Pas de pièce, pas d'action; le vide et aussi l'incohérence : tels étaient les graves reproches que les « vieilles badernes » de la critique adressèrent à ces trois actes « bâclés » par deux complices en rupture d'esprit. Nous disons: « en rupture », car s'il y avait de l'esprit en ces tableaux de mœurs, la vérité nous oblige à déclarer que c'était souvent de l'esprit un peu trop facile, celui de la conversation courante de boulevardiers du dernier bateau. Le public des représentations ordinaires se divertira-t-il aux grotesques entrevues de témoins qui font le fond de l'affaire, ou ne redemandera-t-il d'ici à peu de jours (c'était à craindre) l'*Hôtel du Libre-Échange*[2]? MM. Donnay et Grosclaude ne pouvaient du moins s'en prendre à leurs interprètes. Ceux-ci s'étaient montrés plus que parfaits. Peut-on dire avec plus de justesse que Ger-

---

1. DISTRIBUTION. — Lucien Sergy, M. *Germain.* — Marcel Montulet, M. *Tarride.* — Amédée Vernon, M. *Colombey.* — Dubreuil, M. *Regnard.* — Bouchon, M. *Lauret.* — Gardon, M. *Buarini.* — Gardène, M. *Royer.* — Jean, M. *Roger.* — Closménil, M. *Raoul.* — Perrinet, M. *Prosper.* — Un garçon de bureau, M. *Destrem.* — Mme Sergy, Mlle *B. Cerny.* — Louise Gervais, Mlle *Dallet.* — Mme Vernon, Mlle *Luceuille.* — Mlle Painchaud, Mlle *Sylviani.* — Mlle Aleuil, Mlle *Daley.* — Première bicycliste, Mlle *Charlier.* — Deuxième bicycliste, Mlle *Astier.* — Troisième bicycliste, Mlle *Derlange.* — Quatrième bicycliste, Mlle *Rey.* — Cinquième bicycliste, Mlle *Deconnink.* — Sixième bicycliste, Mlle *Leroy.*

2. On reprit, en effet pour quelques soirs, avant le *Capitole,* la pièce de MM. Feydeau et Desvallières, interprétée comme au premier jour.

main? Peut-on donc composer un rôle avec plus de tact que ne le fait Tarride? C'est en comédien très sûr qu'il débitait sa petite tirade du premier acte : — « Le tromper avec sa maîtresse, ah! jamais! C'est bien assez de le tromper avec sa femme! » Mlle Cerny enlevait le couplet final — le couplet à Boubouroche! — avec une crânerie délicieuse; et Mlle Dallet, gentille épave de la Comédie-Parisienne, nous rappelait à la fois Jane May, dont elle avait le blond visage, et Mlle Yahne, dont elle imitait le parler traînard, mais Louise Gervais fera bien d'apprendre à rire, s'il y a au Conservatoire une classe pour cela...

5 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Capitole*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, musique de M. Gaston Serpette[1]. — Dialogue parsemé de piquantes trouvailles; les personnages citent nombre de distiques latins; ils « prévoient » même des vers français, et le bon Plaute pense d'avance à la « pièce à faire » que plus tard écrira Labiche... Ces joyeux anachronismes, renouvelés de la *Belle Hélène* et d'*Orphée aux Enfers*, n'ont jamais manqué de divertir le public. La musique de M. Serpette y a, en maint endroit, réussi. L'ensemble du premier acte : « Nar-

1. DISTRIBUTION. — Cornélius major, M. *Germain*. — Narcisse, M. *Tarride*. — Vesper, M. *Guyon*. — Plaute, M. *Colombey*. — Caton, M. *Lauret*. — Félix, M. *Le Gallo*. — Carnéade, M. *Royer*. — Apicius, M. *Roger*. — Scribonius, M. *Raoul*. — Procas, M. *Prosper*. — Polyclète, M. *Destrem*. — Métella, Mlle *Jeanne Pierny*. — Lœlia, Mlle *Aubert*. — Fabia, Mlle *Sylviani*. — Poppée, Mlle *Dalcy*. — Drusille, Mlle *Dartois*. — Camille, Mlle *de Sal*. — Livia, Mlle *Melzer*. — Première patricienne, Mlle *Minati*. — Deuxième patricienne, Mlle *Sterck*. — Troisième patricienne, Mlle *Francesca*. — Une esclave, Mlle *Charlier*.

cisse ici » dont vous voyez tout d'abord l'harmonie syllabique ; le chœur des Fileuses ; le chœur informant Cornélius de sa mésaventure : *Tu quoque* (pauvres Romains, vous n'eussiez pu savourer la finesse du jeu de mots !). Tout cela est heureusement construit. Citons aussi les couplets de Narcisse, fort bien détaillés par M. Tarride, digne successeur de Dupuis, des Variétés ; le joli duetto de Félix et de Lœlia : « C'est si gentil de faire la cueillette » ; les couplets de Cornélius : « Je rentre à son de trompe », et n'oublions pas les duos voluptueux que Mlle Pierny chante pour sa part avec une vraie passion. D'ailleurs, Métella ne mérite que des éloges, non moins que le consul Cornélius, dont Germain, au profil néronien, joue, parle, chante et danse le rôle avec une entraînante conviction. M. Colombey se donne beaucoup de peine pour animer le personnage de Plaute. Louons encore Mlle Aubert, fort gracieuse débutante, et la très amusante ganache qu'est Guyon, et l'élégant Le Gallo-Romain. Superbes décors, costumes magnifiques. M. Micheau a triomphalement monté le *Capitole,* et pour ce fait, mérite d'y monter lui-même.

24 DÉCEMBRE. — Première matinée enfantine. — Le spectacle, des plus variés, a commencé par une aimable conférence de M. Francisque Sarcey, qui a passé en revue les théâtres d'enfants du temps jadis, depuis les Marionnettes et Séraphin jusqu'au théâtre Comte ou des jeunes élèves, autrefois au passage Choiseul, où il a été remplacé par le théâtre des Bouffes-Parisiens : « Les enfants, a-t-il dit en terminant, n'ont plus de théâtre depuis bien long-

temps, nous allons nous efforcer de combler la lacune par la fondation des *Matinées enfantines.* » Puis, successivement, après un prologue en vers dit par la jolie Mlle Jane Dalcy, les spectateurs de tout âge — les grands-parents ayant accompagné les enfants — ont assisté à une représentation des plus variées et tout à fait charmante qui se composait d'un petit ballet en deux numéros : *Pavane* et *Danses anglaises* (*the english Naves*), exécutées par les petites Perez ; les *Marionnettes animées,* une véritable curiosité italienne, présentée par M. et Mme Zéretti ; de *Patara au Dahomey,* une joyeuse pantomime qui rappelle celle si connue et si amusante de l'*Ours et la Sentinelle.* Après quoi nous avons entendu la toute mignonne Mlle Auguez en une ronde enfantine qu'on ne se lassait pas d'applaudir et qui chante si délicieusement ses refrains villageois de la Bresse et du Berry. Enfin, la matinée s'est terminée par un petit acte inédit, la *Redingote,* très bien joué par Guyon fils et une troupe d'enfants en tête de laquelle Mlle Suzanne Mary, une fine comédienne de sept à huit ans, qui donne la réplique comme une vraie commère. La *Redingote,* une comédie bien faite et bien tournée dans la langue qui convient pour être comprise de l'auditoire auquel elle s'adresse, est signée de M. F. Bloch. En résumé, très bonne matinée d'inauguration, qui obtenait grand succès devant une salle pleine, où la majorité des spectateurs hésitait entre cinq et douze ans, et qui faisait bien augurer de la vogue des *Matinées enfantines,* à qui nous souhaitons longue et heureuse existence. Sans doute, les re-

trouverons-nous — comme le *Capitole* du reste — faisant les beaux jours de 1896...

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
L'Hôtel du Libre-Échange, vaudeville. . . .	3	»	339
Le Jeu de l'Amour et du Bazar, vaudeville .	1	»	34
Chiquita, vaudeville.	1	»	117
Dame et Valet, vaudeville	1	»	201
**Complices !* pièce	3	16 oct.	42
**Le Capitole,* opéra-bouffe.	3	5 déc.	29

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

La 100ᵉ représentation de l'*Enlèvement de la Toledad* s'était donnée le 10 janvier. Le 25 du même mois avait lieu la première représentation de la *Duchesse de Ferrare*, [illegible]ette en trois actes de M. Maxime Boucher[illegible]que de M. Edmond Audran[1]. — Le prem[illegible] acte de la grivoise et ingénieuse opérette nous introduit dans un atelier de peintresses — comme qui dirait l'accapareuse Académie Julian, que dirige avec tant d'autorité Mᵐᵉ Beaury-Saurel. — C'est le samedi, jour où le Maître, Napoléon Briancourt, vient corriger les copies de ses élèves, toutes plus ou moins « toquées » de leur illustre professeur. Le Maître apparaît : c'était, à la répétition générale — le portrait a été retouché en vue de la première — la vivante personnification du beau Carolus Duran, dont

---

1. Distribution. — Napoléon Briancourt, M. *Huguenet*. — Pierre Cordier, M. *Théry*. — Machuré, M. *Bartel*. — Raphaël, M. *Jourdan*. — Stanislas, M. *Schey*. — 1ᵉʳ témoin, M. *Dupré*. — Valentino, M. *Moriès*. — 2ᵉ témoin, M. *Fernol*. — Nadège, Mᵐᵉ *Simon-Girard*. — Mˡˡᵉ Dupontalier, Mᵐᵉ *Maurel*. — Angèle, Mˡˡᵉ *G. Gallois*. — Jeanne, Mˡˡᵉ *A. Bonheur*. — Colette, Mˡˡᵉ *Manuel*. — Isabelle, Mˡˡᵉ *Ryter*. — Palmyre, Mˡˡᵉ *Barrot*.

M. Huguenet s'était fait exactement la tête bien connue du Tout-Paris parisiennant, dont il avait pris, avec le costume, l'allure et la démarche, les tics amusants et l'habituelle fatuité : c'était frappant ! Il n'y manquait guère que la rosette d'officier de la Légion d'honneur, au lieu du simple ruban de chevalier — et le bracelet d'or au poignet ! Dans la foule de ses tant jolies admiratrices, le Maître a distingué une adorable mondaine : la petite comtesse Nadège, Suédoise... par les gants, qui n'a pas encore cédé, mais qui ne doit pas plus longtemps résister — il l'espère du moins — à la célèbre histoire de la duchesse de Ferrare n'hésitant point à se complètement dévêtir pour poser au Titien une Vénus couchée... La petite comtesse se laisse prendre au piège, à l'exemple de ses devancières — l'art avant tout ! — et ne s'imagine pas qu'elle va tomber nue, non dans les bras du Maître follement épris de ses formes exquises, mais dans ceux d'un sosie, l'ami Pierre, sincèrement amoureux de sa gracieuse personne, et se trouvant là juste à point, travesti en Napoléon Briancourt, pour lui chanter de sa voix jeune et tendre les stances magiques avec lesquelles le Maître a tant de fois vaincu. Jugez de la déception de notre petite comtesse, désormais tout à fait dégelée, quand, voulant reprendre une conversation si chaleureusement commencée, elle découvre que le Maître n'a plus de voix, oh ! mais plus du tout ! et s'aperçoit qu'il y a eu maldonne... Pauvre Napoléon Briancourt ! Il faudra bien qu'il se contente désormais d'être admiré comme peintre, puisqu'il ne peut plus « aimer »

que par procuration. Vive la jeunesse ! s'écrie Nadège, et adieu la duchesse de Ferrare ! L'histoire a fait son temps ! — Il y a plaisir de voir comment, de lascive gitana au sang chaud qu'elle était la veille, Mme Simon-Girard s'est transformée en une petite comtesse scandinave aussi froide que la neige de ses montagnes, avec l'élégance et la distinction d'une Parisienne de race. Elle a, cela va sans dire, interprété sa valse — il faut bien qu'il y ait une valse en cette affaire — en virtuose impeccable, et trouvé dans M. Théry, chanteur de goût, un partenaire digne d'elle. M. Huguenet, forcé au dernier moment de retirer sa barbe et de modifier son rôle un peu trop aristophanesque, s'est trouvé, au premier acte, légèrement désemparé. Mais, en fin comédien qu'il est, il s'est promptement remis et nous a donné par la suite un Napoléon Briancourt aussi plaisant que possible. Comme toujours, aux Bouffes, les rôles accessoires sont excessivement bien tenus. Mme Maurel est une massière accomplie; Mlle Gallois un parfait « modèle », qui sait à l'occasion lancer le mot comme il le faut; Mlle Alice Bonheur a eu « celui » de plaire infiniment au public dans sa croustillante scène de vaines tentatives pour séduire le Maître; M. Bartel, le gaffeur parrain d'occasion de cette fausse ingénue, a du naturel et de la rondeur. Tous sont excellents, y compris l'orchestre, si soigneusement conduit par M. Baggers.

L'*Enlèvement de la Toledad* n'a, d'ailleurs, pas dit son dernier mot, et M. Larcher avait trouvé une combinaison (dont l'avantage ne fut pas suffisamment prouvé), qui consistait à en alterner les repré-

sentations avec celles de la *Duchesse de Ferrare*[1] Audran succédant à Audran...

28 MARS. — Première représentation de la *Saint Valentin*, opérette en trois actes et quatre tableau de MM. Maurice Ordonneau et Fernand Beissier musique de M. Frédéric Toulmouche[2]. — Un pièce pour les jeunes filles — *ad usum puellarun* — nous avait-on dit d'avance. Il fallait quelque pe en rabattre... Il est vrai que, si toutes ces demoi selles avaient vu *Miss Helyett*, elles pouvaient voi aussi la *Saint-Valentin*. La musique de M. Toul mouche a, ce nous semble, plus de délicatesse qu de verve comique, mais elle est de compagnie a mable. Quel dommage qu'on ne rencontre poin en cette vingtaine de morceaux, le simple petit pe dant du « Spectacle admirable » de *Miss Helyett* La *Saint-Valentin* offre cela de particulier qu n'ayant point d'« étoile », elle nous en donne, si j puis dire, la « monnaie » en la personne de deu jeunes débutantes à peine entrevues, jusqu'ici, p le public parisien. La première est Mlle Alice Bo heur, à qui nous avions prédit quelque avenir jour où elle abordait aux Menus-Plaisirs Molda d

1. Le 14 mars avait eu lieu la cinquantième représentation.

Quelques jours auparavant, le 22 février, la *Duchesse de Ferrare* ét précédée de la première représentation (à ce théâtre) de l'*École des vierg* pantomime en un acte de MM. Michel Carré et Colias (Georges Berr, de Comédie-Française), musique de M. Eugène Michel, interprétée par Mlle tini (Pierrot) et Debien (Mme Pierrot).

2. DISTRIBUTION. — Fortuné Pomerol, M. *Huguenet*. — Bertiqu M. *Ch. Lamy*. — Poulson, M. *Barral*. — Verdurin, M. *Bartel*. — Land rinette, M. *Jourdan*. — Le gérant, M. *Belval*. — Un huissier, M. *Schey*. Musard, M. *Dupré*. — Un garde municipal, M. *Moriès*. — Un juge d'ir truction, M. *Fernal*. — Germaine, Mlle *A. Bonheur*. — Evelina, Mme *Rosi Maurel*. — Maud, Mlle *Germaine Gallois*. — Claire, Mlle *Manuel*. — Adolph Mlle *Ryter*.

la *Timbale d'argent*. La seconde est Mlle Manuel, qui eut dernièrement l'insigne honneur de remplacer Mme Simon-Girard dans la *Duchesse de Ferrare*. Elles se sont l'une et l'autre acquittées de leur tâche (celle de Mlle A. Bonheur est la plus importante) avec bien de la grâce et de la gentillesse. Mlle Germaine Gallois est une délicieuse Américaine... de Paris. MM. Huguenet, Charles Lamy, Bartel et Barral (il a fait applaudir son « L'être ou ne pas l'être »), complètent, ainsi que Mme Rosine Maurel, l'ensemble, très soigné, d'une pièce montée avec beaucoup de goût : c'est l'habitude de la maison.

La *Saint-Valentin* ne tient guère l'affiche, et fait bientôt place à la reprise des représentations de la *Duchesse de Ferrare*, — cette fois précédée d'un opéra-comique en un acte de MM. Albert Riondel et Georges Mathieu, musique de M. Émile Bonnamy [1].

6 MAI. — Première représentation de la *Dot de Brigitte*, opérette en trois actes de MM. Paul Ferrier et Antony Mars, musique de MM. Gaston Serpette et Victor Roger [2]. — Un premier acte un peu long à se mettre en train ; un second acte amusant ; le troisième, extraordinairement ingénieux et vraiment drôle : tel est, exactement, le bilan de la très jolie pièce — un *Fils de famille* moderne, que

1. DISTRIBUTION. — Canichon, M. *Albert Noël*. — Barbarin, M. *Moriès*. — Pernette, Mlle *Dyliane*. — Fanchette, Mlle *Albine*. — Isabelle, Mlle *Richard*.

2. DISTRIBUTION. — Colonel de Castel-Brillant, M. *Huguenet*. — Mulot, M. *Ch. Lamy*. — Chamoisel, M. *Barral*. — Bretigny, M. *Théry*. — Lagardette, M. *Dupré*. — Courtebotte, M. *Moriès*. — Picquoiseau, M. *A. Noël*. — Brigitte, Mme *Simon-Girard*. — Hortense, Mlle *Germaine Gallois*. — Nicole, Mlle *Bonheur*. — Mme Vincent, Mlle *Ryter*. — Mme Bidoux, Mlle *Baral*. — Mme Briquet, Mlle *Villeneuve*. — Mme Legris, Mlle *Roux*.

deux experts compositeurs (à deux la besogne n'en marche que mieux) ont rapidement et prestement mise en musique avec autant d'agrément que de facilité. Elle est charmante et distinguée au possible, cette partitionnette de la *Dot de Brigitte,* qui nous délasse des couplets au gros sel dont on a tant abusé et nous reporte gentiment à l'ancien opéra-comique d'Auber et d'Adam dont, ce nous semble, on a trop médit : le bon goût devait avoir sa revanche, en notre cher pays de France; grâces soient rendues à MM. Serpette et Roger qui ont su le raviver avec tant de bonheur. Avec le réel talent de comédien par lequel il s'est, depuis longtemps déjà, signalé à l'attention des connaisseurs, M. Huguenet nous a donné un colonel nouveau style, tout à fait réussi. Il faut le voir, comme prologue à son rendez-vous d'amour, se jouer à lui tout seul certaine partie de baccara singulièrement vécue : c'est tout à fait cela... L'ordonnance est digne de son supérieur; avec infiniment d'adresse et de finesse, M. Charles Lamy a su renouveler de la façon la plus cocasse un type connu : celui du simple et naïf chasseur, épris des charmes de la bonne. M. Théry est un lieutenant de bonne mine et un chanteur de goût. M. Barral est fort bien placé dans le rôle du maître d'école qui professait une sainte horreur pour les armées permanentes et devient un des plus chauds enthousiastes de notre belle armée française. Mme Simon-Girard chante et joue « divinement », comme de coutume. Mlle Germaine Gallois ne doit plus être louée que pour sa beauté, mais bien pour sa jolie voix, dont elle sait désor-

mais se servir fort agréablement, et pour son jeu, qui ne manque ni d'esprit, ni de grâce. Mlle Alice Bonheur nous a causé une aimable surprise : la timide ingénue d'hier a eu, dans la servante Nicole, des trouvailles de naïveté rurale tout à fait désopilantes.

Le théâtre avait fermé devant les chaleurs avec la *Dot de Brigitte* [1]. Il rouvrait le 1er octobre avec cet amusant petit conte à la Boccace, modernisé et semé de traits parisiens, où, en l'absence de Mme Simon-Girard, momentanément indisposée, Mlle Manuel tenait, non sans talent, le rôle de Brigitte, et formait avec Mmes Germaine Gallois et Alice Bonheur un fort joli trio. Nous venons de dire que M. Huguenet, en galant colonel, et M. Lamy, en « troubade », avaient là deux de leurs meilleurs rôles.

22 OCTOBRE. — Reprise de *Mam'zelle Carabin*, opérette en trois actes de M. Fabrice Carré, musique de M. Émile Pessard [2]. — La pièce de M. Fabrice Carré est très gaie et toute remplie de spirituelles drôleries qui ne tombent pas, Dieu merci ! dans la grosse farce. Charmante est la partition de

---

1. Le 14 juillet, matinée gratuite au théâtre, mais en dehors du répertoire et du personnel du théâtre, composée de *Kémener*, de *Poèmes d'amour*, de la *Peur des coups*, de Courteline, et de la *Paix*, apothéose.

Pendant le mois de septembre, la troupe des Bouffes-Parisiens donnait au Grand Théâtre de Bordeaux une série de représentations, comprenant : l'*Enlèvement de la Toledad*, la *Dot de Brigitte* et *Mam'zelle Carabin*, interprétés par les mêmes artistes et avec le même soin qu'à Paris.

2. DISTRIBUTION. — Ferdinand, M. *Piccaluga*. — Adolphe, M. *Huguenet*. — M. Chose, M. *Lamy*. — Quillette, M. *Bartel*. — Boulard, M. *Schey*. — Dupont, M. *Dupré*. — Durand, M. *A. Noël*. — Olga, Mme *Simon-Girard*. — Mme Quillette, Mme *Maurel*. — Bichette, Mlle *Burty*. — Nini, Mlle Alice *Bonheur*. — Pauline, Mlle *Ryter*.

M. Émile Pessard, un musicien connaissant à fond et mettant habilement en œuvre les ressources de l'orchestration. Ce n'est pas le *Tannhaüser* — tant mieux! dit l'autre — mais c'est bien gentil tout de même. Et nous avons retrouvé Mme Simon-Girard, toujours vibrante, toujours jeune, toujours adorable; Huguenet, toujours étonnant dans son rôle si amusant de vieil étudiant, où il fait œuvre d'exquis comédien; M. Lamy, toujours idéal dans les jeunes ramollis; Mlle Burty, toujours belle fille, ayant peut-être (qui sait?) jadis emprunté son nom à ce pauvre Philippe Burty, que nous avons tous connu... M. Piccaluga, qui rentrait, chante avec goût, « pose » un peu et dit souvent faux... Et Mlle Alice Bonheur, qui prenait le rôle de Nini, nous a semblé seulement un peu trop « chouette » en son rôle de grisette parvenue à la rue Marbeuf, venant rigoler au quartier qu'elle a lâché depuis très peu de temps.. Mais qu'importe! Bonne et courte reprise... Il fau du nouveau...

16 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Belle Épicière,* opéra-comique en trois actes de MM. Pierre Decourcelle et Henri Kéroul, musique de M. Louis Varney[1]. — Avez-vous entendu parler de la conspiration des dentelles? Non : cela ne fai rien du reste; il suffit que MM. Decourcelle et Ké

---

1. DISTRIBUTION. — Nicaise, M. *Huguenet.* — Pomponneau, M. *Charle Lamy.* — Achille d'Estourbillon, M. *Barral.* — La Grimaudière, M. *Bellucci* — Fine-Oreille, M. *Schey.* — Passe-Partout, M. *Barré.* — Nicette, Mme *Simon-Girard.* — La marquise de Kerkeradec, Mme *Rosine Maurel.*

La *Belle Épicière* fut précédée de l'*Araignée,* vaudeville en un acte de M. Despré, joué par MM. Moriès, Schey, Dupré, Jouins; Mmes Daguin e Ryter.

roul la connaissent dans les coins et qu'ils en aient fait la trame historique sur laquelle, en habiles gens du « métier », ils ont brodé leur pièce, agrémentée d'une musique aimable et considérable, que M. Varney a écrite avec beaucoup de soin et de goût. Vingt morceaux composent cette partition très scénique. Citons au nombre des plus justement applaudis : le « BA BE BI BO BU » qui revient si gentiment au baisser de rideau du premier acte ; les couplets du « Vrai Conspirateur », avec leur piquant accompagnement de petite flûte ; le trio bouffe : « Il a le bec des Kerkéradec » ; le délicat Noël villageois : « A Bethléem quand Jésus vint de naître » ; la jolie valse : « O mon Nicaise, évade-toi », et l'entraînant finale : « On me déchiquetera... » Avec la verve d'actrice et de chanteuse que vous lui connaissez, Mme Simon-Girard remplit à souhait le rôle de la Belle Épicière ; M. Huguenet ne se contente pas de jouer en très amusant comédien celui de Nicaise ; il lui prête même le profil bourbonnien qui lui permet d'être pris un instant pour Philippe. Très plaisantes, vraiment, les grimaces de M. Charles Lamy dans le commis prenant pitié de son patron, qu'il croit trompé par sa femme, et très drôle, sous sa coiffe de nonne, la tête de M. Barral, se travestissant en religieuse du couvent de Picpus pour échapper, ainsi que sa sœur, l'excellente Mme Maurel, aux poursuites de la police.

La *Belle Épicière* n'a point suffisamment attiré le public. M. Larcher doit revenir, pour quelques jours, à l'*Enlèvement de la Toledad*, et donne sa démission de directeur. Le 14 décembre, l'assemblée

... administration
... M. Georges Grisier
... M. Grisier aura
... général M. Geor-
... temps les fonc-
... ajouter ici que
... aimé et estimé de
... les témoignages de sym-
... de toutes parts, comme
... touchants, de tout
... si le nouveau direc-
... celui qui part ; mais nous
... que celui-là n'avait
... critique qui a mis tous
... au public des œuvres qu'i
... originales et artistiques. C'est à
M. Larcher que nous devons le choix de l'*Enfant prodigue*, de *Miss Helyett*, d'*Éros*, de l'*Hôte*, de *Mam'zelle Carabin*, des *Forains*, de la *Duchesse de Ferrare*, de l'*Enlèvement de la Toledad* et de la *Dot de Brigitte*. Un joli bagage, comme vous voyez. Et c'est à l'un des plus grands succès de la précédente direction qu'a recouru, pour inaugurer son règne, le 19 décembre, M. Georges Grisier, successeur de M. Larcher. *Miss Helyett* a donc reparu, triomphante, interprétée par MM. Piccaluga, Huguenet, Ch. Lamy; Mmes Rosine Maurel et Alice Bonheur. Et c'est Mlle Alice Favier, remarquée aux derniers concours du Conservatoire, où elle obtenait un accessit d'opéra-comique, qui a repris, non sans succès (car elle a de l'esprit et de la grâce), le rôle où s'illustra Mlle Biana Duhamel. Va donc

fiss Helyett, en attendant l'inédit!... L'inédit ı, l'année suivante, avec *Ninette,* de M. Char- irville, musique de M. Charles Lecocq. — tons bonne chance à la nouvelle direction ›lissons comme suit le bilan du théâtre des ; en 1895 :

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
nent de la Toledad, opérette. . . .	3	»	44
Pulcinella, opérette	1	»	12
stante, vaudeville	1	»	51
esse de Ferrare, opérette	3	25 janv.	78
les Vierges, pantomime	1	22 fév.	52
Valentin, opérette.	3 a., 4 t.	28 mars.	16
Cousines, vaudeville	1	»	97
e Brigitte, opérette.	3	6 mai.	73
nº 12, vaudeville	1	»	1
e Carabin, opérette.	3	»	23
Épicière, opéra-comique.	3	16 nov.	16
ée, vaudeville.	1	25 nov.	34
rett, opéra-comique	3	19 déc.	16

'RE DES FOLIES-DRAMATIQUES [1]

ıt *Paris en revue,* qui avait terminé la pré- année et commencé celle-ci, M. Peyrieux ıccéder, le 23 janvier, sous le titre de *Nicol-* un vaudeville-opérette en quatre actes de ppolyte Raymond et Antony Mars, musique ıctor Roger. — Une véritable farce débridée, ıelle, sollicité par ses collaborateurs des *ıit jours de Clairette,* M. Victor Roger a écrit sique sans prétention, mais non sans agré- u'ont fait valoir de leur mieux les chanteurs ies. S'il n'a pas l'ombre de voix, M. Dorgat ;urel, et M. Baron fils, qui veut avoir de l'en- ›ra fort amusant... quand il se sera fait une ersonnalité. Mlle Cassive est une délicieuse ıesse » sous les jolis costumes où elle affecte couleur verte un penchant très caractérisé. 'ait un succès à une gracieuse ingénue, Albray, en lui redemandant, au troisième

---

ˌeur : M. Peyrieux. Secrétaire général : M. Charles Akar.
ıBUTION. — Tom Nick, M. *Dorgat.* — Pont-Cadet, M. *Baron fils.* l, M. *Liesse.* — Dumerlin, M. *Cave.* — Sir Barkett, M. *Vavasseur.* ›tt, M. *Batreau.* — Ludovic, M. *Leroy.* — Nicol-Nick, Mlle *Cas-*cile, Mlle *D'Albray.* — Bettina, Mlle *Rita d'Arzac.* — Rebecca, *ı.* — Kate, Mlle *Vogel.* — Arabella, Mlle *Jeannine.* — Deborah, *ı.* — Mary, Mlle *Rachel Rey.*

acte, les couplets en forme de valse : « Non, papa, ça ne peut pas durer comme çà » qu'elle a très naïvement dits. Le public parisien n'est-il pas le meilleur de tous les publics ?

2 MARS. — Première représentation de la *Perle du Cantal*, opérette en trois actes de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Frédéric Toulmouche[1]. — Ce n'est pas une perle, oh non, — cette opérette du Cantal. Ni l'originalité du sujet, ni l'imprévu des développements, ni la finesse du dialogue ne la recommandent au public. Quelques mots grossiers, par-ci, par-là, — et c'est tout. N'insistons pas rétrospectivement sur l'erreur d'un auteur qui nous a fait rire en d'autres vaudevilles. Estimons en M. Toulmouche un musicien habile et parfois délicat, dont l'inspiration n'est peut-être pas très personnelle, mais qui sait tirer parti des voix et des instruments. Nous signalerons le *quartetto* du premier acte : « C'est si gentil l'amour », ainsi que le trio et le sextuor-bouffe du troisième. Mlle Balthy, qui joue toujours les Balthy à la perfection, est appréciée du public. Mlle Cassive chante avec beaucoup de correction et d'art. MM. Tarride, Perrin, Chalmin et Baron fils font tout ce qu'ils peuvent pour rendre leurs rôles intéressants, mais à l'impossible nul n'est tenu.

---

1. DISTRIBUTION. — Triquet, M. *Tarride*. — Valentin, M. *Perrin*. — Moulinet, M. *Baron fils*. — Cantaloupiat, M. *Chalmin*. — Un Anglais, M. *Morel*. — Le gérant de l'hôtel, M. *Leroy*. — Vicomte Alfred, M. *Gelder*. — Aglaé, Mlle *Cassive*. — Florentine, Mlle *Balthy*. — Suzanne, Mlle *Delorme*. — Mélanie, Mlle *Elza Vogel*. — Diane de Poitou, Mlle *Delanoy*. — Agnès Sorel, Mlle *de Beaumont*. — Mme Trémoullot, Mlle *Minaty*.

Quelques jours après, la *Perle du Cantal* était précédée sur l'affiche de l'*Ablette*, comédie en un acte de M. Maurice Ordonneau.

11 AVRIL. — Première représentation du *Roi Frelon,* opérette en trois actes de M. Albert Barré, musique de M. Antoine Banès[1]. — Le modernisme, en fait d'opérette, serait-il donc tellement usé que les librettistes se croient obligés de nous ramener à l'ancien genre des rois imbéciles et des ministres gâteux? Toujours est-il que le *Roi Frelon* nous a rajeunis (nous a-t-il bien rajeunis?) de quelques annéès... La finesse et aussi la fantaisie, la verve et la vraie gaieté : voilà ce qui manque au livret suranné de M. Albert Barré, l'un des auteurs (qui le croirait?) du triomphant *Paradis*. M. Antoine Banès, l'aimable compositeur de *Toto,* est un musicien de vrai talent, et je ne crains pas de dire qu'outre le duetto du second acte : « Un petit sou », qu'on a redemandé à Mmes Cassive et Tilma, il y a tout plein de choses charmantes en la partition, condamnée d'avance, du *Roi Frelon*. Nommons Mlle Cassive, l'étoile favorite de la direction Peyrieux, et Mlle Tilma qui a vraiment une jolie voix. Mentionnons aussi les efforts de MM. Hurteaux et Cavé, qui ont tiré tout ce qu'ils ont pu tirer de comique des rôles du roi et de son ministre Tirliro, et M. Perrin qui a chanté avec goût ses couplets du second acte.

29 AVRIL. — Première représentation (à ce théâ-

1. DISTRIBUTION. — Le Roi, M. *Hurteaux*. — Tirliro, M. *Cavé*. — Fabiani, M. *Perrin*. — Pandolfi, M. *Modot*. — Pipetto, M. *Batreau*. — Eséorino, M. *Vavasseur*. — Palmarès, M. *Leroy*. — Batisto, M. *Lafeuillade*. — Un bijoutier, M. *Deshayes*. — Basquinette, Mlle *Cassive*. — Palmydor, Mlle *Tilma*. — La Reine, Mlle *Dezoder*. — Carmosa, Mlle *Laborie*. — Blanche, Mlle *de Beaumont*. — Rosita, Mlle *M. Girard*. — La marquise, Mlle *Vasseur*. — La baronne, Mlle *Blanche*.

tre) de l'*Oncle Célestin,* opérette en trois actes de MM. Maurice Ordonneau et Henri Kéroul, musique de M. Edmond Audran[1]. — Bien longue fut déjà la carrière de cet *Oncle Célestin,* joué plus de deux cents fois aux Menus-Plaisirs, et repris ce soir avec un gros succès sur la scène des Folies-Dramatiques. Salle comble et vastes éclats de rire. La bouffonnerie de MM. Ordonneau et Kéroul est restée fort amusante, et très agréable aussi la musiquette de M. Audran. A côté de MM. Vandenne et Vavasseur, le Pontaillac et le Des Acacias d'il y a quatre ans, Mlle Cassive, héritant du rôle créé par la petite Stella, s'est fait redemander, de concert avec M. Perrin, le « Ce n'est pas la richesse » et la chanson de Maclou, du second acte, qu'elle a fort bien dite, ma foi !... Il y a donc encore de beaux jours pour cet *Oncle Célestin* à la vie dure.

5 JUILLET. — Reprise d'*Un Lycée de jeunes filles,* vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux de M. Alexandre Bisson, musique de M. Louis Gregh[2]. — Un joyeux comédien, M. Regnard, qui a loué le théâtre pour l'été, a l'idée de ressusciter

---

1. DISTRIBUTION. — Pontaillac, M. *Vandenne.* — Gustave, M. *Perrin.* — Moreau, M. *Modot.* — Des Acacias, M. *Vavasseur.* — Gontran, M. *Liesse.* — Ratinet, M. *Batreau.* — Falempin, M. *Moret.* — Clémentine, Mlle *Cassive.* — Pamela, Mme *Victorin-Augier.* — Mme des Acacias, Mlle *Stella.* — Mme de Bellefontaine, Mlle *de Beaumont.*

2. DISTRIBUTION. — Cavenecadas, M. *Maugé.* — Raoul de Vol-au-Vent, M. *Regnard.* — Simplice, M. *Duplay.* — Barbignac, M. *Mérissel.* — Categlou, M. *Goneau.* — Flaupin, M. *Royer.* — Victor, M. *Émilien.* — Le vieux gardien, M. *Tony Laurent.* — Un greffier, M. *Victor.* — Un clerc, M. *Buysens.* — Un canotier, M. *Borel.* — Polymnie, Mlle *B. Legrand.* — Tambourine, Mlle *Suzanne Élyes.* — Valentine, Mlle *Emma George.* — Suzette, Mlle *Henriette Berthias.* — Titine, Mlle *L. Cardin.* — Raquette, Mlle *Roy.*

grosse bouffonnerie, au succès déjà légen-
Le comique y est abondant et il s'y mêle un
'humour et de fantaisie. La plus amusante in-
n de la pièce consiste à confondre une céré-
de mariage et une cérémonie d'enterrement.
iproquo lugubre que font les habits des cro-
ıorts parmi les toilettes des gens de la noce,
trêmement drôle. Aussi bien, cela pouvait être
; mais le comique violent et audacieux a
ıe toujours réussi à M. Bisson. Les finesses
venecadas ont été accomplies par M. Maugé
beaucoup de verve et de bonne humeur.
ɔlymnie, c'était Mlle Berthe Legrand à qui re-
le gros succès de la soirée. C'est une si intel-
ɛ, une si adroite et si spirituelle comédienne!
ıplay, dont l'originalité se trouve mal em-
ɛ aux Variétés, jouait et chantait le rôle de
ice de manière à rappeler le brillant début
it au théâtre Cluny. C'est un acteur infiniment
ıt. Enfin M. Regnard, M. Merissel et M. Boyer,
ın personnage épisodique joliment silhouetté,
étaient cette bonne interprétation. Les cou-
de M. Gregh étaient chantés très gentiment
me Emma George et par Mlle Berthias, une
tte malicieuse qui avait de l'entrain et de la

excellent spectacle d'été avait duré jusqu'au
ıtembre. Après quoi, M. Peyrieux reprenait
ins la direction de son théâtre et rouvrait, le
bre, avec la reprise de *François les Bas-Bleus,*
-comique en trois actes d'Ernest Dubreuil,
ert et M. Paul Burani, musique de F. Berni-

cat, terminée par M. André Messager[1]. — Ce fut, il y a une douzaine d'années, l'un des plus grands succès des Folies-Dramatiques. Le livret d'Ernest Dubreuil, d'Eugène Humbert et de M. Paul Burani — le seul survivant des trois — est gai, mouvementé ; à défaut de vraisemblance — à quoi bon en demander à ces sortes d'ouvrages ? — il offre des situations musicales, et l'on sait que la partition de Bernicat, terminée par M. André Messager, est alerte et élégante. Le premier acte renferme, entre autres bonnes pages, le duo de la Leçon d'écriture, un petit bijou, la ronde de François les Bas-Bleus, devenue justement populaire, et la très gentille chanson normande du Petit Matelot. Au second acte, le duo d'amour : « Espérance en heureux jours » était naturellement acclamé. Citons encore, au troisième, la romance : « A toi j'avais donné ma vie » ; et louons les interprètes. Comme M. Bouvet, qui, autrefois, créa le rôle de François les Bas-Bleus, M. Jean Périer a réussi avec d'autres moyens : c'est un intelligent comédien et un chanteur de goût. A Mlle Pernyn qui, ainsi que son camarade, a passé par l'Opéra-Comique, où nous la vîmes débuter dans Philine de *Mignon*, il ne faudrait qu'un peu de parisianisme... Mlle Jane Evans est une comtesse de la Savonnière aussi agréable à voir qu'à entendre, et M. Hittemans, un Pontcornet plein de

1. DISTRIBUTION. — François Bernier, M. *Jean Périer*. — Le marquis de Pontcornet, M. *Hittemans*. — Le chevalier de Lansac, M. *Jannin*. — Kirschwasser, M. *Charpentier*. — Jasmin, M. *Baron fils*. — Gratinet, M. *Liesse*. Courtalin, M. *Moret*. — Franchon, Mlle *Jane Pernyn*. — La comtesse de La Savonnière, Mlle *Jane Evans*. — Nicolet, Mlle *Dulaurens*. — Militza, Mlle *Miette*. — Manon, Mlle *Ferny*. — Juliette, Mlle *Landoza*.

naturel et de gaieté, a fait, cette fois, dans un emploi qui lui sied, une rentrée fort applaudie.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Baron Tzigane,* opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, paroles françaises de M. Armand Lafrique, musique de M. Johann Strauss[1]. — Et dire que la pièce a été jouée des milliers de fois à l'étranger! Aimez-vous la valse? Tout est là... Ceux qui l'aiment entendront avec plaisir cet opéra viennois, — très viennois, ma foi! — proche parent de l'*Étudiant pauvre* et de la *Reine Indigo,* et applaudiront dans un chaud et pittoresque décor, celui du camp bohémien. Un second acte, où les bravos et les bis sont allés, fort justement, du reste, à d'entraînantes pages comme le « Trio du trésor », fort bien chanté par le ténor Monteux, Mmes Pernyn et Marya; le joli duo « Qui nous unit? » et la valse « O charmant espoir », verveusement enlevée par Mmes Paulin et Jane Evans. O souvenirs de la *Vie d'artiste* et du *Danube bleu,* si souvent entendus dans les bals, officiels ou autres, d'il y a vingt ans!

Au *Baron Tzigane* succédera la *Fiancée en loterie* de MM. de Roddaz, Douane et André Messager, interprétée par Mlle Cassive, MM. Périer et Hittemans. Ceci est du domaine de l'année 1896... Voici le bilan de 1895.

DISTRIBUTION. — Kalman Zsupan, M. *Hittemans.* — Sandor Barinkay, M. *P. Monteux.* — Comte Carnéro, M. *Cavé.* — Ottovar, M. *Moizard.* — Comte Homonay, M. *Joubert.* — Pali, M. *Batréqu.* — Mihaly, M. *Liesse.* — Ferko, M. *Moret.* — Yosi, M. *Leroy.* — Itran, M. *Joly.* — Saffi, Mlle *Jane Pernyn.* — Arséna, Mlle *Paulin.* — Mirabella, Mlle *Jane Evans.* — Czipra, Mme *Josée Marya.*

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représentations pendant l'année.
Tout Paris en revue, revue	3 a., 9 t.	»	25
Mam'zelle Clochette, vaudeville	1	»	25
**Nicol Nick*, vaudeville-opérette.	4	23 janv.	35
Voleur pour dames, vaudeville.	1	»	32
**La Perle du Cantal*, opérette.	3	2 mars.	41
L'Ablette, opérette.	1	»	80
**Le Roi Frelon*, opérette	3	11 avril.	20
Les Dangers du veuvage, vaudeville	1	»	18
L'Oncle Célestin, opérette	3	29 avril.	48
Un Lycée de jeunes filles, vaudeville-opérette.	3 a., 4 t.	5 juill.	63
Gymnastique en chambre, vaudeville. . . .	1	5 juill.	44
Oscar Bourdoche, vaudeville.	1	18 août.	12
François les Bas-Bleus, opéra-comique . . .	3	14 oct.	85
Les Fraises, vaudeville	1	»	40
Les Yeux du cœur, comédie.	1	»	28
**Le Baron Tzigane*, opéra-comique	3 a., 4 t.	20 déc.	14

THÉATRE CLUNY [1]

Le triomphant succès de la *Marraine de Charley* avait rempli les deux premiers mois de l'année [2]. Le 14 mars, on nous donnait une jolie comédie de M. Léon Gandillot, la *Cage aux lions* [3], dont le seul tort était d'être un peu fine pour le théâtre et qui fut jouée, comme toujours chez M. Marx, avec un ensemble parfait. Il fallut bon gré mal gré revenir bientôt (10 avril) à la *Marraine de Charley*.

5 JUIN. — Première représentation des *Petites Brebis,* opérette en deux actes de M. Armand Liorat, musique de M. Louis Varney [4], suivie des *Deux Nids,* vaudeville en trois actes de MM. Cermoise et

---

1. Directeur: M. Léon Marx.

2. La 200e représentation de la burlesque comédie de MM. Maurice Ordonneau et Thomas Brandon avait eu lieu le 21 février.

3. DISTRIBUTION. — De Champ-Guyard, M. *Allart.* — Tripardier, M. *Véret.* — Marius, M. *Lureau.* — Parisol, M. *Muffat.* — Labrichette, M. *Hamilton.* — Justin, M. *Cousin.* — Gustave, M. *Chevrier.* — Mme Frédéric, Mme *Cuinet.* — Valentine, Mlle *Marcilly.* — Clara Miroir, Mlle *Azimont.* — Mme de Langleuse, Mlle *Beauchamp.* — Julie, Mlle *Ida Rey.*

4. DISTRIBUTION. — Badurel, M. *Allart.* — Christian, M. *Moizard.* — Joseph, M. *Muffat.* — Fifrelin, M. *Hamilton.* — Éméraldine, Mme *A. Cuinet.* — Fanny, Mlle *Azimont.* — Alice, Mlle *Norcy.* — Marcelle, Mlle *Muguette.* — Germaine, Mlle *Reibell.* — Augusta, Mlle *Heller.* — Zoé, Mlle *Carel.* — Nina, Mlle *Bessières.* — Rose, Mlle *Martha.* — Cora, Mlle *Almès Ire.* — Sidonie, Mlle *Almès IIe.*

Gugenheim [1]. — Une opérette à Cluny — mais oui! — et qui mieux est, une charmante et pimpante opérette... Sur un livret, qui ne pouvait évidemment passer pour une merveille d'ingéniosité, mais qui restait amusant sans grossièreté, M. Varney avait écrit une aimable musique qui faisait de la très distinguée partitionnette des *Petites Brebis* l'un des plus sérieux titres de gloire du verveux auteur des *Mousquetaires au couvent*. En même temps que M. Varney rencontrait là — qui l'eût cru? — un succès aussi inespéré qu'incontesté, M. Hamilton se révélait, au nombre de ses interprètes, comme un jeune comique plein de fantaisie et de gaieté naturelle : c'est le Guy du boulevard Saint-Germain... L'autre « ange gardien », M. Moizard, apparaissait doué d'une voix de ténor fort joliment timbrée : bon début; Mlles Azimont et Norcy étaient deux fort gentilles pensionnaires, et vous pourrez me croire si je vous dis qu'Allart et Mme Cuinet rendirent très drôlement un duo d'amoureux un peu mûrs. Les *Deux Nids*, de MM. Cermoise et Gugenheim, furent primitivement joués à Déjazet il y a quelques années. Nous avons, cette fois, affaire à un vaudeville qui n'est pas très neuf, je le veux bien, mais qui est, en somme, gaiement traité, sans prétention, mais non sans esprit, et fort lestement enlevé, du reste, par MM. Véret, Coradin, Rouvière, Mlles Marguerite Berney et Blanche Cernay.

1. Distribution. — Dujardin, M. *Véret*. — Cottinard, M. *Coradin*. — Ernest, M. *Rouvière*. — Adrien, M. *Cousin*. — Aimée, Mlle *S. Mauryce*. — Marthe, Mlle *Berney*. — Léontine, Mlle *Bl. Cernay*. — Mme Pinchenot, Mlle *Arosa*. — Hortense, Mlle *Debraisne*.

Le 31 août, les *Petites Brebis,* alors précédées du *Procès Veauradieux* [1] atteignaient leur centième représentation.

5 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Mam'zelle Bémol,* vaudeville à grand spectacle en cinq actes et dix tableaux d'Hippolyte Raymond [2] et de M. Alfred Delilia. La pièce était incohérente sans doute, mais elle avait deux clous fort importants auxquels très facilement — n'étaient les invraisemblables chaleurs du moment — pouvait s'accrocher le succès. C'était d'abord l'exacte reproduction de la fameuse cour du Conservatoire, à

---

1. DISTRIBUTION. — Gatinet, M. *Lureau.* — Fauvinard, M. *Coradin.* — Tardiveau, M. *Rouvière.* — De Bagnolles, M. *Prévost.* — Le Commissaire, M. *Lefèvre.* — Le Secrétaire, M. *Chevrier.* — Césarine, Mlle *B. Cernay.* — Mme Laiguisier, Mlle *A. Riom.* — Angèle, Mlle *Berney.* — Fanchette, Mlle *S. Mauryce.* — Mme de Bagnolles, Mlle *A. Lérys.* — Thérèse, Mlle *Muguette.* — Sophie, Mlle *Carel.*

2. Le 30 août, nous apprenions le suicide de ce sympathique vaudevilliste. Las d'amuser ses contemporains, en proie à une de ces maladies — l'anémie célébrale — qui ne pardonnent guère, et redoutant, par-dessus tout, l'atteinte d'une folie héréditaire, Hippolyte Raymond s'était brûlé la cervelle en face de son miroir, afin de ne pas se manquer. La veille encore, causant longuement avec un confrère d'un projet de pièce pour l'hiver prochain, il lui disait « qu'il allait mieux », et rien ne faisait prévoir la fatale détermination qu'il devait prendre le lendemain matin... Hippolyte Raymond était, je le sais bien, plutôt un homme triste. Si, travaillant avec un de ses collaborateurs, il trouvait une scène drôle, il haussait les épaules en disait : — « Allons bon ! voilà encore qui va faire rire le public. Ça fait pitié. Est-ce assez bête ! » Et volontiers il eût biffé la scène si son copain n'avait protesté. — « Fichu métier ! disait-il encore. Une fois la pièce terminée, il faut encore la faire répéter. Ça n'est jamais fini. » Hélas ! *finita la comedia.* Raymond n'a pas plus paru aux répétitions des *Vingt-huit jours de Clairette,* dont la Gaîté venait de donner une reprise à grand spectacle, qu'à celles de *Mam'zelle Bémol,* pour laquelle le directeur de Cluny avait fait appel à l'obligeance de l'excellent Milher. Au contraire de M. Brunetière, Hippolyte Raymond adorait Labiche, qu'il savait par cœur, et qu'il tenait pour le premier auteur comique de ce temps. Il y avait — sans ombre de plagiat du reste — il y avait parfois du Labiche dans ces bonnes farces qui ont nom le *Cabinet Piperlin, Cocard et Bicoquet,* les *Petites Voisines,* etc., que signa Raymond. Pauvre Raymond !

l'époque des concours de fin d'année, avec tout le petit monde qui y grouille, au bruit des cuivres qui couaquent, pendant que le ténor essaie sa cavatine... Et le rideau tombe, au moment où Lescot annonce, sur un air de *Mignon,* l'arrivée du jury; tous se prosternent religieusement. Il y avait là de quoi faire rire M. Ambroise Thomas lui-même... L'autre clou de première grandeur était un acte, un long acte de revue, rempli de choses vraiment drôles comme le défilé des esthètes — oh ! les sales têtes ! — et la récitation de Mlle A'Malia — Mlle Berney y était charmante — d'une pièce de poésie décadente, aussi obscure que la nuit profonde où se trouvait un instant plongée la salle de Cluny. La resplendissante scène des Mines d'or, si luxueusement costumées et si gaiement présentées par Robert Macaire et Bertrand — le jeune Hamilton tenait merveilleusement Dailly, — était suivie, dans le cadre du théâtre d'Orange, d'une délicieuse parodie de la belle Otero, très gracieusement personnifiée par Mme Filliaux, escortée par le brave Allart en Estragon. Puis venait, comme un juste hommage au *Paradis,* un gentil coup de patte au théâtre en caleçon... J'en passe, et des meilleures...

Mam'zelle Bémol est précédée d'une aimable comédie de M. Édouard Noël, *Coup double,* précédemment jouée à Déjazet, et revenant de plein droit au théâtre Cluny, qui la reçut... il y a... des années. Souffrez que je ne vous en dise pas le nombre ; mais, sapristi ! que la représentation de *Coup double* nous a donc rajeunis, Noël et moi !

24 OCTOBRE. — Première représentation du *Sur-*

numéraire, vaudeville en quatre actes de M. Maxime Boucheron [1]. Brézillac est un négociant en vins de Bordeaux, dont la clientèle est exclusivement féminine et « en disponibilité matrimoniale ». C'est un truc comme un autre : il fait de merveilleuses affaires; il n'en ferait plus du tout si on le savait marié. Qu'à cela ne tienne! Il passera en Angleterre, s'unira secrètement à celle qu'il aime, et trouvera un mari postiche, Marius Godet, jeune surnuméraire à la préfecture de la Gironde, qu'il employait le soir à sa comptabilité, et qui désormais, aux yeux du monde, passera pour le mari de Mme Brézillac, alors que lui (est-ce assez ironique?) passera pour son amant... L'idée n'était-elle pas jolie? M. Boucheron s'est visiblement « appliqué », et a réussi à divertir à plus d'un endroit les spectateurs de Cluny. M. Hamilton — un jeune comique qui s'affirme — était de mimique fort drôle en ce personnage de faux mari en proie aux fureurs d'une belle-mère (c'était l'excellente Mme Cuinet) d'autant plus enragée contre son gendre qu'elle le croit infidèle à sa femme...

2 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Durand et Durand*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue [2]. — Comment le Palais-Royal

---

1. DISTRIBUTION. — Montalban, M. *Allart*. — Narcisse, M. *Hamilton*. — Brésillac, M. *Coradin*. — Bonaventuro, M. *Prévost*. — Dubois, M. *Chevalier*. — Onézyme, M. *Chevrier*. — François, M. *Houssaye*. — Mme Rabuteau, Mme *Cuinet*. — Marguerite, Mlle *P. Filliaux*. — Henriette, Mlle *M. Norcy*. — Venella, Mlle *S. Mauryce*. — Victoire, Mlle *Berney*.

2. DISTRIBUTION. — Cocardier, M. *Véret*. — Javanon, M. *Allart*. — Albert Durand, M. *Muffat*. — Albert Durand, M. *Hamilton*. — Théodore, M. *Rou-*

s'est-il laissé prendre par Cluny — toujours ! — l'une des pièces les plus amusantes de son répertoire ? La comédie de MM. Ordonneau et Valabrègue, dont le succès s'est affirmé, galerie Montpensier, par plus de deux cents représentations, nous a plu de nouveau, au boulevard Saint-Germain, par sa constante gaieté, par sa bonne humeur exempte de gravelures et par l'invention de quelques épisodes d'un comique irrésistible, comme celui du bègue lyrique que représentait autrefois Milher et que personnifie, à Cluny, l'excellent Allart avec une éblouissante fantaisie. Le personnage et l'acteur sont d'une telle drôlerie qu'ils provoquaient, ce soir encore, de véritables convulsions de fou rire. Allart « chante » bien spirituellement la scène du bègue. M. Véret est excellent dans le personnage du vaniteux Cocardier. MM. Muffat et Hamilton tiennent on ne peut mieux leurs rôles respectifs de faux avocat et de faux épicier. Mme Cuinet dessine en fine caricature Mme de la Haute-Tourelle. Voilà la pièce repartie, sur la rive gauche, pour une longue série de joyeuses soirées.

---

vière. — Barbatier, M. *Prévost.* — Charvet, M. *Chevalier.* — Le Procureur, M. *Lefèvre.* — Mme de la Haute-Tourelle, Mme *Cuinet.* — Louise, Mlle *Norcy.* — Pâquerette, Mlle *S. Mauryce.* — Irma, Mlle *Lérys.* — Clarisse, Mlle *Cardin.*

		DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
raine de Charley, comédie burlesque.	3	»	149
du feu, comédie.	1	»	84
re aux lions, comédie bouffe.	3	14 mars.	31
îne des dames, vaudeville.	1	»	32
e du berger, vaudeville	1	»	64
tites Brebis, opérette	2	5 juin.	99
ux Nids, vaudeville.	3	5 juin.	26
cès Veauradieux, comédie-vaudeville.	3	29 juin.	73
elle Bémol, vaudeville.	5 a., 10 t.	5 sept.	60
ouble, vaudeville	1	»	48
néraire, vaudeville	4	24 oct.	46
ur Joseph, vaudeville	1	»	40
l et Durand, comédie-vaudeville . . .	3	»	35
ux Chambres, vaudeville	1	»	32

THÉATRE DÉJAZET

La jolie comédie de M. Léon Gandillot, *Associés,*
ii, le 5 janvier, atteignait sa cinquantième repré-
ntation, faisait place, le 29 du même mois, à une
prise de *Ferdinand le Noceur :* Gandillot *for*
er!... Puis le théâtre fermait le 14 février pour
uvrir le 9 mars avec l'amusante folie de Chivot
Duru : le *Carnaval d'un Merle blanc,* accompa-
iée des *Forfaits de Pipermans*[1]. Notons, à la date
6 avril suivant, la première représentation de la
ute de Madame Robinet, vaudeville en trois actes
M. de Gastyne[2], et à la date du 10 mai, celle de
ir de Paris, de MM. Marc Sonal et V. Gréhon,
isique de M. Thony[3]. — Un vaudeville qui com-

. C'est le début de M. Calvin fils, succédant à M. Boscher comme direc-
r du théâtre Déjazet.

. DISTRIBUTION. — Robinet, M. *Mondet.* — Cyprien, M. *P. Bert.* — An-
y Crèvecœur, M. *Maurice Violette.* — Don Juan de San Godard, M. *Roux.*
'ulvie, Mlle *A. Vauthier.* — Clara Canardin, M. *Marthe Alex.* — Mme Chè-
mont, Mlle *Fabre.* — Léonie, Mlle *Léa Lambert.* — Justine, Mlle *Bréger.*

. DISTRIBUTION. — Poupardier, M. *Bellucci.* — Borrimel, M. *Maurice*
lette. — Vagonnet, M. *Roux.* — Paul, M. *Barre.* — Moracourt, M. *Lusset.*
Rébémol, M. *Kerny.* — Goujot, M. *Febvre.* — Joseph, M. *Willot.* —
serrurier, M. *Dasvida.* — Un tapissier, M. *Decourty.* — Pâquerette,
Lucy Albert. — Clotilde Vagonnet, Mlle *Biell.* — Mme Borrimel,
e *Paget.* — Angélique, Mlle *Léa Lambert.* — Maria, Mlle *d'Harcourt.* —
Pinchot, Mlle *Richard.*

mençait un peu comme la *Cagnotte* et finissait suivant les procédés chers à MM. Feydeau et Desvallières : ce ne sont pas de mauvais modèles. On ne s'ennuie pas à cette folie, très capable de faire recette boulevard du Temple. M. Thony en a écrit la musique. Il y en a beaucoup au premier acte, un peu moins au second, et presque pas au troisième. Et cette décroissance répond presque à une nécessité : on ne voit pas bien, au milieu d'une action lancée à toute vapeur, des gens qui courent s'arrêter pour chanter un couplet. Cette musique est agréable à entendre et n'est pas mal chantée par Mlle Lucy Albert, une Pâquerette assez avenante. Mlle Biell, une jolie Mme Vagonnet, n'a qu'un filet de voix bien mince. Mme Paget prête son expérience à la jalouse Mme Borrimel. Mme Paget, qui fut au nombre des artistes créateurs des *Femmes collantes* et que nous revîmes aux Bouffes-du-Nord dans *Devant l'ennemi,* de M. Paul Charton, est rentrée dans son ancien théâtre. Espérons qu'on saura l'y garder. MM. Bellucci, Violette (drôle de nom pour un homme et surtout pour un acteur), Roux, Lusset, ne sont point maladroits. M. Kerny montre du comique, bien qu'un peu laborieux. M. Barré, lui, se croit à l'Opéra-Comique. N'oublions pas une petite bonne, Mlle Darcourt, je crois : elle est fort jolie. Nous avions eu raison de faire crédit à M. Calvin. La pièce est convenablement montée, la troupe se forme. La mise en scène est soignée ; même le décor du « trois » évoquait le souvenir des prodigalités de M. Boscher quand il montait une pièce de Gandillot.

Le 17 juin, le théâtre avait fait sa clôture annuelle.

4 OCTOBRE. — Première représentation de *Tous criminels* [1], folie-vaudeville en quatre actes de MM. Jean Gascogne et Paul Dehère, musique de M. Bonnamy. Il nous semble qu'il y avait une idée de pièce, tirée de la réalité, dans cet unique prisonnier du château de Chillon se gardant lui-même et se faisant le cicerone des touristes. Il nous paraît aussi que le type, pris sur nature, de ce capitaine de territoriale, la poche toute bourrée de plans de fortifications, arrêté à la frontière comme espion, pouvait donner lieu à un comique et logique développement. Nos auteurs ont cru devoir lâcher cette piste pour sauter à pieds joints dans la folie débridée, et nous ne saurions dire qu'ils aient mal fait, puisque leur étourdissante bouffonnerie n'a récolté que les éclats de rire dont a joyeusement retenti du haut en bas la salle du théâtre Déjazet. Parmi les protagonistes de cette folie, nous citerons un bon acteur jadis applaudi dans ces parages, M. Bouchet, impayable en trombone et en vieille garde-barrière ; M. Violette, qui a de la verve ;

1. DISTRIBUTION. — Razogat, M. *Bouchet*. — Montbartier, M. *Monval*. — De Contrexéville, M. *Violette*. — Ugolin, M. *Kerny*. — Des Colombettes, M. *Roux*. — Ernestin, M. *Lusset*. — De Supersac, M. *Victor Henry*. — Coincoire, M. *Bourgeotte*. — Ducagnon, M. *Montsouris*. — Clotaire, M. *Lureau fils*. — Casino, M. *Dasvéda*. — Un commissionnaire, M. *Théol*. — Régulus, M. *Duplan*. — 1er Italien, M. *Decourty*. — 2e gendarme, M. *Pellerin*. — Un voyageur, M. *Leblanc*. — Mme Rochambart, Mme *Régnier*. — Brunehilde, Mlle *Alex*. — Clotilde, Mlle *Hamard*. — Catherine, Mlle *L. Lambert*. — Apolline, Mlle *d'Horigny*. — Hermance, Mlle *d'Harcourt*. — Margrethen, Mlle *J. Breuil*. — Mme Ducrin, Mlle *B. Richard*. — Catarina, Mlle *Dunoyer*. — Marthe, Mlle *Vasseur*. — Germaine, Mlle *Chevalier*. — Emma, Mlle *Gabrielle*. — Juliette, Mlle *Renée Nory*. — Marguerite, Mlle *Clara*. — Madeline, Mlle *Doche*. — Mariette, Mlle *Minart*.

M. Kerny, un jeune comique qui rappelle Allart, de Cluny; M. Roux, qui dit gentiment le couplet; Mlle Alex, une Ibsénienne convaincue...

22 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Déjazet-Revue*, en trois actes et douze tableaux de MM. Henri Buquet et Numès[1]. — Une revue à Déjazet, et, qui plus est, une revue luxueusement montée : voilà ce que nous offrait, pour nos étrennes, M. Calvin, auquel il faut avant tout tenir compte d'un effort. Effort artistique serait beaucoup dire ; mais effort commercial, tout au moins, et tendant à amener en son théâtre un public que ne suffisent plus à attirer les vaudevilles courants. Douze tableaux ; rien que cela ! MM. Buquet et Numès nous ont fait la bonne mesure. Le plus brillant, sans contredit, est celui qui se passe au fond de la Seine, et le petit lever de notre chère rivière, représentée par une belle fille, aussi déshabillée que le permet la facile Censure, ne manque certes pas de piquant. Le fond de la Seine comporte un ballet — oui, un ballet — avec une danseuse qui fait des pointes : l'Opéra à Déjazet, quoi ! On pense si le quartier était en joie.... Pour nous, que n'ont point extraordinairement séduit ces merveilles, nous savions nous contenter de quelques bonnes scènes comme la parodie de *Du Guesclin,* dont la repré-

---

1. Jouée par Mlle *d'Orville.* — MM. *Roux, Bouchet, Monval, M. Violette, Kerny, Lusset, Bourgeotte, V. Henry, Ozanne, Lureau fils, Dasvéda, Décourty, Leblanc, Reille, Scipion, Chataignier.* — Mmes *Régnier, Lucy Albert, Barnoll, Lambert, d'Horigny, d'Harcourt, Breuil, d'Herbell, Dumont, Marcelle Roy, Glasquin, Yvonne Lantenac, Gense, Nancy, Renée Nory, Chevalier, Debria, Clara, Léona, Faure, Norah, Marcelle, Reille, Réville, Andrée* et la *petite Leroy.* — Ballet dansé par Mlles *Zacony, Garison, Alice.*

tion est interrompue à tout instant par l'entrée
ırçon de recettes venant réclamer à Coquelin
mnité de cinq cents francs, et comme aussi la
dans la salle qui ne manquait point de gaieté.
aieté n'est point ce qui caractérise le compère,
Ꝉoux ; mais si la commère, Mlle d'Orville, n'a
'esprit de Virginie Déjazet qu'elle représente,
ı de la bonne grâce et chante gentiment. Elle
en somme, fort capable de mener la revue
ı'à la centième ; M. Calvin n'en demande pas

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
iés, comédie.	3	»	34
vingt ans, vaudeville.	1	»	56
ıand le Noceur, comédie.	4	»	22
rnaval d'un Merle blanc, folie-vaudev.	3	9 mars.	34
orfaits de Pipermans, vaudeville . . .	1	»	66
ıute de Madame Robinet, vaudeville. .	3	6 avril.	45
tion Pouparel, comédie	1	»	51
de Paris, vaudeville.	3	10 mai.	45
criminels, folie-vaudeville.	4	4 oct.	85
çon de danse, vaudeville.	1	»	85
et-Revue, revue.	3 a., 12 t.	22 déc.	12

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE [1]

(CHATEAU-D'EAU)

Le très actif théâtre de la République nous conviait le 15 janvier à la reprise de la *Fille des chiffonniers,* drame en cinq actes et huit tableaux d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué [2]. Le public du Château-d'Eau revoyait avec joie ce mélodrame de très ancien jeu. Son intrigue, grosse comme un câble, n'est qu'un tissu de rengaines ; mais il y a pour intermèdes des scènes d'une drôlerie pittoresque, évoquées et barbouillées sur nature, qui mettent la salle en gaîté comme au premier soir — il y a trente-quatre ans. Mme Riquet-Lemonnier fait très cordialement ressortir le côté touchant et dévoué du rôle, et elle en tire dans sa partie comique une caricature impayable. M. Bour a très remarquablement composé le personnage de Bamboche, au-

---

1. Directeur : M. Alphonse Lemonnier.

2. DISTRIBUTION. — Dartès, M. *Bellecour.* — Bamboche, M. *Bour.* — Henri Duval, M. *L. Richard.* — Lepailleur, M. *Grégoire.* — M. Mas, M. *Fraizier.* — Paul Verdier, M. *Jourda.* — Farfailloux, M. *Kartal.* — Sandoval, M. *Darville.* — Lussan, M. *Lecomte.* — Harris, M. *Froment.* — Joseph, M. *V. André.* — Le père Lavigne, M. *Bernay.* — La mère Moscou, Mme *R. Lemonnier.* — Térésa, Mlle *Lévi-Leclerc.* — Mariette, Mlle *Emma Villars.* — L'Arlequine, Mlle *de Salle.* — Justine, Mlle *Salvadora.*

trefois créé par Charles Pérey. M. Bellecour est excellent dans le Brésilien Dartès, et Mme Lévi-Leclerc joue avec talent le rôle de Térésa la Catalane, où les anciens se souviennent de Mlle Duverger; Mlle Emma Villars, enfin, est touchante dans le rôle de Mariette.

7 FÉVRIER. — Première représentation du *Drame des Essarts*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson[1]. — La pièce était pleine de vie et d'intérêt : MM. Samson et Cressonnois s'y révélèrent une fois de plus dramaturges ingénieux et habiles. L'interprétation en était d'ailleurs excellente. Mme Lemonnier avait trouvé, dans Rose Hubert, un de ces rôles qui la portent et où elle porte admirablement sur son public. M. Dupont (en représentations au théâtre de la République) avait joué avec une belle énergie — parfois un peu criarde — le rôle de Jean Hubert. A la scène de la cour d'assises, dont le décor (qui ne montrait que le public, le prévenu et son défenseur) était fort originalement planté, M. Bour se taillait, comme avocat, un succès d'audience, que lui eussent envié les maîtres du barreau.

24 FÉVRIER. — Reprise de *Léonard*, drame mêlé

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Hubert, M. *Dupont*. — André Laroche, M. *L. Richard*. — Le général de Melcy, M. *Bellecour*. — Robert de Maillé, M. *Bour*. — Andoche, M. *Grégoire*. — M. de Croissard, M. *Fraizier*. — Saturnin, M. *Kartal*. — Le procureur de la République, M. *Thorsigny*. — Gérôme, M. *Raimbault*. — Le maire des Essarts, M. *V. André*. — Le docteur Jauret, M. *Lecomte*. — Le juge de paix, M. *Bernet*. — Pignolet, 1er avocat, M. *Froment*. — Le Bombé, M. *Chalande*. — Rose Hubert, Mme *R. Lemonnier*. — La comtesse de Melcy, Mme *Lévi-Leclerc*. — Mariette, Mlle *Emma Villars*. — La Gotte, Mlle *Salvadora*. — Juliette, Mlle *de Salle*. — La Friotte, Mlle *Divrix*.

; chant, en sept parties, par E. Brisebarre et . Nus, musique d'Auguste L'Eveillé [1].

16 MARS. — Reprise de *Marianne ou la Vivan-ière de la Grande-Armée,* drame en sept actes, ont un prologue en deux parties, par Anicet Bour-eois et Michel Masson [2].

4 AVRIL. — Première représentation du *Nom fa-tl,* drame en sept tableaux de M. Jules de Gas-ne [3], et première représentation (à ce théâtre) du *'amin de Paris,* comédie-vaudeville en deux actes e Bayard et Vanderburck. — Le « nom fatal » — parie que vous l'avez deviné ! est le nom que isse à son fils un forçat mort au bagne où il ‹piait une vie de débauche se terminant par le vol l'assassinat. Le fils aura beau être le plus hon-ête des garçons, le meilleur des fils à l'égard de mère (qui l'élève sous un autre nom que le en), le plus brave au civil et au militaire (à Paris, arrête des chevaux emportés, et au Tonkin, il uve deux fois son colonel, — son nom, subite-ent révélé, l'empêchera d'épouser la jeune fille

. DISTRIBUTION. — Tête-Noire, M. *Bellecour.* — Marcol, M. *Fraizier.* — nard, M. *Richard.* — Larigole, M. *Grégoire.* — Laridon, M. *Raimbault.* Saint-Phar, M. *Kartal.* — Herbillon, M. *Thorsigny.* — Bonneau, M. *Ber-y.* — Rusquin, M. *V. André.* — Rissolard, M. *Froment.* — François, *Dax.* — La Cigale, Mlle *Emma Villars.* — Benoist, M. *H. Blancheteau.* La mère Morel, Mlle *Jane Dys.* — Mlle Saint-Phar, Mlle *Salvadora.*

. DISTRIBUTION. — Bernard, M. *Bellecour.* — Martial, M. *Grégoire.* — l Avoine, M. *Bour.* — Le baron de Tourville, M. *Fraizier.* — Victor, *Monca.* — Gaston de Monclar, M. *Jourda.* — Édouard de Bussières, *Draquint.* — Fritz, M. *Kartal.* — Un chasseur, M. *Maljournal.* — Ma-nne, Mme *R. Lemonnier.* — Hélène de Beauferrant, Mlle *Darbelli.* — e Muller, Mme *Dreyfus.*

. DISTRIBUTION. — Drouet, M. *Grégoire.* — Briquet, M. *Bour.* — Le onel, M. *Fraizier.* — Paule, Mlle *Emma Villars.* — Mme Drouet, Mlle *Jane s.* — Mme Gaillardin, Mme *Dreyfus.*

qu'il aime et dont il est aimé... Heureusement « tout s'arrange dans la vie »; le colonel l'adoptera comme son fils et lui donnera son propre nom, sans tache, celui-là ! Rien de plus simple, comme vous voyez, que l'intrigue de cette pièce intéressante quand même et bien faite, selon la poétique du genre. L'interprétation est d'ailleurs excellente. M. Bour y remplit, avec une gaîté communicative, le rôle de Briquet; M. Jourda joue avec conviction l'inconscient héritier du « nom fatal »; M. Fraizier, qui, de général dans le *Gamin de Paris,* redescend au grade de colonel, est encore parfait; M. Grégoire fait une bonne pâte de père, et Mlle Emma Villars a du talent, nous l'avons déjà plusieurs fois constaté. Un très beau décor : le Trocadéro illuminé un soir de fête nationale avec un vrai feu d'artifice. Le *Gamin de Paris,* qui ouvrait la soirée, a obtenu, encore qu'il soit légèrement suranné, son habituel succès de rires et de larmes.

26 AVRIL. — Première représentation de *Claude Gueux,* drame en cinq actes, d'après Victor Hugo, par M. Gadot-Rollo[1]. — Le héros de ce drame n'a qu'une lointaine ressemblance avec le *Claude Gueux* de Victor Hugo. Il commence par être intéressant, il finit par devenir odieux, malgré l'intention de

---

1. DISTRIBUTION. — Claude Gueux, M. *Taillade.* — Chavignon, M. *Grégoire.* — Pageot, M. *Bour.* — Boisselin, M. *Fraizier.* — Albert Grandet, M. *Monca.* — Honoré, M. *Jourda.* — Rougeard, Delaselle, M. *Ach.* — Dubois, M. *Raimbault.* — Olivier, M. *Kartal.* — Sorel, M. *V. André.* — Le greffier, un agent, M. *Germain.* — Un horloger, le père Martin, M. *Chalande.* — Clément, M. *Froment.* — Antoinette, Mlle *Emma Villars.* — Marthe, Mlle *M. Marsans.* — Angèle, Mlle *H. Blancheteau.* — Mme Dubois, Mme *Dreyfus.* — Florence, Mlle *Thierry.*

l'auteur qui, certainement, n'a pas voulu le rendre responsable des fautes et des crimes qu'il lui fait commettre. Mais il y a deux ou trois belles scènes — belles parce qu'elles sont vraies ! — au milieu de beaucoup de bavardages inutiles, dans les cinq actes de l'ouvrage de M. Gadot-Rollo, que Taillade interprète avec une conscience et une vigueur admirables. Ah ! le grand, le très grand artiste ! C'est le cas de dire « qu'on n'en fait plus comme ça »... A côté de notre cher Taillade, M. Bour a composé avec beaucoup de verve et de talent une figure d'ouvrier farceur et bon cœur, celle de l'ami Pageot, et Mlle Marsans a fort joliment dessiné la silhouette de Marthe, la femme de Claude, la vraie victime de cet horrible fait divers.

17 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) des *Diables roses,* comédie en cinq actes, mêlée de chant, par Eugène Grangé et Lambert Thiboust[1]. — Le théâtre passe du grave au doux, et fait succéder la reprise de ce joyeux vaudeville au sombre mélodrame de *Claude Gueux.* Mlle Jane Evans apporte sa bonne humeur au rôle de Flora Moulin créé jadis au Palais-Royal par Hortense Schneider, et ses camarades Pons-Arlès (le Boubouroche de Courteline au Théâtre-Libre) Grégoire et Bour portent sans trop faiblir les rôles que rendirent célèbres Lhéritier, Hyacinthe et Gil Pérès. Et voilà comme,

1. DISTRIBUTION. — Belzingue, M. *Pons-Arlès.* — Pavillon, M. *Grégoire.* — Antonin Boucart, M. *Bour.* — Trumeau, M. *Kartal.* — Rouget, M. *Froment.* — Flora Moulin, Mlle *Jane Evans.* — Lolotte, Mlle *Emma Villars.* — Indiana, Mlle *H. Blancheteau.* — Mme Belzingue, Mlle *Jane Dys.* — Adeline, Mlle *J. Durand.* — Rose, Mlle *Salvadora.* — Jeannette, Mlle *Thierry.*
On commençait par le *Droit des femmes,* comédie en un acte, de Alfred Tènuolle et George Etuidua.

après avoir pleuré de vraies larmes, les habitués du théâtre de M. Lemonnier vont pouvoir rire tout leur saoul avec les *Diables roses* d'illustre mémoire.

7 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Jenny l'Ouvrière,* drame en cinq actes d'Adrien Decourcelle et M. Jules Barbier. — *Jenny l'Ouvrière* fut représentée pour la première fois en 1850 à la Porte-Saint-Martin, au moment où tout Paris chantait :

C'est le jardin de Jenny l'Ouvrière
Au cœur content, content de peu ;
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu (*bis*).

Car il fut un temps — signe des temps ! — où la romance que parodie si finement Mlle Auguez était prise au sérieux... Lia Félix, la sœur de Rachel, créa le rôle de Jenny que reprend avec succès Mlle Emma Villars, l'une des meilleures pensionnaires de M. Lemonnier. M. Grégoire, fort aimé « dans le quartier », joue avec rondeur le rôle du père Simon, et M. Bour met beaucoup de naturel en celui de Pierre. Telle quelle, la sentimentale pièce d'Adrien Decourcelle et M. Jules Barbier, provoquait les douces larmes de son honnête public.

Venait ensuite une courte saison lyrique inaugurée, le 24 juin, par la *Fanchonnette,* opéra-comique en trois actes de de Leuven et de Saint-Georges, musique de L. Clapisson[1]. — C'est le

1. DISTRIBUTION. — G. de Listenay, M. *Rey.* — M. Boisjoly, M. *Grégoire.* — Don José, M. *Sassard.* — Candide, M. *Kartal.* — Le Chevalier, M. *Éternod.* — Le père Bonheur, M. *Chalande.* — Un officier, M. *Froment.* — Marchand de coco, M. *Debray.* — Un majordome, M. *Adolphe.* — Un

1er mars 1856 qu'avec le début — un véritable événement ! — de Mme Miolan-Carvalho, le succès populaire de la *Fanchonnette* inaugurait heureusement une nouvelle direction du Théâtre-Lyrique, alors situé boulevard du Temple. M. Carvalho, qui en devenait titulaire, sortait de l'Opéra-Comique, où il tenait l'emploi des barytons (Jasmin des *Rendez-vous bourgeois*, le colonel Yermoloff de l'*Étoile du Nord*, etc.)... Il allait donner à cette scène une impulsion très artistique et en agrandir le cadre, en faisant entrer dans son répertoire les chefs-d'œuvre de l'art français et étranger... Ce fut le beau temps d'*Euryanthe* et d'*Obéron*, d'*Orphée* et de *Fidelio*, de *Faust* et de la *Statue*... Clapisson était un dieu de romances. Tels les *Oiseaux de Notre-Dame*, tant de fois ressassés jadis par les jeunes pensionnaires en passe de faire jubiler un auditoire de parents et d'amis ; tels les couplets de Fanchonnette. Ici comme là, une facilité extrême, un tour mélodique que guettait le cylindre des orgues de Barbarie. Mais tout cela est si abondant, si parfaitement bon enfant, la grâce y est tellement agréable qu'on sait encore gré à Clapisson d'avoir su divertir ses contemporains, trois heures durant, sans leur faire payer ce régal d'un seul instant de fatigue. L'auteur de *Gibby la Cornemuse* n'est donc pas seulement un compositeur, mais un philanthrope. Avec Mlle Marguerite Mineur, bonne comé-

---

domestique, M. *Maljournal*. — Fanchonnette, Mlle *Marg. Mineur*. — Hélène, Mlle *Marc. Renou*. — Marchande de plaisirs, Mlle *Blancheteau*. — Marchande de fruits, Mlle *Prince*. — Marchande de gâteaux, Mlle *Ferrandy*. — Dame de la halle, Mlle *Norwell's*. — Une marchande de fleurs, Mlle *Torin*.

dienne, à l'intelligence vive et au débit malin, chanteuse experte en outre, chez qui le mécanisme vocal est mieux qu'une mécanique, l'héroïne acquiert promptement l'influence d'un premier rôle appelé à « mener » l'intrigue jusqu'au couronnement final qu'on appelle le succès. Mlle Marguerite Mineur a retrouvé les applaudissements qu'elle avait obtenus déjà il y a quelques années sur cette même scène du Château-d'Eau, dans *Martha* et dans la *Traviata*. Nous nous y sommes, de nouveau, associés de grand cœur.

Comme lendemain à la triomphante *Fanchonnette*, M. Lemonnier nous donnait, le 26 juin, les *Mousquetaires de la Reine*[1], dont la dernière reprise, à l'Opéra-Comique, date de dix-sept ans. Mlle Bilbaut-Vauchelet chantait bien joliment alors la partie d'Athénaïs, et Mlle Hélène Chevrier disait avec beaucoup d'esprit le rôle de Berthe de Simiane. Engel, Barré et Dufriche faisaient Olivier, Biron et Roland. On sait que le célèbre opéra d'Halévy n'exige pas moins de « cinq » premiers sujets. Hélas ! où trouver cinq premiers sujets, quand on a tant de peine à en rencontrer un seul ! Les *Mousquetaires* furent toujours moins délaissés en province et cela se comprend : ils y servaient de pierre de touche pour les débuts. Quand une troupe nou-

1. Distribution. — Olivier d'Entragues, M. *Bovet*. — Hector de Biron, M. *Briant*. — Le capitaine Roland, M. *Sassard*. — Narbonne, M. *Éternod*. — Rohan, M. *Kartal*. — Gontaud, M. *Froment*. — Créqui, M. *Sylvain*. — Le grand prévôt, M. *Germain*. — Un seigneur, M. *Commas*. — L'huissier, M. *Chalande*. — Athénais de Solange, Mlle *P. Vaillant*. — Berthe de Simiavre, Mlle *Armeling-Moreau*. — La grande maîtresse, Mlle *Ferrandy*. — Une demoiselle d'honneur, Mlle *Dubuârd*.

velle arrivait dans un chef-lieu de département, les *Mousquetaires* faisaient débuter à la fois la Dugazon, la *prima dona,* la basse chantante, le ténor, le baryton, toute la nichée !

C'est à la cour du roi Henri...

grommelait la basse.

Parmi les guerriers
Et les chevaliers...

disait la voix coquette de la Dugazon.

Bocage épais, légers zéphirs...

soupirait la première chanteuse, les yeux noyés dans une tendre langueur. Enfin le ténor filait les plus beaux sons du monde :

...Un jour plus doux se lève,
Ramenant l'espoir en mon cœur...

Le « jour plus doux » qui éclairait l'âme du ténor était une vile flatterie à la « loge infernale » de Nantes ou de Draguignan : Oh ! bonne loge, ne t'avise pas de te réjouir aux dépens de mon *ut* de poitrine ! Prononce mon admission dans l'emploi des Roger, des Chollet, des Ponchard, des Ellevipu ! « Un jour plus doux » se lèvera pour moi ; je toucherai quatre-vingts francs par trimestre, si, par hasard, un aimable impresario ne met pas la clef sous la porte ! Mlle Armelliny-Moreau, qui se sert avec infiniment de goût d'une voix superbe, est, au théâtre de la République, une Berthe de Simiane absolument charmante. Mlle Pauline Vaillant ressemble beaucoup à sa sœur aînée, Mme Vail-

lant-Couturier ; elle connaît l'art de vocaliser — elle a passé par le Conservatoire, — mais elle ignore encore la manière de se mettre du blanc et du rouge ! elle ne sait pas se faire un visage « de scène ». Le beau sexe l'emporte d'ailleurs de beaucoup sur le vilain. Notons pourtant les efforts, souvent heureux, de M. Boyet, très pauvre comédien, mais bon ténor « départemental », et de M. Sassard, un brave capitaine Roland à la voix malheureusement un peu sourde.

Finita la musica ! La saison lyrique est terminée le 23 juillet, et le drame reprend possession de la scène de la rue de Malte.

24 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) des *Crochets du père Martin,* drame en trois actes par Eugène Grangé et M. Cormon [1]. — Taillade jouait pour la première fois, avec une incomparable maëstria du reste, le rôle qui, dans les *Crochets du Père Martin,* avait été jusqu'ici l'apanage de Paulin Ménier. Ah ! le beau drame (le troisième acte demeure un pur chef-d'œuvre en son genre) que ce vieux drame de jadis ! Et comme de bon cœur nous avons applaudi l'excellent acteur et le vaillant auteur, Cormon (le doyen de la Société) qui occupait une avant-scène en compagnie

1. DISTRIBUTION. — Le père Martin, M. *Taillade.* — Armand Martin, M. *Angelot.* — Félicien, M. *Vallières.* — Charançon, M. *Chalande.* — Laurent, M. *Kartal.* — Le capitaine Dubourg, M. *Germain.* — Le vicomte, M. *Froment.* — Bastien, M. *Georges.* — Gérard, M. *Maljournal.* — Un garçon d'hôtel, M. *Éternod.* — Le Marquis, M. *Maurice.* — Geneviève, Mme *Dreyfus.* — Amélie, Mlle *Emma Villars.* — Olympia, Mlle *Blancheteau.* — Georgina, Mlle *Thierry.* — Pampette, Mlle *Dubuard.* — Célina, Mlle *Torin.*

le son fils, Fernand Cormon, le brillant peintre que vous savez !...

13 AOUT. — Reprise de *Casque en fer,* drame en cinq actes et sept tableaux de M. Edouard Philippe [1]. — Un assez bon drame qui contient à lui tout seul tous les bons drames déjà connus. La pièce est d'ailleurs très bien jouée, surtout par M. Grégoire, fort amusant sous les divers déguisements de Ricochet — il faut l'entendre parler le plus pur espagnol des plus nobles *rastaquoères,* et par Mme Riquet-Lemonnier, toujours pleine de talent, et dont la rentrée au théâtre où elle est adorée a pris les allures d'un véritable triomphe...

1er SEPTEMBRE. — Reprise des *Pauvres de Paris* de Brisebarre et Nus.

17 SEPTEMBRE. — Première représentation des *Étoiles de Paris,* pièce en cinq actes et douze tableaux, de M. Paul Burani [2]. — Un étrange amalgame de fantaisie, de parodie et d'opérette, de scènes de revue plus ou moins neuves et plus ou moins spirituelles ; quelque chose comme ces anciennes *Farces dramatiques* qui comprenaient tous les genres... hors le genre ennuyeux. S'il ne se

1. DISTRIBUTION. — Ricochet, M. *Grégoire.* — Raymond Gilbert, M. *Alcime-Leblanc.* — Julien, M. *Normand.* — W lker, M. *Labruyères.* — Grémon, M. *Pons-Arlès.* — Durocher, M. *Mayer.* — François, M. *Kartal.* — Malgloire, M. *Froment.* — Le juge, M. *Angelot.* — Le père Lataupe, M. *Bernay.* — D'Amour, Mme *Riquet-Lemonnier.* — Berthe, Mlle *A. Leblanc.* — Justine, Mlle *Blancheteau.* — Lucile, Mlle *Médeau.* — La Margelle, Mlle *Divrix.*

2. Jouées par MM. *Grégoire, Fraizier, Pons-Arlès, Claudius, Normand, Legrenay, Kartal, Angel, Froment, Chalande, Éternod, Bernay, Maljournal, Germain, Lucien* ; Mmes *Lemonnier, Eugénie Buffet, E. Villars, Marsan, Renou, Blancheteau, M. Fournier, Dreyfus, Bellac, Médeau, Thierry, Dubuard, Torin,* la *petite Gaby, Rey, Norwell's, Vernand, Henry.*

trouve pas dans tout cela la moindre parcelle d'art, il y a là — surtout pour l'habituel public de l'endroit — de quoi se divertir honnêtement. Les *Étoiles de Paris* sont, d'ailleurs, jouées avec entrain par MM. Lemonnier, Grégoire, Pons-Arlès et Fraizier, et par MM^mes Villars, Marsans et Marcelle Renou, chantant d'une jolie voix, encore mal assurée, un long pot-pourri des airs du répertoire de l'Opéra-Comique, voire par une gamine, déjà cabotine dans l'âme, qui dit le rondeau à miracle... Il y en a donc un peu pour tous les goûts dans le plat bizarre, arlequin plutôt grossier, mais suffisamment pimenté, que nous ont servi MM. Lemonnier et Burani.

6 NOVEMBRE. — Première représentation des *Aventures de Thomas Plumepatte,* de M. Gaston Marot[1]. — En une douzaine de tableaux, qui se laissent voir, M. Gaston Marot a refait, suivant les ressources dont peut disposer le théâtre du Château-d'Eau, le *Tour du Monde,* de d'Ennery, ou les *Fugitifs,* de Dugué. Le « *Tour du Monde* des pauvres » a dit quelqu'un. Plumepatte est joué par ce boute-en-train rempli de malice et de fantaisie qui a nom Désiré Pougaud. Très gentille aussi, dans la jeune fille persécutée et sauvée, Mlle Emma Villars.

---

1. DISTRIBUTION. — Thomas Plumepatte, M. *Pougaud.* — James Powel, M. *Fraizier.* — Foster, M. *Normand.* — Georges Stappleton, M. *Monca.* — Richard Dickson, M. *Bour.* — Hans, M. *Valois.* — John, M. *Legrenay.* — Walter, M. *Angel.* — Le Chef Policeman, M. *Chalande.* — Golven, M. *Germain.* — Maxwell, M. *Durand.* — Joe, M. *Pagny.* — Anna Dunbar, Mlle *Villars.* — Henriette Stappleton, Mlle *Doriane.* — Mistress Patterson. Mme *Dreyfus.* — Jenny, Mlle *Blancheteau.* — 1re Hollandaise, Mlle *Fournier.* — Silvia, Mlle *Médeau.* — Karine, Mlle *Torin.* — Les *Albertini*

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Belle Grêlée,* drame en cinq actes et sept tableaux par MM. Louis Péricaud et Stephen Lemonnier, tiré du roman d'Alexis Bouvier [1]. — Un bon gros mélo, selon la formule du Boulevard du Crime : la *Belle Grêlée,* parue jadis en feuilleton, eut un succès presque légendaire : il est à présumer que le public qui fréquente ce théâtre fera à la pièce que MM. Louis Péricaud et Stéphen Lemonnier ont tirée du célèbre roman d'Alexis Bouvier un accueil aussi favorable. Coups de pistolet et coups de poignard, narcotiques, magistrat canaille, innocents condamnés : rien n'a été négligé dans ce but. Cinq actes et sept tableaux ! C'est tout juste ce qu'il faut pour nouer et débrouiller une pareille intrigue des plus corsées ; les amateurs de civet avec beaucoup de lièvre seront contents : ils ne se plaindront pas qu'il y a trop de sauce. Interprétation excellente. Taillade, en capitaine de Marby, a fait une création digne de sa glorieuse réputation. Il a superbement joué le dernier acte. Mlle Villars (Lise) a su trouver des notes émues et passionnées, et dans le rôle fort ingrat d'Aurélie, Mlle Marga-Lucena a montré de réelles qualités dramatiques. Mme Riquet-Lemonnier est la sympathique cabaretière toujours adorée de son public, et dans des rôles épisodiques

1. DISTRIBUTION. — Tenard de Marby, M. *Taillade.* — Julot, M. *Grégoire.* — Mathieu des Taillis, M. *Fraizier.* — Maître Poulet, M. *Bour.* — Olivier de Meyran, M. *Normand.* — Émile Aublet, M. *Monca.* — Aristide de Farges, M. *Valois.* — Madeleine Huchet, Mme *R. Lemonnier.* — Élise Boitel, Mlle *Villars.* — Aurélie de Marby, Mlle *Marga-Lucena.* — Annette Huchet, Mlle *Doriane.*

qu'ils ont réussi à mettre en relief MM. Bour et Grégoire ont obtenu un franc et mérité succès.

La *Belle Grêlée* terminera de la façon la plus heureuse, au Théâtre de la République, l'année 1895, qui se trouve résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
Le Tour du monde d'un enfant de Paris, drame	5 a., 12 t.	»	16
La Fille des Chiffonniers, drame	5 a., 8 t.	15 janv.	24
**Le Drame des Essarts*, drame	5 a., 8 t.	7 fév.	18
Léonard, drame mêlé de chant	7 parties.	24 fév.	21
Marianne ou la Vivandière de la Grande Armée, drame	5	16 mars.	20
**Le Nom fatal*, drame	7 t.	4 avril.	10
Le Gamin de Paris, comédie-vaudeville	2	4 avril.	19
Madame la Maréchale, drame	5	26 avril.	25
Un Divorce à l'amiable, comédie	1	»	20
Un Procès intime, pièce	1	»	4
**Claude Gueux*, drame	5	26 avril.	21
Les Diables roses, comédie	5	17 mai.	21
Le Droit des femmes, comédie	1	»	53
Jenny l'Ouvrière, drame	5	7 juin.	17
La Fanchonnette, opéra-comique	3	24 juin.	15
Les Mousquetaires de la Reine, opéra-comique	3	26 juin.	16
Paille d'avoine, opérette	1	»	25
Les Crochets du père Martin, drame	3	24 juill.	20
Ma femme a ses brevets, comédie	1	»	5
Mendiant d'amour, pièce	1	»	8
Casque en fer, drame	5 a., 7 t.	13 août.	19
Les Pauvres de Paris, pièce	5	1er sept.	16
**Les Étoiles de Paris*, pièce	5 a., 12 t.	17 sept.	39
**Les Vingt-huit jours de Champignolette*[1]	»	»	11
**Les Aventures de Thomas Plumepatte*, pièce	5 a., 12 t.	6 nov.	36
**La Belle Grêlée*, drame	5 a., 7 t.	10 déc.	25

1. Les *Vingt-huit jours de Champignolette* sont extraits des *Étoiles de Paris*.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

Théâtre moins souvent, hélas ! ouvert que fermé ! Au *Voyage en Suisse,* d'Ernest Blum et Raoul Toché, y succédait le 19 mars, *Marie Souillon,* drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Félix Marteau et Paul Verdier, musique de scène de M. Monti[1]. — Cette *Marie Souillon* (fi ! le vilain titre !) marquera l'entrée du drame en un théâtre habituellement voué au vaudeville et à l'opérette. Elle est signée de deux débutants dans la carrière : un commissaire-priseur (M. Marteau, naturellement, mis là pour M. Gustave Coulon) et un commissaire de police visant, sous leurs transparents pseudonymes, à la gloire d'auteurs dramatiques. Le public de première a bienveillamment applaudi, et *Marie Souillon* devait avoir une bonne presse. Cela lui a-t-il servi à quelque chose ? A rien du tout. Bien fait pourtant, le vaudeville de MM. Marteau et Ver-

1. Distribution. — Paul, M. *Meillet.* — De Grancey, M. *Jersal.* — Bibi, M. *J. Clément.* — Criquet, M. *Dacheux.* — Jackson, M. *Defrance.* — Rigaud, M. *Debray.* — Maurice, M. *Berny.* — Dick, M. *Bessy.* — Taupin, M. *Hérissier.* — L'Écrevisse, M. *Cueille.* — Le Commissaire, M. *Sapiani.* — Le Secrétaire, M. *C. Mary.* — Françoise Gérard, Mme *Moïna Clément.* — Lina, Mlle *Sylviac.* — Jeanne, Mlle *de Braisne.* — Marcelle, Mlle *Moret.* — Phrasie, Mlle *Moreau.* — Betzy, Mlle *Malvina.* — Paulette, *petite Deschamps.*

dier, mais pas original pour un sou : c'est ce qu'on a vu maintes et maintes fois dans les œuvres les plus connues de leurs illustres prédécesseurs. Interprétation honorable de la part de Mlle Sylviac (l'horrible Lina) ; de Mme Moïna Clément, excellente en un rôle de nourrice taillé sur le patron de Mme Riquet-Lemonnier ; de Mme Moreau, une étonnante foraine ; de MM. Meillet, Clément et Dacheux, sans oublier la petite Deschamps, sous le nom de Marie Souillon.

3 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Mariée de la rue Saint-Denis*, folie-opérette en cinq actes et dix tableaux de Clairville, Grangé et Koning. — Quelques jours après, les Menus-Plaisirs ferment leurs portes...

M. Harry Blount, qui fut un de nos confrères dans le journalisme, a toutes les audaces et mérite toutes nos indulgences. Aux premiers effluves du printemps, il rouvre ce théâtre si « dur » en plein hiver, et le tiendrait même ouvert tout l'été, s'il trouvait (les trouvera-t-il ?) de bonnes pièces pour y attirer le public.

25 AVRIL. — Première représentation des *Erreurs de Colardet*, comédie-bouffe en trois actes de M. Boucher d'Argis[1]. — La pièce a été applaudie en Belgique. Pourquoi ne le serait-elle pas à Paris, ce grand Bruxelles ?... Mlle Sylviac, l'Andréa de ce vaudeville un peu laborieux, avait bien la rosserie

1. DISTRIBUTION. — Colardet, M. *Vandenne*. — Malurel, M. *J. Clément*. — Damar, M. *R. Dubos*. — Paul, M. *Girault*. — Lorel, M. *Hérissier*. — Philippe, M. *Marcellin*. — Bol, M. *Roberval*. — Andréa, Mlle *Sylviac*. — Rosalie, Mlle *A. Lafarge*. — Mme Malurel, Mlle *Fanny Génat*. — Joséphine, Mlle *Suz. Raphaëll*. — Louise, Mlle *Kelys*.

exigée pour ces sortes de rôle. Le mari Colardet, c'était M. Vandenne « immeuble par destination » au théâtre des Menus-Plaisirs, où il a bien l'oreille du public. On pouvait encore citer le jeune Clément — le fils des Délégations judiciaires — et M. Girault, un dragon qui ne manquait pas d'un certain naturel.

Il fallait rendre justice aux efforts accomplis par le nouveau directeur. M. Harry Blount dépensait une intelligente activité pour ramener la chance et le public dans cette salle si longtemps vouée au malheur. Déjà dans la pièce qui avait inauguré sa direction, il nous avait montré de jolis décors, des ameublements de bon goût. Il nous présentait ensuite une vraie troupe, composée de bons acteurs de vaudeville. La comédie-bouffe qu'il reprenait, *Pépère,* de MM. Médina et Julaime, est une bonne grosse farce qui avait obtenu, il y a quelques années, un joli succès à Déjazet. Elle a encore fait rire, et le troisième acte notamment est d'une cocasserie burlesque très amusante. La pièce était fort bien montée. La mise en scène très soignée, les décors étaient pimpants et gais. L'interprétation était très homogène et il convenait de citer en bloc MM. Clément, René Dubos, Girault et Hérissier; Mmes Diony, Silly, A. Lafarge, Suranne, Raphaëll, Reginal et Kélys.

8 JUIN. — Première représentation du *Mascot,* pièce bouffe en trois actes de M. Alfred Delilia[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Séraphin Bidard, M. *Hérissier.* — Taquinet, M. *Clément.* — Bec d'Ambez, M. *Scipion.* — Oscar Jolibois, M. *René Dubos.* — Piwit, M. *Gallien.* — Potasse, M. *Marcellin.* — Un petit clerc, M. *Boot.* —

— La pièce est gaie, bourrée de mots, qui tous n'ont pas porté sans doute autant que le pensait M. Delilia, mais qui sont dignes, après tout, de l'auteur de tant de jolies soirées parisiennes... Elle nous a rappelé — je ne sais pourquoi — ce *Tailleur pour dames,* bonne charge d'atelier qui fut jadis le brillant début, à la Renaissance, de l'heureux Feydeau. Comment le *Mascot* (la guigne, je vous dis!) a-t-il si longtemps attendu avant de faire les frais d'une saison d'été au théâtre des Menus-Plaisirs? Ces trois actes avaient, paraît-il, été répétés en douze jours. Le temps ne fait rien à l'affaire, puisqu'ils étaient joués avec beaucoup d'adresse et d'entrain par M. Hérissier (Séraphin), par M. Clément, qui avait des faux airs de M. Barral, des Bouffes, par MM. Dubos et Scipion, par Mlle Diony, l'étoile de l'endroit, par Mlle Reginal, très gentille, et Mlles Doria et Kelys, caméristes très rosses, ainsi qu'il convenait...

27 JUILLET. — Première représentation de la *Garçonnière,* comédie-vaudeville en trois actes de MM. Médina et Julaime[1], précédemment représentée au Théâtre-Déjazet.

6 OCTOBRE. — Première représentation de la *Pension Tochonnet,* vaudeville en trois actes de

---

Mme Taquinet, Mme *Marie Protat.* — Danaé, Mlle *Diony.* — Suzette, Mlle *Réginal.* — Claudine, Mlle *Marg. Doria.* — Toinon, Mlle *Kélys.*

1. DISTRIBUTION. — Taquinet, M. *Clément.* — Philippe, M. *Dubos.* — Finandin, M. *Girault.* — Valfleuri, M. *Hérissier.* — Félix, M. *Théol.* — Anita, Mme *Marie Protat.* — Bérénice, Mlle *de Braine.* — Paméla, Mlle *Dray.* — Jenny, Mlle *Charmigney.* — Athénaïs, Mlle *Doria.*

La *Garçonnière* était accompagnée du *Coffret,* en un acte, de M. Julaime.

MM. Eugène Habert et Christian de Trogoff[1]. — Un vaudeville semé çà et là de quiproquos amusants : on applaudit — le public du dimanche est vraiment un excellent public — le nom des auteurs ainsi que les zélés acteurs auxquels revient une bonne part du succès. MM. Clément, Vandenne et Dubos se sont fait remarquer, chacun dans leur rôle respectif ; Mmes Lunéville, Brécourt et Charmigney ont joué le leur avec beaucoup d'entrain et de gaîté.

30 OCTOBRE. — Première représentation des *Jocrisses du divorce*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot[2]. — Les *Amants légitimes* furent l'une des meilleures pièces que nous joua, dans les dernières années de sa direction du Gymnase, l'infortuné Koning, ne sachant plus déjà à quel saint se vouer. M. Harry Blount, le très sympathique impresario des Menus-Plaisirs, avait donc toutes sortes de bonnes raisons pour faire appel à deux auteurs aussi honorablement cotés. MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot s'en sont pris à la loi qui ne permet pas à la femme divorcée

---

1. DISTRIBUTION. — Léon Baron, M. *J. Clément*. — Roger de Plumauvent, M. *René Dubos*. — Le marquis de Folenvers, M. *Vandenne*. — Hector de Chauvalon, M. *Hérissier*. — Chrysostome, M. *Marcellin*. — Josépha Tochonnet, Mme *Lunéville*. — Miss Jenny O'Kilvienn, Mlle *Barett*. — Claire de Thouvenan, Mlle *Charmigney*. — Louisa, Mlle *Brécourt*. — Élise de Rochambois, Mlle *Doria*. — Amélie Durosoir, Mlle *Béro*. — Berthe, Mlle *Nelly*. — Alice, Mlle *Lucette*. — Léocadie, Mlle *Suzanne*. — Lucie, Mlle *Richard*.

2. DISTRIBUTION. — Thibaut-Lathuile, M. *J. Clément*. — Vicomte Ernest, M. *René Dubos*. — Chauleveau, M. *Vandenne*. — Gonin, M. *Hérissier*. — Mme Thibaut-Lathuile, Mme *Gabrielle Lange*. — Rébecca Snopsonn, Mlle *Miramon*. — Armandine, Mlle *Brécourt*. — Virginie, Mlle *Charmigney*. — L'Externe, Mlle *Doria*. — Popowitch, Mlle *Béro*. — Jules, Mlle *Suzanne*.

d'épouser son complice, et ont brodé là-dessus trois actes, qui ne sont, certes, point mal faits, mais auxquels il manque, hélas! ce je ne sais quoi qui emporte le rire : on n'a que médiocrement ri, à ces *Jocrisses du Divorce,* qui involontairement et par leur titre, nous faisaient penser, soit aux immortels *Jocrisses de l'amour,* de Barrière et Thiboust, soit aux impayables *Surprises du Divorce,* de Bisson et Mars... Mlle Brécourt, pleine de verve en un rôle de bonne, était la joie de la pièce qui, pour être vraiment drôle, eût dû être brûlée et n'a été qu'honnêtement interprétée. Exceptons M. Vandenne, pilier des Menus-Plaisirs, et toujours amusant, et aussi Mlle Miramon, élégante et maniérée.

Après les *Jocrisses du Divorce* et à la suite d'une reprise du *Mascot,* le théâtre fermait ses portes... Puis, il les rouvrait quelques semaines après sous la direction d'un nouvel impresario, M. Minuto : relatons ici le nom de cet homme assez téméraire pour tenter la fortune là où tant d'autres, avant lui, avaient si piteusement échoué. Il s'agissait avec le *Pont vivant*[1] (en quatre actes et onze tableaux), donné le 19 décembre, d'une pièce américaine (signée Sutton Vane) qui avait eu à Boston, au dire de l'affiche, plus de sept cents représentations. Cela ne prouve qu'une chose : c'est que ces bons Yankees sont incomparablement moins exigeants que les

---

1. DISTRIBUTION. — Dunstan Leech, M. *Alexis Charpentier.* — Richard Burton, M. *Andreas.* — Nutty Brown, M. *Andreyor.* — Johna Gurnet, M. *Gontier.* — Azreck, M. *G. Roberval.* — Fergusson, M. *Brébion.* — Kate, Heathcote, Mme *Odenat.* — Mistress Jelf, Mlle *Guertet.* — Mardi-Gras, Mlle *Elsa Vogel.* — Cecil Jelf, Mlle *Gaudy.* — Cecil Burton, la petite *Lucie Muller.* — Les trois frères *Warton.*

Français nés malins. A Paris — si l'œuvre eût été signée de l'un de nos compatriotes — un tel spécimen de naïveté colossale eût difficilement passé... Ce n'est pas tout, vraiment, que d'imiter dans la coulisse, le chant des petits oiseaux animant un paysage champêtre (je crois, d'ailleurs, que si près de la mer, il n'y a pas d'oiseaux qui chantent); ce n'est pas tout encore que de représenter — en un cadre aussi restreint que celui des Menus-Plaisirs — l'arrivée d'un transatlantique au milieu de la nuit noire; il faut encore que l'intrigue du drame lui-même ne soit pas banale jusqu'à la puérilité, invraisemblable jusqu'à l'absurde... Ce « pont vivant » sera-t-il le pont d'or conduisant au succès les néo-Menus-Plaisirs? Je n'ose le prédire ici; mais je le souhaite de grand cœur à une troupe de bonne volonté composée (à part Mlle Elza Vogel et la petite Gaudy) d'artistes absolument inconnus du public, et renforcée, pour la circonstance, de trois clowns, les frères Warton, pâles émules des célèbres Craggs des Folies-Bergère.

	NOMBRE d'actes.	DATE de la 1re représ. ou de la reprise.	NOMBRE de représent. pendant l'année.
L'Élève du Conservatoire, opérette	3	»	8
Tout pour mon art, vaudeville	1	»	8
Le Voyage en Suisse, pièce	3	»	28
Horace et Siline, comédie-vaudeville	1	»	24
**Marie Souillon*, drame	5 a., 8 t.	19 mars.	12
**La Mariée de la rue Saint-Denis*, folie-opérette	5 a., 10 t.	3 avril.	8
**Les Erreurs de Colardet*, comédie-bouffe	3	25 avril.	43
Mistress Putiphar, vaudeville	1	»	96
Pepère, comédie	3	22 mai.	13
**Le Mascot*, pièce bouffe	3	8 juin.	52
La Garçonnière, comédie-vaudeville	3	27 juill.	82
Le Coffret, vaudeville	1	»	62
**La Pension Tochonnet*, vaudeville	3	6 oct.	22
**Les Jocrisses du divorce*, comédie-vaudeville	3	30 oct.	12
Le Trone d'Iza, vaudeville	1	»	5
**Le Pont vivant*, pièce	4 a., 11 t.	19 déc.	16

SPECTACLES DIVERS

Cette année, comme la précédente, nous réunissons sous ce titre les théâtres qui, comme la Comédie-Parisienne, n'ont pas une existence définitive et classée, les institutions théâtrales particulières, comme le Théâtre-Libre et le Théâtre de l'Œuvre, qui ne se manifestent qu'à des époques indéterminées ; les sociétés d'amateurs comme les Escholiers, le Cercle funambulesque, etc., les « Théâtres à côté », si vous voulez...

COMÉDIE-PARISIENNE

Sous la sympathique direction de M. Pierre Berton, l'artiste aimé, la Comédie-Parisienne avait donné, le 4 mars, une légère mais charmante comédie de Gyp, *Mademoiselle Ève*[1], excellemment interprétée par Mlle Dux,

1. DISTRIBUTION. — Xaintrailles, M. *Cooper.* — Pierre Moray, M. *Luguet.* — Robert de Gueldre, M. *Cl. Berton.* — Jacques de Griges, M. *Scheler.* — Le duc de Jurieu, M. *Munié.* — Louville, M. *Nicolini.* — Juvisy, M. *Franchesci.* — D'Alvéol, M. *Gémier.* — Un monsieur, M. *Ozanne.* — Ève, Mlle *Dux.* — La marquise de Griges, Mlle *Gallet.* — Colette de Chavannes, Mlle *Marguerite Rolland.* — Loulou, Mlle *Dallet.* — La chanoinesse, Mlle *Alice Berthier.* — La duchesse de Jurieu, Mlle *Marcelle Chevilly.* — La douairière, Mlle *J. Leriche.* — Simone de Livry, Mlle *Francis.* — Gilberte de Brizieux, Mlle *Gibeau.*

absolument idéale dans sa calme et fière incarnation de Mlle Ève, irréprochable de tenue, d'allure et de diction; par Mlle Dallet, la Loulou rêvée, d'une gaminerie, d'une drôlerie tout à fait réussies ; par M. Cooper, un Xaintrailles plein d'élégance et de bonne humeur communicatives. Nous n'avions pas extrêmement goûté *Salomé* (Armand Silvestre et Meltzer) en tant que pantomime [1]. La pantomime est le prétexte : Le sujet c'est la Loïe Fuller dont la bonne figure réjouie et le type fort peu oriental se prêtent mal à la réalisation de Salomé. Elle produit avec ses voiles et ses écharpes, à l'aide de savantes combinaisons de lumière électrique, des effets fort attrayants pour l'œil. La musique de M. Pierné est écrite, comme toujours, avec beaucoup de soin et fort bien traitée au point de vue orchestral, mais nous n'y avons rien remarqué de particulièrement original.

Puis, ayant eu l'idée excellente d'instituer, le dimanche et le jeudi, dans le coquet théâtre de la rue Boudreau, des matinées « de famille », M. Pierre Berton était bien heureusement inspiré en choisissant, pour premier spectacle diurne, cette œuvre vraiment exquise en son genre — le genre de Dickens — qui s'appelle en Angleterre et en Amérique, où pièce et roman sont déjà célèbres, *Little lord Fauntleroy*. Oserons-nous dire que nous donnerions plus d'une pièce réaliste, naturaliste ou symboliste pour la délicate œuvre d'art du *Petit Lord* [2] : ainsi l'ont baptisée ici les fort avisés traducteurs de Burnett, MM. Jacques Le-

---

1. Distribution. — Hérode, M. *Krauss*. — Saint Jean, M. *Raymond*. — Salomé, Mlle *Loïe Fuller*. — Hérodiade, Mme *Renée de Pontry*.

2. Distribution. — Le duc de Dorincourt, M. *Gémier*. — Hobbs, M. *Francès*. — Haris Ham, M. *Dherbilly*. — Dick, M. *Franceschi*. — Higgins, M. *Ozanne*. — Tom, M. *J. François*. — Cedric Errol, Mlle *G. Loyer*. — Mme Errol, Mme *R. de Pontry*. — Minna, Mlle *Jane Kesly*. — Sam, Mlle *Dallet*. — Mary, Mlle *Gibeau*.

maire et Schurmann. M. Gémier mettait un art véritable en la personnification du vieux duc de Dorincourt, et Mlle G. Loyer rendait avec un naturel charmant le rôle de l'espiègle « petit lord ». Mme Renée de Pontry nous donnait une Mme Errol très digne et très touchante ; M. Francès était d'un comique excellent dans l'épicier Hobbs ; M. Franceschi — le fils de la très sympathique Mme Emma Fleury que se rappellent les habitués de la Comédie-Française — esquissait fort adroitement la silhouette de Dick, le décrotteur, chargé d'amener le dénouement de cette ravissante berquinade.

Avec *Ceux qu'on aime,* de M. Pierre Wolff (7 mai), nous sommes en plein Théâtre-Libre. C'est là que jadis débuta très brillamment l'auteur de *Leurs Filles.* C'est là qu'autrefois nous eussions pu y applaudir *Ceux qu'on aime*[1], trois actes pleins de verve et d'observation, mais trop noirs en vérité, trop « rosses », comme on dit, pour enlever le grand public. M. Claude Berton avait fort bien composé le rôle du jeune poitrinaire, et M. Gémier avait remarquablement rendu l'âpre perfidie du faux ami. A Mlle Laurence Bari était dévolu le personnage de Jeanne : nous l'avons trouvée un peu terne et un peu sèche : il faut plus de tendresse pour nous prendre et nous garder..... Une amusante silhouette était celle de la mère de Jeanne ; Mme Defaucheux y fut suffisamment cynique et l'orna d'un défaut de prononciation qui ajoutait à son réel comique. La jolie Mlle Dallet lui donnait délicieusement la réplique dans le bout de rôle de la femme de chambre futée, et

---

1. Distribution. — Henri Sauvigné, M. *Claude Berton.* — Gaston Duval, M. *Gémier.* — Raymond Vauquelin, M. *Nicolini.* — Le docteur Harion, M. *Dherbilly.* — Arthur, M. *Darnez.* — Jeanne Duchemin, Mme *Laurence Bari.* — Héloïse Duchemin, Mme *Defaucheux.* — Anna, Mlle *Dallet.*

M. Nicolini disait si juste qu'il faisait croire à la sincérité de son personnage.

La soirée commençait par un acte aimable et léger, *Au rez-de-chaussée*, de MM. Max Maurey et Augustin Thierry fils[1], et se terminait par une pantomime *Paris-Sport*[2], qui a nous a paru dépourvue de fantaisie. Notons M. Francès, un galant et réjouissant propriétaire, et Mlle Julie Avocat, qui ne manquait pas de finesse.

Ce spectacle devait être le dernier de la Comédie-Parisienne en tant que théâtre vivant d'une existence personnelle. M. Berton a cessé de jouer au directeur : il en sera quitte pour « s'engager » de nouveau chez ses anciens collègues.

NOUVEAU-THÉATRE

Depuis le commencement de la saison, la direction du Nouveau-Théâtre — frère du Casino de Paris, toujours bondé, s'était contentée de louer sa jolie salle à des entreprises particulières, telles que l'Œuvre et le Cercle des Escholiers. Le 21 février, elle opère elle-même en nous invitant à venir voir une chinoiserie garantie bon teint, puisqu'elle est interprétée, en partie du moins, par de véritables Chinois en tournée à travers l'Europe (ils arrivent en dernier lieu de Berlin). M. Michel Carré les a fort ingénieusement intercalés,

---

1. Distribution. — Maurice Drouin, M. *Munié*. — Lucien, M. *Sheller*. — Louis, M. *Franceschi*. — Madeleine Drouin, Mme *Chevilly*. — Suzanne, M. *Gilda*.

2. Distribution. — Monsieur, M. *Ch. Aubert*. — Le propriétaire, M. *Francès*. — Le concierge, M. *Ozanne*. — Le cocher, M. *J. François*. — Un domestique, M. *Lefèvre*. — La bonne, Mme *Andrée Canti*. — Madame, Mlle *Julie Avocat*. — Une femme de chambre, Mme *Sibeau*.

x et leurs scènes du cru, dans une action vaude-
llesque, et le tour du *Dragon vert* a été joué. Le
agon vert, fantaisie exotique et lyrique de M. Mi-
el Carré, musique de M. André Wormser. Ah ! la
toresque séance du tribunal, encadrée dans une salle
justice superbement ornée d'étoffes chatoyantes et
le moindre costume est une merveille de dessin et
couleur ! Car la délicieuse pièce exotique a été
ontée avec un tel souci d'exactitude, que meubles,
itures et accessoires viennent directement du pays
s Célestes, et que deux heures passées au Nouveau-
éâtre valaient pour nous, sans la moindre fatigue, un
ritable voyage en Chine... Maintenant, si vous vouliez
savoir plus long sur les mœurs et les coutumes de
grand peuple, il fallait entendre, au musée Guimet,
légante parole de M. Émile Deshayes, savant confé-
ncier en la matière. Au Nouveau-Théâtre, nous admi-
ons la fête du Dragon vert, avec ses acrobates d'une
re souplesse, son jongleur, genre Absalon, suspendu
r la chevelure, et ses danseuses, si joliment coiffées à
Salammbô. M. André Wormser, le charmant compo-
eur de l'*Enfant prodigue,* avait agrémenté le *Dragon*
rt d'une musique, assez banale dans ses couplets
opérette, très réussie, au contraire, en sa partie de
uleur locale. Dans la troupe chinoise, vraiment cu-
use en son jeu naïf et intelligent tout à la fois, en
s voix bizarres imitant vaguement le miaulement de
unes chats, nous distinguions un réjouissant comique
i joue le rôle du mandarin incandescent et s'appelait
ı-Tat. Quant à la troupe française, elle était repré-
ntée par M. Pierre Achard qui, avec un réel talent,
us donnait dans la personne de Tchin-Pao, un Chi-
is pris sur le vif, vivant portrait de tête et de lan-
ge, d'un naturel du pays ayant passé par Paris ; par
le Micheline, une gentille petite étoile de café-con-

cert, et par M. Tauffenberger, qui chantait agréablement et jouait avec entrain.

Après une longue fermeture, le Nouveau-Théâtre de la rue Blanche rouvrait, le 13 septembre, par *Vassilissa*, ballet à grand spectacle, en trois tableaux, de MM. Roger Milès et Egidio Rossi, musique de M. Henri José. A cette *Vassilissa* nous aurions souhaité un peu plus d'invention et de fantaisie, en même temps que nous eussions désiré une musique plus originale et plus pittoresque; il n'y avait que l'embarras du choix parmi les motifs caractéristiques de danses locales. Nous avouons ne nous être que médiocrement intéressé à l'histoire de cet étudiant Grégory, aimé de l'étudiante Vassilissa, envoyé en Sibérie comme auteur d'un article hostile au gouvernement, mais bientôt gracié par ordre du czar : les blocs de glace s'écartent tout exprès pour laisser apparaître à la foule ravie la statue en pied de l'empereur Nicolas. « Vive la Russie ! » tant qu'on voudra... Mais pourquoi les ballerines, revêtues de fourrures, s'éventent-elles en un paysage de neige? Faute de goût ou erreur de mise en scène qu'il eût été facile de rectifier. M. Rossi, Mmes Enrieu et Angèle Héraud étaient les principaux protagonistes de *Vassilissa*.

Notons, enfin, à la date du 19 novembre, la première représentation d'une courte pantomime, *Les Deux Tentations*, qui avait pour auteurs le joyeux monologuiste Octave Pradels et le bon peintre José Frappa. On y voyait Mlle Angèle Héraud, sous les traits de Méphisto, mettre tout en œuvre pour séduire saint Antoine et son célèbre compagnon... On y applaudissait la musique, spirituellement parodique, de M. Frédéric Toulmouche, qui débutait par l'air populaire « Rendez-moi mon cochon, s'il vous plaît ! » et se continuait en un pastiche du duo de *Faust* (scène du jardin), tourné au comique. C'était d'une gaieté un peu grosse, mais réelle.....

THÉATRE-LIBRE

14 FÉVRIER. — *Elën*, drame en trois actes, de Villiers de l'Isle-Adam. — Nous ne croyons pas, à franchement parler, que la mémoire du grand et rare artiste qu'était Villiers de l'Isle-Adam acquière quelque embellissement de l'inutile et insuffisante représentation à laquelle nous conviait le Théâtre-Libre *redivivus*. Ce drame, d'abord, n'en est pas un. Il n'est scénique, ni par la langue, ni par la forme. Les personnages n'y vivent point par des actes, leurs idées n'expriment le plus souvent que par de lents récitatifs leurs caractères, si tant est seulement qu'ils aient des caractères. Le procédé scénique se résout en quelques trucs assez banals et — qu'on nous pardonne une telle expression à propos d'un si beau génie — un peu « pompiers ». Nous avons les chants des étudiants au cabaret, une jalousie féroce et sanguinaire de femme amoureuse, un dialogue pas très neuf, encore qu'assez éloquent, entre l'Idéal et les jouissances matérielles, une mort violente par le poison et un enterrement aux flambeaux avec orgues, chants de deuil, etc... Ce drame aurait été plus goûté s'il avait été mieux rendu. Sans doute, de telles incarnations sont malaisées, et nous devons être indulgents aux jeunes gens qui, bravement, les montent. Mais ni leurs costumes, ni leurs attitudes, ni leurs gestes, ni leur diction n'avaient la noblesse qu'il eût fallu. M. Larochelle et ses camarades sont pleins de bonne volonté. Ils travailleront et prendront leur revanche. Les bonnes interprétations qu'ils nous ont, çà et là, données, nous le font espérer.

6 MAI. — *L'Argent*, comédie en quatre actes, en

prose, de M. Émile Fabre [1]. — M. Émile Fabre est un jeune auteur, dont la première œuvre, *Comme ils sont tous*, qui devait être jouée l'an dernier par M. Antoine, au moment où M. Antoine s'éclipsa, fut recueillie par le Théâtre des Lettres et représentée sur la scène de la Comédie-Parisienne. Nous y notâmes d'heureux traits d'observation et un dialogue mordant qui n'étaient certes pas du premier venu, mais combien supérieurs les quatre actes d'aujourd'hui ! M. Fabre a-t-il « vu » les scènes de famille que provoque cette misérable question de l'argent ? On le croirait... Toujours est-il qu'il les a présentées avec une vérité dont l'effet théâtral est d'une extraordinaire puissance. Cette pièce, d'un pessimisme exaspéré, est bourrée de talent : M. Fabre a là un bel outil dans les mains. Disons-le vite, puisqu'il est convenu que nous ne pouvons nous étendre davantage, et constatons que *l'Argent* a été supérieurement joué par Mme Henriot, qui a rendu avec une belle sincérité la scène culminante de la pièce, par M. Antoine, qui s'est montré plein de tact en un rôle bien difficile : celui de Roux, le gendre de Reynard. Excellents aussi, MM. Arquillière et Larochelle, Mlles Brienne et Luce Colas, dans leurs tâches respectives.

13 JUIN. — *Grand-papa*, pièce en trois actes de M. Claude Berton [2] ; *Si c'était...*, pièce en un acte, de M. Paul Lheureux [3]. — De jeune acteur de talent,

1. DISTRIBUTION. — Reynard, M. *Arquillière*. — Laurent, son fils, M. *Larochelle*. — Roux, son gendre, M. *Antoine*. — Bousquet, M. *Paul Edmond*. — Mme Reynard, Mme *Henriot*. — Mathilde Roux, Mlle *Brienne*. — Irma, Mlle *Luce Colas*. — Julienne, Mlle *Zapolska*.

2. DISTRIBUTION. — Gallerand, M. *Gémier*. — Desfontaines, M. *Paul Edmond*. — Un domestique, M. *Micheler*. — Adélaïde, Mme *France*. — Lolo, Mlle *Dallet*. — Mme Gallerand, Mlle *Marcelle Bailly*. — Mme Chailloux, Mlle *Vinet*.

3. DISTRIBUTION. — François Poudry, M. *Gémier*. — L'homme, M. *Larochelle*. — Mme Poudry, Mme *Barny*.

M. Claude Berton se fait auteur dramatique dans le genre « rosse », et sa pièce a tout juste la valeur d'un fait-divers assez plaisamment conté. Elle est fort bien jouée, du reste, par Mme France, dans un de ces rôles de vieille procureuse qu'elle excelle à rendre ; un vrai Forain ! — par Mlle Dallet, qui esquissait très crânement la silhouette de la petite Lolo et par M. Gémier, dont l'éloge n'était plus à faire. — *Si c'était....,* de M. Paul Lheureux, nous rappelait ces mystiques tableaux de Jean Béraud exposés au Champ de Mars et représentant le Christ à Montmartre..... M. Larochelle était très beau en Jésus-Christ, M. Gémier et Mme Barny rendaient comme il fallait le symbolique trio. Ce spectacle était le dernier du Théâtre-Libre, première manière. M. Antoine passait la main..... M. Larochelle la reprend, et nous promet, en plus (tiendra-t-il sa promesse?), un Théâtre- Libre musical.

24 OCTOBRE. — *La fumée, puis la flamme,* pièce en quatre actes de M. Joseph Caraguel[1]. — L'auteur de la pièce avec laquelle le Théâtre-Libre recommençait une nouvelle campagne est-il le fils, le neveu, le parent de l'excellent Clément Caraguel qui fut, au feuilleton dramatique des *Débats,* l'aimable prédécesseur de J.-J. Weiss et de Jules Lemaître? Celui-ci, dont le Théâtre-Français a longtemps donné un petit acte intitulé : *le Bougeoir,* était un homme d'esprit, d'esprit net et clair ; celui-là, le Caraguel du Théâtre-Libre, est infiniment plus compliqué : autrement, il ne serait pas à la mode du jour. En voulez-vous des « états d'âme »? Écoutez les longs monologues (il n'y a guère que ça dans la pièce) de Michel Gélyès et de Clotilde, sa femme,

1. DISTRIBUTION. — Gélyès, M. *Gémier.* — Bastide, M. *Paul Edmond.* — Le beau Léonce, M. *Arquillière.* — Lavastre, M. *Seruzier.* — Clotilde Gélyès, Mlle *Laurent Ruault.* — Jeannette, Mlle *Luce Colas.* — Mme Sicard, Mlle *Garniery.* — Mme Lavastre, Mlle *Reynold.* — Mme Bouges, Mlle *Hellen.* — Claire Gélyès, Mlle *Suzanne Mary.* — Louise, Mlle *Palmet.*

finissant au quatrième acte, c'est-à-dire au bout d'une dizaine d'années de mariage et de cocuage réciproque, par se pardonner mutuellement leurs fredaines, et se jetant (le mouvement était vraiment touchant) dans les bras l'un de l'autre. Parmi les cascades de Madame, il en est une, pourtant, qui fut absolument incompréhensible et grotesque. Comment une femme aussi délicate qu'a voulu nous la dépeindre l'auteur, a-t-elle pu tomber dans le piège que lui tendait ce gendarme lovelace et stupide qui s'appelle le beau Léonce? Au nombre des bonnes fortunes de Monsieur, l'une des plus faciles, assurément, a été celle de « la bonne » qui aime sincèrement son maître : c'est une charmante trouvaille que celle de ce rôle, joué à la perfection, du reste, par Mlle Luce Colas. Il nous a semblé, au contraire, que, défendant mal ceux du beau Léonce et de Gélyès, M. Arquillière et même M. Gémier, ne faisaient rien en insistant sur les phrases les plus fâcheuses pour arrêter l'hilarité. Elle fut énorme.

16 DÉCEMBRE. — *Le Cuivre*, pièce en trois actes de MM. Paul Adam et André Picard[1]. — Le *Cuivre* ou *Comment on fait une guerre* : tel pourrait être le sous-titre résumant toute la pièce. MM. Paul Adam et André Picard ont, en effet, tenté la satire de tout un milieu composite de diplomates frivoles, de financiers véreux, de fournisseurs d'armée malhonnêtes, de politiques louches préparant en France, à Bordeaux et à Paris, une guerre — marchandise d'exportation! — qu'on voit enfin éclater, au troisième acte, dans un pays fantaisiste de l'Équateur : au Quesitado! La guerre pour

1. DISTRIBUTION. — Humphry, M. *Raymond*. — Prince Daniloff, M. *Larochelle*. — D'Aufflers, M. *L. Christian*. — Vogt, M. *Dupont*. — Caracolos, M. *Viard-Burguet*. — Martin, M. *Leubas*. — De Seney, M. *Pélio*. — Armando d'Aufflers, Mlle *Gerfaut*. — Anne Vogt, Mlle *Bady*. — Sonia Daniloff, Mlle *Aubry*. — Gisèle d'Aufflers, Mlle *Jane Hellen*. — Francine, Mlle *Celny*. — Simone, Mlle *d'Arthieu*. — Bérangère, Mlle *Aug. Bero*.

le cuivre, comme il y eut jadis, au Pérou, la guerre pour le guano ! — « Nous avons voulu, nous disaient les auteurs qu'il est toujours prudent de consulter, nous avons voulu, non pas faire une pièce politique (encore que les allusions fourmillent dans le *Cuivre*), mais seulement substituer aux intérêts particuliers — sur lesquels repose habituellement l'intrigue de toute œuvre dramatique — des intérêts généraux, émouvoir le public, non plus avec les aventures et les sentiments de quelques-uns, mais avec ceux de masses, de collectivités. Tout au moins nous nous sommes proposé de montrer les actes individuels réagissant sur les gestes d'une foule. De même avons-nous essayé de faire moins une pièce de caractères que de milieu..... » « Essai » ; mettons : essai. L'exécution est maladroite sans doute, — oh ! combien !..... Mais l'œuvre, très littéraire et très philosophique — on dit aujourd'hui symbolique — n'est pas vulgaire le moins du monde ; le troisième acte en est même d'une poignante émotion : il demeure le meilleur de cette composition bizarre, mais point banale. La pièce a été montée avec soin par M. Larochelle. Le nouveau directeur du Théâtre-Libre remplit le rôle du prince Daniloff ; MM. Raymond, Dupont, Léon Christian, Mlle Aubry se sont chargés des autres personnages du *Cuivre* et les tiennent mieux que convenablement. Pour sortir de l'inaction où la laisse son théâtre de l'Odéon, Mlle Gerfaut a accepté le rôle, peu développé, d'Armande d'Aufflers, où elle trouve le moyen de faire apprécier ses qualités de sensibilité. Et dans Anne Vogt, la femme fatale, nous avons vu évoluer, dans un diaphane costume à la Loïe Fuller, et coiffée à la Botticelli, l'étrange Mlle Bady, imitant Sarah Bernhardt... Mais n'est pas Sarah Bernhardt qui veut !...

THÉATRE DE L'ŒUVRE[1]

22 JANVIER. — *Le Chariot de terre cuite,* pièce en cinq actes de M. V. Barrucand[2]. — C'est à l'Odéon que fut autrefois donné, sous le titre du *Chariot d'enfant* et sous la signature de Méry, Gérard de Nerval et Paul Bocage, le *Chariot de terre cuite*, un drame sanscrit qui a tout bonnement une vingtaine de siècles d'existence. Le *Chariot de terre cuite* est l'œuvre du roi Soudraka, prince fameux dans l'histoire indienne et que la chronologie place avant l'ère de Vicramâditya, antérieure à notre ère de cinquante-six ans. Ce chef-d'œuvre, qui date de trois mille ans, eut, paraît-il un succès éclatant le premier soir ; malheureusement, les recettes ne répondirent pas à cette tentative si hautement littéraire. Dans un de ses feuilletons, Méry dit plus tard que les noms indiens trop nombreux sur l'affiche, effarouchèrent le public. Cela est possible. Et pourtant cette histoire de la courtisane Vasantasena qu'émeut la vue d'un enfant, et qui se réhabilite par le dévouement, était bien un des plus beaux poèmes dramatiques qu'on pût voir. C'est ce qu'a pensé le directeur de l'Œuvre ; fidèle à son programme de reconstitutions théâtrales, M. Lugné-Poé est allé, cette fois, puiser dans la littérature hindoue, cet antique chef-d'œuvre qui devait nous apporter un suave parfum

---

1. M. Lugné-Poé, directeur de l'Œuvre, a successivement donné ses représentations au Nouveau-Théâtre, aux Menus-Plaisirs et à la Comédie-Parisienne — et même au ministère du commerce.

2. DISTRIBUTION. — Tcharoudatta, M. *Ripert.* — Samsthanaka, M. *Marcel Deslouis.* — Çarvitaka, M. *Dupont.* — Maitreya, M. *Tressy.* — Le Vita, M. *Lugné-Poé.* — Sthâvaraka, M. *R. Lagrange.* — Vasantasena, Mlle *Meuris* (Ambigu). — Madanikâ, Mlle *Suzanne Desprez.* — Radanikâ, Mlle *Suzanne Gay.* — Une esclave, Mlle *Georgette Loyer.*

Cette soirée était précédée d'une conférence de M. Teodor de Wyzewa.

d'exotisme et nous révéler une poésie délicieusement pénétrante, et, comme le disait autrefois Théophile Gautier, « ce mélange de grandeur et de naïveté, cette grâce efféminée et voluptueuse, cette langueur d'amour, tout ce luxe indien délicat et barbare » qui font du vieux drame adapté par M. V. Barrucand un spectacle étrange qui a naturellement enthousiasmé les invités de l'Œuvre. Citons, parmi les interprètes, M. Dupont, qui a fort ardemment « clamé » les revendications sociales de Çarvitaka, et regrettons que, pour représenter la courtisane aux belles hanches, on n'ait pas trouvé mieux que Mlle Meuris, vraiment un peu « embryonnaire ». Et puis, quelle malpropreté que cette figuration « couleur locale » d'hommes nus (nus... comme le discours d'un académicien) donnant la sensation d'un bain à quatre sous ! La note comique (oh oui ! comique) nous fut donnée par un ascète qui, content d'avoir traversé la scène ainsi déshabillé (ils n'ont pas dû coûter cher, cette fois, les costumes de l'Œuvre) s'est assis par terre croisant ses mollets de coq, et arborant un joli pince-nez. Était-ce assez deuxième siècle?...

15 MARS. — *La Scène,* pièce en un acte de M. André Lebey[1] ; *La Vérité dans le vin ou les Désagréments de la galanterie,* comédie en un acte de Collé[2] ; *Intérieur,* drame en un acte de M. Mæterlinck[3] ; *Les Pieds nickelés,* comédie en un acte, de M. Tristan Bernard[4]. — Quatre pièces en un acte du genre le plus varié : après la tristesse de l'une, la gaieté de l'autre, et ainsi de

---

1. Jouée par MM. *Deslouis, Gérès, Jablin* et Mme *Suzanne Gay.*

2. Jouée par MM. *Siblot, Gérès, Ripert* et *Paul Clerget* ; Mmes *Roybet, Dangeville.*

3. Joué par MM. *Lugné-Poé, Ripert, Seruzier ;* Mmes *Suzanne Desprès, Suzanne Gay, Zapolska, Jenny Morre* et *Louise Durand.*

4. Jouée par MM. *Fréder, Jablin, Lugné-Poé ;* Mmes *Suzanne Desprès, Dangeville* et *France.*

suite, de façon à ne pas laisser le spectateur sur de trop cruelles impressions. La *Scène* était l'œuvre d'un échappé de collège : n'insistons pas. La *Vérité dans le vin* était attendue avec une certaine impatience et nous étions curieux de voir l'effet que produirait cette pièce jouée telle qu'en 1748. Le scepticisme et la licence s'y étalent avec tranquillité. C'est ainsi que nous y voyons un évêque voulant marier son neveu avec la fille de sa maîtresse, femme d'un président, qui, du reste, est aussi la maîtresse dudit neveu abbé. La scène où Kensington, abominablement ivre, avoue à son ami le Président, non moins ivre que lui, comment il l'a trompé sans que le bonhomme y trouve rien à redire, est aussi plaisante que celle où la Présidente démontre à son mari, en dépit de la précision des détails, que l'abbé s'est odieusement vanté. Il est curieux de voir avec quelle insouciance l'auteur nous met au courant de ces jolies saletés et quelle licence scandaleuse se donnaient les gens de ce siècle corrompu. Mais ne crions pas tant aux scandales, car il nous semble que les maris du XIX[e] siècle sont trompés tout aussi naïvement que ceux du XVIII[e] et avec leurs amis les plus intimes naturellement. MM. Clerget et Siblot, M[mes] Roybet et Dangeville donnent une excellente interprétation de la pièce, qui demanderait pourtant à être un peu plus brûlée. — *Intérieur*, de M. Mæterlinck, œuvre essentiellement symbolique, vous fait passer des frissons d'angoisse. La scène représente un jardin, le soir, une maison au fond, où la grande salle du rez-de-chaussée est éclairée. On y voit le père, la mère qui berce un enfant. Arrivent dans le jardin un vieillard et un étranger ; ils se lamentent longuement, trop longuement sur les vicissitudes du sort qui va bouleverser la vie de cette famille si calme et si heureuse. Ils viennent en effet annoncer la mort de la fille aînée que l'on

vient de trouver noyée. Comment oser troubler la paix céleste de ces âmes tranquilles ? C'est des hésitations des annonciateurs funèbres qu'est faite l'œuvre de Mæterlinck. Il y a en tout cela une évocation saisissante de choses obscures et l'on demande à sortir au plus tôt de ce cauchemar. Ce sont les *Pieds nickelés* de M. Tristan Bernard qui opéreront ce miracle. Qu'est-ce que les pieds nickelés ? Ce sont les pieds des gens qui possèdent de l'argent et ne veulent s'en dessaisir au profit d'un ami. Pour comprendre le charme de cette comédie, il faut avoir soi-même des soucis d'échéance. Il y avait sans doute dans la salle nombre de personnes dans ce cas, car on s'est égayé aux ennuis variés d'un ménage où la somme nécessaire tombe dans la maison comme par miracle. Le mari devient alors fanfaron avec ses créanciers, obtient un renouvellement et pour se reposer des émotions de la journée, il emmènera sa femme au cabaret et se paiera une petite noce avec cet argent. Mme France, en courtière d'usurier, est superbe ; les autres rôles sont bien tenus par MM. Freder, Lugné-Poé, Mmes Suzanne Desprès et Dangeville.

8 MAI. — *L'École de l'Idéal,* pièce en trois actes et en vers de M. Paul Vérola[1] ; *Le Petit Eyolf,* pièce en trois actes de M. Henrik Ibsen[2]. — M. Lugné-Poé est donc arrivé à ses fins : le voici passé capitaine à son tour, couchant en vainqueur sur le champ de bataille qu'a failli abandonner le directeur du Théâtre-Libre — rentrant, veux-je dire, sur cette scène des Menus-Plai-

1. DISTRIBUTION. — Adrien, M. *Jean Frédal.* — Le Clos, M. *Camis.* — De Moronet, M. *Nargeot.* — Romère, M. *Sérusier.* — Jeanne, Mlle *Sanlaville.* — Roitelet, Mlle *Bentholi.* — Fauvette, Mlle *Fanny Zæssinger.*

2. DISTRIBUTION. — Alfred Allmers, M. *Lugné-Poé.* — Borgheim, M. *Ravet.* — Rita Allmers, Mlle *Marthe Mellot.* — Asta Allmers, Mlle *Suzanne Desprès.* — La femme aux rats, Mlle *Gabrielle Zapolska.* — Eyolf, Mlle *Hedvige Morre.*

sirs, où il servit naguère comme simple soldat, dans le bataillon de M. Antoine. Il ne s'agissait que de mettre la main sur un généreux Mécène qui voulût bien faire les frais du sixième spectacle de l'Œuvre : cet homme s'est heureusement rencontré en la personne de M. Paul Vérola, poète aux rimes riches et dramaturge fortuné, dont l'opportune subvention a permis de monter, en même temps que ses trois actes en vers, une nouvelle œuvre d'Ibsen, l'auteur favori : tout est donc pour le mieux..... *L'École de l'Idéal* est-elle, du moins, une bonne pièce ? Non, certes, mais songez que c'est le début au théâtre d'un jeune auteur et que *Gabrielle*, avec qui elle a plus d'un rapport, fut pour Augier lui-même une œuvre de début. Et puis, s'il y a des étrangetés et aussi bien des incorrections en les trois actes de M. Paul Vérola, il s'y trouve quelques vers bien venus que l'auteur a mis au premier acte dans la bouche de la sympathique Jeanne, protestant contre les esthètes qui veulent lui ravir son mari. Mlle Sanlaville, MM. Frédal et Camis ont interprété à souhait les rôles de Jeanne, d'Adrien le détraqué et de Le Clos, le sage et fidèle ami. — Passons au *Petit Eyolf* d'Ibsen. Acclamée à l'étranger, c'est possible, la pièce infiniment trop touffue, trop incertaine et trop obscure, n'ajoutera rien à la gloire du dramaturge norvégien. Et sauf le premier acte, vraiment dramatique, le *Petit Eyolf* nous a paru se perdre en des méandres où nous ne le suivrons point. Si vous voulez en savoir plus long, lisez la pièce qui a paru, chez Perrin, dans la traduction du comte Prozor. Elle a été jouée, avec une louable conviction par M. Lugné-Poé — le prêtre fidèle du dieu Ibsen, — par Mlle Mellot, imitant assez adroitement Sarah Bernhardt, par Mlle Suzanne Desprès, qui a du charme, par Mlle Edvige Moore, qui a de la grâce sous les traits du pauvre petit béquillard, et par

Mlle Zapolska, qui a rendu d'une manière saisissante la scène de la Femme aux rats.

28 MAI. — *Le Volant,* pièce en trois actes de Mlle Judith Cladel[1]. — La soirée de l'Œuvre commençait par une conférence fort attendue (pluie de réclames !) de M. Edmond Picard, de Bruxelles. M. Edmond Picard n'est pas seulement un avocat de talent — encore qu'il ait perdu ici la cause de M. Lemonnier, — c'est un homme de théâtre et un lettré, très estimé par delà la frontière. « Edmond Picard, disait l'enthousiaste notice distribuée au contrôle, est de ceux qui comprennent et dirigent les passions humaines... En tête d'autres, il accentue le pas de chevauchée vers des époques meilleures. Il porte, à l'avant-garde, les lumières des Phares de Vérité, de Justice et d'Amour, et sa parole ardente tonne dans le combat pour le bonheur universel... » Nous n'oserions affirmer que M. Edmond Picard « dirige les passions humaines » — ces notices de l'Œuvre sont toujours un peu exagérées — mais nous savons qu'il dirige, à Bruxelles, la très vivante revue de l'*Art moderne,* où nous avons lu de remarquables articles d'un de ses plus jeunes et des plus distingués confrères, M. Octave Maus. Nous n'oublierons pas non plus que la maison de M. Edmond Picard est, pour tous ceux qui viennent de Paris : littérateurs et artistes, comédiens et chanteurs, la maison du bon Dieu... C'est pouquoi, quand bien même on n'eût pas applaudi M. Picard pour son éloquence, on l'eût applaudi par reconnaissance, et quoique, à parler franchement, il n'ait dit aucunes

1. DISTRIBUTION. — Marianne Corday, Mlle *Suzanne Desprès.* — Rachel Savanne, Mlle *Lara.* — Hélène, Mlle *Fanny Zæssinger.* — Mme Decressac, Mlle *Elda Carniès.* — Mme Delcombe, Mlle *Kapatzinski.* — Jeanne, Mlle *Marcel Rouvier.* — La vieille Clémentine, Mlle *Pluméréqué.* — Pierre Corday, M. *Lugné-Poë.* — Antoine Francastel, M. *Nargeot.* — Henri Fayolle, M. *Deslouis.*

choses nouvelles sur les tentatives de la jeune littérature belge, sur Ibsen et sur l'Œuvre, sachons-lui gré de les avoir dites, et surtout tenons-lui compte de la sincérité de son accent — sans calembour — au sujet de son défunt ami Léon Cladel, le père de l'auteur du *Volant*. Le *Volant* était, paraît-il, un titre symbolique. Le volant d'une machine entraîne tout ce qu'il happe; le volant en question symbolise la fatalité, l'irrésistibilité, l'entraînement. On voit, dans la pièce de Mlle Judith Cladel, une jeune femme, Mlle Rachel Savanne, apporter le trouble dans un ménage, de par le seul charme de sa présence. Marianne Corday, voyant son mari aimer cette nouvelle venue, hésitera quelque temps entre ces deux solutions: ou se sacrifier et laisser son mari à celle qu'il aime, ou le garder égoïstement et le rendre malheureux. Réflexion faite, à la cantonade, elle se sacrifie... Et la pièce est finie : c'est à peine si elle a commencé... Elle est bourrée de souvenirs — Mlle Judith Cladel semble pénétrée d'Ibsen — et pavée de bonnes intentions... Mais, au théâtre, hélas! les bonnes intentions ne suffisent pas, et nous avions grand besoin de nous rappeler que l'auteur n'a que vingt-deux ans pour ne point insister sur les invraisemblances et les faiblesses d'une œuvre naïve, qui n'était pourtant pas dépourvue de toute espèce de mérite. Le personnage de Rachel Savanne, la femme désinvolte, savante et intelligente, douce et bonne quand même, a des touches délicates et fines. Mlle Lara l'a très joliment interprété.

10 JUIN. — *Carmosine*, comédie en trois actes d'Alfred de Musset. — Ce n'est point au Théâtre-Français, où l'adorable comédie devrait faire partie du répertoire de Musset, ce n'est point à l'Odéon, où La Rounat la joua pour la première fois il y a trente ans, c'est au ministère du commerce qu'avait lieu, pour le vif plaisir

des invités de M. et Mme André Lebon, la première de ces deux représentations de *Carmosine* annoncées sur le programme de soirées données rue de Grenelle. Grâces soient donc rendues au très aimable et éphémère ministre, tout féru de littérature, qui se souvenait qu'il était une pièce de Musset si injustement délaissée qu'elle pouvait paraître encore inédite et qui en offrait l'extraordinaire régal aux privilégiés rassemblés à l'hôtel du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes. *Carmosine* est la dernière pièce de ce *Spectacle dans un fauteuil,* qui finit par passer si glorieusement de la lecture à la représentation. Quelles barbares prophéties n'avait-on pas formulées au sujet de ce théâtre « contre toutes les règles » qu'on voulait bien tolérer pour le livre, mais qu'on déclarait indigne de l'honneur de la scène ! Scribe passera, que dis-je ! il est déjà passé, ce merveilleux mathématicien de l'art dramatique, et Musset, ce pauvre rêveur, ne passera pas ; nos petits-neveux liront sur l'affiche de la Comédie-Française : les *Caprices de Marianne,* ou bien encore : *On ne badine pas avec l'amour,* et déjà nous n'y lisons plus jamais la *Camaraderie* et le *Verre d'eau.* Les ailes portent plus loin que les rouages. La destinée des meilleures pièces de Musset a toujours été d'être les fêtées de la dernière heure ; on ne pense à elles qu'au moment où la découverte de la pantoufle révèle Cendrillon. Il y a bien longtemps que l'un de nos deux théâtres subventionnés eût pu nous redonner cette *Carmosine ;* c'est ce soir seulement que l'Œuvre, toujours vibrante, a réveillé cette *Belle au bois dormant :* heureusement le temps du sommeil ne vieillit pas, et la plus jeune des filles du génie de Musset s'est montrée à nous dans sa fraîcheur native. Qu'est-ce qui fait le fond de *Carmosine ?* Presque rien, et encore ce rien est-il tiré du *Décaméron ;* le poète, j'allais dire le tra-

ducteur, n'a fait que dramatiser « la légende du roi d'Aragon ». Le canevas est de Boccace, mais les perles sont de Musset. Quelle couleur sobre et fine a ce style! Quelle grâce fine et précise! On dirait une vieille toile de l'École florentine. Le moyen âge revit là tout entier dans son respectueux raffinement. *Carmosine* ne se rattache au monde moderne que par ce culte de l'amour dont Musset fut le plus pieux servant. Les artistes de l'Œuvre n'ont pas trahi le poète. Mlle Marthe Mellot nous donnait, avec la ferveur pénétrante qu'on lui connaît, une Carmosine « chlorotique » qui s'évanouissait mélancoliquement dans la brume d'un rêve neigeux. Cette interprétation peut se défendre... Mlle Lucienne Dorsy, la délicieuse Yanthis de Jean Lorrain, rendait avec infiniment de charme le rôle héroïque de la reine Constance. Lugné-Poé jouait gaillardement Minuccio, un de ces rôles de troubadour fantaisiste que le poète aime à semer dans ses pièces, et c'est M. Paul Rameau, de l'Odéon, qui, excellemment, faisait le roi.

22 JUIN. — *Brand*, pièce en cinq actes, de M. Henrik Ibsen, traduction du comte Prozor[1]. — *Brand* n'est pas la première pièce d'Ibsen, puisque le maître norvégien commença par écrire une tragédie en cinq actes et en vers, *Catilina*, puis, un drame dont le titre mérite d'être cité : *Norma ou les Amours d'un politicien*, puis, une autre tragédie : *Brunehilde ;* puis, une pièce intitulée : *la Comédie de l'amour*, qui date de 1862. Ibsen essaya ensuite de faire un drame historique réaliste :

1. DISTRIBUTION. — Brand, M. *Lugné-Poé*. — Sa mère, Mlle *Marcelle Bailly*. — Eynar, M. *Marcel Deslouis*. — Agnès, Mlle *Marthe Mellot*. — Le bailli, M. *Dupont*. — Le médecin, M. *Céalis*. — Le doyen, M. *Jablin*. — Gerd, Mlle *Barbieri*. — La femme, Mme *Louise France*. — Une autre femme, Mlle *Suzanne Gay*. — L'homme, M. *G. Labruyère*. — Femmes, Mlle *Fanny Zæssinger*, Mlle *Paule Andral*. — Le paysan, M. *Jablin*. — Un adolescent, M. *H. Sérusier*. — Le maître d'école, M. *Vague*. — Le greffier, M. *Chevalier*. — Le bedeau, M. *Favret*.

Le Prétendant, et écrivit alors ces deux poèmes dialogués, *Brand* et *Peer Gynt,* dans lesquels il tentait de nous montrer les deux faces du caractère de l'homme du Nord : l'extrême force de volonté et le besoin inné de rêverie..... Ainsi qu'on l'a justement remarqué, *Brand* contient en germe presque tous les autres drames d'Ibsen. La tour du constructeur Solness, c'est l'église idéale de Brand, et Brand c'est presque l'*Ennemi du peuple.* C'est qu'Ibsen, en 1865, portait déjà dans son cerveau ses chefs-d'œuvre futurs, et il les a synthétisés, pour ainsi dire, dans *Brand,* un long et très long sermon. M. Lugné-Poé n'a pas craint d'assumer le rôle du prédicateur — dont il s'est, en somme, fort honorablement tiré. Le Bailli a été joué avec beaucoup de naturel par M. Dupont. Mlle Mellot, naguère la Carmosine de Musset, — prêtait au rôle d'Agnès le charme mélancolique et la foi sincère dont elle a le secret. Et, dans Gerd, la folle, s'est fait très justement applaudir, Mlle Barbieri, qui fut, il y a deux ans, aux Bouffes-du-Nord, la Marie Stuart de MM. Samson et Cressonnois. Avec *Brand* d'Ibsen, l'Œuvre terminait, au Nouveau-Théâtre, une saison qui ne fut pas sans gloire.

8 novembre. — *Venise sauvée,* pièce en cinq actes d'Otway [1]. — A la Comédie-Parisienne, hélas ! entièrement libre, l'Œuvre nous a donné, pour son premier spectacle de la saison suivante, la *Venise sauvée,* la pièce la plus remarquable qu'ait produite le vigoureux esprit d'Otway. On se plaît à y reconnaître des scènes de premier ordre, dignes de Shakespeare. On y admire

1. Distribution. — Pierre, M. *Philippe Garnier.* — Jaffier, M. *Dupont.* — Antonio, M. *Gémier.* — Renault, M. *Etiévan.* — Le doge, M. *Vayre.* — Prinli, M. *Saint-Charles.* — Bedmar, M. *Belle.* — Un officier, M. *Dujeu.* — Un officier du palais, M. *Vagué.* — Aquilina, Mme *Lina Munte.* — Belvidéra, Mlle *Melly.* — Une servante, Mlle *Tristiora.*

une merveilleuse énergie de langage et une rare habileté dans le dessin des caractères. Le roman de l'abbé de Saint-Réal, intitulé : *Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise,* fournit à Otway l'argument de sa pièce, qu'il embellit de toutes les inventions de sa puissante imagination. MM. Philippe Garnier et Dupont jouaient les rôles de Pierre et de Jaffier. Est-ce donc leur faute si la scène qu'un de nos confrères regarde comme la plus belle qui ait été écrite sur l'amitié soit dans le théâtre antique, soit dans le drame moderne, n'a pas produit tout l'effet qu'on en attendait ? M. Gémier a eu un succès énorme dans le rôle du sénateur Antonio faisant le chien — il le faisait merveilleusement — pour mordre les mollets d'Aquilina et recevoir les coups de pied et les coups de verge — ô libidineuse excitation ! — de l'aguichante courtisane. On a pensé que dans sa recherche de la réalité, Mlle Lina Munte tapait peut-être un peu fort, et on a trouvé ce spectacle de « voyeurs » aussi pénible qu'audacieux.

16 DÉCEMBRE. — *L'Anneau de Çakuntala,* comédie héroïque en cinq actes et sept tableaux de Kalidasa, adaptée par M. A. Ferdinand Hérold, musique de scène de M. Pierre de Bréville. — L'*Anneau de Çakuntala* est un drame de Kalidasa, célèbre poète hindou. Çakuntala était, selon les indianistes les plus autorisés, la fille de Wiswamitra, prince descendant de Cousika et de Menaka, apsara ou nymphe de la mythologie hindoue. Çakuntala fut élevée dans l'ermitage de Kanva ; le roi Douchmanta l'y rencontra et en devint follement amoureux. Il l'épousa... Le roi, à

1. DISTRIBUTION. — Çakuntala, Mlle *A. Mery.* — Annusuyà, Mlle *Nina-Beraldi.* — Pryamvada, Mlle *Suzanne Auclaire.* — Gautami, Mlle *Barbieri.* — Hârita, Mlle *Hamo.* — Le roi, M. *Etiévant.* — Kanva, M. *Max Barbier.* — Madhavya, M. *G. Monrose.* — Burrasas, M. *Sérusier.*

quelque temps de là, mécontenta un prêtre hindou qui le maudit, et, par un sortilège, lui fit oublier Çakuntala, de sorte que, lorsque celle-ci se présenta devant son mari, Douchmanta ne la reconnut pas et la chassa. Çakuntala s'en alla avec son fils dans une forêt et y vécut solitaire jusqu'au jour où, ayant miraculeusement retrouvé, dans le ventre d'un poisson pêché à l'endroit où elle s'était jadis baignée, un anneau, cadeau de son époux, elle put se faire reconnaître de lui. Désormais, elle vécut heureuse et aimée. — Telle est la primitive affabulation. Théophile Gautier a fait de *Çakuntala* un ballet-pantomime en deux actes, mis en musique par Ernest Reyer, et joué en 1858 à l'Opéra, où il obtint vingt-quatre représentations : chiffre très raisonnable pour un ballet. Un jeune et distingué poète de la nouvelle école, M. A. Ferdinand Hérold, petit-fils de l'auteur du *Pré aux Clercs* et fils de l'ancien préfet de la Seine, a très soigneusement traduit de la langue sanscrite qui est familière à un érudit tel que lui, et a adapté avec infiniment de goût le beau drame de Kalidasa. Et très intéressante à bien des points de vue a été la représentation que nous en a donnée le théâtre de l'Œuvre. Mlle Andrée Méry — la petite caissière de chez Durand, dans *Viveurs* — fut entre autres interprètes la plus délicieuse Çakuntala qu'on pouvait rêver.

CERCLE DES ESCHOLIERS

Nous n'avons certes plus besoin de vous présenter le vaillant Cercle des Escholiers, fondé — avant le Théâtre-Libre — par son président actuel, M. Georges Bourdon, qui est l'âme de la société. Les Escholiers, qui ne donnent que des œuvres inédites, sans parti pris d'é-

cole, ont les premiers joué Ibsen et Mæterlinck à Paris. Du premier, ils ont donné la *Dame de la mer*, et du second, les *Aveugles*. C'est enfin chez les Escholiers que nous avons naguère applaudi l'*Engrenage*, de M. Brieux. Et c'est dans cette même salle de la Comédie-Parisienne[1], un peu petite, mais si coquette, que nous étions, le 4 janvier, invités à entendre *Fin de Rêve*, où MM. Victor de Cottens et Paul Gavault[2], nous contaient la triste aventure de Claude Verdal, un compositeur de génie (il le croit du moins) qui, sans le sou, se résigne à vendre, pour la forte somme, à un banquier juif, Kolbus, son opéra *la Gaule vaincue*. Kolbus le revend à un certain Niederkreutz, qui le fera représenter sous le titre de *Jules César*. Vous devinez de quelle fureur est soulevé le pauvre Verdal, quand il entend applaudir, sous le nom d'un autre, sa propre musique. Il aurait, d'ailleurs, une façon bien simple de rompre le honteux marché en appelant devant les juges celui qui l'a conclu : il n'est pas un tribunal qui ne lui donnerait gain de cause. Sans employer ce moyen aussi pratique qu'élémentaire, le héros de MM. de Cottens et Gavault se reprend, tout naturellement. Supplanté auprès de la coquette Noémi, qui, d'accord avec cette canaille de Kolbus, lui a fait vendre sa partition et le fait maintenant déchoir à la musique d'opérette et de café-concert, il revient auprès de sa charmante et dévouée compagne, Marcelle, qui saura lui rendre la foi dans le grand art. Il nous semble que, sur un sujet

---

1. Les Escholiers ont successivement élu domicile à la Comédie-Parisienne, au Nouveau-Théâtre et aux Menus-Plaisirs.

2. DISTRIBUTION. — Marcelle, Mme *Archainbaud*. — Noémi, Mlle *Aimée Martial*. — Mme Amelot, Mlle *Luce Colas*. — Miss Johnsen, Mlle *Bignon*. — Eva, Mlle *Hamar*. — Claude Verdal, M. *Maury*. — Maurice Dubar, M. *Clerget*. — Kolbus, M. *Gémier*. — Mériton, M. *Tarride*. — Raoul de Belboirie, M. *A. Alphandéry*. — Mercœur, M. *Berthez*. — Michonneau, M. *Ch. Krauss* — M. Amelot, M. *Dechambre*. — Niederkreutz, M. *Tinbot*.

déjà connu et souvent exploité, les jeunes et sympathiques auteurs de *Fin de Rêve* ont écrit une œuvre émue et passionnée, toute pleine de talent et de vie. Ils ont d'ailleurs été merveilleusement servis par leurs interprètes : Mme Archainbaud, d'abord, qui a su rendre poignant le mélancolique rôle de Marcelle ; M. Gémier, un pittoresque Kolbus ; M. Clerget, qui a donné du mordant aux spirituels couplets de son « Desgenais » ; M. Maury, qui a eu un bel élan de révolte au moment où il s'est vu volé ; M. Tarride, qui a composé avec son habituel talent la silhouette du ténor de province dont s'éprend en fin de compte la belle Noémi, si gracieusement personnifiée par Mlle Aimée Martial. Vous vous rappelez le légendaire succès des joyeux *Tourtereaux* de M. Paul Ginisty. Notre distingué confrère leur donnait, le même jour, un digne pendant dans *Une Cinquantaine* [1], où nous voyons deux vieillards célébrer leurs noces d'or en se disant leurs plus dures vérités. Et l'acte cruel — c'est la note habituelle de M. Ginisty — se termine par un véritable assassinat ; l'immonde vieille poignarde son sale vieux. Mme France et M. Jahan (l'excellent pensionnaire de l'Odéon) ont rendu à miracle les deux principaux rôles de l'originale et saisissante pièce de M. Paul Ginisty.

10 FÉVRIER. — *L'Ami*, un acte de M. Marco Prada, traduit de l'italien par M. Adolphe Thalasso [2] ; *Les Rustres*, trois actes de M. Pradalès [3]. — La première

---

1. DISTRIBUTION. — Mme Blandin, Mme *L. France*. — Félicité, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Mme Macaron, Mlle *Le Gast*. — La petite Augustine, *petite Schmidt*. — Blandin, M. *Jahan*. — Beaufils, M. *Lagrange*. — Ringois, M. *Ch. Krauss*.

2. DISTRIBUTION. — Le comte Georges, M. *Paul Clerget*. — Louis, M. *Ch. Krauss*. — La comtesse Renée, Mlle *Gerfaut*. — Tina, *la petite Hélène*.

3. DISTRIBUTION. — Paulet, M. *Janvier*. — Antoine Crassa, M. *Depas*. — Raygasse, M. *Arquillière*. — M. Roland, M. *Tinbot*. — Combelias, M. *Al-*

pièce, qui ne se recommandait ni par la nouveauté, ni par l'utilité, avait du moins le mérite d'être bien rendue par Mlle Gerfaut et par MM. Clerget et Krauss. La seconde était une paysannerie cruelle et même sinistre, dont les excellents interprètes se trouvaient être tous des transfuges du Théâtre-Libre.

31 MAI. — *Bergerie,* fantaisie en vers de M. Maxime Formont, musique de scène de M. Gaston Paulin[1]; *Les Gogos,* comédie en trois actes de M. Gaston Salandri[2]. — La première de ces deux pièces n'est qu'une aimable fantaisie en vers bien tournés, et bien dits par M. Fernand Depas et Mlle Rose Syma. Elle et Lui sont deux personnages de tapisserie qui s'animent, se font gentiment un brin de cour, et concluent qu'il vaut encore mieux redevenir « tapisserie » comme devant. M. Gaston Salandri, l'auteur de la *Prose* et de la *Rançon,* du *Grappin* et des *Vieux* — un quatuor d'œuvres où il y avait, certes, plus que des promesses de talent, — nous a donné sur un sujet magistralement traité par Balzac, dans *Mercadet,* et très spirituellement renouvelé, naguère, par M. Alfred Capus, dans *Brignol et sa fille,* trois actes un peu trop « sommaires » : à la scène, des « indications » ne suffisent pas, et si incisif que soit le dialogue, les *Gogos* ne constituent pas la véritable pièce « de théâtre » que nous attendions de M. Salandri. Très amusant, d'ailleurs, et toujours vrai, cet imbécile de Gournay, qui, après avoir été mis

---

phandéry. — Rouquil, M. *Ch. Krauss.* — Céline, Mlle *Luce Colas.* — Jeanne, Mlle *E. Nau.* — Mionette, Mme *Barny.* — Une femme, Mlle *E. Faury.*

1. DISTRIBUTION. — Elle, Mlle *Rose Syma.* — Lui, M. *Depas.*

2. DISTRIBUTION. — Bordou, M. *Saint-Germain.* — Gournay, M. *Génier.* — Cassol, M. *Depas.* — Robert, M. *Marcel Deslouis.* — Paul, M. *Henry Sérusier.* — Un commissaire, M. *Charles Krauss.* — Un garçon, M. *Rémongin.* — Mme Gournay, Mme *Jenny Rose.* — Mme Bernard, Mlle *Jeanne Leriche.* — Sidonie, Mlle *Gabrielle Dermette.* — Une bonne, Mlle *Paule Evian.*

dedans par son ami Cassol, administrateur de je ne sais quelle société de mines de Liban, « repique » de plus belle, après qu'il a vu Cassol arrêté comme escroc, et rapporte son argent à son digne successeur et associé... MM. Saint-Germain, Gémier et Depas ont joué à merveille — à merveille, vous pouvez m'en croire — les trois principaux rôles : ceux du bon filou, de l'excellent jobard et de l'effronté faiseur — et c'est en quoi la soirée des Escholiers était tout particulièrement intéressante.

28 DÉCEMBRE. — *Entre Mufles,* comédie en cinq actes de M. Maurice Talmeyr [1]. — Le journaliste philosophe, le puissant romancier du *Grisou* (avant *Germinal* de Zola), se fait auteur dramatique. On nous a conté comment la pièce de notre spirituel confrère, reçue par la commission d'examen du Théâtre-Français, sous la présidence de M. Jules Claretie, et à la suite d'un rapport favorable de M. Paul Perret, se vit « unanimement » repoussée par le Comité de lecture ; la *Germaine Mazaron* d'autrefois est devenue : *Entre Mufles.* — « Ne savez-vous pas comme moi, nous dit Talmeyr, que les Mufles sont aujourd'hui, non pas précisément le monde régnant, mais au moins le monde puissant et même triomphant ? Les Mufles sont à notre temps ce que les marquis et les précieuses étaient à celui de Louis XIV ; ils ne règnent peut-être pas, mais on ne parle que d'eux, et nous les retrouvons partout. » Et il s'est appliqué à ne rien faire dire à ses personnages que de très simple, de très naturel et même de

1. DISTRIBUTION. — Jean Mazaron, M. *Janvier.* — M. Coquille, M. *Francès.* — M. de Langonac, M. *Draquin.* — Henri, M. *Louis Freder.* — Pellereau, M. *Ripert.* — Mme Mazaron, Mme *Daynes-Grassot.* — Germaine Mazaron, Mlle *Rose Syma.* — Mme Négrier, Mlle *Faustine Chartier.* — Mme Montpellier, Mme *France.* — Sidonie, Mme *Berthe Laurent.* — Marie, Mlle *Milville.* — Hermance, Mlle *Bignon.* — Adèle, Mlle *Faury.*

très nature. Pas de gros mots, pas même le moindre, et surtout pas de « mots d'auteur ». Il nous montre ses Mufles en famille, entre eux, à la campagne, à la ville, un peu partout, et dans l'état de la plus complète inconscience. Or, c'est peut-être ce ton de candeur dans la muflerie — ce qui en est bien cependant le véritable caractère — qui a le plus choqué ces messieurs du comité et les a décidés le plus énergiquement à ne pas admettre la pièce. Refusée également au Vaudeville par M. Albert Carré, elle était jouée — faut-il dire avec succès? — chez les Escholiers, où nous applaudîmes, il y a un an, *Fin de Rêve,* de MM. Victor de Cottens et Paul Gavault. *Entre Mufles* appartient à une autre école théâtrale. École bizarre, en vérité, et drôle de théâtre... que celui qui n'en est pas, ou si peu!... Voilà donc cette pièce — peste soit des louanges préventives des amis trop zélés! — qu'on nous avait dite, d'avance, amère et comique, violente et mordante au suprême degré. Que reste-t-il de ces cinq actes sommaires — oh! que sommaires, hélas! — où, comme dans l'*Honneur* de M. Henry Fèvre, on voit les Mazaron essayer de « coller » leur fille enceinte à un jeune homme qui l'aime assez pour l'épouser engrossée par un autre? Qu'en reste-t-il, je vous le demande...? Une scène de pantomime (remplaçant le monologue de jadis) bien jouée par Mlle Rose Syma de l'Odéon, se demandant si elle se tuera ou ne se tuera point, et se décidant en fin de compte pour la prostitution...? Une scène mimée pour ces cinq actes, ce n'est vraiment pas tout à fait assez, et combien cruelle fut notre déception, à tous, venus à la Comédie-Parisienne, alléchés par le nom du remarquable satiriste et ceux de ses excellents interprètes : Mme Daynes-Grassot, la désopilante belle-mère de M. Alexandre Bisson, des *Surprises du Divorce* et de *Monsieur le Directeur;* M. Janvier, le créa-

teur idéal du *Maître,* de M. Jean Jullien ; Mme France, enfin, « la mère France » du Théâtre-Libre, à qui ont suffi deux entrées, sous les traits de la concierge et en vieille servante bretonne, pour mettre en joie toute la salle !.....

THÉATRE DES LETTRES [1]

Notons, à la date du 23 avril, la première représentation, sur la scène des Menus-Plaisirs, de *Monsieur Grand'roy,* comédie en trois actes de MM. Alik Bollas et Lucien Cortambert [2]. M. Grand'roy est un mari trompé à la journée par une gourgandine, et deviendrait ignoble à force d'être faible, s'il n'était sauvé par l'amour de sa fille. MM. Ballas et Cortambert ont traité l'affaire à la façon réaliste, mais non sans talent. *Monsieur Grand'roy* était honnêtement précédé de la *Bonne Mère,* de Florian, jouée par Mmes Daubrive et Dubuisson, par MM. Desfontaines et Leclerc.

Elle n'était pas non plus indifférente, la soirée du 17 juin, précédée, — ce fut pour nous une aimable surprise — d'une excellente conférence de M. Charles Furster, jeune poète de talent. Plus jeune encore — vingt et un ans, nous dit-on : voilà qui excuse bien des inexpériences — M. Loriot-Lecaudey, le jeune auteur, de la pièce en trois actes, *l'Échéance,* par laquelle s'ouvrait le spectacle très soigneusement organisé par la persévérante Mme Daubrive. Venait ensuite l'*Apostat,* de M. Georges Bertal, en vers débordant de passion

---

1. Directrice : Mme Louise Daubrive.
2. DISTRIBUTION. — Grand'roy, M. *Berthet.* — Delmotte, M. *Pinsard.* — Bellefontaine, M. *Prad.* — Robert, M. *Belle.* — Mme Grand'roy, Mlle *Léonie Laporte.* — Colette, Mlle *Andrée Méry.*

sincère et d'abordant lyrisme. Puis *Petite Bourgeoise* nous présentait, dans Blanchard, le troisième « cocu » de la soirée. Il est vrai que celui-ci est rétrospectif... C'est après huit mois de veuvage qu'il découvre, par un hasard tout vaudevillesque que sa femme le trompait à la journée... Il y avait bien de l'esprit et de la gaîté dans la piécette de M. André de Lorde qui était tout à fait bien jouée par MM. Dubosc, Defontaine et Lagrange, et la soirée du Théâtre des Lettres se terminait dans un franc éclat de rire.

THÉATRE DES POÈTES [1]

Le Théâtre des Poètes ouvrait l'année, le 15 janvier, par un spectacle composé de l'*Habit du Maître,* un acte de M. Le Lasseur de Ranzay [2], et de *Kéruzel,* drame en quatre actes de M. Louis Tiercelin, musique de scène de M. Guy Ropartz [3]. — M. Tiercelin aime sa Bretagne, si fraîchement incarnée dans le personnage de Jeanne, et cet amour du sol natal lui a inspiré de beaux vers pleins d'émotion. *Kéruzel* était, en somme, une œuvre remplie de mérite, dont la représentation faisait le plus grand honneur à M. Charles Léger, l'actif fondateur du Théâtre des Poètes, et le remarquable créateur du rôle ingrat et difficile du marquis de Kéruzel. Le si intelligent M. Brémont, avec sa belle voix et son admirable diction, et la charmante Mlle Dux — à qui l'Odéon faisait de regrettables loisirs — ont été les

---

1. Directeur : M. Charles Léger.
2. Distribution. — Marton, Mlle *Verlain.* — Le baron, M. *F. Depas.* — Frontin, M. *Hénault.*
3. Distribution. — Jeanne, Mlle *Dux.* — La chanoinesse, Mme *Dehon.* — Jacques, M. *Brémont.* — Le curé, M. *Prad.* — Le marquis, M. *Ch. Léger.*

interprètes, absolument supérieurs, des personnages de Jacques et de Jeanne. M. Prad a très finement composé le rôle du malin curé, et Mme Dehon (de l'Odéon, elle aussi) était bien la fière Chanoinesse rêvée par l'auteur. D'un de nos grands théâtres, M. Tiercelin n'eût certainement pas obtenu une exécution plus artistique.

Venaient ensuite, le 11 mars, *Philoclès*, drame antique en beaux vers alexandrins de M. Mario de la Tour, musique de scène de M. Duteil d'Ozanne, qui valait une ovation à M. Émile Raymond pour son interprétation remarquable du poète grec, et la *Rose*, de M. Maurice Richard, un conte par lequel il a été prédit à Pierrot que, dans son jardin, pousserait une fleur, que ni la neige ni les orages n'arriveraient à flétrir. Cette rose figure l'immortalité de Pierrot. Pierrot amoureux, Pierrot volage, Pierrot inconscient, avec ses défauts et ses qualités, mais toujours Pierrot. Le sujet est subtil et confus, mais il a donné lieu à quelques aimables scènes et à de gaies tirades, en jolis vers, dites avec esprit par Polichinelle (M. Howey) et qui ont été très applaudies. La musique de scène, toujours en sourdine, de M. Gaston Lemaire nous a semblé, non pas très originale, mais distinguée et bien appropriée à chaque scène. M. Charles Léger jouait avec habileté le rôle de Pierrot, et Mlle Sinty, de l'Odéon, était charmante en Colombine.

12 JUIN. — *Balladyna,* tragédie en cinq actes de J. Slovacki, adaptation de M. Martial Ténéo, sur la traduction de M. V. Gastowt. — Cette *Balladyna,* que Charles Léger, le brave et intelligent directeur du Théâtre des Poètes, offrait, sur la scène de la Renaissance, à un brillant public très friand de littérature, est, nous dit-on, la plus forte, sinon la plus originale, des œuvres dramatiques qu'ait écrites le grand poète

polonais, Jules Slovacki fort injustement oublié, ce nous semble, depuis qu'il mourut ici, dans l'exil, il y a quarante-six ans. Lady Macbeth n'est que de la « gnognote » auprès de la terrible héroïne du drame de Slovacki, pour qui le crime est devenu comme une douce habitude. La pièce, vraiment un peu longue, en dépit de tout ce qu'a ôté pourtant son habile adaptateur, notre lettré confrère Martial Ténéo, a été jouée avec une rare vaillance par les artistes qu'avait groupés autour de lui M. Charles Léger. Popiel, le vieux roi détrôné, devenu ermite et misanthrope, était personnifié par ce puissant tragédien qui s'appelle Émile Raymond. Le chevalier Kirkor, se dévouant si généreusement à la sainte cause de l'exilé, a été rendu avec beaucoup d'intelligence et de sobriété par M. Henri Fleury, qui débutait dernièrement à l'Odéon dans le redoutable rôle de Don Juan. M. Charles Léger s'était réservé la curieuse figure de Grabietz, cet ivrogne de profession qui repousse dédaigneusement l'amour de la belle nymphe Goplana au doux parfum et ne trouve de relent que dans la sauvage étreinte de Balladyna, l'ardente fille des champs. Dieu ! que Mlle Nau était donc jolie au second acte, assise en son haut fauteuil, attendant la venue du comte Kirkor, son noble époux : un vrai Benjamin Constant ! Et qu'elle était donc belle ensuite sous l'armure masculine d'une Jeanne d'Arc guerroyante ! Ajoutez qu'elle a eu, dans ce terrible rôle de Balladyna, les accents de passion et les mouvements de terreur d'une artiste sincère. Très dramatique aussi et véritablement émouvante était Mme France dans le rôle de la mère reniée par sa fille aînée. La cadette, douce bergère, si habile à remplir son urne de rouges framboises et si cruellement récompensée de son adresse, c'était Mlle Verlain, à souhait poétique et touchante. L'auteur de *Balladyna* (ainsi

qu'on l'a fort bien remarqué) nous présente un saisissant tableau des vertus et des vices dont hérita la nation polonaise : indiquant, dans Kirkor, la vaillance et la générosité de la race slave ; dépeignant, dans la veuve et dans Alina, l'héroïsme du peuple sacrifié par l'indomptable et criminel orgueil de l'aristocratie assoiffée de grandeur ; nous montrant, dans Grabietz, la sensualité grossière et la paresse des petits bourgeois, et, dans von Kostryn, allié de la reine, l'horrible perfidie d'un aventurier allemand... De plus, il mêle à l'action les forces surnaturelles et fait intervenir la justice suprême. La partie fantastique n'est pas la moins curieuse de sa tragédie et rappelle, par instants, le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. Ce sont des personnages de rêve symbolique et de féerie romantique que la nymphe Goplana et ses fidèles serviteurs Koklick et Skierka. Sous les traits de ce dernier, gentil sylphe qui se promène à travers toute la pièce, notons l'apparition charmante de la très jeune fille d'un de nos plus aimés confrères. Mlle Speyra — Espère est un pseudonyme heureusement trouvé — s'est fait remarquer par son joli et fin minois, par une diction nette et intelligente et par un jeu déjà sûr et adroit, — toutes qualités qui nous permettaient de tirer de ce début un très favorable augure. Koklick était la très gentille Mlle Bouffé, qui porte un nom célèbre au théâtre ; la nymphe du lac Goplo, vraie reine de féerie, était superbement personnifiée par la belle Mme Rafty, qui, certes, n'aura pas eu à se plaindre des sévérités de la presse...

23 DÉCEMBRE. — *Lisystraté,* comédie d'Aristophane, traduite par M. Robert de la Villehervé[1]. — Tout le

1. DISTRIBUTION. — Chœur des vieillards, M. *J. Germain.* — Chœur des Lakôniens, M. *Ch. Krauss.* — Chœur des Athéniens, M. *Durec.* — Kinésias,

monde connaît, au moins par la joyeuse fantaisie de M. Maurice Donnay brillamment montée par M. Porel, à l'ancien Éden, en l'honneur de Mme Réjane, le sujet de *Lysistrata* ou *Lysistraté,* comme on dit à la Comédie-Parisienne : les femmes grecques se mettant en grève afin d'obliger les hommes de Sparte et d'Athènes à signer la paix. Mais qui donc a lu la pièce dans le texte d'Aristophane ? M. de la Villehervé, qui l'a traduite en vers, s'il vous plaît, et pour ainsi dire, littéralement — à tel point que si les mots ont parfois bravé l'honnêteté (on sait la liberté du poète grec), ils n'ont pas toujours triomphé de l'obscurité. Comme on ne comprenait pas assez, on ne s'est pas toujours amusé autant qu'on le pensait. Et puis, les crudités du théâtre d'aujourd'hui nous ont légèrement blasés sur les gaillardises antiques !... Il n'en faut pas moins tenir grand compte à M. de la Villehervé de la tâche qu'il a entreprise et menée à bien très littérairement ; il faut aussi beaucoup louer l'impresario fondateur du Théâtre des Poètes, M. Charles Léger, qui nous a donné très exactement à tous égards — nous sommes ravi d'avoir vu l'Acropole — cette curieuse *Assemblée des femmes.* Et, si une fois de plus, nous avons constaté que Mlle Nau (Lysistraté) avait vraiment du talent (comment les directeurs ne s'en aperçoivent-ils pas ?), nous pensons que Mme Berthe Rafty, qui très élégamment et très finement personnifiait Kaloniké, a devant elle, au théâtre, un avenir assuré. — Soirée curieuse et intéressante.

M. *Ch. Léger.* — Lysistraté, Mlle *Eugénie Nau.* — Myrrhiné, Mlle *Lherbay* (de l'Odéon). — Chœur des femmes, Mlle *Danzaz* (de l'Odéon). — Kaloniké, Mme *B. Rafty.* — Stratyllis, Mlle *Bouffé.* — Lampito, Mlle *Carlos.*

Autres rôles : Mmes *Bender, Fleury, Delaporte, Braymond, de Valy.*

Musique de scène de M. Henry Ghys. Danse réglée par M. Desrat.

La danseuse : Mme *Bob Walter.*

CERCLE FUNAMBULESQUE

Notre aimable confrère Paul Hugonnet nous avait conviés, le 29 mars, à la Bodinière, où le Cercle Funambulesque, dont il est le très actif secrétaire, nous donnait la primeur de trois pantomimes nouvelles et d'un acte en vers de M. Louis Artus, *Le dernier Pierrot*, fort bien interprété par MM. Garbagni et Prince et par Mlle Poncin, une bien gracieuse Pierrette. Le *Suicide de Pierrot*, gentille pantomime de MM. Charles Aubert et Ernest Gillet, nous montrait le peu de temps qu'il faut à un homme pour changer de passion. Le rôle de Pierrot était tenu par l'auteur lui-même, M. Aubert, à qui Mlle Willy (rien de notre excellente amie l'Ouvreuse) donnait gaiement la réplique mimique. Comment vous dire la finesse, la grâce et l'intelligence avec laquelle Mlle Litini interprétait le *Rêve du Tambour*, de MM. Michel Carré et André Wormser?... Un jeune tambour rentre au camp, joyeusement accueilli par ses camarades. Il mange sa soupe du soir, lit une lettre de sa mère, et s'apprête à passer une bonne nuit... Mais son esprit travaille, et le voilà rêvant bataille, se battant avec courage quoique blessé, et finalement recevant la croix comme récompense. C'est sur ce simple livret que Mlle Litini, d'un entrain et d'une vivacité sans pareils, a remporté le plus joli succès... « Mon Dieu ! que ce Clerget est donc amusant ! que cette Mme Chassaing est coquettement gentille ! » Telle était la phrase qui volait sur toutes les lèvres à la sortie de la Bodinière, après le baisser du rideau sur *Modèles* de MM. Fernand Boussenot et Léon de Maupeou, une manière de petit chef-d'œuvre en son genre, savez-vous ? Allons, le Cercle Funambulesque n'a point démérité !...

Le 15 mai, le Cercle Funambulesque s'était payé — il a dû savoir ce que cela lui coûtait — la coquette salle de la Renaissance momentanément abandonnée par M[me] Sarah Bernhardt et nous y avait donné une très brillante représentation. *Madame Pygmalion* était le titre d'une pantomime en quatre actes de MM. Xanroff et Tarride que nous jouèrent naguère à l'ancien Alcazar du faubourg Poissonnière (Théâtre Moderne, alors) MM. Hirsch et Torin, M[mes] Marty et Marianne Chassaing. *Mademoiselle Pygmalion* de MM. Michel Carré et Jean Hubert[1] n'a aucune espèce de rapport avec son homonyme. Mais comme il est bon que la pantomime tire son sujet d'une légende connue, l'héroïne est une jeune artiste qui a fait une si belle statue de Pierrot qu'elle devient amoureuse du jeune homme de plâtre, amoureuse à en rêver... Pierrot s'anime donc, un peu « godiche » tout d'abord, et M[lle] Pygmalion songe à le dégourdir : voici un maître de danse et voici un maître d'armes... Pour le reste, Pierrot se charge de parfaire lui-même son éducation : la bonne et les gentilles élèves de M[lle] Pygmalion sont là pour ça... M[lle] Pygmalion se fâche, comme vous pensez, et se trouve tout heureuse de briser son rêve. Elle vendra la statue au vieux juif qui la guettait et épousera le bel officier de hussards qui lui faisait la cour. Cela vous paraît bien simple (et cette simplicité ne nuit pas au succès, au contraire), mais il fallait voir avec quel esprit dans les détails avait été traitée la limpide historiette adorablement mise en musique par M. Francis Thomé, qui tenait le piano (ainsi faisait autrefois M. André Worm-

1. DISTRIBUTION. — M[lle] Pygmalion, M[lle] *Biana Duhamel*. — Pierrot, M[lle] *Micheline*. — Ganymette, M[lle] *Luce Colas*. — Lœna, M[lle] *L. Lamart* — Parthenis, M[lle] *Lormont*. — Arthemise, M[lle] *Therval*. — Cléopâtre, M[lle] *Doria*. — Maître à danser, M. *Égidio Rossi*. — André, M. *Pierre Achard*. — Maître d'armes, M. *Schutz*. — Abraham Idas, M. *Mondos*.

ser pour l'*Enfant prodigue*) et conduisait lui-même un petit orchestre de jeunes violonistes du beau sexe. On a redemandé d'enthousiasme le prélude du troisième acte. Mlle Pygmalion, très vivante, n'était autre que Mlle Biana Duhamel (Miss Hélyett elle-même); Pierrot, un Pierrot d'une rare immobilité au premier acte, d'une exquise vivacité ensuite, c'était Mlle Micheline ; le bel officier de hussards était personnifié par M. Pierre Achard, endossant pour la circonstance son brillant uniforme de *Madame Sans-Gêne;* et sans parler de Mlle Luce Colas, dans la bonne Ganymette, de M. Mondos dans le vieux juif Abraham Idas, quel matamore que M. Schutz, quel maître à danser que M. Egidio Rossi!

Le 18 mai, nouveau spectacle : *Pierrot ministre,* pantomime en un acte de M. Ernest Grandé, musique de M. Charles de Gessler [1]; la *Clef du cœur,* monomime de M. Bertrand Fauvet, musique de M. L. Rœtz, interprété par Mlle Marcilly; *Zut!* pantomime en un acte de MM. Roger d'Avrecourt et Henry Gerbault, musique de M. Paul Marcelles. *Zut!* nous a paru surtout une fantaisie ingénieuse. Une demi-mondaine — c'est la très jolie Mme Arlèse — attend la visite d'un prince. Pendant qu'il est là, un affreux huissier vient saisir. Il découvre tous les secrets de la toilette de madame, si bien que le prince part avec la bonne, beaucoup plus « nature ». Ceci fit rire de bon cœur.

1. Distribution. — Pierrot, M. *Tarride.* — Un huissier, M. *Roger.* — 2e Pierrot, M. *Remougin.* — Blanche Gibou, Mlle *Marguerite Deval.* — Mme Pierrot, Mlle *Feral.* — Mme Gibou mère, Mlle *Ricquier.*

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Sur les programmes de la Société des Concerts du Conservatoire, toujours dirigés par M. Paul Taffanel, nous relèverons, à la date du 6 janvier, l'exécution de la grande messe en *si* mineur de Bach, dont les soli étaient interprétés par Mmes Leroux-Ribeyre, Eustis et Kinen, par MM. Warmbrodt et Douaillier ; puis, le 20 janvier, celle d'*Egmont* de Beethoven, dont les soli étaient chantés par Mme Carrère et les récits dits par M. Brémont; le 10 février celle du *Déluge* de M. C. Saint-Saëns, avec le concours de Mlles Lowentz et Royer, de MM. Mazalbert et Noté ; et enfin, le 17 mars, l'audition d'importants fragments du premier acte de l'*Alceste* de Glück avec Mme Rose Caron et M. Delmas. Nous y noterons, au concert du 25 février, le succès de M. Sarasate qui, de passage à Paris, ne manque jamais de se faire entendre et par conséquent applaudir au Conservatoire. Le *Requiem* de M. Charles Lenepveu, chanté par Mmes Marie Vachot et Devisme, était exécuté au concert spirituel du vendredi-saint, où le violoniste Hugo Hermann jouait le concerto de Beethoven.

CONCERTS DU CHATELET

Le 13 janvier, la soixante et onzième audition de la *Damnation de Faust* avait obtenu, dans le Cycle Berlioz, les ovations prévues. Elle se donnait devant une salle comble qui bissait d'enthousiasme la Marche hongroise et le Ballet des Sylphes, admirablement interprétés par l'orchestre, et redemandait à Mlle Marcella Pregi la Chanson du Roi de Thulé, et à M. Fournets, la Sérénade de Méphistophélès. La première est une délicieuse Marguerite, et l'on peut dire de M. Fournets qu'il tient « magistralement » sa partie. Seul, M. Engel manquait à la fête, doublé au dernier moment par un ténor de rencontre : M. Le Riguer. C'est à tort que M. Colonne avait fait afficher pour le dimanche suivant la « dernière » de la *Damnation :* il était évident qu'il devait être obligé de redonner bien des fois encore le superbe ouvrage que le public a si franchement adopté. Et si l'Opéra se décidait jamais à le monter, ce serait — nous l'avons bien vu par l'expérience qu'en fit M. Raoul Gunsbourg dans le petit cadre de Monte-Carlo, — un succès certain. Pourquoi MM. Bertrand et Gailhard ne tenteraient-ils pas cette entreprise essentiellement française ?

Le 10 février, pour la clôture du Cycle Berlioz, nous avions entendu la *Symphonie fantastique,* et immédiatement après, *Lélio,* œuvre symphonique et lyrique en

six parties, soli, chœurs et orchestre, pour l'exécution de laquelle M. Colonne s'était assuré le concours de MM. Warmbrodt, Vals, Raoul Pugno et Édouard Risler. La légende explicative de *Lélio* a été faite, et très bien faite, d'après Berlioz par notre excellent confrère Léon Kerst, mais ce que M. Kerst n'a pu nous dire en sa courte notice inscrite au programme, c'est l'origine de cette singulière composition, qui nous semble aujourd'hui une sorte de confession musicale. Lisez dans les Mémoires et dans les lettres de Berlioz les passages où revit la tragédienne anglaise, Henriette Smithson, dont la vue l'avait ensorcelé une fois pour toutes. Dès le premier jour, elle absorbe la pensée de l'artiste. Elle devient « l'idée fixe » de la *Symphonie fantastique* et la radieuse inspiration de *Lélio*. Pour se rapprocher d'elle, il obtient qu'une ouverture de lui sera exécutée dans une représentation à bénéfice, où elle doit figurer. La répétition de l'orchestre doit avoir lieu à l'issue de celle des acteurs anglais. Berlioz entre dans la salle au moment où Roméo emporte, frémissant, le corps de Juliette, morte. A cette vue, il pousse un cri déchirant et se tord les mains de désespoir. La tragédienne le regarde épouvantée : « Quel est cet homme dont le regard est si mauvais ? » demande-t-elle. Elle ne sut que plus tard les efforts du jeune maître pour que leurs noms parussent sur la même affiche. Juliette avait bien autre chose à faire, hélas ! que de penser aux amoureux ! Le succès de la tragédienne était dès longtemps passé, quand le lauréat du prix de Rome revint à Paris. Elle luttait obstinément contre le dédain qui, chez nous, succède si vite à l'engouement. Berlioz l'aimait toujours, et ne pouvait arriver jusqu'à elle ; mais Henriette Smithson était maintenant tout à fait pauvre. Voulant diriger un théâtre shakespearien, elle avait achevé sa ruine. A

force de démarches, le musicien était parvenu à organiser un concert où l'on exécuterait sa symphonie de *Lélio, épisode de la vie d'un artiste,* poème tout plein d'elle. Des amis obtinrent qu'elle y assistât. Et pour la première fois, elle comprit qu'elle était aimée et à son tour elle se troubla. Rentrée dans sa maison, elle se cassa la jambe. Berlioz accourut, la soigna, prit pour lui ses dettes et l'épousa. Le jour de leur mariage ils avaient 300 francs, qu'un ami du compositeur avait prêtés. Noble conduite! Dénouement admirable d'un roman vrai! La *Symphonie fantastique* a obtenu au concert dont nous parlons son succès habituel; le public du Châtelet a applaudi comme elles le méritaient la scène du *Bal,* qui est ravissante, et la *Marche au supplice,* qui est un morceau tout à fait supérieur, une page vraiment inspirée et magnifiquement instrumentée. Même succès dans *Lélio,* pour le *Chant de Bonheur,* que M. Warmbrodt a fort bien dit, pour la *Ballade du pêcheur,* pour la *Chanson de brigands,* bien mise en relief par M. Vals, pour l'étonnante fantaisie sur la *Tempête,* où trillèrent merveilleusement Raoul Pugno et Édouard Risler. L'orchestre et les chœurs, renforcés pour la circonstance de cent jolies voix d'enfants des écoles de la ville de Paris, ont magnifiquement rendu, sous la vaillante direction de M. Colonne, le *Tibi omnes* et le *Judex crederis* du *Te Deum.*

Après douze séances des plus remarquables, M. Colonne clôturait, le 17 février, salué par une véritable ovation, la série des auditions consacrées au Cycle Berlioz. Cette sorte d'exposition des œuvres du maître français, venant bien à point, a gagné d'innombrables partisans à notre musique française, toute de concision et de clarté. Avec cette exécution parfaite du Cycle Berlioz, M. Colonne a bien mérité de l'art français.

M. Xavier Leroux est l'un de nos jeunes compositeurs dont on attend beaucoup. Il a, sur deux poèmes de notre distingué confrère Louis de Gramont, deux ouvrages tout prêts à passer à l'Opéra-Comique. Le premier est intitulé *Évangéline*[1], le second est ce *William Ratcliff* dont M. Colonne faisait, le 21 avril, entendre un important fragment. *William Ratcliff*, une des œuvres de jeunesse de Henri Heine — dit le programme du Concert du Châtelet — a pour protagoniste un personnage romantique, révolté contre toutes les lois divines et humaines, comme le Charles Moor des *Brigands*, et qui, de plus, est un halluciné, un visionnaire. Tous deux subissent une mystérieuse hérédité : le père de William Ratcliff et la mère de Marie se sont aimés, et leur amour s'est terminé tragiquement. D'abord attirée vers William, Marie ensuite se détourne de lui avec épouvante. Désespéré, il jure de tuer quiconque osera aspirer à la main de la jeune fille. Déjà, deux prétendants, Macdonald et Duncan, ont été les victimes de sa fureur. Un troisième soupirant, lord Douglas, se présente, est agréé. Ratcliff le provoque le jour de ses noces. Douglas se rend au lieu désigné : mais c'est lui, cette fois, qui blesse légèrement son adversaire. La nuit même, Ratcliff s'introduit dans le château de Mac-Grégor, tue Marie et se tue ensuite. Le troisième tableau du drame, celui que nous a donné M. Colonne, met en scène la rencontre de William Ratcliff et de Douglas. Musicalement, ce tableau est construit en cinq motifs principaux : le thème de Ratcliff, un motif pittoresque qui caractérise les lieux où se déroule l'action ; le thème de Douglas, le motif des apparitions, et enfin celui de Marie. Sans pouvoir,

1. *Évangéline* a été représentée avec succès le 28 décembre au théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles. (Direction Stoumon et Calabresi.)

ici, porter un définitif jugement sur une œuvre évidemment faite pour la scène, et que nous aurions surtout besoin d'entendre « au théâtre », nous nous bornerons à constater que cette fulgurante page descriptive, où visiblement domine l'influence wagnérienne, nous a paru très vivante et très puissante, et qu'en dépit des déchaînements des instruments, MM. Gibert et Fournets ont su s'y tailler un personnel succès. Ce succès s'est renouvelé pour M. Fournets, avec les rôles d'Alberich et du dieu Wotan, du *Rheingold*, excellemment traduit par M. Alfred Ernst, que l'on entendait à Paris pour la première fois à l'orchestre. Et ce n'est que justice de dire que l'orchestre de M. Colonne y fut simplement admirable. On « rheingoldera » de nouveau le dimanche suivant. Mlles Éléonore Blanc, Marcelle Pregi et Louise Planès s'acquittaient à souhait des rôles fort difficiles des « filles du Rhin ». Entre *William Ratcliff* et le *Rheingold*, M. Raoul Pugno avait exécuté avec la grâce délicate d'un parfait musicien le mélodique et classique concerto en *ut* mineur de Beethoven, que l'orchestre de M. Colonne accompagna « comme un ange ».

Notons, à la date du 3 mars, la première audition de *Shylock*, adaptation de M. E. Haraucourt, ainsi que de M. G. Fauré, en même temps que celle d'*Impressions fausses*, poème de Verlaine, musique de Gustave Charpentier. Ce jour-là, M. Delaborde interprétait avec son habituelle maîtrise le concerto en *mi* bémol de M. Saint-Saëns. Notons encore, le 10 mars, où M. Sarasate jouait le concerto de Beethoven, l'exécution de la musique composée par M. G. Pierné pour *Izeïl* de MM. Silvestre et Morand.

Disons enfin que, le vendredi-saint 12 avril, le programme comprenait, avec l'*Enfance du Christ*, de Berlioz, interprété par Mlle Marcelle Pregi, MM. Four-

nets, Warmbrodt, Bérard, Nivette et Cheyrat, le deuxième tableau du premier acte de *Parsifal* de Wagner.

Le programme de réouverture (13 octobre) était superbement composé, et malgré les incomparables saveurs du beau soleil de ce jour-là, la vaste salle du Châtelet était remplie d'une très brillante assistance de dilettanti, depuis trop longtemps sevrés de grande musique symphonique. La séance commençait par la voluptueuse ouverture de *Phèdre,* de Massenet, bientôt suivie du magnifique concerto en *ut* mineur pour piano, de M. Saint-Saëns, auquel il ne manquait qu'une plus digne interprète : Mme Berthe Marx nous y a paru singulièrement froide... Passons... Passons au *Prélude de l'après-midi d'un faune,* écrit sur un poème de Stéphane Mallarmé, tellement... sadique que M. Colonne n'a pas osé nous en donner le texte : il vient des jeunes filles à son concert... C'est en 1884 que M. Claude Debussy, élève d'Ernest Guiraud, obtint le prix de Rome avec une partition, interprétée par Mme Caron, par MM. Van Dyck et Taskin, dont le souvenir nous est resté comme l'une des plus intéressantes que nous ayons jamais entendues à l'Institut. Il y a onze ans de cela, M. Debussy compte aujourd'hui trente-trois printemps et bien que nous n'ayons point oublié certain quatuor joué par Ysaye à la Société nationale de musique, le distingué compositeur est encore absolument ignoré du vrai public. Dans le *Prélude de l'après-midi d'un faune,* nous signalerons, dès cette première audition, de curieuses sonorités à la Bruneau ; l'auteur du *Rêve* fait école... Immense a été, comme toujours, le succès de l'éminent violoniste Sarasate, interprétant divinement l'éblouissante *Symphonie espagnole* de Lalo, et, redemandée, à la seconde apparition, cette suite d'*Habaneras,* dont il est l'auteur.

M. Colonne a résolu de nous faire entendre cette année, dans leur ordre chronologique, les neuf symphonies de Beethoven. La parfaite exécution de la première, la symphonie en *ut* majeur, si injustement dédaignée par Berlioz, a valu à l'admirable orchestre, si merveilleusement dirigé, une longue et chaleureuse ovation. C'était là pour M. Colonne un début triomphal.

M. André Gédalge est l'auteur de *Pris au piège*, que venait de jouer l'Opéra-Comique : ce fut l'un des élèves préférés du regretté Guiraud. M. Colonne a eu la main heureuse en choisissant, dans un recueil paru chez Heugel, trois des curieux *Vaux-de-Vire*, joliment composés et fort adroitement orchestrés par le jeune musicien. On a bissé cette mélancolique chanson normande du XVe siècle soupirée par M. Gandubert :

C'est à ce joly mois de may
Que toute chose renouvelle
Et que je vous présentay, Belle,
Entièrement le cœur de moy.
Hélas ! mon cœur n'est pas à moy,
Il est à ma tant douce amie.
Mais d'une chose je vous prie,
C'est mon amour, gardez-la moy.

On a bissé les *Périls de la Mer* et sa fulgurante tempête. Puis nous avons réentendu avec le plus vif plaisir l'adorable partition écrite par M. Widor, sur la délicieuse fantaisie du poète Auguste Dorchain, *Conte d'avril*, que nous joua l'Odéon, il y a quelques années, et où l'on retrouve toutes les qualités du compositeur de la *Korrigane :* la distinction, l'élégance, l'instrumentation pittoresque et je ne sais quelle morbidezza... L'excellent flûtiste Cantié, l'exquis violoniste Remy y ont été royalement applaudis. Nous disons : « royalement » puisque le roi de Grèce assistait comme de juste — tous les souverains en ballade y passant —

au concert du Châtelet. Et la seconde partie a été remplie par la magistrale *Psyché,* de César Franck — où trouver, je vous le demande, plus de poésie et de tendresse ? — que M. Colonne eut, le premier, la gloire de nous révéler autrefois, et qui, divinement interprété par son orchestre et par ses chanteurs invisibles, lui valut, cette fois encore, une triomphale ovation. L'éminent artiste était ainsi noblement vengé de l'imbécile coup de sifflet qui suivit l'admirable exécution de l'admirable *Symphonie héroïque* de Beethoven. — Un fou à lier...

Le 3 novembre, avec la seconde audition des *Vaux-de-Vire,* de M. Gédalge, qui obtenait un succès plus vif encore que celui de la première, M. Saint-Saëns venait diriger lui-même l'exécution du deuxième de *Proserpine,* dont les soli étaient interprétés par Mlle Blanc, MM. Warmbrodt, Auguez et Vals, et le 10 du même mois, la *Forêt enchantée* de M. Vincent d'Indy et deux chœurs de Mlle Chaminade, sur des poésies de M. Armand Silvestre, étaient inscrits au programme des concerts du Châtelet.

Le 17 novembre, l'*Or du Rhin,* de Wagner, dans l'admirable traduction de notre érudit confrère Alfred Ernst, obtenait un succès considérable. Le prélude tout entier sur un accord arpéjé de *mi* bémol, immense spirale d'ondes sonores décrite autour d'un motif délicieusement mélodique ; l'insouciante chanson des filles du Rhin ; les grognements comiques d'Albérich ; le cri douloureux des Ondines, lorsque ce dernier parvient à s'emparer du trésor : tout cela forme un tableau d'un coloris éblouissant, d'une fraîcheur d'inspiration merveilleuse : Wagner ne pouvait donner à son génial ouvrage un plus magnifique frontispice... Et le réveil de Wotan, doucement bercé par les accords majestueux de la belle marche de la Walhalla, dans laquelle s'en-

M. Colonne a résolu de nous faire entendre cette année, dans leur ordre chronologique, les neuf symphonies de Beethoven. La parfaite exécution de la première, la symphonie en *ut* majeur, si injustement dédaignée par Berlioz, a valu à l'admirable orchestre, si merveilleusement dirigé, une longue et chaleureuse ovation. C'était là pour M. Colonne un début triomphal.

M. André Gédalge est l'auteur de *Pris au piège*, que venait de jouer l'Opéra-Comique : ce fut l'un des élèves préférés du regretté Guiraud. M. Colonne a eu la main heureuse en choisissant, dans un recueil paru chez Heugel, trois des curieux *Vaux-de-Vire*, joliment composés et fort adroitement orchestrés par le jeune musicien. On a bissé cette mélancolique chanson normande du xve siècle soupirée par M. Gandubert :

C'est à ce joly mois de may
Que toute chose renouvelle
Et que je vous présentay, Belle,
Entièrement le cœur de moy.
Hélas ! mon cœur n'est pas à moy,
Il est à ma tant douce amie.
Mais d'une chose je vous prie,
C'est mon amour, gardez-la moy.

On a bissé les *Périls de la Mer* et sa fulgurante tempête. Puis nous avons réentendu avec le plus vif plaisir l'adorable partition écrite par M. Widor, sur la délicieuse fantaisie du poète Auguste Dorchain, *Conte d'avril*, que nous joua l'Odéon, il y a quelques années, et où l'on retrouve toutes les qualités du compositeur de la *Korrigane* : la distinction, l'élégance, l'instrumentation pittoresque et je ne sais quelle morbidezza... L'excellent flûtiste Cantié, l'exquis violoniste Remy y ont été royalement applaudis. Nous disons : « royalement » puisque le roi de Grèce assistait comme de juste — tous les souverains en ballade y passant —

au concert du Châtelet. Et la seconde partie a été remplie par la magistrale *Psyché,* de César Franck — où trouver, je vous le demande, plus de poésie et de tendresse ? — que M. Colonne eut, le premier, la gloire de nous révéler autrefois, et qui, divinement interprété par son orchestre et par ses chanteurs invisibles, lui valut, cette fois encore, une triomphale ovation. L'éminent artiste était ainsi noblement vengé de l'imbécile coup de sifflet qui suivit l'admirable exécution de l'admirable *Symphonie héroïque* de Beethoven. — Un fou à lier...

Le 3 novembre, avec la seconde audition des *Vaux-de-Vire,* de M. Gédalge, qui obtenait un succès plus vif encore que celui de la première, M. Saint-Saëns venait diriger lui-même l'exécution du deuxième de *Proserpine,* dont les soli étaient interprétés par Mlle Blanc, MM. Warmbrodt, Auguez et Vals, et le 10 du même mois, la *Forêt enchantée* de M. Vincent d'Indy et deux chœurs de Mlle Chaminade, sur des poésies de M. Armand Silvestre, étaient inscrits au programme des concerts du Châtelet.

Le 17 novembre, l'*Or du Rhin,* de Wagner, dans l'admirable traduction de notre érudit confrère Alfred Ernst, obtenait un succès considérable. Le prélude tout entier sur un accord arpéjé de *mi* bémol, immense spirale d'ondes sonores décrite autour d'un motif délicieusement mélodique ; l'insouciante chanson des filles du Rhin ; les grognements comiques d'Albérich ; le cri douloureux des Ondines, lorsque ce dernier parvient à s'emparer du trésor : tout cela forme un tableau d'un coloris éblouissant, d'une fraîcheur d'inspiration merveilleuse : Wagner ne pouvait donner à son génial ouvrage un plus magnifique frontispice... Et le réveil de Wotan, doucement bercé par les accords majestueux de la belle marche de la Walhalla, dans laquelle s'en-

chevêtre le motif de l'Anneau... Et la scène principale de l'arrivée des dieux, où se fondent, dans un ensemble pompeux, soutenus par un accompagnement d'une légèreté aérienne, la marche céleste, le bruit lointain des Nibelungen et le chant plaintif des Filles du Rhin. Excellemment interprétées par MM. Auguez et Vieuille, Mmes Éléonore Blanc, Marcella Pregi et Planès, et très artistiquement rendues par l'orchestre, les superbes pages de Wagner ont produit un effet immense. Honneur à M. Colonne! La première partie du programme nous offrait, ce jour-là, la primeur de trois poèmes de M. Gustave Charpentier; poème mystique de M. Camille Mauclair, *Chanson du chemin;* poème d'amour de Charles Baudelaire, *le Jet d'eau;* poème réaliste de Paul Verlaine, *les Chevaux de bois*. Ce dernier, « la fête foraine, la grosse fête du faubourg toute en brutales clameurs, en orchestres criards, en feux d'artifice qui brûlent les yeux et allument en nous des foules d'ivresse d'une volupté banale et violente » rappelle d'un peu trop près, avec ses soli de piston et ses déchaînements de trombones, la *Vie du poète :* prière à M. Charpentier de vouloir bien descendre de Montmartre... Mais le poème mystique est d'une exquise inspiration, et l'on pouvait recommander aux musiciens les délicieux effets de sonorité (Celesta Mustel) du poème d'amour, vraiment charmant...

Le 8 décembre, M. Colonne nous donnait la *Naissance de Vénus*, de M. Gabriel Fauré, œuvre de jeunesse, que l'auteur a déjà dépassée, mais œuvre séduisante, d'une science mélodique particulièrement heureuse. C'est tout une petite partition que cette composition mythologique pour soli, chœurs et orchestre. Elle regorge de choses exquises. Le chœur qui annonce le prodige, le quatuor : « Salut à toi, déesse blonde », l'invocation finale à Vénus sont de

:ieuses trouvailles. L'important solo de Jupiter
.it besoin d'être savamment détaillé. M. Auguez,
: la très belle voix, si sûrement posée, nous est un
prodiguée depuis quelque temps, n'est pas le Jupi-
ien disant que nous aurions souhaité. Chez lui, l'é-
ion des voyelles n'est pas conforme à l'usage des
; qui parlent bien, l'articulation manque de mor-
, l'impression générale est molle et indécise et le
du texte s'évanouit, faute de nuances et de gra-
ions. Le plaisir du public eût été plus complet si
erprétation n'eût péché de ce côté.

: 15 décembre, Mlle Kutscherra avait admirable-
t dit, en allemand, les *Rêves* de Wagner ; au *bis*,
les redisait en français, dans l'excellente traduc-
de notre confrère Alfred Ernst : ce n'était plus ça
out ! Laissons les cantatrices... à leur langue ma-
elle, et faisons « travailler » autant que possible les
ıçaises : il y en a !... Prions aussi notre ami Risler,
est un pianiste de tout premier ordre, de jouer
e chose que la difficulté (le concerto de Litz est
chement assommant), et offrons à M. Colonne nos
sincères compliments pour sa superbe exécution
ı colossale Symphonie avec chœurs et de l'*Enfance
Christ*, de Berlioz, chantée par Mmes Auguez de
talant, MM. Warmbrodt, Auguez, Vals, Nivette et
tu avec laquelle il terminera, le 22 décembre,
ıée 1895.

CONCERTS LAMOUREUX

L'année s'ouvrait, au Cirque des Champs-Élysées, le 13 janvier, par une belle séance, peut-être un peu calme, dont le programme se déroulait entre deux brillantes ouvertures : celle de *Gwendoline* du pauvre Chabrier, et celle, devenue classique, du *Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy. On a fort applaudi le talent précis et le style pur de M. Diemer dans le concerto en *fa* majeur de Sébastien Bach. Le concerto lui-même est un des nombreux spécimens qu'a fournis le vieux maître de cet art noble et froid qui ne passionnera, j'en ai peur, que les professionnels de la fugue et du contrepoint. Le besoin se faisait sentir d'une note plus humaine, plus dramatique. C'est une fois de plus Beethoven qui nous l'a donnée. Une fois de plus la symphonie en *ut* mineur a remué ceux-là mêmes qui, à force de l'avoir entendue, craignaient de la réentendre. Voilà bien souvent que se rencontre pour nous cette heureuse déception. La *Fantaisie* de M. Périlhou, pour piano et orchestre, manque peut-être de vraie fantaisie. C'est un vaste morceau où les mélodies abondent, mais sans qu'aucune d'elles s'impose à notre souvenir, et sans qu'une suffisante unité les relie entre elles. Les développements manquent parfois d'ingéniosité. Les thèmes passent trop souvent, par le procédé d'une ascension chromatique, à travers des tons successifs. En revanche,

l'orchestre est savamment et puissamment manié, trop puissamment même, puisque c'est au détriment du piano, dont le rôle est sacrifié, et auquel le compositeur a surtout confié des traits et des trilles où M. Diemer a naturellement excellé. La scène du Vénusberg, toujours un peu étonnante au concert, c'est-à-dire sans le décor et le pittoresque spécial, et le ballet (car il y a un ballet), qui expliqueraient certaines bizarreries musicales, a néanmoins empoigné, comme toujours, ses auditeurs. Nous étions sûrement mûrs pour la revanche du *Tannhaüser* à l'Opéra...

Le 3 février, c'est le « divin » Mozart qui a ouvert la marche par l'ouverture de la *Flûte enchantée.* Une bonne moitié du public s'est mise, dès les premiers accords, dans l'attitude du ravissement. On a ri de plaisir lorsque, après l'introduction majestueuse, le motif gai s'est élancé soudain. On a paru content de la mélodie et du rythme parce qu'ils étaient clairs. Quand le développement s'élève vers la fin — oh ! pas bien haut — et que les harmonies se corsent — oh ! combien peu ! — beaucoup de visages, devenus sérieux, disaient nettement : « Ça, c'est le grand art ! » Il faut décidément un Mozart pour la bourgeoisie. C'est dans un autre morceau du même maître — celui-ci tout à fait nul — qu'a d'abord paru Mme Lilli-Lehmann. Les roulades suraiguës de l'*Enlèvement au sérail* ont servi d'obstacles, et d'obstacles brillamment franchis, au talent sûr, à la voix robuste, à la diction précise et dramatique de cette artiste supérieure. Risquer ces qualités-là dans la vocalise, c'était hardi, et ç'a été triomphant de réussite. Succès fou, triple rappel. Mme Lehmann a trouvé un meilleur emploi de sa puissante déclamation dans le *Roi des Aulnes,* orchestré par Liszt, et à cette occasion légèrement additionné, comme toujours, d'ornements douteux. La scène finale du *Crépuscule des dieux,* popularisé chez nous

par les auditions annuelles de Mme Materna, n'a pas moins heureusement porté le grand talent de sa redoutable et belle rivale. Il convient de souligner ce dernier mot. Il est difficile, en effet, d'imaginer plus noble tenue de cantatrice. Grande, opulente, immobile et droite, les mains réunies simplement à la taille, Mme Lehmann ne laisse vivre que son visage et sa voix, mais de quelle vie intense et passionnée ! Que dire de la scène elle-même, de cet art souverain, en vérité plus que surhumain ! M. Lamoureux et son orchestre s'y surpassent chaque fois. Le curieux et attachant prélude du second acte de *Gwendoline*, aux dissonances savoureuses et pimentées, la *Danse macabre* et l'ouverture de *Tannhaüser* ont soutenu et encore augmenté le succès de ce beau concert.

Le dimanche suivant, une magistrale exécution de la *Symphonie avec chœur* a valu à M. Lamoureux une ovation chaleureuse et méritée. Cette œuvre admirable a été superbement rendue. Orchestre, chœurs et solistes ont été parfaits. M. Gibert a bien chanté — avec un peu trop de jeux de physionomie peut-être — la *Procession* de César Franck, cette noble et pure inspiration religieuse. L'ouverture d'*Euryanthe* et la *Chevauchee des Valkyries* ont complété ce beau programme.

Mentionnons ensuite l'intéressante sélection des *Maîtres chanteurs* donnée le 24 février avec le concours de MM. Delmas et Muratet. Le 3 mars, M. Lamoureux y ajoutait les *Deux Grenadiers*, de Schumann, que chantait M. Delmas, et le dimanche suivant, le brillant pianiste Paderewski exécutait une « fantaisie polonaise » de sa propre composition. Notons encore, à la date du 17 mars, la première audition du *Cœur de Hialmar*, poème de Leconte de Lisle, musique de M. H. Lutz, et à celle du 24 mars, l'audition des préludes, ouvertures et pièces symphoniques de Wagner,

combinés avec l'éloquence persuasive de M. Catulle Mendès[1].

Le 20 octobre, M. Lamoureux nous offrait, pour sa réouverture, un intéressant programme. Entre la *Symphonie héroïque,* de Beethoven, admirablement exécutée, la courte mais charmante sérénade de *Namouna* de Lalo et la belle ouverture de *Gwendoline,* de ce pauvre Chabrier, la première audition du prélude d'*Armor,* de M. Sylvio Lazzari. Le sujet du drame lyrique *Armor* est emprunté aux légendes du roi Arthus et des autres héros de la Table Ronde. Au premier acte, le chevalier Armor conquiert la couronne sacrée d'Arthus, que, depuis la mort du preux roi, les Korriganes gardent jalousement dans une île sauvage de la mer armoricaine. Pour s'en emparer, pour la ceindre, il faut braver les tempêtes et les enchantements, sortir vainqueur des luttes, des épreuves, des tentations. Le prélude que nous avons entendu au Cirque d'été et que connaissaient seuls les invités de la Société nationale de musique, à la salle d'Harcourt, n'est pas une synthèse de l'œuvre, mais une page symphonique en rapport musical avec le drame, destinée spécialement à servir d'introduction au premier acte. Et voici comment l'analyse très clairement notre très distingué confrère Alfred Ernst qui s'est si heureusement chargé de la rédaction du programme : « ... Il commence par les harmonies mystérieuses des Korriganes, au quatuor

---

1. Voici quel avait été le programme du concert du vendredi-saint, donné au Cirque d'hiver : ouverture d'*Iphigénie en Aulide* (Glück) ; Walther-Preislied, des *Maîtres chanteurs* (Wagner), par M. Kalisch ; la *Madeleine au désert* (Reyer), par M. Delmas ; Marche de pèlerins, de *Harold* (Berlioz) ; air de Dona Anna de *Don Juan* (Mozart), par Mme Lili Lehmann ; le *Dernier sommeil de la Vierge* (Massenet) ; les Adieux de Wotan, de la *Walkyrie* (Wagner), par M. Delmas ; ouverture de la Fuite en Égypte, *Enfance du Christ* (Berlioz); *Tristan et Iseult* (2e scène du 2e acte) [Wagner] : Iseult, Mme Lili Lehmann ; Tristan, M. Kalisch ; Brangaine, Mlle Mangin ; *Lohengrin,* introduction du 3e acte (Wagner).

avec sourdines, très divisé. Puis, aux contrebasses, s'élève le motif de la mer, motif qui passe aux bois, réunit ensuite toutes les cordes dans un grand unisson et arrive à une vigoureuse explosion de tout l'orchestre. Le mouvement change : le thème, transformé, engendre des développements musicaux assez étendus, de caractère pittoresque, et, de plus en plus modifié en son rythme, de plus en plus diminué en ses valeurs, se combine aux harmonies des Korriganes. Dans un mouvement plus large, le motif d'Armor le héros apparaît majestueusement aux quatre cors, puis aux trombones ; il varie en passant par la série complète des instruments à vent pour arriver enfin aux violons ; lorsqu'il s'assombrit et se dissout, un de ses fragments persiste, associé aux harmonies des Korriganes. En dernier lieu, ces visions évanouies, le motif de la mer demeure seul, dans sa monotone solennité. » C'est, selon nous, une page de haute volée — encore qu'elle soit visiblement inspirée de Wagner — que le prélude d'*Armor*. Et comme il fait bien augurer de l'ouvrage de M. Sylvio Lazarri, aujourd'hui entièrement achevé et orchestré, absolument prêt pour la représentation ! Où aura lieu cette représentation ? A Bruxelles, sans doute, et au théâtre de la Monnaie, où sera en cette saison 1895-1896 deux fois conviée la critique musicale parisienne : pour l'*Évangéline* de M. Xavier Leroux et pour *Fervaal* de M. Vincent d'Indy...

Le 3 novembre, nous relaterons la première audition de la remarquable symphonie en *ut* mineur, avec orgue, de M. Saint-Saëns, car le Cirque des Champs-Élysées et le Concert Lamoureux ont désormais un bel orgue de Cavaillé-Coll. Le 24 novembre, avec la *Symphonie pastorale*, admirablement jouée et produisant sur l'auditoire son effet habituel, nous avons eu les *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, main-

tenant trop connues et qui, quoique bien exécutées, ont laissé le public un peu froid. Cependant, dans la sérénade, notons le succès de M. Bailly qui a joué à ravir le solo d'alto. Ces *Impressions,* M. Lamoureux devrait bien, comme on dit à la Comédie-Française, les faire passer au répertoire, c'est-à-dire ne les jouer qu'à de rares intervalles. Mlle Passama a chanté d'une voix pure et sûre les *Chansons de Miarka,* de M. Alexandre Georges; elle a un sentiment très juste, une très bonne diction ; elle serait donc parfaite si elle était moins froide. Quant aux Chansons elles-mêmes, la première, *Hymne à la Rivière,* est quelque peu banale. Mais l'*Hymne au Soleil* a du mouvement et de la chaleur ; la poésie de Richepin y est pour quelque chose, et surtout le troisième morceau, *Nuages,* a été très bien reçu du public : il est empreint d'un sentiment profond de rêve et de mystère : le refrain : « Nuages, Nuages » a beaucoup de charme ; en un mot, la pièce est fort jolie. Notre grand organiste, Alexandre Guilmant, a joué avec l'orchestre trois morceaux de sa composition. Il a interprété ses propres œuvres avec sa maîtrise habituelle ; son jeu est d'un fondu admirable, et cependant chaque note se détache suivant sa valeur. Malheureusement, M. Guilmant est plus brillant exécuteur que grand compositeur ; il est, d'ailleurs, si aisé de faire de la musique religieuse médiocre, qu'il est fort difficile d'en faire d'excellente ; l'*allegro* est d'une allure classique fort pure, mais pas originale ; l'*Adoration* a plu bien davantage ; il y a un passage pour orgue solo d'un sentiment profond et d'un dessin assez large ; la *Marche-fantaisie* ne sort pas d'un bon ordinaire. Mlle Jeanne Passama, qui avait déjà interprété les *Chansons de Miarka,* a montré ses très réelles qualités de chanteuse dans l'air de *Rinaldo* de Hændel ; rien n'est difficile comme de dire cette musique si

classique, si simple, si large, visant si peu à l'effet. Mlle Passama s'en est fort bien tirée : un peu de froideur, nous l'avons déjà dit. Enfin l'orchestre a joué mieux que d'habitude, c'est-à-dire tout à fait bien, le Prélude de *Tristan*, cet hymne merveilleux, raffiné à la fois et grandiose, de l'Amour et de la Mort.

Salle comble, le 15 décembre. La grande scène finale du *Crépuscule des dieux,* précédée de la Marche funèbre, a prouvé, une fois de plus, sa puissance d'attraction sur le public. Le succès a été énorme. L'interprète, la Brunehild, était Française : Mme Jane Marcy. La traduction de M. Alfred Ernst, qui annexe peu à peu toutes les partitions du maître, serre de si près le texte allemand et s'applique si exactement sur la notation musicale, que les amateurs parisiens pourront désormais jouir de cette grandiose fin d'acte sans l'entendre chanter dans une langue qu'ils ne comprennent pas. Il serait, je crois, excessif de placer Mme Jane Marcy à la hauteur de Materna ou de Lili Lehmann. Mais elle a beaucoup réussi. Sa beauté robuste, sa taille imposante, se trouveraient évidemment à l'aise dans le personnage de Brunehild. Et nous avons applaudi sa voix étendue et chaude, sa sûreté de musicienne, son effort sérieux pour articuler clairement. Il lui resterait à étoffer ses notes graves et à répandre sur tout le reste un peu plus de je ne sais quoi... La Chevauchée des Walkyries et l'introduction du troisième acte de *Lohengrin* corsaient encore la partie wagnérienne du programme, avec l'admirable symphonie en *si* bémol de Schumann, et nous avions eu une première audition de Gabriel Fauré. Pourquoi ce musicien, qui est un maître, un inspiré, un mélodiste fécond, dont les chants émeuvent parce qu'ils viennent du cœur, n'a-t-il pas une place habituellement plus large au programme de nos concerts? L'élégie pour violon-

celle et orchestre avait été fort bien accueillie. C'est un beau chant calme et pénétrant, très pur de dessin, très simple, en somme, quoique appuyé sur une orchestration des plus habiles, et avant tout très favorable à l'instrument soliste. Le violoncelle de M. Salmon aurait pu pleurer un peu plus, mettre un peu plus d'inquiétude et de passion dans sa mélancolie...

Notons, enfin, pour terminer, à la date du 22 décembre, la très curieuse résurrection du *Défi de Phœbus et de Pan,* de Jean Sébastien Bach, dont les soli étaient on ne peut mieux interprétés par M[mes] Lovano et Remy, MM. Lafarge, Charles Morel et Bailly.

CONCERTS D'HARCOURT

Les Concerts d'Harcourt devaient avoir leur place, si modeste fût-elle, en cette nomenclature de nos grands concerts. Nous y noterons l'exécution de *Geneviève*, de Schumann, dont Mmes Éléonore Blanc et L'Hermitte, MM. Vergnet, Auguez et Challet furent les très vaillants solistes.

Le 3 février, on nous y donne le *Freischütz*. Le chef-d'œuvre de Weber porte allègrement ses soixante-quatorze ans. Plus jeune, plus vivant que jamais, il présente le même intérêt dramatique, la même fraîcheur, la même passion qui assurèrent jadis ses premiers succès et firent de son apparition un véritable événement, commencement d'une nouvelle vie musicale. On sait les fortunes diverses — les infortunes, pourrait-on plus justement dire — qui attendaient chez nous le *Freischütz : Robin-des-Bois,* l'odieuse et stupide contrefaçon que Castil-Blaze osa produire à Paris, à l'aide de la vénale complicité des directeurs, restera comme un inoubliable monument de la bêtise humaine. Nous sommes maintenant plus civilisés. Berlioz a introduit à son corps défendant des récitatifs remplaçant le dialogue « parlé » et c'est ainsi que l'Opéra nous octroyait naguère, de temps à autre, pour servir de préface à un ballet quelconque, le *Freischütz* — à cela près que le rôle de l'ermite se trouvait supprimé, celui du prince Ottokar diminué des deux tiers et que les mouvements

étaient pressés à la diable pour ne pas empiéter sur la sauterie qui devait clore la soirée. C'est peut-être ce triste spectacle qui a engagé M. d'Harcourt à nous donner enfin une audition « intégrale » du *Freischütz*. Intégrale est le mot juste, car il n'a supprimé que la marche villageoise, l'entr'acte, et la première partie de l'air d'Annette. Il a, en revanche, joué l'*Invitation à la valse,* qui n'a pas le moindre rapport avec la partition, et qui, fort bien orchestrée par Berlioz, était exécutée à l'Opéra pour servir de « divertissement » au *Freischütz*. La nouvelle traduction de MM. d'Harcourt et Grandmougin ne nous a point paru le moins du monde inférieure — tant s'en faut, au contraire — à celles de Pacini et autres, employées jusqu'ici. L'exécution orchestrale et chorale a été bonne en certaines parties, médiocre de temps à autre, détestable dans le Chœur des Chasseurs, que son rythme franc et facile à observer eût dû préserver d'une telle mésaventure. Les instruments à vent n'étaient pas toujours d'une justesse absolue, et d'autre part, l'alto solo manquait de sûreté dans ses gammes. Défectuosités tout accidentelles. M. Vergnet avait, au préalable, demandé l'indulgence de l'auditoire. M. Auguez avait solidement chanté le rôle de Gaspar, qui exige, croyons-nous, plus de malice satanique : M. Gailhard y était autrefois superbe à l'Opéra. Mmes Éléonore Blanc, la vaillante, et Lovano, la charmante, avaient fort bien représenté Agathe et Annette.

Notons encore la « reprise », au même concert, du *Faust* de Schumann. On connaît suffisamment cette œuvre inégale, mais puissante et grandiose par endroits et toujours intéressante, en dépit, peut-être même à cause de ses défauts. Nous ne parlerons donc que de ses interprètes : M. Vergnet, un peu fatigué sans doute, n'a pu donner toute sa mesure. Mlle Éléonore

Blanc, toujours en progrès, joint à une voix vibrante et sympathique une bonne prononciation et une diction expressive. M. Auguez, impeccablement monotone, et M. Challet, dont le style s'améliorera sans doute, sont tous deux de consciencieux chanteurs. Signalons enfin Mlle Lovano, une exquise musicienne douée d'une voix charmante, et Mlle L'Hermitte, qui a fort intelligemment personnifié le Souci, et dont le nom mérite d'être retenu. M. d'Harcourt a vigoureusement conduit ses musiciens, et ceux-ci — chœur et orchestre — avaient droit — sous réserve de quelques défaillances — à d'encourageants éloges.

Le 10 novembre, M. Saint-Saëns est décidément le héros du jour. Pendant qu'au Cirque des Champs-Élysées M. Lamoureux redonnait sa belle symphonie avec orgue, et qu'avait lieu, au Châtelet, l'exécution du second acte de *Proserpine,* Mme Roger Miclos interprétait, au Concert d'Harcourt, son robuste concerto en *sol* mineur. L'éminente pianiste a rendu chacune de ses parties avec une grâce, une légèreté, une... puissance, qui lui ont justement valu de chaleureuses salves d'enthousiastes bravos. Ah! le noble et beau succès!... Puis, elle a perlé l'*Impromptu,* de Schubert, avec un charme infini, et, dans une rhapsodie de Liszt, nous a prouvé une fois de plus, et comme si le besoin s'en faisait encore sentir, qu'elle était une admirable virtuose. Au nombre des morceaux qui composaient, ce jour-là, l'intéressant programme du Concert d'Harcourt, nous avons eu le plaisir de réentendre l'ouverture de *Rienzi,* animée de cette chaleur, de cette fougue irrésistible, de cette incohérence dramatique qu'aucun compositeur ne possède à l'égal de Wagner. C'est Rienzi luttant et triomphant, quoiqu'il tombe en martyr. Les motifs sont empruntés à l'opéra ; ce sont la mélodie de la prière, l'hymne guerrier, une partie du finale du se-

cond acte et quelques phrases prises ailleurs. Sous le bras de son jeune chef, ardent et convaincu, l'orchestre a vaillamment enlevé cette forte page instrumentale. Disons enfin qu'au concert suivant M. Paul Séguy se faisait applaudir en chantant en artiste l'arioso d'*Hérodiade* de Massenet et la romance d'*Ariodant* de Méhul, — et mettons ici le point final à nos notes sur les « travaux » de M. Eugène d'Harcourt en l'an 1895. Nous les aurions suivis de plus près, si les intéressants programmes des trois autres grands concerts dominicaux n'eussent souvent motivé notre présence.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE [1]. — Premier grand prix : M. Letorey, élève de M. Théodore Dubois. Premier second grand prix : M. d'Ollone, élève de M. Massenet.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : M. Marichelle, élève de M. Théodore Dubois. Seconds prix : Mlle Boulay et M. Malherbe, élèves de M. Massenet ; Mlle Renié, élève de M. Théodore Dubois. Premier accessit : M. Halphen, élève de M. Massenet. Second accessit : M. Ganaye, élève de M. Théodore Dubois.

HARMONIE. — *Hommes*. — Premier prix : M. Cunq, élève de M. Taudou. Seconds prix : MM. Jumel et Casadesus, élèves de M. Lavignac. Premier accessit : MM. Ausseill, élève de M. Taudou, et Leroux, élève de M. Lavignac. Deuxième accessit : M. Dèze, élève de M. Taudou.

---

1. Quinze cantates avaient été envoyées pour le concours de cette année au jury du concours de Rome. Le jury fit choix d'une scène « théâtrale » à trois personnages, intitulée : *Clarisse Harlowe*, dont l'auteur était M. Édouard Noël.

La musique écrite par M. Letorey sur le poème de M. Édouard Noël, fut exécutée à l'Institut, le 19 octobre, à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts. Les rôles de Clarisse Harlowe, de Robert Lovelace et du colonel Morden étaient chantés par Mlle Marcy, MM. Warmbrodt et Nivette. M. Paul Taffanel dirigeait l'orchestre.

Femmes. — Premier prix : Mlle Campagna de Sartano, élève de M. Barthe. Second prix : Mlle Caussade, élève de M. Chapuis. Premiers accessits : Mlles Salabert, élève de M. Barthe, et Georges, élève de M. Chapuis. Seconds accessits : Mlles Lhote et Linder, élèves de M. Chapuis.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Beyle, élève de M. Bussine. Premiers accessits : MM. Courtois et Gaidan, élèves de M. Masson ; Vialas, élève de M. Bax. Deuxièmes accessits : MM. Paty et Gresse, élèves de M. Duvernoy ; Davijols, élève de M. Crosti ; Vieuille, élève de M. Masson.

Concours des élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Ganne, élève de M. Warot ; Marignan, élève de M. Bax. Seconds prix : Mlles Guiraudon, élève de M. Crosti, et Bergès, élève de M. Masson. Premier accessit : Mlle Allusson, élève de M. Duprez. Second accessit : Mlle Sirbain, élève de M. Crosti.

OPÉRA. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Courtois, élève de M. Giraudet. Premiers accessits : MM. Galinier et Davizols, élèves de M. Melchissédec. Second accessit : M. Gresse, élève de M. Melchissédec.

Prix des élèves femmes. — Premiers prix : Mlle Marignan, élève de M. Melchissédec, et Ganne, élève de M. Giraudet. Seconds prix : Mlles Guiraudon et Combe, élèves de M. Giraudet. Premier accessit : Mlle Sirbain, élève de M. Melchissédec.

OPÉRA-COMIQUE. — *Élèves hommes.* — Premier prix : M. Vialas, élève de M. Achard. Seconds prix : MM. Allard, élève de M. Achard ; Gaidan, élève de M. Taskin. Premier accessit : M. Berton, élève de M. Taskin.

Élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Marignan, élève de M. Achard ; Bergès, élève de M. Taskin. Pas

de second prix. Premier accessit : Mlle Favier, élève de M. Achard.

TRAGÉDIE. — *Hommes.* — Premier prix : M. Monteux, élève de M. Worms. Pas de second prix. Premier accessit : M. Ravet, élève de M. de Féraudy.

Femmes. — Pas de premier prix. Pas de second prix. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : Mlle Maille, élève de M. Silvain.

COMÉDIE. — Premiers prix : MM. Coste, élève de M. Delaunay ; Siblot, élève de M. de Féraudy. Seconds prix : MM. Ravet, élève de M. de Féraudy ; Melchissédec, élève de M. Delaunay. Premier accessit : MM. Prince et Monteux, élèves de M. Worms. Deuxième accessit : M. Garbagni, élève de M. de Féraudy.

Élèves femmes. — Premier prix : Mlle Lara, élève de M. Worms. Pas de second prix. Premier accessit : Mlles Bouchetal, élève de M. Silvain ; Rabuteau, élève de M. Worms. Deuxième accessit : Mme Dehelly et Mlle Starck, élèves de M. Delaunay.

PIANO. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Lemaire, Morpain, Chadeigne, élèves de M. de Bériot. Second prix : M. Decreus, élève de M. de Bériot. Premier accessit : M. Lévy, élève de M. Diémer. Seconds accessits : MM. Gallon, Estyle, Grovlez, élèves de M. Diémer ; Lhérie, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Mate, Solacoglu, élèves de M. Duvernoy ; Loutil, élève de M. Fissot. Seconds prix : Mlle Masson, élève de M. Duvernoy ; Mlles Bigalt et Toutain, élèves de M. Fissot. Premiers accessits : Mlles Guillaume et Fulcran, élèves de M. Fissot ; Lavello (Joséphine) et Allard, élèves de M. Duvernoy. Seconds accessits : Mlles Rennesson et Jaulin, élèves de M. Fissot ; Lavello (Augustine) et Alliès, élèves de M. Duvernoy ; Decroix et Vergonnet, élèves de M. Delaborde.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premier prix : M. Cauderer. Second prix : Mlle Delcourt. Premier accessit : Mlle Stroobants. Deuxième accessit : Mlle Houssin.

VIOLON. — Premiers prix : MM. Willaume et Touche, élèves de M. Garcin ; M. Saïller, élève de M. Lefort ; M. Lebreton, élève de M. Marsick. Seconds prix : MM. Clerjot et Soudant, élèves de M. Lefort ; Duttenhofer, élève de M. Garcin. Premiers accessits : MM. Forest et Sechiari, élèves de M. Berthelier ; Thibaud, élève de M. Marsick ; Mlle Gillart, élève de M. Lefort. Deuxièmes accessits : MM. Renaux et Candela, élèves de M. Lefort ; Mlle Linder, élève de M. Garcin ; Mlle Adelheim, élève de M. Berthelier ; M. Candela, élève de M. Lefort.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : Mlle Noël et M. Britt, élèves de M. Delsart. Seconds prix : Mlle Larronde, élève de M. Delsart ; M. Courras, élève de M. Rabaud. Premiers accessits : M. Deblauwe, élève de M. Rabaud ; M. Destombes, élève de M. Delsart. Deuxièmes accessits : M. Pollain, élève de M. Delsart ; Mlle Nadault de Buffon, élève de M. Rabaud.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Viseur. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Charon et Castel. Premier accessit : M. Laporte. Deuxième accessit : M. Boucher.

FLUTE. — Professeur : M. Taffanel. Premier prix : M. Barrère. Second prix : M. Grenier. Premier accessit : M. Maquarre.

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Leclercq et Rey. Seconds prix : MM. Soulas et Brun. Premier accessit : M. Creusot.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Premier prix : M. Pichard. Seconds prix : MM. Gazilhou, Delacroix et Guyot. Premier accessit : M. Carré.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premiers prix : MM. Passerin et Duhamel. Second prix : M. Joly. Premiers accessits : MM. Brin, de Beir et Barbot. Second accessit : M. Mesnard.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Vialet. Second prix : M. Tribout. Premier accessit : M. Lemoine.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : M. Lejeune. Second prix : M. Miguion. Premier accessit : M. Fouache.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Loyraux et Le Barbier. Premier accessit : M. Dégageux.

Trombone. — Professeur : M. Louis Allard. Premiers prix : MM. Lauga et Brousse. Second prix : M. Piron.

NECROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques.

Edmond Cottinet, Charles Darcours (Réty), Camille Doucet, Alexandre Dumas fils, Henry Duval (Chardin), Hector Pessard, Hippolyte Raymond, Raoul Toché, Auguste Vacquerie, Jules Vidal.

Compositeurs et Artistes musiciens.

Henry Altès, Bouichère, Charles Geng, Benjamin Godard, Jenny Maria, Adolphe Nibelle, Léon Reynier, Georges Frédérick Root, Routier.

Artistes dramatiques et lyriques.

Mmes Alexis (Pastelot), Jeanne Andrée, Delphine Baron, Berthet (de l'Odéon), Félix Constance, Croharé, Geffroy, Mmes Ernesta Grisi, Marie Martin (de la Comédie-Française), Mme Miolan-Carvalho, Mocker, Pauline Moreau, Obin, Omer, Eugène Pépin, Pradeau, Queyrel, Rubel, Alfred Worms.

Divers.

Marius Ador (contrôleur général des Variétés), Gustave Flaxland, Achille Lemoine (éditeurs de musique), Léon Martinet (ancien directeur de théâtre).

LA

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1895[1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

Agence nationale. — M. EUGÈNE FRAUMONT.

Les *Annales politiques et littéraires.* — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ÉLY-EDMOND GRIMARD, critique musical.

L'*Armée territoriale.* — M. HENRI SAFFROY.

L'*Art et la Mode.* — M. EDMOND STOULLIG.

L'*Art musical.* — M. RENÉ SAGY, critique dramatique ; M. DE BOISJOLIN, critique musical.

Autorité. — M. HENRI PRESSEQ (Valère).

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Courrier du Soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique ; M. HENRI BOYER, critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

Dix-neuvième Siècle. — M. EUGÈNE LINTILHAC.

---

1. Situation prise au 31 décembre 1895. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 19 décembre 1895, le bureau du *Cercle de la Critique dramatique et musicale* a été constitué de la manière suivante : *président*, M. Paul Perret ; *vice-présidents*, MM. Georges Bertal et Émile Pessard ; *archivistes*, MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig ; *secrétaire*, M. Maxime Vitu.

Éclair. — M. LIEUTIER; M. LUCIEN PUECH, Courrier des théâtres.

Écho de Paris. — M. HENRI BAUER; M. AUGUSTE GERMAIN (le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres; M. HENRI GAUTHIER-VILLARS (Willy), les Lettres de l'Ouvreuse.

Entr'acte. — M. FERNAND BOURGEAT.

Époque. — M. PAUL DEMÉNY.

Estafette. — M. BERNARD, critique dramatique.

Étendard. — M. A. LÉNÉKA.

Événement. — M. GEORGES BOYER, critique dramatique; MM. EMILE PESSARD et JULIEN TORCHET, critiques musicaux.

La Femme du monde. — M. DESACHY, critique dramatique; M. ALBERT SOUBIES (Abel Brousseit), critique musical.

Figaro. — M. HENRY FOUQUIER, critique dramatique; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical; M. JULES HURET, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

France. — M. GILBERT MARTIN, critique dramatique; M. VICTOR ROGER, critique musical.

Galignani Messenger. — M. ALBERT KEYZER.

Gazette de France. — M. DE FRÉCHENCOURT.

Gaulois. — M. FÉLIX DUQUESNEL, critique dramatique; M. L. DE FOURCAUD, critique musical; M. ADRIEN VÉLY, Soirée parisienne; MM. ÉDOUARD NOËL et LIONEL MEYER (Nicolet), Courrier des théâtres.

Gil Blas. — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique; M. GASTON SALVAYRE, critique musical; M. DE SAINT-GENIÈS (Richard O'Monroy), Soirée parisienne; M. UBALD LACAZE (Turlupin), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. HUGUES IMBERT.

Illustration. — M. A. DE LOUSTALOT, critique dramatique; M. GEORGES HARTMANN, critique musical.

Indépendance belge. — M. Georges Simon, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius); M. Georges Mathieu, Courrier des théâtres.

Jour. — M. André Vervoort, critique dramatique; M. Charles Formentin, critique musical.

Journal. — M. Catulle Mendès, critique dramatique; MM. Régnier (Grenier) et André Gresse, critiques musicaux; M. Lucien Descaves, Soirée parisienne; M. Adolphe Mayer, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Jules Lemaitre, critique dramatique; MM. Ernest Reyer et Adolphe Jullien, critiques musicaux; M. Fiérens-Gevaert, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Charles Demestre (Charles Martel).

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical; M. J.-M. Gros, Courrier des théâtres.

Liberté. — M. Paul Perret, critique dramatique; M. Victorin Joncières, critique musical; M. Théodore Avonde (Jennius), Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. Félicien Pascal, critique dramatique; M. Emile de Saint-Auban (O. Divy), critique musical.

Matin. — M. Henry Céard, critique dramatique; M. J. Cornély, critique musical; M. Maurice Ordonneau, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux; M. Paul-Émile Chevalier, critique dramatique.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger.

Monde artiste. — MM. Paul Milliet (Tic-Tac) et

FERNAND LE BORNE, critiques musicaux; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. RENÉ BENOIST, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Nation. — MM. PAUL BURANI et HENRI KÉROUL, critiques dramatiques; M. EDMOND DIET, critique musical.

Paix. — M. GEORGES VANOR, critique dramatique; M. ALFRED ERNST, critique musical; M. LOUIS SCHNEIDER (le Pompier de service), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. GUSTAVE GEFFROY, critique dramatique; M. GASTON SERPETTE, critique musical; M. LÉON XANROF, Soirée parisienne.

Patrie. — M. DE GORSSE.

Pays. — M. DE GOURCUFF, critique dramatique; M. ROFFIGNAC, critique musical.

Petit Caporal. — Mme DE BACKER (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. LÉON KERST; M. VICTOR ROGER, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. GEORGES DAUDET (Rocheray).

Petit National. — M. MAXIME VITU.

Petit Parisien. — M. PAUL GINISTY; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petite Presse. — M. MAXIME PAZ, critique dramatique; M. P. FOURNIER (P. Marcelles), critique musical.

Petite République française. — M. HENRI TOUROT (Touroude).

Poste. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique; M. HENRI DES HOUX, critique musical.

Presse. — M. CHARLOT.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET.

Rappel. — M. EUGÈNE LINTILHAC, critique dramatique; M. A. MONTEL, critique musical.

République française. — M. Robert Vallier.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue d'art dramatique. — MM. Camille Bazelet et Carpentier d'[illegible], critiques dramatiques; M. Albert Soubies, critique musical.

Revue britannique. — M. Fernand Bessier.

Revue des Deux-Mondes. — M. René Doumic, critique dramatique; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. Louis Ganderax, critique dramatique; M. Dukas, critique musical.

Revue bleue. — M. Jacques Du Tillet.

Revue illustrée. — M. Louis Schneider.

Revue théâtrale illustrée. — M. Edmond Benjamin.

Siècle. — M. Camille Le Senne.

Soir. — M. Adolphe Mayer, critique dramatique; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. Anatole Claveau, critique dramatique; M. Goullet, critique musical.

Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dramatique; M. Léautier (Paul Rameau), critique musical; M. Adolphe Aderer, Courrier des théâtres et Compte rendu du lendemain.

Times. — M. de Blowitz, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. Fernand Bourgeat.

Vie contemporaine. — M. Brieux.

Vie théâtrale. — M. Emile Mas.

Voltaire. — M. V. de Cottens, critique dramatique; M. Georges Pfeiffer, critique musical; M. Paul Gavault (Phalène), Soirée parisienne.

TABLE DES MATIÈRES

LA

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1895[1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.
Agence nationale. — M. EUGÈNE FRAUMONT.
Les *Annales politiques et littéraires.* — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ÉLY-EDMOND GRIMARD, critique musical.
L'*Armée territoriale.* — M. HENRI SAFFROY.
L'*Art et la Mode.* — M. EDMOND STOULLIG.
L'*Art musical.* — M. RENÉ SAGY, critique dramatique ; M. DE BOISJOLIN, critique musical.
Autorité. — M. HENRI PRESSEQ (Valère).
Charivari. — M. PIERRE VÉRON.
Courrier du Soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique ; M. HENRI BOYER, critique musical.
Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.
Dix-neuvième Siècle. — M. EUGÈNE LINTILHAC.

---

1. Situation prise au 31 décembre 1895. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 19 décembre 1895, le bureau du Cercle de la Critique dramatique et musicale a été constitué de la manière suivante : *président,* M. Paul Perret ; *vice-présidents,* MM. Georges Bertal et Émile Pessard ; *archivistes,* MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig ; *secrétaire,* M. Maxime Vitu.

Éclair. — M. Lieutier ; M. Lucien Puech, Courrier des théâtres.

Écho de Paris. — M. Henri Bauer ; M. Auguste Germain (le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres ; M. Henri Gauthier-Villars (Willy), les Lettres de l'Ouvreuse.

Entr'acte. — M. Fernand Bourgeat.

Époque. — M. Paul Demény.

Estafette. — M. Bernard, critique dramatique.

Étendard. — M. A. Lénéka.

Événement. — M. Georges Boyer, critique dramatique ; MM. Emile Pessard et Julien Torchet, critiques musicaux.

La Femme du monde. — M. Desachy, critique dramatique ; M. Albert Soubies (Abel Brousseit), critique musical.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Jules Huret, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

France. — M. Gilbert Martin, critique dramatique ; M. Victor Roger, critique musical.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyzer.

Gazette de France. — M. de Fréchencourt.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Édouard Noël et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des théâtres.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. de Saint-Geniès (Richard O'Monroy), Soirée parisienne ; M. Ubald Lacaze (Turlupin), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Loustalot, critique dramatique ; M. Georges Hartmann, critique musical.

Indépendance belge. — M. Georges Simon, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius); M. Georges Mathieu, Courrier des théâtres.

Jour. — M. André Vervoort, critique dramatique; M. Charles Formentin, critique musical.

Journal. — M. Catulle Mendès, critique dramatique; MM. Régnier (Grenier) et André Gresse, critiques musicaux; M. Lucien Descaves, Soirée parisienne; M. Adolphe Mayer, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Jules Lemaitre, critique dramatique; MM. Ernest Reyer et Adolphe Jullien, critiques musicaux; M. Fiérens-Gevaert, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Charles Demestre (Charles Martel).

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical; M. J.-M. Gros, Courrier des théâtres.

Liberté. — M. Paul Perret, critique dramatique; M. Victorin Joncières, critique musical; M. Théodore Avonde (Jennius), Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. Félicien Pascal, critique dramatique; M. Emile de Saint-Auban (O. Divy), critique musical.

Matin. — M. Henry Céard, critique dramatique; M. J. Cornély, critique musical; M. Maurice Ordonneau, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux; M. Paul-Émile Chevalier, critique dramatique.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger.

Monde artiste. — MM. Paul Milliet (Tic-Tac) et

FERNAND LE BORNE, critiques musicaux; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. RENÉ BENOIST, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Nation. — MM. PAUL BURANI et HENRI KÉROUL, critiques dramatiques; M. EDMOND DIET, critique musical.

Paix. — M. GEORGES VANOR, critique dramatique; M. ALFRED ERNST, critique musical; M. LOUIS SCHNEIDER (le Pompier de service), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. GUSTAVE GEFFROY, critique dramatique; M. GASTON SERPETTE, critique musical; M. LÉON XANROF, Soirée parisienne.

Patrie. — M. DE GORSSE.

Pays. — M. DE GOURCUFF, critique dramatique; M. ROFFIGNAC, critique musical.

Petit Caporal. — Mme DE BACKER (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. LÉON KERST; M. VICTOR ROGER, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. GEORGES DAUDET (Rocheray).

Petit National. — M. MAXIME VITU.

Petit Parisien. — M. PAUL GINISTY; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petite Presse. — M. MAXIME PAZ, critique dramatique; M. P. FOURNIER (P. Marcelles), critique musical.

Petite République française. — M. HENRI TOUROT (Touroude).

Poste. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique; M. HENRI DES HOUX, critique musical.

Presse. — M. CHARLOT.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET.

Rappel. — M. EUGÈNE LINTILHAC, critique dramatique; M. A. MONTEL, critique musical.

République française. — M. [illegible]

République illustrée. — M. [illegible]

Revue d'art dramatique. — MM. [illegible] et Carpentier [illegible]. M. Albert Soubies, critique [illegible].

Revue dramatique. — M. [illegible].

Revue des Deux-Mondes. — M. [illegible], critique dramatique; M. [illegible], critique musical.

Revue [illegible]. — M. [illegible], critique dramatique; M. [illegible], critique musical.

Revue bleue. — M. [illegible]

Revue illustrée. — M. [illegible].

Revue théâtrale illustrée. — M. [illegible]

Siècle. — M. Camille Le Senne.

Soir. — M. Adolphe Meyer, critique dramatique; M. Albert Soubies [illegible] de Lomagne, critique musical.

Soleil. — M. Anatole Claveau, critique dramatique; M. Goullet, critique musical.

Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dramatique; M. [illegible] (Paul [illegible]), critique musical; M. Adolphe Aderer, Courrier des théâtres et Compte rendu du lendemain.

Times. — M. de Blowitz, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. Fernand Bourgeat.

Vie contemporaine. — M. Brieux.

Vie théâtrale. — M. Emile Mas.

Voltaire. — M. V. de Cottens, critique dramatique; M. Georges Pfeiffer, critique musical; M. Paul Gavault (Phalène), Soirée parisienne.

TABLE DES MATIÈRES

LA

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1895[1]

Agence Havas. — M. Georges Visinet.

Agence nationale. — M. Eugène Fraumont.

Les *Annales politiques et littéraires.* — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Ély-Edmond Grimard, critique musical.

L'*Armée territoriale.* — M. Henri Saffroy.

L'*Art et la Mode.* — M. Edmond Stoullig.

L'*Art musical.* — M. René Sagy, critique dramatique ; M. de Boisjolin, critique musical.

Autorité. — M. Henri Presseq (Valère).

Charivari. — M. Pierre Véron.

Courrier du Soir. — M. Maurice Trémeau (René Prelm), critique dramatique ; M. Henri Boyer, critique musical.

Daily Telegraph. — M. Campbell Clarke.

Dix-neuvième Siècle. — M. Eugène Lintilhac.

---

1. Situation prise au 31 décembre 1895. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 19 décembre 1895, le bureau du Cercle de la Critique dramatique et musicale a été constitué de la manière suivante : *président,* M. Paul Perret ; *vice-présidents,* MM. Georges Bertal et Émile Pessard ; *archivistes,* MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig ; *secrétaire,* M. Maxime Vitu.

Éclair. — M. Lieutier ; M. Lucien Puech, Courrier des théâtres.

Écho de Paris. — M. Henri Bauer ; M. Auguste Germain (le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres ; M. Henri Gauthier-Villars (Willy), les Lettres de l'Ouvreuse.

Entr'acte. — M. Fernand Bourgeat.

Époque. — M. Paul Demény.

Estafette. — M. Bernard, critique dramatique.

Etendard. — M. A. Lénéka.

Événement. — M. Georges Boyer, critique dramatique ; MM. Emile Pessard et Julien Torchet, critiques musicaux.

La Femme du monde. — M. Desachy, critique dramatique ; M. Albert Soubies (Abel Brousseit), critique musical.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Jules Huret, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

France. — M. Gilbert Martin, critique dramatique ; M. Victor Roger, critique musical.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyzer.

Gazette de France. — M. de Fréchencourt.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Édouard Noël et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des théâtres.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. de Saint-Geniès (Richard O'Monroy), Soirée parisienne ; M. Ubald Lacaze (Turlupin), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Loustalot, critique dramatique ; M. Georges Hartmann, critique musical.

Indépendance belge. — M. Georges Simon, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius); M. Georges Mathieu, Courrier des théâtres.

Jour. — M. André Vervoort, critique dramatique; M. Charles Formentin, critique musical.

Journal. — M. Catulle Mendès, critique dramatique; MM. Régnier (Grenier) et André Gresse, critiques musicaux; M. Lucien Descaves, Soirée parisienne; M. Adolphe Mayer, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Jules Lemaitre, critique dramatique; MM. Ernest Reyer et Adolphe Jullien, critiques musicaux; M. Fiérens-Gevaert, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Charles Demestre (Charles Martel).

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical; M. J.-M. Gros, Courrier des théâtres.

Liberté. — M. Paul Perret, critique dramatique; M. Victorin Joncières, critique musical; M. Théodore Avonde (Jennius), Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. Félicien Pascal, critique dramatique; M. Emile de Saint-Auban (O. Divy), critique musical.

Matin. — M. Henry Céard, critique dramatique; M. J. Cornély, critique musical; M. Maurice Ordonneau, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux; M. Paul-Émile Chevalier, critique dramatique.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger.

Monde artiste. — MM. Paul Milliet (Tic-Tac) et

Fernand Le Borne, critiques musicaux; M. Edmond Stoullig, critique dramatique.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique; M. Auguste Boisard, critique musical.

Moniteur universel. — M. René Benoist, critique dramatique; M. Adolphe Jullien, critique musical.

Nation. — MM. Paul Burani et Henri Kéroul, critiques dramatiques; M. Edmond Diet, critique musical.

Paix. — M. Georges Vanor, critique dramatique; M. Alfred Ernst, critique musical; M. Louis Schneider (le Pompier de service), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. Gustave Geffroy, critique dramatique; M. Gaston Serpette, critique musical; M. Léon Xanrof, Soirée parisienne.

Patrie. — M. de Gorsse.

Pays. — M. de Gourcuff, critique dramatique; M. Roffignac, critique musical.

Petit Caporal. — Mme de Backer (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. Léon Kerst; M. Victor Roger, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. Georges Daudet (Rocheray).

Petit National. — M. Maxime Vitu.

Petit Parisien. — M. Paul Ginisty; M. Clément Bannel, Courrier des théâtres.

Petite Presse. — M. Maxime Paz, critique dramatique; M. P. Fournier (P. Marcelles), critique musical.

Petite République française. — M. Henri Tourot (Touroude).

Poste. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique; M. Henri des Houx, critique musical.

Presse. — M. Charlot.

Radical. — M. Alexandre Biguet.

Rappel. — M. Eugène Lintilhac, critique dramatique; M. A. Montel, critique musical.

